REVUE

DE

SYNTHÈSE HISTORIQUE

REVUE

DE

SYNTHÈSE HISTORIQUE

DIRECTEUR : **HENRI BERR**

TOME VINGT-NEUVIÈME

(Nouvelle Série. — Tome III)

AOUT A DECEMBRE 1919



PARIS
LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF
12, RUE SAINTE-ANNE (1er)

—

1919

LES ÉTUDES HISTORIQUES

ET LA GUERRE

En juillet 1914 a paru le tome XXVIII de la *Revue de Synthèse historique*. Le tome XXIX paraît à la fin de 1919, avec un retard de cinq années.

Pendant cette interruption de la *Revue* et tandis que, d'une façon générale, les études historiques languissaient, les événements se sont pressés, des révolutions se sont accomplies, le monde s'est transformé. Jamais, peut-être, depuis que les hommes peinent et luttent, poussés par le besoin et les passions, des changements aussi profonds et aussi divers ne se sont produits aussi rapidement. Cette crise, à laquelle la plupart des peuples ont été mêlés et qui a retenti sur tous, a modifié les frontières, les institutions, les idées. L'histoire vécue fournit à l'historien une matière immense et d'un prodigieux intérêt. Mais l'histoire vécue, et vécue de façon si intense, comporte-t-elle, parmi ses conséquences, une modification du travail historique ? Voilà le problème capital auquel l'historien ne saurait se soustraire.

Le travailleur qui, au début d'août 1914, a abandonné soudain son cabinet et ses livres, qui a interrompu un ouvrage, une thèse, au milieu d'un chapitre, et quelquefois — dans le trouble de ces journées critiques — au milieu d'une phrase, va-t-il reprendre tout uniment sa tâche et renouer le fil, sans hésitation ? Je n'entends pas seulement que le sujet choisi par lui jadis peut ne plus l'intéresser, ou que l'effort nécessaire pour rentrer en possession intellectuelle de matériaux anciens et se « remettre au courant » peut le rebuter. Je veux dire qu'il n'aura pas agi et souffert, qu'il n'aura pas été mêlé aux hommes, qu'il n'aura point participé à

l'histoire la plus riche, la plus complexe et quelquefois, peut-être, la plus déconcertante pour lui, sans que des doutes sur l'utilité du travail historique, des scrupules au moins sur la meilleure façon de le concevoir, soient nés dans son esprit. Sans doute ceux-là mêmes que les questions théoriques laissaient le plus indifférents ne sont-ils plus aussi disposés à suivre, dans la recherche ou dans l'enseignement, soit leur instinct, soit la routine. D'une façon générale, il semble que, pour beaucoup, une vie de l'esprit commence, presque neuve. La secousse a été si forte qu'elle a réveillé la faculté — très vite éteinte chez la plupart des hommes — de s'étonner et de chercher le pourquoi des choses.

L'objet essentiel de la *Revue de Synthèse historique* — qui est de réfléchir sur l'histoire — apparaîtra donc plus que jamais comme légitime.

Nous avons fait souvent des enquêtes. Nous en ouvrons une aujourd'hui, et qui s'impose. Nous demandons à nos amis, à nos lecteurs, de nous communiquer les réflexions que leur ont inspirées, sur l'avenir des études historiques, les événements récents. Elles nous amèneront sans doute à compléter, à rectifier, sur certains points, nos réflexions propres et nos plans d'avenir — qu'il convient de leur faire connaître.



Et d'abord, jetons un rapide coup d'œil sur le passé de la *Revue* ; rappelons quelle attitude, au début de ce siècle, elle a prise, en face de l'Allemagne, dans un domaine où l'Allemagne prétendait régner.

Lorsqu'en 1900 nous publiions notre programme, lorsque, dans notre premier numéro, nous le commentions et en montrions les côtés nouveaux, nous insistions sur le point suivant. Il ne s'agissait pas seulement d'affermir une conception large de l'histoire en groupant toutes les disciplines historiques et en fournissant un lieu de rencontre aux spécialistes qui s'ignoraient ; ni d'inventorier, dans chaque spécialité, les résultats acquis et les problèmes à résoudre, pour éviter les gaspillages de force et de temps : il s'agissait aussi et surtout de justifier, de diriger et de compléter le travail d'analyse en précisant les caractères d'une synthèse véritablement scientifique. Nous avons, dans la suite, posé de plus en

plus nettement ces principes : qu'il y a, en histoire, deux formes, deux degrés de synthèse ; qu'on ne recueille, dans la synthèse d'érudition, les faits humains de toutes sortes, que pour obtenir, dans la synthèse scientifique, une interprétation profonde et définitive du passé. Mais dès le début, si nous comptions sur ces revues générales, « inventaires de ce qui est fait et de ce qui reste à faire », — qui ont trouvé tant d'imitateurs, — pour activer l'élaboration des matériaux, nous nous proposions, par des études théoriques, de faire progresser la logique de l'histoire, et ainsi d'assurer l'avenir de la synthèse scientifique. « Si la *Revue* réalise ses fins, disions-nous, on y verra l'histoire se compléter, s'organiser, se rattacher peu à peu à l'ensemble des sciences.... C'est de la science qu'on veut faire ici, de la science vraie, et de la science pleine [1]. »

En traçant ce programme, nous avions les yeux fixés sur l'Allemagne. Là-bas, en effet, la théorie de l'histoire était étudiée par un grand nombre de travailleurs, enseignée dans un grand nombre de chaires, et les vastes constructions historiques recommençaient à pulluler. Dès les « années 90 » une vive agitation s'était produite. Non seulement, en face de l' « histoire politique », s'était développée la *Kulturgeschichte*, qui peu à peu devait être comprise comme *Gesamtgeschichte* (ou synthèse du premier degré) ; mais les conceptions théoriques de Lamprecht, intéressantes et discutables, en fouettant les esprits, en provoquant d'âpres débats, avaient contribué puissamment à hausser les historiens jusqu'à la philosophie, à tourner les philosophes vers l'histoire [2]. L'Allemagne de 1900 n'était pas le pays de la pure érudition que beaucoup de Français s'entêtaient à se représenter et, comme tel, suivant leurs tendances propres, à admirer ou à railler. Toujours, d'ailleurs, l'Allemagne, à côté de ses érudits, a possédé des métaphysiciens, à côté de savants vétilleux, micrographes, des penseurs téméraires, mégalomanes ; et toujours elle a réagi contre les excès de l'érudition par des excès de philosophisme. Il importait donc que la France opposât quelque chose aux ambitions de l'Allemagne, et qu'elle leur opposât quelque chose de vraiment scientifique, qui utilisât et dépassât l'érudition sans dégénérer en spéculation aventureuse.

1. *Programme*, p. 4 : *Sur notre programme*, t. I, p. 8.
2. Voir dans la *Revue* divers articles ou notes : t. X : p. 101, XIX, 94 ; XXI, 125....

Or, si légitime que fût notre entreprise, il nous fallait, en 1900, rassurer beaucoup d'historiens, français et étrangers, qu'effarouchait le mot de synthèse et qu'inquiétait notre désir de les mettre en contact avec les philosophes. « Que personne ne craigne, déclarions-nous, un retour de la philosophie de l'histoire, c'est à-dire — car le mot en lui-même n'a rien de mauvais — de l'*a priori*, de la métaphysique, des nuées en théorie et, par suite, des utopies en pratique. Il serait fâcheux de confondre avec les généralités issues de la fantaisie ou du raisonnement les généralisations fondées sur le savoir acquis [1]. »

Et lorsque, dix ans plus tard [2], nous faisions notre examen de conscience ou que, peu de temps avant la guerre, nous inaugurions une nouvelle série [3], nous trouvions un état d'esprit un peu modifié, sans doute, mais moins profondément qu'il n'eût été souhaitable. Les méfiances étaient tombées. On ne nous croyait plus dangereux. De précieux témoignages reconnaissaient notre effort pour améliorer l'organisation du travail [4]. Nous avions contribué à rendre aux érudits, qui devenaient de plus en plus myopes, une vue plus large, la notion de la vie historique, diverse et une, — et on nous en savait gré. Cependant, à nos préoccupations théoriques, la grande masse des historiens demeurait à peu près étrangère.

Mais, tandis que nous appelions de nos vœux une histoire qui fût plus pleinement scientifique, un public, chaque jour accru, réclamait une histoire qui le fût moins. En 1910, au moment même où nous dressions le bilan de notre première décade et de nos vingt premiers volumes, ce qu'on a appelé « la campagne contre la Nouvelle Sorbonne » battait son plein. Nous avons résumé, alors, les arguments de ceux qui menaient l'assaut contre l'enseignement supérieur des lettres, tel que la Sorbonne le représentait éminemment ; et nous avons montré combien le débat était complexe. A côté d'adversaires de l'esprit laïque et démocratique ; à côté d'humanistes impénitents qui regrettaient les « beautés » — finesses trop littéraires ou généralisations trop philosophiques — dont la critique et l'histoire s'étaient dépouillées ; à côté de cette masse frivole d'amateurs, qui repoussaient les « thèses » et les

1. Tome I, p. 7.
2. *Au bout de dix ans*, t. XXI, pp. 1-13.
3. T. XXVII, pp. 1-3.
4. T. XXI, pp. 3, 5

ouvrages « scientifiques », pour se jeter sur les livres d'histoire anecdotique ou romanesque, — de plus en plus nombreux, — il y avait des observateurs sérieux, réfléchis. Ceux-là, ce qui les inquiétait, c'étaient des abus subsistants dans le travail analytique, dans la publication de textes et la bibliographie ; c'était le culte du document inédit – parfois sans intérêt — et de la *fiche* — purement décorative bien souvent : d'une façon générale, ils sentaient la vanité d'une érudition qui, se prenant elle-même pour fin, n'aboutirait, ni à ressusciter le passé, ni à éclairer le présent. Et tous croyaient lutter contre l'influence germanique, contre la science à l'allemande : les plus avisés mêmes de ces critiques ne se rendaient pas bien compte que l'Allemagne — qui jamais ne s'était confinée dans l'érudition — avait dépassé le stade où l'érudition jouait un rôle prédominant ; que la synthèse, outre-Rhin, jouissait à nouveau d'un prestige considérable, — et sous des formes souvent dangereuses.

Pour notre part, nous expliquions la crise que traversaient les études historiques par l'incompréhension des véritables fins scientifiques de l'histoire. Nous ne cessions de proclamer la nécessité de monter — lentement — du particulier au général, de couronner l'analyse par la synthèse, et par l'esprit de synthèse d'illuminer le travail même d'analyse. Aussi avons-nous fait effort, plus que jamais, pour hâter la constitution de cette partie, arriérée, de la logique des sciences, qui est la théorie de l'histoire. Nous en avons, personnellement, tracé le programme, en sollicitant l'examen et la critique de notre essai [1]. Nous avons voulu que la théorie s'accompagnât et se recommandât de la pratique : et à l'abondante, à la téméraire floraison de la *Weltgeschichte* nous avons opposé une vaste synthèse collective, prudemment élaborée, et destinée moins à affirmer des principes qu'à éprouver des hypothèses directrices [2].

La guerre est venue, — et l'écroulement des ambitions germaniques. Dans la victoire des armes alliées, nous croyons que c'est l'esprit français — esprit de vérité – qui a triomphé, en définitive, du germanisme, c'est-à-dire de tendances en partie contraires à

1. *La Synthèse en histoire, Essai critique et théorique* (1911).
2. *L'Évolution de l'Humanité, Synthèse collective*, en cent volumes. Voir la *Revue*, t. XXVIII, pp. 337-342. Annoncée pour octobre 1914, retardée par les événements, elle commencera à paraître en 1920.

la vérité intellectuelle comme à la vérité morale. La doctrine de Machiavel, adoptée par la Prusse, approfondie par l'Allemagne, avait empoisonné les esprits ; et une « science allemande », trahissant les fins propres de la recherche scientifique, s'était mise au service de l'égoïsme national. Notre Descartes a vaincu Machiavel[1].

Or, l'Allemagne vaincue reste infiniment redoutable. Dans le domaine intellectuel, elle a d'immenses ressources. Le nombre de ses Universités, — qui s'est récemment accru, en sorte que la perte de Strasbourg était d'avance compensée ; certains avantages de son organisation scientifique, sur lesquels nous nous proposons d'insister ultérieurement ; sa richesse en travailleurs intellectuels, — qui, au cours même de la guerre, a été ménagée ; l'activité merveilleuse et la puissance de ses industries du livre : tout fait que, dans les années qui viennent, la tâche de la France sera lourde et sa responsabilité grave. Il ne s'agit pas seulement de maintenir contre les efforts de l'Allemagne notre prestige si chèrement racheté et d'accroître notre influence mondiale, — préoccupation légitime mais égoïste aussi : il s'agit surtout de remplir activement — avec l'aide des bonnes volontés amies — notre office traditionnel dans la recherche de la vérité.

La dépression, la sorte de stupeur, qui a suivi la défaite, — après un développement inouï et des projets démesurés, — ne durera pas longtemps en Allemagne. Ce que disait la *Frankfurter Zeitung* le jour où s'ouvrait la foire de Leipzig : « Ici l'on voit jaillir, de mille sources, la vie, l'initiative de ceux qui entreprennent, et un optimisme illimité », peut s'appliquer à bien des centres de vie intellectuelle. Un travail s'y produit, où le regret et l'espoir, la réflexion et le rêve, le positif et le chimérique se mêlent étrangement. De l'extrême détresse on veut faire sortir le souverain bien. Déjà, de côtés divers, nous reviennent des propos d'orgueil et d'énergie. Beaucoup réveillent les souvenirs de 1806. Comme après Iéna, — à l'époque où Fichte magnifiait le génie germanique et lui offrait en attendant l'autre, l'empire du monde spirituel, — des Allemands exhortent leurs compatriotes à se ressaisir, à reprendre conscience de leurs qualités propres et de leur vocation inchangée, — qui est de dominer par le travail de l'esprit. « A l'heure du destin dans laquelle notre peuple est entré, toutes ses forces,

1. *Le Germanisme contre l'esprit français, Essai de psychologie historique* (1919), pp. VII sqq., 179 sqq., 215 sqq.

non seulement les économiques, mais plus encore celles qui tendent aux fins idéales de l'humanité, doivent être bandées, si nous voulons rebondir à une plus haute existence. Et pour le travail spirituel qui s'accomplit dans le champ de la science, les études historiques auront toujours un office de guide à remplir[1]. » Ainsi, dans ce domaine où aucune limite ne peut leur être fixée, ils chercheront des consolations, des compensations au resserrement de leurs frontières. Et rien ne serait plus souhaitable, plus utile, pour les autres peuples comme pour eux-mêmes, si leur puissance de travail et leur génie d'organisation ne servaient que des fins irréprochables.

Quelles sont les fins légitimes ? — Nous en revenons à le constater : plus que jamais, en 1919, il importe, pour les hommes de science, de réfléchir sur la science, et, pour les historiens en particulier, de préciser le rôle de l'histoire.



Les événements qui viennent de s'accomplir ont conduit beaucoup de Français — ceux qui dirigeaient la campagne contre la science sorbonnique, ou ceux que l'état des études historiques laissait simplement insatisfaits — à concevoir une évolution de l'histoire dans le sens de la pratique immédiate, de l'application à la vie. Ainsi se trouve posé un problème, très important et très urgent à résoudre : de quelle manière, et jusqu'à quel point, les études historiques peuvent-elles être tournées vers l'application?

Que l'homme d'État, que l'homme d'affaires, — surtout si le rayon de son activité est large, — que le citoyen qui veut participer de façon consciente à la vie de son pays et de son temps, aient besoin d'une connaissance précise et étendue des peuples actuels, voilà qui est apparu avec une évidence éclatante. Les rapports que le développement de la civilisation pacifique avait resserrés ont été rendus plus étroits encore par cinq années de guerre mondiale. Aussi l'histoire considérée du point de vue mondial, et

1. Moritz Ritter, *Die Entwickelung der Geschichtswissenschaft an den führenden Werken betrachtet*. Voir B. Croce, *Critica*, sept. 1919, p. 320. — Parmi ceux qui mettent leur confiance dans la « culture », il en est qui comptent sur le *Reich* — dont l'unité se trouve accrue par la chute des dynasties — pour développer les « valeurs culturelles ». Voir Fr. Schmidt, *Die Kulturaufgaben und das Reich*, dans *Internationale Monatschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik*, 1er avril 1919.

non plus « européocentrique », l'histoire contemporaine notamment, la psychologie des peuples adultes et, pour des raisons différentes, celles des peuples jeunes, par suite l'étude des institutions politiques et surtout, peut-être, de la vie économique et de la vie intellectuelle de ces peuples, ont-elles pris une valeur de premier ordre.

Il serait facile de montrer combien, dans les livres, les Revues et les chaires mêmes des Universités, l'histoire s'est orientée, chez nous, vers les problèmes de l'actualité politique. Cette tendance, sensible déjà dans les années qui ont précédé la guerre, s'est accentuée depuis 1914. Elle a abouti à des publications nombreuses et même à des institutions officielles, — de renseignement et de propagande tout à la fois. Des bibliothèques ont été constituées pour réunir, des professeurs et des publicistes ont été mobilisés pour mettre en œuvre une documentation historique appropriée aux circonstances. La « Maison de la Presse », rue François-I[er], où ont collaboré des représentants du ministère de la guerre et de celui des affaires étrangères, dont l'organisation s'est perfectionnée peu à peu, dont le rôle — considérable — devra être retracé, et dont certains services devront survivre ; le groupement d'études qui a eu son siège à la librairie Armand Colin ; les bureaux de presse du grand état-major et de certains états-majors d'armées ; les offices de renseignement de la Présidence du Conseil, de plusieurs ministères et de la Conférence de la Paix ; divers Comités et Centres d'information — ont fourni un travail complexe, qui tendait, non pas seulement à renseigner les autorités militaires et civiles, la presse française et, par son intermédiaire ou directement, le public français, les neutres et les ennemis sur les événements immédiats, mais à enquêter sur les origines de ces événements et à fonder sur des données positives les solutions diplomatiques[1].

En avril 1917, un Comité était constitué aux États-Unis, *National Board for Historical Service*, dont l'*American Historical Review* a parlé dans les termes suivants : « La principale fonction de ce Comité sera de rendre service à la nation, en un temps où les problèmes nationaux de la guerre et de la paix finale ne peuvent recevoir leur meilleure solution sans la lumière du savoir historique, en servant d'intermédiaire entre ceux qui possèdent un tel savoir,

1. Nous consacrerons dans la *Revue* une rubrique aux organisations et publications relatives à l'histoire de la guerre.

d'une part, et, d'autre part, le gouvernement et le public qui a besoin de lui : en un mot de mobiliser les forces historiques de ce pays pour tous services qu'elles peuvent rendre[1]. »

L'étude, dans ce genre d'effort, a été subordonnée à l'action : d'où, pour elle, à la fois une excitation salutaire et un danger mortel. Que l'histoire ne doive pas être purement livresque, que l'érudition, incurieuse du présent, qui s'amuse à recueillir des matériaux quelconques, soit un péché contre la vie, en temps de crise — et même en tout temps : cette conviction s'est fortifiée, et on a le droit de s'en réjouir. En vérité, c'est une des fins de l'histoire, c'est une de ses raisons d'être originelles, que de servir à des usages immédiats : l'histoire de l'histoire le démontrerait. Et pourtant, ç'a été la marque certaine de son progrès scientifique de se désintéresser d'une immédiate application, de se vouer à la vérité objective et de créer des méthodes pour la trouver. Jusqu'ici, la préoccupation d'agir est allée rarement sans préjudice pour l'histoire : l'œuvre qui sert d'arme ou d'instrument risque de n'être pas l'« acquisition pour toujours » que souhaitait le vieil historien grec.

Quand la vie politique et les besoins nouveaux nés de la Révolution eurent provoqué, au début du XIXe siècle, un magnifique épanouissement des études historiques en France, la tare des maîtres mêmes de l'histoire fut quelquefois d'écrire en hommes de partis. Un Michelet ou un Quinet seraient de plus grands historiens encore s'ils étaient moins des militants.

Et précisément l'Allemagne, à ce point de vue, est l'exemple le plus frappant et le plus continu de la façon dont l'histoire peut être faussée et pervertie. Toujours il s'est trouvé, chez elle, des historiens, obsédés par le souci des destinées nationales, qui ont consacré leur travail ou fait servir les résultats de l'érudition, soit à développer l'orgueil de leur peuple, soit à soutenir ses plus extravagantes prétentions[2]. Ils ont distribué la lumière et l'ombre sur le passé au gré des intérêts et des passions du présent. Au lieu de régler la vie par l'histoire, ils ont assujetti l'histoire à leur idéal de vie. Avec Auguste Comte nous reconnaissons que l'humanité

1. Juillet 1917, p. 918.
2. Voir Guilland, *L'Allemagne nouvelle et ses historiens* ; Fueter, *Histoire de l'Historiographie moderne*, trad. française, pp. 625, 670, 713 ; H. Berr, *Le Germanisme contre l'esprit français*, pp. 58, 69.

se compose de plus de morts que de vivants : « C'est le droit des vivants, déclarent les Allemands avec leur historien et romancier national Freytag, d'interpréter tout le passé selon le besoin et les exigences de leur propre temps[1]. »

Ainsi, récemment, Friedrich Naumann, dans son livre puissant et éloquent, *Mitteleuropa*, appelait des historiens capables de faire pour l'extension de l'Empire ce qu'avaient fait pour sa fondation Arndt, Raumer, Dahlmann, Gervinus, Häusser, Baumgarten, Droysen, Sybel, Treitschke : « Histoire du passé, chaos merveilleux, foule des figures diverses, nous t'implorons et te prions de nous venir en aide !... Accourez, savants, avocats du passé, interprètes de l'histoire naissante des peuples ; que votre âme s'éveille à la conscience souvent mystérieuse de l'avenir de l'Europe centrale ! » Et il voulait que cette intuition de l'avenir façonnât, vivifiât l'étude même des temps anciens : il louait Mommsen de ce que l'histoire romaine, sous sa plume, « devenait une histoire allemande avec des figures romaines, une histoire romaine avec des mots allemands[2] ».

Cette préoccupation de la pratique, qui exprimait d'abord un nationalisme naïf ou un pragmatisme plus ou moins conscient[3], a pris un caractère de plus en plus réfléchi et technique. Comme il est naturel, elle est apparue, poussée à l'extrême, dans les programmes de la pédagogie officielle. Ceux-ci assignaient pour mission au *Lehrer*, en enseignant l'histoire, de former le « sujet allemand », de fabriquer une « matière » humaine spéciale, *das Material*, disait Guillaume II, *mit dem ich im Staate arbeiten könnte*[4].

Cependant, le progrès des idées démocratiques et du socialisme a exercé sur l'histoire une action : il a, tout à la fois, confirmé et

1. *Bilder aus der deutschen Vergangenheit* : G. W., 2e éd., t. XXI, pp. 492-493 ; dans Lote, *Du christianisme au germanisme*, p. 354.

2. *L'Europe centrale*, trad. française, pp. 41, 59.

3. Nietzsche, dans des pages connues (*Considérations inactuelles* ; *De l'utilité et de l'inconvénient des Etudes historiques pour la vie* [1874], trad. Albert), a formulé de façon éclatante cette tendance à reconstruire le réel et, par suite, à n'admettre le donné que sous bénéfice d'inventaire.

4. M. Tourneur, *L'enseignement historique à l'étranger, principalement en Allemagne*, dans les *Conférences du Musée pédagogique*, 1907, pp. 83-91. — A propos d'un livre récent, animé de l'esprit ancien, *Leitfaden durch die deutsche Geschichte*, écrit par un professeur de gymnase, Fr. W. Zorn, le Dr P. Mathies, dans la *Freie Zeitung* (24 sept. 1919), disait justement : « *Eine solche Bearbeitung der Geschichte (ist) zugleich eine Bearbeitung der Jugend.* »

modifié la tendance pratique. Un souci d'éducation civique, dans ces fécondes « années 90 », s'est mêlé, chez les esprits les plus ouverts, à celui de cultiver le loyalisme et le patriotisme allemand. Il est même devenu prépondérant chez quelques-uns. Comme il arrive toujours en Allemagne, quand se produit un mouvement d'idées, — comme ç'a été le cas, également, pour la *Hochschulreform* et pour l'*Einheitschule*, — toute une littérature a surgi sur cette question, avant la guerre et pendant la guerre. Littérature intéressante, qui visait surtout l'école et le gymnase, mais qui posait un problème général. *Vergangenheit und Gegenwart, Passé et Présent* (Revue fondée en 1910) ; *Angewandte Geschichte, Histoire appliquée* (Prof[r] D[r] Wolf, 1910 ; 3[e] éd., 1911) ; *Geschichte und Leben, Histoire et Vie* (D[r] Litt, 1917) : de semblables titres sont un programme. Il s'agit de faire servir le passé au présent, d'appliquer l'histoire à la vie, pour « l'éducation politique de la nouvelle société allemande [1] ».

Les Universités ont eu leur part dans ce mouvement. Lamprecht, à l'occasion du jubilé de celle de Leipzig (juillet 1909), parlait de cet idéal moderne — politique et social — de l'étudiant, qui gagnait les Universités les unes après les autres, et du développement des *Geisteswissenschaften* dans le sens d'une « activité pratique-scientifique [2] ». Certains ont voulu « politiciser » l'histoire, — *Politisierung der Geschichte*, — tout en la dégageant du chauvinisme. Des cours, orientés vers l'actualité, ont marqué assez souvent un effort d'information solide. Des Instituts ont été fondés, en partie pour fournir des renseignements utiles aux gouvernants, aux hommes d'action, aux coloniaux, à la *Schwerindustrie*, à la haute banque, — tels l'Institut de Lamprecht, à Leipzig, *für Kulturwissenschaft und Universalgeschichte*, et celui de Harms, — élève de Lamprecht, — à Kiel, *für Seeverkehr und Weltwirtschaft*. Or, de ces

1. L'expression est de Lamprecht (*La politique allemande d'aujourd'hui*, *Revue de Belgique*, 1907). Il s'est créé une *Vereinigung für staatsbürgerliche Erziehung des deutschen Volkes*, qui en 1910 a proposé des prix. — Sur le mouvement de la *Bürgerkunde*, dans ses rapports avec l'histoire, voir Bär, *Die Staats- und Gesellschaftskunde als Teil des Geschichtsunterrichts*, 1898 ; von Itschner, *Unterrichtslehre*, t. II (1910), p. 159 ; J. Wychgram, *Die deutsche Schule und die deutsche Zukunft* (1916), pp. 286 sqq. ; dans *Kriegspädagogik* (1916), *der Geschichtsunterricht*, par W. Janell, pp. 40-69, et une bibliographie (*Geschichte und Staatsbürgerkunde*), pp. 384-393.
2. *Die Universität Leipzig*, *Separat-Abdruck aus der Frankfurter Zeitung*, vom 25 Juli 1909. — Voir dans le *Bibliographisches Jahrbuch für deutsches Hochschulwesen*, 1912, les rubriques *Student und Politik*, *Student und Nation*, n[os] 1820-1909 ; *Student und soziale Frage*, n[os] 1910-2059.

cours et de ces Instituts naissaient des livres, des collections, d'une valeur souvent indiscutable. Et ainsi se manifestait, en histoire, une évolution analogue, parallèle, à celle qui développait, dans des proportions énormes, l'enseignement supérieur technique et qui faisait dire à Friedrich Naumann : « Nos écoles supérieures, techniques et agricoles, sont des institutions allemandes de penseurs n'envisageant que des buts pratiques ; elles sont aujourd'hui presque plus caractéristiques de notre manière d'être nationale que les anciennes Universités les plus réputées[1]. »

Au cours de la guerre, il était naturel qu'en Allemagne, plus encore qu'ailleurs, cette orientation s'accentuât. L'*Universitäts-Kalender* est singulièrement instructif : formation de l'unité allemande, rôle de l'impérialisme, questions d'« économie de guerre », politique intérieure, extérieure, et situation économique des divers pays belligérants, notamment de la Russie et de l'Orient, — sous mille formes, l'actualité est à l'ordre du jour[2]. Cet *Ausland* — dont il importe qu'on se préoccupe de plus en plus — donne lieu à des enquêtes d'une objectivité accrue, — surtout en ce qui concerne la psychologie des peuples. Des Allemands commencent à se rendre compte — et à avouer — qu'ils connaissaient mal les étrangers, qu'ils ne les *comprenaient* pas, que les déceptions éprouvées et les fautes de calcul politique accumulées, avant et depuis 1914, venaient d'une psychologie trop théorique, d'un manque d'esprit de finesse et de sens historique véritable[3]. C'était une idée chère à Lamprecht (et à laquelle il se flattait d'avoir rallié son ancien condisciple le chancelier Bethmann-Hollweg), que l'Allemagne, pour nouer des relations plus étroites avec les nations étrangères, pour exercer sur elles une action plus profonde, pour avoir à leur égard une *politique de culture*[4], devait les étudier avec méthode ; que les Universités et le ministère des affaires étrangères devaient coopérer ; et qu'un Office, d'une particulière importance, devait être constitué dans ce ministère, pour établir précisément la communication entre la science historique et l'action diplomatique ou consulaire.

1. *L'Europe centrale*, p. 110.
2. Sur divers Instituts, de création nouvelle, voir W. Goetz, *Deutschlands geistiges Leben im Weltkrieg* (1916).
3. Nous donnerons des précisions dans une suite à notre *Germanisme contre l'esprit français : La vie intérieure de l'Allemagne (1914-1918)*.
4. *Le Germanisme*, p. 137.

Comment cette idée a été déformée par une propagande effrénée, qui a discrédité la science sans servir la politique ce n'est pas le lieu d'y insister, — et nous l'avons montré ailleurs[1]. Un historien très traditionaliste et très militant, Dietrich Schäfer, — qui déjà avait défendu l'histoire « pure » contre la *Kulturgeschichte*, — déclarait, bien avant la guerre, qu'au xx[e] siècle encore une place prépondérante appartiendrait à la « conception nationale de l'histoire[2] ». C'est même le nationalisme le plus subjectif et le plus agressif qui a inspiré un trop grand nombre d'historiens. La thèse utilitaire s'est exagérée au point qu'un Harnack a pu écrire : « Cela seul qui sert à la connaissance du présent peut prétendre à devenir pour nous objet de connaissance. *Nur was der Erkenntnis der Gegenwart dient, darf einen Anspruch darauf erheben, Gegenstand der Erkenntnis für uns zu werden*[3]. » — Tous, pourtant, n'ont pas été atteints par la contagion[4]. Et même, les leçons de la défaite, de la révolution, ont ouvert les yeux à ceux qui étaient capables de voir clair, sur les inconvénients de la tendance « pratique-patriotique », de l'« historisme d'école », du bas « utilitarisme », de la mauvaise propagande[5]. L'histoire ne cessera sans doute pas d'être pour certains une « science de guerre », *Kriegswissenschaft* ; mais il en est qui la voudront à la fois aussi pratique et aussi objective que possible[6] et qui chercheront, en particulier,

1. *Ibid.*, pp. 160 et suiv.

2. *Die Geschichtswissenschaft im XIX Jahrhundert*, dans *Internationale Wochenschrift*, 1, 2.

3. *Ueber die Sicherheit und die Grenzen geschichtlicher Erkenntnis* ; analyse et critique, par Frischeisen-Köhler, dans *Historische Zeitschrift*, 1918, t. 119, 2.

4. Voir Friedrich Meinecke, *Preussen und Deutschland im XIX und XX Jahrhundert* (1918) : pp. 462-471, *Die deutsche Geschichtswissenschaft und die modernen Bedürfnisse*.

5. « *Schule und Universität haben bisher eine verderblich falsche Geschichtsunterweisung geboten* » : Junius, *Neue Rundschau*, nov. 1918, p. 1493. Cf. Von Wilamowitz-Moellendorff, *Geschichtsschreibung*, dans *Intern. Monatsschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik*, 1 fév. 1918 ; Wolfgang Windelband, *Der Nationalismus in der französischen Geschichtsschreibung seit 1871*, *Deutsche Rundschau*, août 1918. Ce dernier, après avoir reconnu les erreurs du nationalisme allemand, prétend — et il n'est pas le seul à le soutenir — qu'en France, également, depuis 1871, le nationalisme a faussé l'histoire. Mais ses citations, quand il s'agit d'historiens qualifiés, sont tirées ou de préfaces, ou de pages étrangères à leur œuvre historique : il ne prouve pas que les historiens français contemporains soient nationalistes en tant qu'historiens.

6. « ... *Die wissenschaftlich solidesten historischen Werke können auch den Politikern die sichersten Aufschlüsse und stärksten Anregungen bieten* » : J. Hashagen, *Ueber historische Imperialismusforschung*, dans *Intern. Monatschrift*, avril 1919, col. 512.

à bien connaître l'*Ausland* : de là l'idée de l'*Auslandshochschule*, — en Allemagne, pour étudier l'étranger, au dehors, pour agir sur lui.

Nous avons toujours cru, pour notre part, et nous croyons plus que jamais, qu'il y a une façon légitime de réaliser ces fins pratiques de l'histoire. Nous parlions, à l'origine, de la bonne tâche à accomplir dans les sciences humaines, « qui, par delà les hommes de science, doit servir l'humanité[1] ». Mais nous déclarions, dans le programme même de la *Revue*, que « ce n'est qu'à force d'être scientifique qu'elle pourrait devenir pratique ». Un certain désintéressement *provisoire*[2] est nécessaire à l'application féconde : il ne faut pas que sur le travail lui-même, sur la recherche et la critique des matériaux, il ne faut pas que sur les conclusions de l'étude pèse une préoccupation quelconque, autre que celle de la vérité à découvrir. Voilà qui devrait aller de soi. Il n'en est pas moins vrai que, dans l'orientation du travail, dans le choix des sujets à traiter, une part doit être faite aux besoins de la pratique. Cette part même n'a de limites que dans une autre préoccupation, également légitime, dont nous parlerons tout à l'heure.

Le programme de nos « revues générales » peut illustrer notre pensée. Lorsqu'en 1906 nous en organisions le second cycle, sans doute nous leur conservions leur caractère interne « de pure science, de science désintéressée » ; sans doute nous voulions toujours « embrasser l'ensemble de l'histoire » : mais il nous semblait qu'une Revue de synthèse historique, pour être pleinement efficace, devait « porter son effort, de préférence, du côté où il y a urgence ». Et nous ne tenions pas seulement compte « du mouvement — si conforme à nos vœux — qui rattachait toujours plus étroitement à l'histoire les « spécialités », comme la religion ou l'art, et aussi du développement — si justifié à tant d'égards — de l'histoire moderne et contemporaine » ; mais, de plus, nous donnions une place assez large aux questions vers lesquelles s'orientaient les historiens « sous l'influence des préoccupations économiques, sociales, *mondiales*[3] ».

1. T. I, p. 8.
2. T. XXI, p. 5, *Au bout de dix ans*.
3. T. XII, p. 212 ; cf. t. XXI, p. 3. Voir aussi nos réflexions — et nos réserves — sur l' « histoire expansionniste », à propos du Congrès de Mons (1907), t. XIV, p. 89.

Ce problème de l'*urgence*, de l'*opportunité*, on le voit, n'est pas seulement relatif à l'avancement du travail, aux lacunes de la connaissance qu'il faut combler : il est relatif aussi aux données que l'action implique, aux besoins du développement national et de l'évolution humaine. Et ainsi pour l'historien, comme pour tout homme de science, il peut y avoir un souci d'*actualité pratique*, très différent de l'utilitarisme grossier, à plus forte raison de la déformation nationaliste et de la systématisation tendancieuse.

***

Mais, en histoire comme en toute science, il faut prendre garde d'aller trop loin dans cette direction. Les sciences de la nature ne pourront jamais se contenter de résoudre les problèmes qui concernent l'amélioration de la santé, de la vie matérielle, des communications humaines : elles veulent satisfaire aussi un besoin profond, essentiel, — et, somme toute, religieux, — qui est d'expliquer à l'homme le milieu où il vit, la réalité qui l'enveloppe, et de le *relier* à la vie universelle. A l'origine des sciences naturelles, on ne trouve pas seulement les techniques : on trouve aussi la spéculation. Or il en est de même pour l'histoire : dès le principe, elle répond à des fins spéculatives comme à des fins pratiques. L'individu veut rattacher sa chétive destinée individuelle à celle de sa nation, l'histoire de sa nation à celle de l'humanité. Et il aspire, dans un besoin d'explication intégrale, de pleine religion, à relier la nature et l'humanité, pour comprendre sa fonction terrestre, pour fonder en esprit et perfectionner la loi morale. La philosophie de l'histoire — que de fois l'avons-nous répété ! — était légitime et condamnable : légitime dans les problèmes qu'elle posait, condamnable pour les solutions, prématurées et exclusives, qu'elle en prétendait donner.

Le travail d'érudition, qui s'est organisé et développé au point de vouloir tout envahir et de paraître quelquefois se suffire à lui-même, a pour tâche — et il n'en a pas d'autre — de fournir des matériaux sûrs à la spéculation comme à la pratique. Pour que la spéculation entre dans la période positive, il faut que la synthèse scientifique soit nettement conçue, et distinguée de la synthèse d'érudition, — qui juxtapose les faits sans les relier, — de la synthèse narrative, — qui expose les faits sans les expliquer. Et il faut

que la synthèse scientifique substitue définitivement aux explications *a priori*, aux formules ambitieuses, les généralisations méthodiques et prudentes.

La théorie de l'histoire, d'autre part, ne doit pas être confondue avec la méthodologie historique : ce qu'est celle-ci au travail d'érudition, la théorie l'est au travail de synthèse. En s'appuyant sur l'histoire de l'histoire, en recueillant toutes les indications utiles fournies, soit par les historiens empiristes, soit par les philosophes de l'histoire et sociologues de toutes catégories, la théorie cherche à résoudre les problèmes préalables, à *articuler* l'histoire d'après ses éléments d'explication derniers. Elle s'attaque à la causalité. Elle discerne les diverses sortes de causes dont est tissée la trame de l'histoire. Elle détermine les problèmes secondaires, scientifiquement formulables, inductivement solubles, qu'implique l'étude de ces causes. Elle tend à une interprétation positive de l'évolution humaine dans le passé, par là même à une direction efficace de l'évolution humaine dans l'avenir. C'est par la synthèse — fondée sur l'érudition et la théorie — qu'on peut aboutir à la « résurrection intégrale » du passé. Nous croyons que la pleine science ne nuit pas à la vie. Ceux qui proclament, avec Nietzche, que l'histoire, ce sont les morts étouffant les vivants, devraient se convaincre que, dans la synthèse, au contraire, l'histoire plonge aux sources profondes et cherche à en faire jaillir une vie plus consciente, par conséquent plus intense et plus belle

La crise que vient de traverser l'humanité tout entière semble bien faite — comme nous l'indiquions au début de ces pages — pour imposer à l'esprit les grands problèmes que la science, dans sa portée la plus haute, cherche à résoudre. Tout a été mis en question : la vie des individus, celle des peuples, le sort même de la race humaine, et la valeur des principes qui la dirigent. En quoi consiste la civilisation? Est-elle plutôt matérielle, ou plutôt spirituelle; faite de richesse et de bien-être, ou de vérité et de droiture? Est-ce l'autorité et la discipline qui assurent le bonheur des peuples, ou bien la démocratie et la liberté? L'humanité tendra-t-elle à ses fins sous l'hégémonie de quelque peuple élu, ou par une solidarité croissante de tous les peuples associés? L'instinct vital — et comme dirait Henri Bergson, l'élan — qui pousse en avant la vie humaine, mais qui souvent s'égare, a besoin d'être éclairé. Et c'est, nous ne dirons pas la philosophie, mais, pour

préciser, la synthèse des connaissances ; c'est en particulier, nous ne dirons pas la philosophie de l'histoire (puisque le mot a été compromis), mais la synthèse historique — qui doit montrer à l'humanité sa voie.

Dans cette œuvre de synthèse, la France peut jouer un rôle d'autant plus important qu'également éloignée de l'empirisme anglo saxon et du philosophisme germanique, elle a une aptitude spéciale à s'élever par degrés du particulier au général. Et cependant, il y a, dans ce domaine, beaucoup à faire en France pour une bonne organisation interne et logique, pour une bonne organisation externe et pratique du travail.

Non seulement la masse routinière, mais des historiens qui sont parmi les plus réfléchis, les mieux renseignés, les plus curieux d'idées neuves, restent attachés, malgré tout, à l'histoire traditionnelle, à l'histoire « historisante ». M. Ch.-V. Langlois, qui a écrit sur les études historiques tant de pages doctes et lumineuses, a eu deux occasions, au cours de la guerre, de caractériser l'effort et les tendances des historiens français. Une fois, s'il a cité la *Revue de Synthèse historique*, il n'a rien dit de l'histoire-science. L'autre fois, il n'y a touché qu'en quatre lignes, — sur Paul Lacombe, le plus fidèle collaborateur de la *Revue*, tout récemment disparu et à qui nous consacrerons, dans le numéro prochain, l'étude qu'il mérite à tant d'égards : « Plus qu'à aucun historien de métier, la théorie de l'histoire est redevable à M. Paul Lacombe (*L'histoire considérée comme science*, etc.), dont la pensée très claire est la rivière qui fit et fait tourner, ici et surtout ailleurs, bien des moulins pédantesques [1]. »

L'actuel directeur de nos archives nationales, bien qu'il ait dénoncé souvent les abus de la critique et de l'érudition, a un fond de tendresse et peut-être une prédilection secrète pour le travail critique : « Il est d'étroites monographies, exquises, où il a été dépensé plus de travail, de force et d'originalité que dans des œuvres en plusieurs tomes. » Il ne faut cependant point, comme on l'a fait prendre trop à la lettre telle boutade de cet érudit, épris de certitude : « Je suis de plus en plus persuadé, a-t-il dit un jour, que la meilleure méthode pour communiquer au public les résul-

1. *La Science française* (Larousse, éd.), 1915 : t. II, pp. 73-96, *Les Études historiques* : voir p. 88. *Un demi-siècle de civilisation française, 1870-1915* (Hachette, éd.), 1916 : pp. 115-132, *L'Histoire*.

tats vraiment assimilables de nos travaux, n'est pas d'écrire des livres d'histoire générale ; c'est de présenter les documents eux-mêmes, purifiés des fautes matérielles qui s'y étaient glissées, allégés des superfluités qui les encombrent, en indiquant avec précision ce que l'on sait des circonstances où ils ont été rédigés et en les éclairant au besoin par des rapprochements appropriés.... Le vrai rôle de l'historien, c'est de mettre en contact, dans les meilleures conditions possibles, les gens de maintenant avec les documents originaux qui sont les traces laissées par les gens d'autrefois, sans y rien mêler de lui-même.... On en viendra certainement, je crois, à concevoir les livres d'histoire pour le public éclairé comme des recueils de textes précédés de dissertations critiques, encadrés de commentaires sobres, assemblés avec discernement, groupés avec art [1]. » M. Langlois a écrit plus récemment : « La simple lecture des textes ne permet pas d'établir des liaisons entre les phénomènes ni de discerner les procès de développement. Des opérations sont nécessaires pour passer, des textes, à l'exposé de ce que l'on peut savoir, et comprendre, du passé [2]. » Ces opérations, ajoute-t-il, aboutissent à des ouvrages « qui ne comportent pas, comme les travaux et les dissertations des érudits, que des mérites scientifiques et presque impersonnels. Ici l'on ne peut tout dire : il faut choisir, répartir les clartés et les ombres ; *et on est bien obligé d'ordonner les faits conformément à la philosophie qu'on a, et à son tempérament ; bref, l'art intervient* [3]. » L'histoire, dans cette conception, c'est l'érudition couronnée par l'art [4].

Un autre historien, plus jeune, Louis Halphen, médiéviste lui aussi, mais qui, lui aussi, s'intéresse aux questions générales, — et avec qui nous les avons discutées ici même [5], — a donné, en 1914, un sobre et clair tableau du mouvement historique en France depuis le début du XIXe siècle [6]. Arrivé à l'« état actuel », et après avoir montré les « malaises » dont souffre l'histoire, il parle, dans

1. *La vie en France au moyen âge d'après quelques moralistes du temps* (1908), *Introd.*, pp. II-III ; cité par Lasserre, *La doctrine officielle de l'Université*, 3e éd., 1913, p. 354.

2. *Un demi-siècle de civilisation française*, p. 125.

3. *Ibid.*, p. 131. Cf. *Questions d'histoire et d'enseignement* (1906), p. 94.

4. Cf. L. Bréhier et G. Desdevises du Dezert, *Le travail historique* (1907), p. 17 : « L'histoire n'est pas une curiosité, un dilettantisme sans portée, *c'est une science rigoureuse, c'est un art exquis.* »

5. Tome XXIII (1911), pp. 121-130 : *Histoire traditionnelle et Synthèse historique.*

6. *L'Histoire en France depuis cent ans*, Colin, 216 pp. in-18.

les dernières lignes, de ces esprits qui la conçoivent comme « la science de tous les faits humains, sociaux ou autres, dans ce qu'ils ont de constant et de général ». Mais lui qui est allé jusqu'à définir paradoxalement l'histoire comme « *science* du *particulier* », il estime que la pratique traditionnelle ne peut guère que se confirmer et se perfectionner au contact de la conception « scientifique ». Il se contente donc de « signaler les discussions multiples auxquelles elle a donné lieu et dont une revue spéciale, la *Revue de Synthèse historique*, est le théâtre habituel ». « Ces discussions, conclut-il, sont tout au moins un témoignage intéressant de l'inquiétude qui s'est emparée des historiens touchant le but et les méthodes de l'histoire. Celle ci n'en sortira peut-être pas métamorphosée, comme d'aucuns paraissent le souhaiter ; mais elle y prendra sans doute une conscience plus claire de ses moyens et de ses limites et arrivera ainsi à rendre avec une fidélité chaque jour croissante la complexité des phénomènes dont est tissée la trame du passé [1]. »

Ainsi, la *Revue de Synthèse historique* a pu exercer en France une influence diffuse : elle a éveillé des curiosités, inquiété des intelligences, rallié à elle les esprits ou jeunes ou particulièrement plastiques. Mais l'histoire officielle, pourrait-on dire, n'en a pas été atteinte sensiblement. Celle-ci admet la sociologie ; elle n'admet pas la synthèse scientifique. C'est que la sociologie lui apparaît comme une étrangère, tandis que la synthèse scientifique est pour elle une rivale suspecte. Elle ne voit pas que le travail des sociologues ne tend à rien moins qu'à absorber et à couronner l'histoire, alors qu'il devrait être, au contraire, déterminé, délimité et utilisé dans la synthèse scientifique. La sociologie, sous sa double forme, théorique et concrète, est traitée dans des livres et dans des chaires, — d'ailleurs rares. La théorie et l'histoire de l'histoire — qui pourtant répondent à un objet bien défini et sur lesquelles doit reposer la synthèse — ne le sont guère dans les livres, ne le sont pas du tout dans les chaires. La théorie de l'histoire, chez nous, est toujours traitée comme un luxe.

Ce qu'a été, au cours des années récentes, l'activité théorique des Allemands, nous avons cherché dans la *Revue* à en donner

1. *Ibid.*, pp. 180-181.

une idée[1]. Depuis que Lamprecht leur a imprimé une forte impulsion, — *Lamprechtsche Sturm und Drang*, — ces études n'ont cessé d'attirer à elles des historiens et des philosophes, en grand nombre. Les uns ont cherché à justifier et à approfondir les pratiques traditionnelles; d'autres ont travaillé à perfectionner la connaissance historique, *das historische Verstehen*; d'autres encore ont repris et modernisé toutes les conceptions du vieil idéalisme allemand. « Qu'une philosophie de l'histoire soit possible et nécessaire », est-il dit dans un des Manuels théoriques les plus récents, « cela peut être considéré comme accordé en gros » ; et l'abondance de la production fait espérer à l'auteur qu'on aboutira bientôt à une « constitution rigoureusement scientifique de cette importante discipline[2] ». Nous avons fait connaître ce pullulement de gros ouvrages et de dissertations académiques ou d'articles de Revues. Si Helmolt, dans sa *Weltgeschichte*, ou Bernheim, dans son *Lehrbuch*, ont attribué à la *Revue de Synthèse historique* un rôle prépondérant pour l'étude de ces questions, il n'en est pas moins vrai que beaucoup de Revues allemandes, historiques ou philosophiques, leur font une place assez large; et de récentes publications — *Logos*, *Die Geisteswissenschaften* — s'y sont attachées particulièrement. Nous avons établi à diverses reprises — et nous y reviendrons — la statistique de ces enseignements, de ces séminaires d'Universités, qui, sous des appellations diverses, consacrent un nombre d'heures considérable à la théorie de l'histoire : pour le semestre d'hiver 1904-1905 nous avons relevé quinze cours d'un caractère théorique dans huit Universités; pour les deux semestres 1910-1911, nous avons compté vingt-deux cours de réflexion sur l'histoire, dans treize Universités, indépendamment de la part qui revenait aux mêmes matières dans vingt-neuf cours de logique générale. Dans telle Université de second ordre, plusieurs professeurs à la fois s'y intéressaient. A Leipzig, dans son Institut, auquel il avait donné tant de prestige et d'éclat, Lamprecht avait groupé des intelligences nombreuses et diverses pour des fins tout ensemble spéculatives et utilitaires. Sauf peut-être à Bruxelles, où l'Institut Solvay avait eu d'heureuses et fécondes

1. T. VI, p. 372 : VII, 93 ; VIII, 129, 381 ; IX, 232 ; X, 101, 369 ; XVII, 354 ; XIX, 94 ; XXI, 125.

2. *Grundriss der Geschichtswissenschaft* d'Aloys Meister : section *Geschichtsphilosophie*, par le Dr Otto Braun, pp. 60, 65.

initiatives, il n'y avait nulle part d'organisation comparable. Au cours de la guerre, tandis que nos études chômaient en France, l'Allemagne a publié quelques ouvrages importants à notre point de vue, et ses Universités ont continué leurs cours d'introduction à la science de l'histoire, de philosophie de l'histoire, d'histoire de l'histoire. Ce mouvement serait exemplaire s'il ne mêlait à des réflexions solides bien des spéculations banales ou hasardeuses ; si l'ambiguité de la « philosophie de l'histoire » ne retenait, parmi les éléments d'une logique positive, bien des restes de *Metahistorik*[1].

En Italie, pendant la guerre aussi, une nouvelle Revue historique est née, — *Nuova Rivista Storica*, — qui a repris en partie notre programme. Jeune, hardie, combative, cette Revue s'est révoltée contre l'influence mauvaise de l'érudition germanique et la vassalité italienne ; contre les excès du spécialisme et le terre-à-terre d'une historiographie trop régionale. Elle réclamait l'union de l'histoire avec l'économie, le droit, la religion, la géographie, la littérature, la philosophie, qui sont plutôt ses éléments que des disciplines auxiliaires, l'élargissement de la curiosité, le contact avec la vie, le développement tout à la fois de l'esprit politique et de l'esprit philosophique. Il y a quelque chose d'infiniment sympathique dans cet effort de libération, dans cette conception militante : *militia hominis super terram* ; et on ne saurait trop approuver l'œuvre de ce groupe vibrant. Mais il ne faudrait pas que l'enthousiasme créateur et la fièvre de « latinité » aboutît à renouveler, soit la philosophie de l'histoire, soit les évocations imaginatives. Le passage de l'analyse à la synthèse ne se fait pas mécaniquement, et le rôle de l' « esprit », du « génie », ne doit pas être nié, ni rabaissé. Mais l'œuvre de l'historien est-elle « tout entière dans son esprit, *tutta nel suo spirito* » ? De telles formules sont équivoques, puisqu'elles permettraient de croire qu'il n'y a point de *méthode* de synthèse et que l'histoire n'est pas une science[2].

1. Le numéro de septembre 1919 des *Preussische Jahrbücher* — l'importante Revue du professeur Hans Delbrück — s'ouvre par un article du professeur Dorner, sur la tâche, la méthode, le contenu de la *Geschichtsphilosophie*, tout imprégné de métaphysique.

2. I, 1 (janvier 1917) : *Il nostro programma* : Fraccaroli, *La storia nella vita e nella scuola*. II, 1 et 2 : discussion entre Barbagallo et Louis Halphen. II, 4 : Barbagallo, *Philologica, antiphilologica, extraphilologica*. III, 1 : *Nuovi doveri*....

On peut constater en Espagne des préoccupations analogues qui, si elles n'ont pas un organe spécial, ont été traduites récemment par M. José Deleito y Piñuela, dans un intéressant article de la *Lectura* : *La Investigación erudita y la Síntesis en la Historia*[1]. Cet historien très informé signale, lui aussi, les excès de la recherche érudite, dont l'Allemagne est, en grande partie, responsable ; il montre qu'en Allemagne même est née la réaction contre le « détaillisme historique », et que le retour à la synthèse s'est généralisé ; il fait à la *Revue de Synthèse historique* sa part d'influence — très large ; mais il semble tenir en égale estime la synthèse scientifique et la synthèse artistique.

En Amérique, il y a un mouvement plus important, complexe, où les rapports de l'histoire et de la sociologie ne sont pas nettement définis : aux historiens « respectables », qui cultivent l'histoire conventionnelle, « politique et anecdotique », et qui, comme dans la plupart des pays, sont la « grande majorité », s'oppose « un petit groupe d'historiens les plus avancés », artisans de synthèses véritables, pour qui la méthode scientifique en histoire doit aboutir à une « interprétation de l'histoire », mais qui ne sont pas tous d'accord sur cette interprétation. A ce mouvement nous nous contenterons de faire allusion ici parce que nous comptons lui consacrer prochainement un article. Nous ne citerons aujourd'hui que le travail, tout récent, de M. Harry Elmer Barnes (Clark University), intitulé *Psychology and History, Some reasons for predicting their more active cooperation in the future*[2], auquel nous avons emprunté quelques expressions et qui, sans être complet, abonde soit en renseignements soit en idées.

Il se produit, en somme, dans le domaine de l'histoire, une fermentation significative. Le sentiment se manifeste, de divers côtés, et de plus en plus, que des progrès sont possibles, sont nécessaires, que la forme définitive du travail, qui doit procurer à l'esprit une pleine satisfaction, n'a pas encore été atteinte. La recherche du mieux ne va pas sans incohérence, sans retours en arrière, sans à-coups. Le mouvement de théorie et de synthèse demande à être, tout ensemble, encouragé et surveillé. Nous ferons ici tout notre possible pour que la France garde l'avance

1. Octobre 1919, pp. 133-156. Cf. l'opuscule de J. Ribera, *Lo cientifico en la Historia*, qui date de 1906, et les *Cuestiones modernas de Historia* (1904), de R. Altamira.
2. *The American Journal of Psychology*, oct. 1919, pp. 337-376.

qu'elle a prise : à défaut du nombre des travailleurs et des œuvres, il faut qu'elle ait, par l'horreur des spéculations téméraires et la volonté de science rigoureuse, la qualité de la méthode.

***

Ce qui ressort des réflexions précédentes, c'est que l'histoire doit devenir à la fois *plus pratique* et *plus spéculative*. Elle doit prendre plus résolument conscience de ses fins véritables. Et le travail même d'érudition, puisqu'il est préparatoire et ne se suffit pas à lui-même, demande à être réglé par des idées directrices.

Du point de vue pratique et du point de vue spéculatif, *tout n'est pas d'égal intérêt en histoire*. Renan, cet historien de qui la foi initiale s'est un peu trop muée en scepticisme, ou plutôt en dilettantisme paradoxal, exagère lorsqu'il parle de ces pauvres sciences conjecturales « dont on voit le bout ». Mais il aurait pu dire qu'on ne saura jamais tout du passé, que, si cela n'est pas possible, cela n'est, d'ailleurs, pas nécessaire, et que *le travail utile a des limites*.

Ce qu'il faut, c'est que l'histoire s'oriente nettement vers la solution des problèmes qui intéressent la vie, la vie des peuples et celle des individus, la vie matérielle et la vie de l'esprit. Il y a des faits, par conséquent, il y a des époques, sur lesquels doit porter de préférence l'effort des érudits conscients.

Soit pour les besoins de la pratique, soit pour la satisfaction des curiosités les plus hautes, pour le rattachement de l'humanité à la nature, les origines et le point d'arrivée présentent un intérêt exceptionnel. Nous croyons donc — et sur ce point il y aura lieu d'insister — que *ce sont les temps les plus rapprochés et les temps les plus lointains qui réclament le plus de travailleurs*. Là, il y a trop peu de faits connus ; ici, il y en a trop. D'un côté, il faut fouiller et s'ingénier pour enrichir la connaissance : de l'autre, il faut préciser, contrôler et trier pour la rendre plus sûre et plus lumineuse.

Ce n'est pas tout à fait sans raison qu'on a proposé quelquefois d'enseigner l'histoire à rebours, en commençant par la période contemporaine. Dans tous les cas, l'enseignement scolaire de l'histoire, parce qu'il doit amener l'élève « à comprendre le monde où celui-ci va vivre », tend de plus en plus à « faire une large place aux

périodes les plus rapprochées de nous, par lesquelles a été préparé l'état actuel du monde »[1]. « Le cerveau moyen d'un enfant ne peut plus contenir le récit des âges, déclarait récemment un esprit très distingué et très moderne. Disons un mot des temps anciens, deux mots du moyen âge ; les érudits les exhumeront à loisir. Élargissons le champ de la vision avec le XVIᵉ siècle, et que l'échelle de l'étude aille grandissant à mesure qu'on atteint les origines prochaines des problèmes actuels[2]. » En réalité, pas plus les érudits que les professeurs ne doivent s'abandonner à la tradition, à leur fantaisie, ou au hasard. Il y a, aux deux pôles de l'histoire, une tâche utile, importante, à accomplir. Il y a, dans l'entre-deux, — où les résultats acquis sont nombreux déjà, — un effort à faire pour régler et couronner le travail en l'adaptant aux problèmes de la pratique et de la synthèse.

On commence, avec raison, à délaisser quelque peu l'antiquité classique pour l'Orient ancien. On a réagi — d'instinct — contre l'abus des études médiévales, et l'École des Chartes fait maintenant une part à l'histoire moderne. Dans l'histoire moderne, la Révolution et les guerres de l'Empire — après l'ancien régime — ont attiré, et fini peut-être par hypnotiser, les travailleurs. L'histoire économique et l'histoire de l'art, relativement négligées pendant longtemps, s'imposent de plus en plus à l'attention, comme il est juste. L'histoire des idées, dont on ne saurait exagérer l'importance, est toujours très insuffisamment cultivée. Les sociologues — ceux qui ne se contentent pas de vues générales ou de recherches tâtonnantes — se sont attachés aux peuples primitifs, et l'élément social, dans les sociétés modernes, n'a pas été étudié assez méthodiquement.

Si l'on ne veut pas que le travail historique finisse par se tourner en pure et stérile routine, il faudra se convaincre que ce n'est pas un vain luxe de réfléchir sur l'histoire. Il faudra que l'on discute les essais de théorie, au lieu de les ignorer plus ou moins. Il faudra que l'on accepte, ou qu'on réfute, ou qu'on amende nos

1. Seignobos, *L'Histoire dans l'enseignement secondaire* (1906), p. 5 ; *L'enseignement de l'Histoire, Conférences du Musée pédagogique*, 1907, p. 170. — Quoi qu'aient écrit certains polémistes allemands, nos enseignements secondaire et primaire, travaillés des mêmes préoccupations pratiques que ceux d'Allemagne, sont restés beaucoup plus mesurés et objectifs. Voir dans la *Revue* nos notes sur l'enseignement de l'histoire à l'École primaire et au Lycée, t. XI, pp. 112, 243, 341 ; XIII, 107, 246.

2. L. Cazamian, *Lettre aux Compagnons*, dans *l'Université nouvelle*, p. 147.

vues sur la causalité historique, notre classification des éléments explicatifs en contingents, nécessaires et logiques, notre conception de l'évolution humaine, comme un « réarrangement » de ces facteurs divers, et, par conséquent, de la synthèse historique, comme l'étude de leurs rapports au cours de l'évolution.

Là est l'avenir de l'histoire. Autrement, l'effort de tant de belles intelligences, de tant de bonnes volontés se réduira à l'absurde ; et les « sciences » historiques risquent d'être refoulées, balayées par les sciences de la nature — sans avoir accompli leur tâche et faute de l'avoir comprise.



En créant cette Revue, il y a vingt ans, nous voulions qu'elle fût « active ». « Toute entreprise, disions-nous plus tard, a à lutter contre la mort lente de la routine, du mécanisme. Nous nous sommes formé l'idéal d'une Revue qui se rajeunirait et se renouvellerait sans cesse, en portant toujours son effort du bon côté. » Et nous avons souhaité qu'elle s'ingéniât « pour mieux servir, à la fois, les intérêts permanents et les besoins momentanés de la science historique[1] ».

Actuellement, nous avons posé des principes et appelé sur eux la discussion. Nous montrerons dans notre prochain numéro comment nous comptons appliquer ces directives. Nous travaillons à une réorganisation de la Bibliographie qui réponde, mieux encore que par le passé, à notre programme. Nous voulons que, plus que jamais, la *Revue* soit synthétique, orientée vers la solution des problèmes spéculatifs de l'histoire. Mais nous voulons aussi qu'elle baigne dans la vie présente et qu'elle contribue à résoudre les problèmes de l'action immédiate.

Nous poursuivrons, comme ce fascicule le prouve, nos études de psychologie collective. Nous nous occuperons, en particulier, des pays neufs. Aujourd'hui, après l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, la Russie, — sans parler de neuf Régions de la France, — les États-Unis devaient avoir leur tour.

Nous avons fait ici une part — mais une petite part — aux faits contingents, aux événements et aux individualités politiques,

1. Tome XXI, p. 13 ; XXVII, p. 4.

notamment dans la section consacrée à quelques Histoires récentes des États-Unis. C'est aux institutions, et surtout à la vie intellectuelle et morale du peuple américain, que nous avons tenu à en faire une aussi large que possible.

Nos fascicules spéciaux, jusqu'ici, étaient destinés à montrer quelles ressources la France possède dans tel ou tel domaine de l'histoire. Cette fois, aux contributions que nous ont fournies d'excellents connaisseurs français des choses américaines nous avons joint quatre articles d'éminents professeurs américains, sur les travaux relatifs à l'Histoire de France qui ont paru aux États-Unis : l'ensemble de ces pages constitue une précieuse revue générale.

Nous aurions voulu étendre encore notre programme : la place dont nous disposions, les difficultés actuelles et la lenteur des communications entre les deux rives de l'Atlantique ne nous ont pas permis de faire davantage. Mais nous pensons que, tel quel, ce fascicule contribuera à fixer les traits d'une nation dont le rôle n'a cessé de grandir dans ces dernières années, à resserrer les rapports, qui ont toujours été si cordiaux et d'une nature morale si particulière, entre elle et la France, à développer la coopération intellectuelle de leurs historiens.

La science allemande, bien avant la guerre, était en train de perdre cette suprématie qu'elle avait exercée, dans les Universités américaines, surtout par la puissance de la production et l'intensité de la réclame : « *The French have displaced the Germans in the historical world and now hold the primacy* », déclarait, en décembre 1905 déjà, le professeur Fred. Morrow Fling, au meeting de l'American Historical Association[1]. Et l'un des *missi dominici* de l'Allemagne en Amérique, Hugo Münsterberg, manifestait en 1909 de vives inquiétudes : « On dit partout que c'est un devoir de se dégager de la science pédantesque allemande et de rechercher un idéal plus haut que celui de la culture allemande. On veut se rattacher davantage à la France et à l'Angleterre, mais surtout vivre davantage sur le fonds national. Dans quelques cercles, il est de mode de traiter la science allemande d'ouvrage de charretier (*Kärrnerhandwerk*[2]. »

1. *American Historical Review*, avril 1906, p. 507.

2. Münsterberg, *Aus Deutsch-Amerika* (1909), cité par L. Cahen, *L'Allemagne aux États-Unis*, dans la *Revue de Paris*, 1er juin 1915, p. 610.

Les Américains ont toujours reconnu — en toute simplicité et amitié — qu'ils nous devaient beaucoup et qu'ils avaient beaucoup encore à apprendre de nous. Mais nous pouvons apprendre d'eux beaucoup aussi. Et surtout nous pouvons, avec eux, faire beaucoup pour le progrès humain.

N'est-il pas manifeste que la France tend à un *idéalisme positif*, où la raison, moins raisonnante que jadis, se défendra contre la chimère par l'expérience? N'est-il pas manifeste que l'appétit d'action, aux États-Unis, se tempère et s'embellit d'idéal[1]? Les deux peuples ont un optimisme foncier et veulent établir sur la terre un ordre meilleur, *a better ordering*. La collaboration des deux peuples doit dégager peu à peu des formes définitives de pensée et de vie, réaliser l'intime pénétration de la pensée et de la vie. Dans la recherche de la vérité, s'il y a, chez nous, des traditions puissantes et de sûres méthodes, il y a, chez les Américains, une fougue, un jaillissement d'invention, dont l'exemple peut fouetter nos énergies. La science a fait des pertes cruelles. La *Revue* aura, pour sa part, un douloureux bilan à établir. Il faut d'autant plus travailler, créer, oser. L'avenir est beau pour ceux qui ont la foi.

Henri Berr.

1. Voir plus loin la belle synthèse psychologique de M. Cestre. Cf. G. Rodrigues, *Le peuple de l'action*, *Essai sur l'Idéalisme américain*, et G. Chinard, *La doctrine de l'américanisme, des Puritains au président Wilson.*

LE FACTEUR ÉCONOMIQUE

DANS L'HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS

Parmi les nombreux facteurs qui exercent leur influence sur le développement des peuples, sur la formation, l'expansion, le déclin des nations, le facteur économique est, assurément, un des plus importants. Parfois, il apparaît nettement, il joue à découvert; le plus souvent, il est masqué par les passions, à l'origine desquelles, d'ailleurs, fréquemment on le retrouve, si l'on creuse assez profondément. Il impose à l'action des hommes des directives auxquelles, s'ils s'en écartent par trop, ils sont brusquement ramenés; il trouble ou il empêche la réalisation de désirs conçus sans qu'on ait tenu suffisamment compte de lui. Nous nous proposons d'esquisser rapidement, dans les pages qui suivent, le rôle de ce facteur dans l'histoire des États-Unis, où, par suite de la jeunesse de ce peuple, il se montre avec une netteté particulière.

I

Le rôle du facteur économique apparaît à l'origine même des États-Unis d'Amérique. N'est-il pas la cause première du désaccord entre la métropole et les colonies, désaccord qui, aggravé par la passion de part et d'autre, devait aboutir à la proclamation d'indépendance de celles-ci? L'Angleterre avait laissé jusqu'au milieu du XVIIIe siècle ses colonies d'Amérique se développer avec une assez grande liberté. Le gouvernement fermait les yeux sur la violation des lois édictées en vue d'assurer aux fabricants et marchands métropolitains le monopole du marché colonial. Au lendemain de

la guerre de Sept ans, la métropole prétendit frapper de taxes nouvelles les colonies américaines et leur imposer l'observation d'une politique commerciale conçue en vue de l'organisation de l'Empire Britannique. Ces mesures menaçaient des intérêts qui avaient crû, des courants commerciaux qui s'étaient établis à la faveur du laisser-aller de la période antérieure. C'est au moyen de simples mesures économiques que les colons cherchèrent tout d'abord à défendre leurs intérêts : par des accords de non-importation, ils ferment leur marché aux articles anglais. Ils obtiennent ainsi l'abrogation de la loi du timbre, puis des mesures élaborées par le ministre Townshend. Et c'est encore au même moyen que recourt le premier Congrès continental pour essayer d'obtenir le redressement des griefs des colons : il proclame la suspension de tout commerce avec la Grande-Bretagne et décide de former une association pour assurer l'application de cette mesure. Mais les moyens pacifiques n'étaient plus suffisants ; ils firent bientôt place à la lutte armée, qui amena la séparation.

Au lendemain de la conquête de l'indépendance, les jeunes États oublient qu'ils ont dû la victoire à leur union. La Confédération chancelle ; elle perd toute autorité : les États refusent d'accepter les restrictions à leur liberté nécessaires pour lui conserver un peu de vie. La concurrence anglaise se fait de nouveau sentir. L'action individuelle des États ne permet pas une protection efficace des intérêts menacés. Ceux-ci s'émeuvent, une entente s'impose. La conférence d'Annapolis est décidée, où les délégués devront examiner « jusqu'à quel point un système uniforme dans la politique commerciale des États peut être nécessaire pour défendre leurs intérêts communs et assurer leur entente permanente ». Cette conférence n'aboutit pas, mais elle provoque la convocation de celle de Philadelphie qui, développant le programme initial, élabore la Constitution fédérale.

Dans cette constitution, le facteur économique tient une place prédominante. Elle donne au gouvernement fédéral « le pouvoir de régler le commerce avec les nations étrangères, et entre les divers États, et avec les tribus indiennes ». En supprimant les barrières douanières intérieures ; en permettant à l'Union d'édicter la politique commerciale avec l'étranger pour tous ses membres, elle fait des États-Unis une entité économique, et contraint les intérêts locaux à s'incliner devant l'intérêt général. Ce droit donné

au gouvernement fédéral peut être considéré comme la clef de voûte du nouvel édifice : sans lui la construction n'aurait eu qu'une durée éphémère. A ce pouvoir, s'en ajoute un autre, de grande importance aussi : le droit direct de taxation, sans lequel ce gouvernement se serait trouvé, comme son prédécesseur, sous la dépendance des États. D'autres traits dans la Constitution marquent encore les préoccupations économiques qu'avaient ses auteurs : l'interdiction faite aux États d'émettre du papier-monnaie et de voter des lois ayant pour objet de porter atteinte aux obligations nées de contrats : ce sont deux moyens dont s'étaient servies les factions radicales pendant la Confédération pour assaillir la propriété privée, qu'ils voulaient mettre à l'abri de ce danger.

Les États-Unis ont conquis l'indépendance politique, mais pendant longtemps encore ils seront sous la dépendance économique de l'Europe. En 1790, leur population réside presque tout entière sur une étroite bande de territoire entre la côte de l'Atlantique et une ligne que marque le point où les rivières qui s'y jettent cessent d'être navigables ; quelques rares pionniers seulement ont franchi les Alleghanys et ont jeté, dans les territoires où errent librement les Indiens, les fondements des postes avancés de la civilisation. Cette population est principalement agricole. Dans les États du nord et du centre, cependant, une partie s'adonne au commerce et aux transports maritimes, et le duel entre l'Angleterre et la France est pour les Américains l'occasion, grâce à leur qualité de neutres, de développer leur rôle de transporteurs. Les relations des États avec l'Europe et les colonies des Indes occidentales sont plus importantes que celles des États entre eux.

L'industrie n'a pas dépassé l'étage de l'industrie familiale. Déjà, pourtant, son développement, celui surtout des industries fondamentales, préoccupe les hommes d'État. Dans son premier message annuel, Washington déclare : « Un peuple libre, ne doit pas être seulement armé, il doit être discipliné ; à cette fin, un plan uniforme et bien conçu est nécessaire ; et sa sûreté ainsi que son intérêt demandent le développement des industries qui tendent à le rendre indépendant des autres pour les choses essentielles, principalement pour les approvisionnements militaires. » Les Américains s'efforcent d'introduire chez eux les inventions mécaniques récentes, dont les Anglais entendaient conserver le secret. A la fin de 1790, la première filature de coton munie des machines nouvelles, élevée

aux États-Unis, commence à fonctionner. C'est le début du mouvement industriel qui s'intensifie après 1808, lorsque l'Angleterre et la France s'attaquant au commerce des neutres, l'industrie des transports maritimes est atteinte, d'abord par la politique d'embargo que croit suffisante le gouvernement américain pour défendre ses intérêts, puis par la guerre. Les capitaux se dirigent alors vers l'industrie manufacturière ; une nouvelle catégorie d'intérêts croît rapidement qui, pour des raisons géographiques, se localisent dans les États du nord-est, où les chutes d'eau fournissent la force hydraulique, la seule alors en usage, pour actionner l'outillage mécanique. Cette localisation des intérêts économiques allait se refléter plus particulièrement dans les débats sur la politique douanière.

La guerre de 1812 avait ralenti le mouvement d'émigration vers l'ouest. La paix signée, il reprend avec une impulsion nouvelle. Ce mouvement avait son origine à l'époque coloniale ; il avait pour cause l'appât des terres vacantes. Lorsque celles-ci se firent rares à l'est des Alleghanys, il fallut que les habitants dépourvus de capital et désireux de se faire un *home* indépendant franchissent ces montagnes. Pendant longtemps, elles constituèrent une barrière difficile : en 1800, 500.000 colons seulement, le dixième de la population totale, étaient établis sur ces territoires de l'ouest. Ils formaient deux groupes : l'un au confluent des rivières l'Alleghany et la Monongahela, l'autre dans le district du Kentucky. L'existence de ces colonies amena un conflit entre le gouvernement américain et l'Espagne au sujet de la libre navigation du Mississipi. L'absence de routes aisées à travers les montagnes faisait de ce fleuve la seule voie de communication pour l'échange de leurs produits entre ces colons et leurs compatriotes riverains de l'Atlantique. L'acquisition de la Louisiane donna aux États-Unis la possession du bassin du Mississipi tout entier et reporta jusqu'aux montagnes Rocheuses leur frontière politique.

Mais, dans les pays neufs, la véritable frontière, du point de vue économique, c'est la frontière de peuplement, celle qui marque l'étendue des territoires dont les habitants ont pris possession effective et dont ils ont commencé la mise en valeur. Le déplacement continu de cette frontière vers l'ouest, pendant les trois premiers quarts du dix-neuvième siècle, est un des phénomènes les plus importants et les plus caractéristiques de l'histoire des

États-Unis. Dans la décade de 1810-1820, il s'était établi vers le bassin de l'Ohio un courant régulier d'émigration, qui avait pris une grande importance à la fin de la période. Dès 1811, le Congrès avait entrepris la construction de la fameuse route nationale de Cumberland, qui devait unir le Potomac à l'Ohio, en passant par Pittsburg, la future capitale du fer, centre des premiers établissements dans cette région. De leur côté, les États accordèrent des crédits importants pour la construction de routes à péages et l'amélioration des rivières. A dater de 1820, la traversée des Alleghanys avait perdu le caractère de grosse aventure qu'elle offrait à l'origine ; plusieurs routes vers l'ouest étaient ouvertes, et, vers le même temps, l'application de la vapeur à la navigation venait aider à la colonisation. En 1811, le premier bateau à vapeur avait été lancé sur l'Ohio, et à partir de 1817 des services réguliers étaient établis entre les jeunes agglomérations constituées sur ses rives et la Nouvelle-Orléans.

Cette même année 1817 voyait commencer la construction du canal de l'Erié qui, ouvert en 1825, reliait directement New-York à Buffalo. Cette entreprise avait une importance considérable pour le nouvel ouest, à la disposition duquel elle mettait une voie facile pour l'exportation de ses produits. C'est à elle que New-York dut de pouvoir s'assurer la suprématie comme capitale du nord, que lui avaient jusqu'alors disputée Boston et Philadelphie, et c'est elle qui ouvrit l'ère des canaux, dont la construction se poursuivit pendant une vingtaine d'années jusqu'au moment où les chemins de fer vinrent les supplanter.

En 1830, la population à l'ouest des Alleghanys dépassait 4 millions 1/2 d'individus : plus du tiers de la population de l'Union. La frontière encercle la vallée de l'Ohio ; sur deux points même, elle atteint déjà le Mississipi : à son embouchure, où est l'ancien établissement de la Louisiane, et entre les confluents de l'Ohio et du Missouri. La construction des voies ferrées commence en 1828, année où est posé le premier rail de la ligne de Baltimore à l'Ohio ; elle ne s'activa qu'à partir de 1840 : en 1842, New-York et Boston sont reliées par Albany à Buffalo. Il n'existait encore, cependant, en 1849 que 5 996 milles de chemins de fer ; mais cette date marque le début d'une période d'emballement qui se poursuit jusqu'en 1860, où 30.626 milles sont en exploitation : des lignes continues s'étendaient le long de l'Atlantique, du Maine à Savannah, et la

barrière des Alleghanys était franchie par sept lignes qui se continuaient jusqu'au Mississipi. Ce développement des moyens de communication avait facilité l'expansion de la population : en 1860, les quinze États de la vallée du Mississipi ont 14 millions 1/2 d'habitants, près de la moitié de la population totale. La frontière, qui s'arrêtait au nord, à l'ouest du lac Michigan, au 45° de latitude, avait franchi le Mississipi : elle suivait à peu près le 95° de longitude ouest, qu'elle dépassait même à la hauteur du 40°, pour suivre quelque temps le cours du Missouri, et au sud pour englober la partie méridionale du Texas. Depuis un peu plus d'une décade, les États-Unis avaient porté leur frontière politique jusqu'aux rives du Pacifique, et la découverte des mines d'or avait attiré en Californie une population instable, qui n'atteignait pas encore un demi million d'individus. Les dernières régions habitées des plaines de l'ouest étaient séparées de ces nouveaux centres de peuplement par une vaste étendue de terres s'élevant par gradins jusqu'aux contreforts des Rocheuses, et désignée sur les cartes sous le nom de grand désert américain, que lui avait valu son aridité, puis par les hauts plateaux des Cordillères, région dont les richesses minérales n'étaient pas encore soupçonnées.

C'est dans la conquête des terres de l'ouest sur la nature, dans cette rude entreprise de mise en valeur du sol, que le peuple américain a acquis les traits particuliers qui le distinguent : audace et optimisme, confiance profonde dans les institutions démocratiques. Cette conquête s'est faite par vagues de population successives : les trappeurs et chasseurs s'élançaient les premiers dans les territoires encore inconnus, pour trafiquer avec les Indiens. A leur suite, par les voies qu'ils avaient découvertes, s'avançaient des pionniers qui se livraient aux premiers travaux de défrichement et arrachaient à un sol à peine égratigné encore quelques maigres récoltes. Ceux-ci ne s'attardaient pas longtemps ; ils avaient hâte de pousser en avant. Ils vendaient leurs terres à de nouveaux venus, de caractère plus stable, qui travaillaient plus laborieusement le sol, mais qui rarement s'arrêtaient à leur première étape ; ce n'est qu'après une assez longue période que la population se stabilisait enfin.

L'ouest n'a pas été dans l'histoire américaine un lieu déterminé : cela a été un territoire à la frontière irrégulière, toujours en mouvement, qui avançait à mesure que croissaient en densité les

centres de population constitués à la faveur des travaux des premiers colons. L'égalité des conditions d'existence ne permettait pas dans ces jeunes sociétés les marques de distinctions sociales qui existaient dans les États créateurs de l'Union, où, de bonne heure, les populations de l'ouest avaient réclamé l'extension du droit de vote ; les nouveaux États s'organisèrent sur des bases essentiellement démocratiques, voie dans laquelle les anciens furent bientôt obligés de les suivre. L'élection de Jackson à la présidence, en 1828, marque le commencement de la puissance de l'ouest sur la politique générale de l'Union : à partir de cette époque, le rôle des populations de la vallée du Mississipi dans l'élaboration de cette politique ne cessera d'aller croissant.

De 1830 à 1860, la population augmente rapidement, passant de 13 à 31 millions. Cet accroissement a été facilité par le développement rapide de l'immigration, conséquence à la fois des progrès de la navigation à vapeur et de circonstances particulières : la famine des pommes de terre en Irlande, en 1845, et les troubles politiques de 1848 en Allemagne. Jusqu'en 1832, l'immigration avait été très faible ; de 1832 à 1846, 1.160.000 individus viennent s'établir aux États-Unis, et, dans les quinze années suivantes, ce chiffre s'élève à 3.719.000. L'appoint de ces forces importantes aide aux progrès de l'Union ; sans les apports de l'Europe en capitaux et en hommes, ses progrès n'auraient pu être aussi rapides. Malgré l'accroissement de la population, la main-d'œuvre demeure rare, sur les champs de l'ouest comme dans les usines du nord-est. Cette difficulté est la cause de nouveaux progrès : la rareté de l'homme rend nécessaire le recours à l'outillage mécanique, au perfectionnement duquel les Américains vont appliquer leur esprit ingénieux. A partir de 1840, les machines agricoles entrent dans la pratique et leur usage se répand vite : la même période voit aussi des perfectionnements importants dans l'outillage industriel. L'Union est, en 1860, une puissance nettement agricole ; mais l'industrie manufacturière, encore très localisée, puisque les États de la Nouvelle-Angleterre et du Centre-Atlantique fabriquent les deux tiers de la valeur totale des articles manufacturés, se développe avec rapidité, trouvant dans le sud et l'ouest des débouchés abondants et croissants. Et cet essor n'a pas porté atteinte à l'industrie des transports maritimes, localisée dans la même région, qui dispute le fret aux navires anglais, non seulement pour les

transports nationaux, mais encore pour les transports entre pays étrangers.

Les chemins de fer liaient de plus en plus le versant atlantique aux plaines de l'Ohio et du Mississipi ; les courants commerciaux, de nord-sud qu'ils étaient à l'origine de l'Union, étaient orientés maintenant dans la direction est-ouest : l'obstacle qu'avaient constitué les Alleghanys était vaincu. De l'Atlantique aux Rocheuses, les États-Unis formaient une unité géographique qui paraissait assurer leur pérennité. Les industries du nord-est trouvaient un débouché toujours croissant dans les régions agricoles de l'ouest et du sud ; l'ouest alimentait le nord-est et le sud, et ce dernier, de plus en plus adonné à la culture du coton, voyait croître les demandes pour ce produit, à la fois de la part de l'industrie nationale et des industriels européens, qui se le disputaient. Mais pendant la période de prospérité presque continue de 1830 à 1860, qui ne fut troublée que par deux crises de courte durée en 1837 et 1857, et qui a été dénommée « l'âge d'or » des États-Unis, une institution s'était développée dans le sud qui rompait l'unité économique du pays et dont l'expansion mit en péril l'existence même de l'Union.

L'esclavage, qui avait existé dans toutes les colonies, avait décliné rapidement dans les années qui suivirent la Révolution. Les États du nord adoptèrent des lois préparant son abolition, et, dans les dernières années du xviiie siècle, on prévoyait sa disparition à une date peu éloignée, même dans les États du sud, où les conditions climatériques favorisaient l'usage de la main-d'œuvre noire. Le tabac, le riz et le coton étaient à cette époque les principales cultures de cette région, et le coton n'avait encore que la dernière place. Sans doute, les inventions qui venaient de transformer les industries textiles en Angleterre ouvraient à ce produit de nouveaux débouchés ; mais son extension se heurtait à un sérieux obstacle : la séparation des semences d'avec la fibre, qui ne pouvait se faire qu'à la main et demandait un temps très long. L'invention de la machine à égrener, en 1793, obvia à cette difficulté.

Dès lors, la culture du coton s'étend avec rapidité : de 8 millions de livres en 1795, la production passe à 80 millions en 1807 ; les propriétaires de noirs les y emploient avec profit : l'esclavage se trouve désormais lié, dans le sud, à cette culture. Sans la main-

d'œuvre servile, déclarent les planteurs, elle serait impossible. Le sud se soumet à la souveraineté du « Roi coton » ; il lui sacrifie les autres cultures et l'espoir caressé un moment de développer sur son territoire l'industrie manufacturière : il demande à la région de l'ouest les produits alimentaires dont il délaisse la production ; à celle du nord-est et à l'Angleterre, son acheteur principal, les articles manufacturés qui lui font besoin. Le sud mène une existence de plus en plus séparée du reste de l'Union ; le flot de l'immigration européenne le contourne sans y entrer ; il conserve un caractère aristocratique et ses grandes plantations contrastent avec le régime de la propriété dans le nord et dans l'ouest. La nécessité d'étendre la culture vers l'ouest, à mesure que les terres épuisées se refusent à produire, crée une menace pour les institutions démocratiques : le coton amène avec lui l'esclavage. Les territoires encore vacants seront-ils abandonnés à un régime économique qui a pour base la main-d'œuvre servile, ou seront-ils mis en valeur par la main-d'œuvre libre ? Par deux fois, en 1820, puis en 1850, des compromis avaient rétabli momentanément l'harmonie, mais elle devient plus précaire à mesure que s'étend la conquête de l'ouest. Les planteurs voient dans la limitation du domaine où pourra exister l'esclavage l'arrêt de mort de celui-ci, leur ruine future, une atteinte violente à leurs droits. Après l'élection à la présidence, par les votes des États du nord et de l'ouest, de Lincoln, le représentant de la société démocratique de l'ouest, les sudistes se séparent de l'Union. Les sécessionnistes, de même qu'autrefois les révolutionnaires, invoquent pour justifier leur acte des raisons politiques et morales : la raison initiale et profonde, cette fois encore, c'est dans le facteur économique qu'il faut la chercher.

La guerre de Sécession est un drame sanglant qui entrave le développement de l'Union, mais celle-ci en sort victorieuse et fortifiée. L'abolition de l'esclavage a mis fin au conflit, qui ne pouvait se perpétuer, de deux régimes économiques différents dans le même pays. Le sud sortit de la guerre entièrement ruiné. Le régime de la propriété y subit une transformation profonde : les anciens *latifundia* disparurent pour faire place à la petite propriété, à laquelle peuvent maintenant accéder les « pauvres blancs » qui en avaient été jusqu'alors tenus éloignés. La substitution à l'esclavage d'un nouveau mode de travail pour l'emploi de la main-

d'œuvre noire fut laborieuse : après l'échec du salariat, puis du fermage, on aboutit à un système de métayage. Le sud conserva le coton comme sa culture principale, et dix ans après la paix, il revoyait des récoltes semblables à celles qui avaient fait sa fortune avant la guerre.

Le développement des chemins de fer fut un des faits les plus remarquables de la période de reconstruction. En 1880, l'étendue du réseau ferré était de 93.267 milles : il avait triplé depuis 1860. Les deux tiers de cette extension avaient profité aux territoires au nord de l'Ohio et du Missouri : le rail devançait les colons, ouvrant à la culture les merveilleuses plaines à céréales de cette région. La vallée du Mississipi, grâce à ce développement des moyens de transport, devient le grenier de l'Europe occidentale, et à l'exportation du blé s'ajoute bientôt celle de la viande abattue et conservée. En 1869, la première ligne transcontinentale était complétée : San-Francisco était relié à la côte atlantique, et d'autres lignes aboutissant également au Pacifique étaient amorcées. L'obstacle des grandes plaines arides est vaincu ; la conquête des hauts plateaux des Rocheuses est commencée ; les territoires riverains du Pacifique, qui ont jusqu'alors mené une vie isolée, vont participer à la vie économique de l'Union. L'avance vers l'ouest continue : en 1880, la frontière a dépassé le 97e méridien : elle mord sur le territoire du Dakota, et franchit dans le Nebraska et le Kansas le 100e méridien ; dix ans plus tard, le géographe du *census* cesse de marquer cette « frontière », qui a été pendant plus d'un siècle la caractéristique la plus remarquable de l'histoire américaine. Le chiffre de la population croît avec une extraordinaire rapidité : en 1880, il dépasse 50 millions ; en 1910, il avoisine 92 millions. L'immigration, facilitée par la baisse des prix de transport, est un élément important de cet accroissement : de 1881 à 1910, 18 millions d'immigrants arrivent aux États-Unis ; les deux tiers, estime-t-on, s'y établissent de façon définitive. Une partie de ces arrivants se dirigent vers les régions agricoles de l'ouest ; le plus grand nombre vont s'employer dans les usines de l'est.

En 1880, une période nouvelle s'ouvre dans le développement économique des États-Unis : elle marque d'une manière définitive leur industrialisation. Au début du vingtième siècle, ils sont à la fois la première puissance agricole et la première puissance industrielle du monde. De 1880 à 1905, tandis que leur population

augmente de 70 p. 0/0, la valeur des produits manufacturés passe de 5 milliards à 17 milliards de dollars : elle a plus que triplé. Concurremment avec cette augmentation, un fort mouvement d'expansion des régions industrielles se manifeste. En 1880, six États du nord-est fournissaient 60 p. 0/0 de la production totale du pays; vingt-cinq ans plus tard, la valeur de leur production a plus que doublé, mais elle ne représente plus que 45 p. 0/0 de la production totale. L'industrie s'est étendue dans la région du centre-nord, et elle a fait son apparition dans le sud, mouvement qui atténue le fort caractère d'intérêts sectionnels conservé jusqu'ici par les différentes régions. Malgré son développement rapide, l'industrie américaine ne parvient cependant pas encore à satisfaire aux demandes croissantes du marché national.

Elle est merveilleusement servie par un sous-sol d'une richesse extraordinaire, où elle trouve à profusion la houille, le pétrole, et les divers minerais. L'uniformité des besoins et des goûts de la population facilite la production en grande quantité d'objets du même type; permet l'utilisation intense de l'outillage mécanique que, d'autre part, la cherté et l'insuffisance technique de la main-d'œuvre incitent les industriels à perfectionner. La concentration de l'industrie, phénomène général chez toutes les nations industrielles, revêt aux États-Unis un caractère particulier par son ampleur et la forme qu'elle prend. Les trusts industriels donnent à l'entreprise une unité suprême de direction, et ambitionnent d'acquérir, dans leur ligne particulière de production, un quasi-monopole de fait ou tout au moins une importance suffisante pour pouvoir agir efficacement sur les prix.

L'industrie américaine n'a commencé à prendre une place sérieuse comme industrie exportatrice qu'à partir des dernières années du XIXe siècle : en 1870, l'exportation des articles manufacturés américains ne représente que 15 p. 0/0 de l'exportation totale; en 1905, sa valeur a presque décuplé, et elle représente plus du quart de celle-ci : pendant la dernière décade, l'exportation a pris, pour un petit nombre de ses branches, un caractère de régularité.

Une seule industrie a périclité pendant cette période où l'essor économique a été général : l'industrie des transports maritimes. Sa décadence remonte à 1860 : la substitution des navires en fer aux navires en bois et de la vapeur à la voile se fit pendant la guerre

civile, qui empêcha les États-Unis d'ajuster leur industrie des constructions navales aux nécessités nouvelles de la concurrence sur mer. L'Angleterre put prendre ainsi sur eux une avance qu'ils ne rattrapèrent pas. Puis, l'activité nationale, tout entière absorbée par la mise en valeur du domaine public, se détourna de l'industrie des transports maritimes, abandonnant aux étrangers la navigation de concurrence.

La population rurale continue à augmenter, mais l'essor des industries manufacturières crée un puissant appel vers les villes : en 1910, un peu plus de la moitié de la population totale, 55 p. 0/0, vit dans des agglomérations supérieures à 2.500 habitants ; plus d'un quart réside dans cinquante villes de plus de 100.000 habitants, et près d'un dixième dans les trois cités de New-York, Chicago et Philadelphie. C'est une conséquence des transformations économiques récentes, qui a une répercussion considérable sur la vie politique. L'industrialisation a amené au premier plan les questions ouvrières, pour la solution desquelles la présence d'un nombre important d'ouvriers d'origine étrangère, imparfaitement assimilés, crée des difficultés particulières aux États-Unis. La vallée du Mississipi est définitivement devenue, par son importance économique, la région prédominante dans l'Union : ses 21 États ont une population de 48 millions d'habitants (1910), alors que les 16 États riverains de l'Atlantique n'en comptent que 37 millions. Dans ce qui est maintenant l'ouest : les 11 États entre la rive droite du Mississipi et les Rocheuses, il y a environ 20 millions d'individus ; et dans l'extrême ouest : hauts plateaux des Cordillères et rivages du Pacifique, il y en a près de 7 millions.

II

Après cette rapide esquisse du développement économique des États-Unis, nous voudrions indiquer l'influence qu'il a exercée sur leur politique générale, dégager les directives qu'il a imposées à leur politique intérieure et à leur politique extérieure.

Le fait capital, que nous nous sommes attaché à mettre en évidence, c'est l'expansion vers l'ouest et le caractère démocratique des populations de cette région frontière, qui se déplace de façon continue jusque vers la dernière décade du dix-neuvième

siècle. Le régime économique de cette région est simple : l'élevage, à son extrême limite, la culture extensive, et jusqu'à une époque encore récente la monoculture, dans les parties où la population est déjà plus stable. Cette population, hardie et dure au travail, a réclamé et obtenu un régime libéral pour la vente des terres publiques ; mais elle est pauvre, elle a besoin d'avances pour se procurer l'outillage, le bétail, nécessaires pour la mise en valeur du sol : c'est dans les anciens États de l'est qu'elle trouve ces capitaux, en hypothéquant ses terres. Les rapports de ces deux groupes de populations sont donc des rapports de débiteur à créancier.

L'ouest se montrera toujours l'adversaire des mesures qu'il soupçonnera devoir favoriser les financiers de l'est : il a fait une vive opposition à la première et à la seconde banques des États-Unis, qui avaient une charte du gouvernement fédéral ; et pendant les périodes difficiles, où il sent plus lourdement le poids de sa dette, c'est à des mesures radicales que, pour guérir ses maux, il demandera au gouvernement d'avoir recours. Lorsque, après la guerre de Sécession, le gouvernement fédéral décide de réduire la circulation du papier-monnaie, dont l'usage immodéré a amené une inflation dangereuse, les populations de l'ouest s'élèvent contre cette mesure qui doit provoquer une baisse des prix et elles obligent le Congrès à en arrêter l'exécution. Quelques années après, elles demandent le libre-monnayage du métal-argent : l'abondance monétaire leur facilitera le règlement de leurs dettes, et elles obtiennent une demi-satisfaction. Mais la violente crise de 1893 vient montrer les dangers de cette politique ; l'est se ressaisit. La campagne présidentielle de 1896 met aux prises l'Ouest, partisan de « l'argent libre », avec l'est, défenseur de la « saine monnaie ». Grâce à une vigoureuse campagne d'éducation la victoire reste à celui-ci.

Les Compagnies de chemins de fer sont, à partir de 1870, l'objet d'une vive campagne de la part des agriculteurs de l'ouest : leurs titres sont possédés presque entièrement dans l'est ; les « farmers » accusent les Compagnies de profiter du monopole de fait dont elles jouissent pour percevoir des tarifs exagérés. Obligés d'envoyer au loin la masse de leurs produits, ils sont sous la dépendance de celles ci, à la merci des tarifs qu'elles édictent, qui peuvent favoriser ou entraver une culture ou une région. Ils demandent aux gouvernements des États d'intervenir pour les protéger, et ils

obtiennent une législation spéciale qui donne à des commissions le droit de réglementer les tarifs ; mesures contre lesquelles protestent vivement les financiers de l'est, qui les considèrent comme une véritable confiscation. Pour faire triompher leurs revendications, les farmers se liguent : ils créent les « granges », puis la « farmers' alliance » ; mais les deux grands partis historiques : démocrate et républicain, restent indifférents à leur cause. Ils les accusent de corruption, et en 1891 ils créent un tiers parti, le « people's party », dont le programme embrasse, outre la frappe libre de l'argent, leur demande la plus sensationnelle, un ensemble de réformes radicales, dont quelques-unes seront réalisées dans les vingt années suivantes.

L'organisation des vieux partis est telle que le nouveau parti ne peut vivre : en 1896, il se fond dans le parti démocrate, auquel il impose une partie de son programme et son chef, William J. Bryan. Vingt ans plus tard, le parti républicain est affecté à son tour par le radicalisme de l'ouest : un schisme se produit dans son sein, qui aboutit à la création du parti progressiste, sous la direction de Roosevelt ; ce parti n'a, lui aussi, qu'une brève existence et la plupart de ses membres retournent bientôt à leur parti d'origine, tandis qu'un petit nombre vont grossir les rangs des démocrates. Les deux partis qui se disputent le pouvoir sont donc affectés par les éléments radicaux de l'ouest, auquel ils doivent faire l'un et l'autre des concessions dans leur programme. Mais le parti républicain conserve des rapports étroits avec les industriels de l'est, avec qui il a lié partie presque à sa formation, et cette alliance fait de lui le défenseur de la politique de protection à outrance. Dans les débats sur la politique douanière, qui ont revêtu aux États-Unis un caractère passionné rarement vu ailleurs, les démocrates, dont la puissance réside dans le sud et l'ouest, se sont toujours montrés, au contraire, partisans d'une politique protectionniste modérée.

Le facteur économique a eu dans le dernier quart de siècle une très grande influence sur l'extension des pouvoirs du gouvernement fédéral. Le développement des moyens de transport, de l'industrie, du commerce, ont donné naissance à des questions que les États sont impuissants à résoudre. Leur autorité s'arrête à leurs frontières, mais les actes économiques dépassent celles-ci, s'étendent sur l'Union entière. Les Compagnies de chemins de fer

couvrent plusieurs États ; les trusts industriels exercent leur autorité sur tout le territoire des États-Unis. Une surveillance doit être exercée sur ces puissants organismes; l'autorité publique a le devoir de contrôler leurs actes, d'imposer une limite à leur action lorsque celle ci porte atteinte à des droits privés ou fait courir quelque danger à l'intérêt général. Les États ont essayé de remplir ces obligations, ils ont légiféré pour réglementer les chemins de fer, puis les trusts ; l'expérience a démontré leur impuissance en ces matières et force a été d'avoir recours à l'autorité fédérale. Celle ci a vu ainsi étendre son autorité sur un ensemble de matières qui semblaient, à l'origine, devoir demeurer dans le domaine exclusif des États. Sous l'autorité du droit que donne la Constitution au gouvernement fédéral de légiférer pour le commerce entre États, une législation nationale a été édictée, pour la réglementation des tarifs de chemins de fer, et un organisme spécial, l'Interstate Commerce Commission, a été créé pour en assurer l'application. Une série de lois fédérales réglementent maintenant les trusts industriels, et la plus récente manifestation de cette tendance à accroître les pouvoirs du gouvernement fédéral pour faire face aux nécessités nées du développement économique est la création du système des banques de réserve fédérales, soumises à l'autorité du Federal Reserve Board, en vue de fortifier le régime bancaire, resté jusqu'à ces dernières années très imparfait.

La politique extérieure des États-Unis n'a pas été plus indépendante du facteur économique que leur politique intérieure : il l'a engagée dans certaines directions, tandis qu'il a empêché la réalisation de plans hâtivement conçus. Un sentiment de prudence dicte aux Américains, au lendemain de la conquête de l'Indépendance, une politique d'isolement. Elle leur apparaît comme la conséquence naturelle de la séparation physique que l'Océan Atlantique met entre l'Europe et le Nouveau Monde. C'est le conseil que lègue Washington à ses compatriotes dans son adresse d'adieu : « Notre grande règle de conduite à l'égard des nations étrangères doit être, tout en développant nos relations commerciales, de n'avoir avec elles que le moins de rapports politiques possibles. » Ce sentiment s'accentue lorsque le courant d'émigration vers l'ouest est définitivement établi et que le caractère de puissance maritime qu'avaient les États-Unis à leur origine fait place à celui de puis-

sance continentale. Monroe à ce sentiment donne une expression officielle dans son célèbre message de 1823.

Le recul jusqu'au Pacifique de la frontière politique ne fait que devancer le mouvement continu de la population, qui n'est que ralenti un moment par la guerre de Sécession. La paix revenue, les Américains sont de nouveau absorbés par la mise en valeur de leur immense domaine. Les progrès de l'industrie manufacturière suscitent dans le troisième quart du dix-neuvième siècle des plans ambitieux chez les hommes d'État désireux de préparer l'avenir de leur pays. L'idée d'une politique américaine qui unirait les efforts des États-Unis et des peuples de l'Amérique centrale et du sud, pour constituer un système économique et politique indépendant de celui de l'Europe, indiquée comme une possibilité d'avenir par Hamilton, dans *the Federalist*, soutenue avec ardeur cinquante ans plus tard par Henry Clay, paraît à James Blaine, vers 1890, arrivée à l'époque de la réalisation. Le moment lui semble venu où les États-Unis peuvent aspirer à prendre la direction de ce système. Il voudrait voir conclure une entente politique pour assurer par la pratique de l'arbitrage l'avènement d'une ère de paix dans le Nouveau-Monde, et fonder la solidité de cette union en la basant sur une masse d'intérêts communs, par la création d'une union douanière dans laquelle les États-Unis, supplantant l'Europe, deviendraient les fournisseurs industriels des nations agricoles de l'Amérique du centre et du sud. Mais les États-Unis ne possèdent pas les moyens économiques nécessaires pour poursuivre un dessein aussi ambitieux : leur exportation industrielle commence à peine, ils ne peuvent fournir aux besoins de leur propre marché, comment pourraient ils prétendre à alimenter de façon régulière des marchés étrangers ? Et, encore tributaires de l'Europe pour les capitaux nécessaires à leur développement, ils n'ont pas les moyens de remplacer celle-ci comme commanditaires de l'Amérique latine. Le projet avorte ; il laisse cependant des traces dans le tarif douanier où Blaine réussit à faire introduire, pour la première fois, une clause nouvelle permettant la conclusion d'arrangements commerciaux, principe qui sera reproduit dans plusieurs tarifs successifs, sans produire d'importants résultats.

Pourtant, pendant la décade qui suit la tentative de Blaine l'industrie américaine fait de tels progrès que certaines de

ses branches commencent à concurrencer l'industrie européenne sur les marchés étrangers. Les hommes d'État européens poussent un cri d'alarme, les publicistes dénoncent le danger de l'impérialisme américain. La guerre contre l'Espagne, qui assure aux États-Unis la suprématie navale dans les Caraïbes et à la suite de laquelle ils deviennent puissance coloniale, paraît justifier ces craintes, auxquelles la politique du président Roosevelt donne de la consistance. De vastes programmes s'élaborent pour hâter l'expansion industrielle, projets d'amélioration des voies navigables, projet de construction d'un chemin de fer pan-américain qui relierait New-York à Buenos-Ayres, en desservant toutes les Républiques de l'Amérique latine, relèvement de la marine marchande, percement du canal de Panama. Le Président se déclare favorable à l'exportation des capitaux au dehors, sous l'égide de l'administration, particulièrement dans l'Amérique latine et en Chine. Ces vastes projets plaisent un moment à l'opinion américaine, mais elle ne s'attarde pas à en poursuivre la réalisation. Malgré leurs progrès extraordinaires dans ces premières années du vingtième siècle, les Américains ont trop à faire sur leur territoire pour détourner leur activité vers le dehors : sans doute, ils sont devenus grande puissance industrielle, et leurs exportations de produits manufacturés vont en croissant rapidement, mais elles ne représentent encore qu'une part bien modeste de la production. Aussi, la « Dollar Diplomacy » n'est pas soutenue. Les industriels et les financiers de l'est se rendent compte du caractère artificiel qu'elle aurait, et les populations de l'ouest, qui demandent toujours plus de capitaux pour continuer le développement de leur riche région, lui sont résolument hostiles.

La guerre européenne, qui a bouleversé et appauvri l'Europe et l'a arrêtée brusquement dans son développement économique, a changé de façon presque soudaine la situation des États-Unis. Sa prolongation a été pour eux une source de prospérité extraordinaire. Les agriculteurs de l'ouest, les planteurs du sud, les industries de l'est, ont réalisé des bénéfices sans précédents. L'industrie, pour satisfaire aux commandes des alliés et pour remplacer sur les marchés neutres les articles que leurs fournisseurs habituels, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, ne leur envoyaient plus, a développé sa puissance de production dans des proportions considérables. La participation des États-Unis au conflit, qui a été de

courte durée, n'a porté aucune atteinte à cette prospérité. Leur décision d'y prendre part a été retardée si longtemps parce que la population appréhendait de compromettre cette situation, mais surtout, et c'est là la cause fondamentale de leur lenteur à intervenir, parce que la masse de cette population, absorbée par la mise en valeur de son immense domaine, a depuis plus d'un siècle, cessé de s'intéresser aux questions européennes. Le facteur économique a fortifié, en particulier chez les habitants de la vallée du Mississipi, la croyance dans la politique traditionnelle d'isolement, dans cette politique des deux sphères qui veut un monde américain se développant indépendamment du vieux monde d'Europe, auquel le premier servira d'éducateur dans l'usage des institutions démocratiques. Et c'est dans la vallée du Mississipi, l'ancien et le nouvel ouest, que réside à présent la puissance politique.

Parce que la lutte a été courte pour eux, parce qu'ils n'en ont pas subi les souffrances directes, les Américains, à l'exception de l'élite intellectuelle, n'ont pas encore compris que ce formidable cyclone n'a fait qu'avancer la fin de cet isolement politique, dans lequel leurs transformations économiques ne leur auraient plus permis de se renfermer bien longtemps. Ces transformations se sont réalisées en quelques mois et la situation économique nouvelle qui en est résultée pour les États-Unis impose une modification profonde à leur politique générale. L'exportation est maintenant une nécessité pour leur industrie : il faudra se préoccuper de s'assurer des marchés pour l'écoulement de ses excédents de production. Un essor nouveau a été donné à la marine marchande : les États-Unis ont cessé d'être une puissance exclusivement continentale ; ils redeviennent puissance maritime, et, riverains de deux océans, les plus grands espoirs leur sont permis dans ce rôle nouveau. Fait plus important encore, de puissance débitrice des vieilles nations d'Europe qu'ils étaient avant la guerre, ils sont devenus puissance créancière, et l'appauvrissement de l'Europe est tel, leur enrichissement a été si grand, qu'ils sont les arbitres financiers du monde.

Comment dans une situation pareille les États-Unis pourraient-ils continuer la « traditional policy » ? Leur intérêt même leur fait une nécessité d'aider l'Europe à se relever aussi rapidement que possible ; s'ils négligeaient de lui apporter l'aide dont elle a besoin,

ils seraient eux-mêmes victimes de cette indifférence coupable : une crise violente menacerait bientôt leur splendide prospérité. Puis, le monde rétabli de son profond ébranlement, les États-Unis ne pourront pas se refuser aux obligations qui découlent du rôle de puissance mondiale — auquel, le voulussent-ils, leur état économique ne leur permettrait plus de se dérober.

Le milieu économique où ils se sont developpés a, naturellement, marqué le caractère des Américains. Leur œuvre principale, jusqu'ici, a été la conquête du sol, la mise en valeur d'un territoire inculte : c'est là œuvre de dur labeur, qui exige une persévérante tenacité, ainsi qu'un vigoureux optimisme. Combien lentement s'effectue l'emprise de l'homme sur la terre, et que de fois les plus grands efforts sont rendus infructueux par un caprice inattendu des éléments ! Les Américains ont trouvé, dans la variété même des climats dont ils jouissent, dans la richesse de leur sous-sol, la source d'une diversité considérable de productions et les éléments nécessaires pour l'édification de leurs industries manufacturières, et ils ont eu l'avantage d'un marché national croissant avec une rapidité extraordinaire, grâce à l'abondante émigration d'Europe, qui est venue s'ajouter au développement normal de la population. Ils ont travaillé dans des conditions bien différentes de celles de nos vieux pays : la récompense de leur travail a été merveilleuse ; leur prospérité a dépassé les plus grandes espérances. De là, cette poursuite ardente des biens matériels, si abondants autour d'eux, et cette magnifique confiance en eux-mêmes que les difficultés d'une lutte ingrate et les incertitudes de l'avenir ne sont pas encore venues ébranler. De là, cet esprit réaliste qui se manifeste si fortement dans la vie courante et dans la vie politique américaine ; mais aux périodes critiques ou aux moments de grand enthousiasme, cet esprit fait place brusquement au sentiment idéaliste hérité des Pères Pélerins et des pionniers de l'ouest qu'il a soutenus dans leur rude et laborieuse tâche.

ACHILLE VIALLATE.

LE PRÉSIDENT

SES POUVOIRS ET SON RÔLE

On demandait, il y a quelque temps, à un Américain très au courant de la politique intérieure de son pays, des éclaircissements sur le rôle du Président Wilson. « Comment le Président, disait-on, gouverne-t-il contre la majorité parlementaire ? Le pouvoir exécutif chez vous doit-il normalement se dresser contre le pouvoir législatif au lieu de chercher son inspiration dans les vœux des représentants élus de la nation ? Le Congrès est républicain et le Conseil des Ministres est entièrement démocrate. Gouverner contre la majorité parlementaire, c'est se conduire à la façon d'un monarque qui ne serait constitutionnel qu'autant que les Chambres soutiendraient sa politique. Un roi d'Angleterre a beau être tory convaincu, si, aux élections générales, les libéraux l'emportent, il est tenu de confier le pouvoir à un premier ministre libéral. »

Après un instant de réflexion, l'Américain prit la parole et parla à peu près en ces termes : « C'est une mauvaise méthode, de juger nos institutions d'après les textes constitutionnels. Que diriez-vous d'un historien qui prétendrait arriver à connaître le christianisme à travers les dogmes de l'Église catholique ? Les textes ne sont que des cendres refroidies, la vie est dans les faits et chez les hommes, c'est là qu'il convient de la chercher. Il ne faut pas non plus vous imaginer que vous soyez les seuls à pratiquer le véritable régime parlementaire. D'excellents professeurs de droit constitutionnel sont prêts à démontrer qu'en donnant l'omnipotence à une Chambre des Députés ou à une Chambre des Communes, vous aboutissez à une parodie du parlementarisme. Les droits qui appartiennent sans conteste au peuple, vous les avez laissé confisquer au profit d'un petit clan de politiciens et d'agents électoraux au service

desquels sont tous les grands corps de l'État. Si encore cette oligarchie était désintéressée, si un zèle patriotique et l'amour du pays dictaient sa conduite ; mais vous n'ignorez pas qu'elle est principalement occupée à voter des lois qui l'enrichissent, et à faire fléchir les rigueurs de la justice en faveur de ses protégés.

« En réalité, notre régime politique reflète notre mentalité. Vous êtes un peuple de littérateurs et de savants, c'est-à-dire d'hommes de cabinet ; nous sommes des industriels et des commerçants, en d'autres termes des hommes d'action. Nous savons que les collections d'individus, assemblées, commissions, comités, n'ont jamais fait œuvre féconde : rien ne s'accomplit dans le domaine pratique sans l'intervention de l'énergie individuelle. Une maison de commerce qui a une demi-douzaine de directeurs remarquables, court à la ruine ; mettez à la tête un homme ordinaire, s'il a de la tenacité, elle prospèrera. Toutes nos grandes sociétés financières sont dirigées par un homme qui a un pouvoir absolu, qu'il s'appelle Rockefeller ou Carnegie. Vous parlez d'administration du ravitaillement ; ces mots abstraits nous semblent vides de sens ; nous ne connaissons que l'administrateur et l'économiste de génie qu'est M. Hoover. Quand la campagne électorale s'ouvre en France, vos journaux parlent d'un réveil d'activité des comités ; en pareil cas, les nôtres diront que les *bosses* se préparent à la lutte. Le pouvoir n'est pas confié dans notre pays à une Assemblée confuse, légère et irresponsable ; mais à un homme élu par le peuple et en qui le peuple voit à juste titre le *boss* suprême. »

Comme l'Américain parlait d'une voix sonore et facile et qu'il avait ce prestige qu'on prête en France aux étrangers, il gagnait rapidement à son avis ceux qui l'écoutaient. Il ne mentionnait les textes constitutionnels qu'avec mépris, n'attachant d'importance en politique qu'au réalisme. Aussi est-ce avec appréhension que nous allons, pour préciser le mode d'élection et les pouvoirs du Président, citer quelques articles de la constitution.



Si on se reporte à ce document vénérable, on découvre que le Président est élu au suffrage universel à deux degrés. Mais depuis 1796, les électeurs primaires donnent un mandat impératif aux électeurs secondaires.

Le Président est élu pour quatre ans.

Il doit avoir trente-cinq ans d'âge au moment de l'élection et être citoyen américain, depuis au moins quatorze ans. Un citoyen naturalisé peut par conséquent aspirer à la magistrature suprême.

La coutume veut qu'il ne puisse être réélu qu'une fois. Il lui est donc actuellement impossible de rester au pouvoir plus de huit ans. Le Vice-Président qui est élu en même temps que lui, est appelé à le remplacer, si, par suite de démission, de déchéance, de maladie ou de mort, il ne peut achever son mandat. C'est grâce à cette disposition constitutionnelle que Roosevelt est devenu Président après l'assassinat de Mac Kinley par l'anarchiste Czolgosz.

Le Vice-Président peut devenir Président dans un autre cas prévu par la Constitution. Si aucun des candidats n'obtient de majorité absolue, il n'est pas procédé à un second tour de scrutin. Le choix du Président dépend d'un vote de la Chambre des représentants chargée de départager les électeurs. Dans ce cas spécial, le vote se fait, non par tête, mais par État. Si ce second vote n'aboutit pas, le Vice-Président devient Président de droit.

Les candidats à la première magistrature de l'État, sont choisis dans les assises solennelles que les grands partis politiques tiennent sous le nom de Conventions nationales. On devine à la suite de quelles discussions, quelquefois de quels marchés, le choix se porte sur tel ou tel.

Le Président est logé à Washington dans le palais national connu sous le nom de Maison Blanche. Il reçoit un traitement annuel de 375.000 francs et le Congrès lui accorde quelquefois des indemnités supplémentaires pour frais de représentation ou de déplacement. Il n'a pas d'uniforme ni d'insignes ; il n'a pas d'escorte ni de garde d'honneur, ni de maison militaire. Sa maison civile comprend tout juste un chef du secrétariat, quelques scribes et des huissiers. Le contraste est grand entre la modeste situation de ce magistrat et son pouvoir immense.

Les Américains ont longtemps cru qu'il était interdit à un Président de quitter le territoire des États-Unis pendant la durée de son mandat. M. Wilson a donné un démenti à cette opinion en quittant Washington à deux reprises pour faire un séjour prolongé en Europe. Il a créé un précédent en acceptant d'être l'hôte de notre Capitale.

La Constitution et la coutume s'accordent pour conférer au

Président de la République des États-Unis des pouvoirs plus étendus que ceux dont jouissaient l'Empereur d'Allemagne et le Tsar de Russie. Nous allons les passer rapidement en revue.

Le Président a le droit de faire grâce. Il dispose de la force armée : quand une émeute éclate, c'est un ordre présidentiel qui met en marche les troupes fédérales. C'est sur les instructions du Président que la cavalerie américaine franchit la frontière mexicaine et châtie les rebelles. Il a le droit d'imiter le général Washington et de commander en personne les armées.

Le Président nomme à tous les emplois civils et militaires, cependant, quand il s'agit des hautes charges de l'État, « l'avis et le consentement du Sénat » sont nécessaires. Dans un pays de plus de cent millions d'habitants, ce n'est pas une mince besogne de distribuer au parti auquel le Président doit son élection, de nombreuses et grasses prébendes [1].

— Pourquoi êtes-vous préoccupé, demandait un des familiers de Lincoln au Président : les sudistes ont-ils donc remporté des avantages ?

— Les nouvelles sont bonnes, répondit Lincoln, mais j'ai à choisir entre deux candidats qui sollicitent une charge de receveur des postes dans l'Ohio.

Il est vrai que, depuis la présidence de Roosevelt, le pouvoir exécutif tend de plus en plus à s'en remettre pour les nominations de fonctionnaires à la Commission du Service civil, vaste administration de qui dépendent les concours d'entrée aux différents départements de l'État. Rompant avec une tradition presque aussi ancienne que la République elle-même, M. Wilson ne nomme pas exclusivement des démocrates : il lui est arrivé d'appeler aux plus hautes charges des adversaires politiques ; on ne peut que le féliciter de cette largeur d'esprit.

La Constitution n'accorde au Président ni le droit de déclarer la guerre ni celui de conclure des traités. Mais, en Amérique comme ailleurs, entre les mains d'un homme énergique et résolu, le pouvoir exécutif dispose presque toujours des destinées de la nation, au moins aux heures de crise. C'est ainsi que le Président Polk, lors de la guerre du Mexique (1845) a mis le Congrès devant le fait accompli. Il est naturel qu'étant responsable vis-à-vis de la

1. Le nombre de fonctionnaires fédéraux dépasse 500.000 !

postérité, sinon justiciable de ceux qui ont mis leur confiance en lui, le chef effectif, quel qu'il soit, ait le droit de prendre les décisions qu'il croit les meilleures et d'exiger qu'il soit obéi. Appuyé sur l'opinion publique que savent diriger les grands journaux quotidiens, le Président viendra à bout des résistances de l'Assemblée. S'il a derrière lui un parti bien uni et bien discipliné, un chef d'État impérialiste agrandira le territoire national, en dépit du pacifisme d'une majorité de représentants. Il est rare cependant qu'en temps normal, le Président soucieux de ses devoirs constitutionnels, empiète ainsi sur les attributions du Congrès. Il y a quelques années, Cleveland a renoncé à l'acquisition des Antilles danoises devant l'opposition du Sénat.

Il n'existe qu'un moyen efficace de faire échec à un Président belliqueux et mégalomane, c'est de lui refuser les crédits indispensables à la conduite de la guerre ou à l'achat de territoires. Un Président avisé n'entrera donc jamais en lutte ouverte avec le Congrès. Il poussera de hauts cris, protestera contre l'attitude peu patriotique ou mesquine des représentants, mais au dernier moment, l'accord se fera toujours.

Le Président sanctionne les lois. Il possède le droit de veto et, comme il n'est pas, à l'exemple du roi d'Angleterre et du Président de la République française, un simple commis du Parlement, il l'exerce. Dans une démocratie où c'est une opinion universellement reçue que les questions les plus délicates se tranchent par des textes de lois, il est bienfaisant de pouvoir étouffer à la naissance les lois mauvaises ou insuffisamment étudiées.

Le Président ne possède pas l'initiative des lois, mais il a le droit de demander au Congrès d'examiner telles ou telles mesures. C'est par voie de messages qu'il communique avec les représentants. Par une innovation qui a soulevé des critiques, M. Wilson a tenu à paraître au Congrès, à y lire ses messages et à les commenter. Le fait n'avait rien d'inconstitutionnel : Washington et John Adams lisaient leurs messages aux représentants des États comme Georges III son discours du trône aux lords et aux députés des communes assemblés à Westminster. Il fallait cependant du courage pour reprendre le 8 avril 1913, une coutume interrompue depuis le 22 novembre 1800. C'est par son action personnelle qu'il est parvenu à vaincre l'obstination de quelques germanophiles au moment de l'entrée des États-Unis dans le conflit européen. On ne

peut s'empêcher de trouver excellent le contact direct du Président et de l'Assemblée. Remarquons que ce qui est possible à Washington devant un petit nombre de sénateurs, serait très dangereux dans une autre capitale, où la représentation nationale est confiée à 5 ou 700 députés. Un Président ne doit pas s'exposer à être accueilli par des cris, des huées, des sifflets, à être interrompu, à provoquer le tumulte et le scandale.

Le Président communique avec ses électeurs — la nation tout entière — par des proclamations et des « adresses ». Le 30 mai 1918, M. Wilson a invité les Américains à « observer un jour de jeûne et de prières ». Le même jour, un autre appel les exhortait à souscrire à l'emprunt de la liberté.

Par une innovation singulière, M. Wilson a envoyé des messages non seulement au Congrès et au peuple américain, mais au peuple russe (mars 1918), au peuple français (21 mai 1918) et au peuple italien (23 mai 1918). Il anticipait sans doute un peu sur les prérogatives du Président des États-Unis d'Europe.

Si un différend s'élève entre le Président et l'Assemblée, le Président ne peut dissoudre l'Assemblée, mais l'Assemblée peut mettre le Président en accusation par la procédure de l'*impeachment*. Comme l'Assemblée n'est élue que pour deux ans, le Président n'a qu'à gagner du temps, ce qui est facile, pour peu qu'il ait quelque habileté ; ses adversaires ne se retrouveront pas en groupe aussi bien organisé, dans la nouvelle Assemblée.

Il est vrai que le Congrès dispose d'une autre arme : il peut voter des résolutions marquant sa désapprobation de la conduite du Président ; il peut même les voter à tour de bras. Brandie à la face du Président par des adversaires furieux, cette arme ne fait jamais peur ; c'est par là qu'elle ressemble à l'excommunication.

Le cabinet n'est pas, comme en France et en Angleterre, une commission inter-parlementaire exerçant le pouvoir concurremment avec le chef de l'État. C'est le Président qui choisit ses ministres et qui les renvoie[1]. Les ministres ne paraissent jamais au Congrès et ne sont pas responsables devant lui. Réduits au rôle de chefs de service, ils doivent s'incliner devant la volonté présidentielle. On sait que la proclamation d'émancipation des noirs fut signée sans délibération préalable du cabinet.

1. Le Sénat a renoncé à son droit constitutionnel de « conseiller » le Président dans le choix des ministres.

Un jour, Lincoln, présidant le conseil des ministres, était seul de son avis.

— Sept contre, un pour, dit-il sans rire, adopté !

La Constitution, on le sait, a voulu qu'il y eût en Amérique trois pouvoirs et a pris toutes sortes de précautions pour que l'un des trois ne pût l'emporter sur les deux autres. On a prétendu que si l'on respectait à la lettre les vœux des rédacteurs de la Constitution, tout gouvernement serait impossible parce qu'il faut qu'il y ait dans un État un pouvoir suprême et qu'on n'en voit pas aux États-Unis. En fait, c'est tantôt le Congrès qui impose sa volonté, et tantôt le Président.

C'est en vertu de la même Constitution que des hommes aussi dissemblables que Taft et Wilson ont exercé le pouvoir. Celui-là s'effaçait devant les parlementaires et s'efforçait de réduire son rôle à celui de docile exécuteur de leurs volontés ! Il paraît presque avoir voulu justifier le mot de Casimir-Périer : « Parmi tous les pouvoirs qui lui semblent attribués, il n'en est qu'un que le Président de la République puisse exercer librement et personnellement : c'est la présidence des solennités nationales. » M. Wilson, au contraire, abordait la vie publique avec l'idée bien arrêtée de restaurer le pouvoir présidentiel. « La faiblesse du gouvernement parlementaire, selon lui, c'est le manque de direction. » Si les Chambres « conglomérat d'éléments inharmonieux », prétendent, sous prétexte de contrôler les actes du gouvernement, usurper un pouvoir qui ne leur appartient pas, la machine administrative, violemment tiraillée dans tous les sens, se détraque et le pays est plongé dans la confusion. L'Angleterre a essayé de résoudre le problème par l'institution du *gouvernement de cabinet* : les Chambres délèguent leurs pouvoirs à une de leurs Commissions dont le président prend le titre de premier ministre tandis que les membres se partagent les portefeuilles. En Amérique, la Constitution place au-dessus des Chambres un dictateur, issu du suffrage universel, représentant direct du peuple.

Au cours de sa première campagne électorale, M. Wilson n'avait pas dissimulé son intention de rendre à l'exécutif toute l'autorité usurpée par le Congrès.

Dans le recueil de ses discours, on trouvera exposé tout au long, son programme politique. D'après lui, les législateurs sont devenus l'instrument des ploutocrates ; les lois sont faites, non

dans l'intérêt du peuple américain, mais pour l'enrichissement d'un petit nombre de spéculateurs sans scrupules et de politiciens corrompus. Il veut être le représentant de l'élément sain et laborieux du peuple, en l'espèce, de la classe moyenne, petits commerçants, petits patrons, employés, propriétaires ruraux ; il se présente à cette classe qui supporte toutes les charges et qui seule travaille et produit, sous l'apparence d'un saint Georges venu pour la délivrer du dragon oppresseur.

« La partie de l'Amérique qui a de l'originalité, s'écriait-il, qui crée des entreprises nouvelles, la partie où le travailleur ambitieux et doué fait son chemin, la classe qui met à profit, qui conçoit, qui organise, qui à présent étend ses entreprises jusqu'à leur donner un but et un caractère national — la classe moyenne enfin, on est en train de l'étrangler de plus en plus par suite des progrès qu'on nous a appris à appeler les progrès de la prospérité. »

Pour nous qui avons été élevés dans le respect de la Constitution de 1875 et dans la crainte de celle de 1848, la double présidence de M. Wilson a des allures révolutionnaires. Il est plus qu'un monarque constitutionnel, il est un dictateur. Sans doute, son tempérament autoritaire a été, pendant la guerre, une force précieuse pour le pays; il a été le chef, « l'homme à poigne » qui secoue l'apathie des gens en place et inspire de la confiance à l'armée. Mais il ne faut pas se dissimuler que le précédent qu'il a créé constitue un danger. Les nouveaux éléments, que l'émigration a introduits en Amérique depuis une trentaine d'années, comprennent en majorité des représentants de races incapables d'exercer le *self government*. S'ils parvenaient à imposer leur volonté il n'y a rien d'impossible à ce que les États-Unis fussent exposés au césarisme. Mais le grand parti républicain saura sans doute préserver le pays de ce danger.



Le rôle de M. Wilson à l'intérieur nous intéresse moins que celui qu'il a joué à la Conférence de la Paix. On comprend maintenant comment, étant en réalité son propre ministre des affaires étrangères, il a pu siéger à Versailles à côté, non de chefs d'États, mais de premiers ministres. Arrivé à la Conférence, un programme bien arrêté en mains, représentant une puissance qui sortait de la lutte avec une armée intacte et des budgets sans déficit, il a été Prési-

dent de fait du nouveau Congrès de Vienne. A certains moments, on a eu l'impression qu'il traitait les autres plénipotentiaires comme les sénateurs de Washington réfractaires à sa conception du monde nouveau, et qui méritaient par leur obstination, non pas une harangue, mais une mercuriale. L'idéal élevé qu'il se proposait, lui avait suscité dans tous les pays des admirateurs fanatiques. Leur appui lui a été précieux pendant les négociations. On dit qu'il est reparti pour Washington satisfait de l'œuvre accomplie. Il est certain qu'il en portera la responsabilité devant l'histoire. La paix de Versailles s'appellera aussi la paix wilsonienne. Par un coup de fortune extraordinaire, le *boss* suprême du peuple américain a été l'arbitre des destinées de l'humanité. C'est une interprétation nouvelle de la Constitution américaine qui a permis à un Président des États-Unis d'être le *boss* du monde.

Ch. Bastide.

LA PRESSE AUX ÉTATS-UNIS

SON ORGANISATION ET SON RÔLE DANS LA VIE NATIONALE

Il n'est guère de pays au monde où la presse atteigne le même développement et jouisse de la même influence qu'aux États-Unis. La raison de cette importance de la presse américaine est simple. C'est pour les Américains un sujet de fierté sans cesse renouvelée que d'avoir fourni au monde le premier exemple de gouvernement démocratique qu'il eût jamais connu. Ayant montré la voie, ils tiennent à honneur de précéder les autres nations sur le chemin de la démocratie intégrale, d'être le porte-flambeau de l'humanité. Quoiqu'on puisse penser du succès avec lequel ils réalisent cette ambition, elle détermine chez eux un effort, qu'on trouve rarement au même degré chez les autres peuples, en vue de faire de l'idéal démocratique une réalité quotidienne et terrestre. Et qui dit démocratie dit une opinion publique informée de tous les problèmes intéressant la vie du pays, et capable de se prononcer sur eux en connaissance de cause. En matière de relations extérieures, l'idéal démocratique oppose la diplomatie au grand jour à la diplomatie secrète. Dans tous les domaines, il ne peut être un vain mot sans la publicité la plus étendue.

Il n'est donc pas étonnant que la presse possède, aux États-Unis, une importance et une influence toutes particulières. Les signes de cette importance sont nombreux. De tout temps, les membres du gouvernement de Washington, et le Président lui-même, ont reçu les journalistes dans des réunions régulières et périodiques, au cours desquelles il les tenaient au courant des questions du jour, et leur donnaient à leur sujet tous les renseignements susceptibles d'intéresser leurs lecteurs. Tant et si bien

que les journalistes américains en sont venus à revendiquer comme un droit cette communication des nouvelles par les membres du Gouvernement. Et ils entendent qu'aucun domaine ne leur soit fermé. On le vit bien à Paris au début de 1919 lorsque, déjà affranchis de la censure qui continuait à peser sur leurs confrères français, ils émirent la prétention d'assister à toutes les réunions de la Conférence des hommes d'État « alliés et associés ». Cela ne pouvait leur être accordé, et ne le fut pas. Mais le Conseil des Dix jugea leurs revendications assez importantes pour les examiner dans une réunion spéciale, et rédiger un communiqué dans lequel ses membres promettaient de donner à leurs délibérations une publicité plus étendue qu'ils ne l'avaient envisagé tout d'abord, et prenaient la peine d'expliquer tout au long pour quelles raisons ils ne pouvaient aller plus loin.

De cette importance de la presse américaine, l'habile propagande allemande avait eu bien garde de ne pas tenir compte. Au temps de la mission Dernburg, et encore après le départ de ce remuant personnage, elle multiplia dans les journaux les articles et les plaidoyers en faveur de l'Allemagne. Pendant longtemps, malgré tout ce que notre cause avait de meilleur, et de plus susceptible de recueillir les sympathies du public américain, la thèse allemande s'affirma avec succès uniquement parce que des agents de l'Allemagne s'occupaient de faire paraître dans les journaux les « radios » transmis par Nauen, alors que ceux de la Tour Eiffel, de Carnarvon, et des autres postes alliés, n'étaient publiés nulle part. Et, comme elle en avait assuré le succès, ce fut la presse qui tua la propagande allemande. Celle-ci ne se releva pas du coup que lui porta la publication par le *World*, en août 1915, d'une série de documents ayant appartenu à un agent de l'Allemagne, le Dr Heinrich Albert, et dans lesquels se trouvait exposé le fonctionnement de la propagande allemande aux États-Unis[1].

Ces exemples sont quotidiens, et pourraient être multipliés à l'infini. Mais ils ne feraient qu'exposer le fait, sans rien expliquer. L'explication apparaît au contraire lorsqu'on étudie l'organisation de la presse américaine.

1. Cf. G. Lechartier, *Intrigues et Diplomatie à Washington*, 1914-17 (Plon-Nourrit et Cie).



Les Américains consacrent à la diffusion des nouvelles et à l'étude des questions d'actualité une somme d'efforts à la mesure de tout ce que le pays a de gigantesque dans son étendue, sa population, ses ressources et son activité.

Chez eux, contrairement à ce qui se passe encore en Europe, on ne naît plus journaliste, mais on le devient. On le devient dans les écoles de journalisme. La première fut fondée à l'Université Columbia, grâce à un don fait dans ce but par le directeur et propriétaire du *World*, Mr Pulitzer. Depuis, il en a été organisé par les Universités de Wisconsin, d'Indiana, de Missouri, de Tulane, et de New-York. Ces écoles comptent deux sortes d'élèves : des jeunes gens qu'il s'agit de former à la profession de journaliste, et des journalistes déjà pratiquants qu'on perfectionne dans l'exercice de leur métier. Les premiers restent à l'École pendant quatre ans, et en sortent, quand leurs études sont couronnées de succès, avec le titre de *Bachelor of Literature*. Le souci qu'on apporte à les former apparaît dans la constitution des programmes. Ils comprennent, outre l'étude de l'Anglais, celle de l'Allemand ou du Français, — on s'étonne à vrai dire, vu le développement des relations entre les États-Unis et l'Amérique du Sud, de n'y voir figurer ni l'Espagnol ni le Portugais, — et encore les matières suivantes : littératures européennes, histoire, philosophie, sciences économiques, histoire et principes des sciences, et des cours techniques [1].

Sortis de l'École, les « Bacheliers de Littérature » vont se répandre dans le monde à la recherche des nouvelles. Les Américains leur font la chasse avec une véritable passion. Leurs agences : *Associated Press*, *United Press of America*, et *Universal Service* (ancien *International News Service*) qui appartient au fameux germanophile, et ami de Bolo-Pacha, William Randolpf Hearst, sont parmi les plus actives qui soient. Il n'est guère de jour où notre presse ne leur fasse des emprunts. En bien des cas, c'est un fait d'expérience courante que les seuls renseignements

1. Ces détails sont empruntés à l'excellent livre de M. Maurice Caullery : *Les Universités et la Vie Scientifique aux États-Unis* (Armand Colin).

de quelque valeur que nous possédions sur certains pays étrangers nous sont fournis par elles.

Outre les représentants de ces Agences, le champ de l'information est battu en tous sens par les multiples correspondants des journaux. Les grands journaux américains possèdent dans les principales villes de l'Europe, et aussi au Japon et en Chine, des bureaux dotés d'un personnel nombreux. Le *New-York Times*, le *Sun*, la *New-York Tribune*, le *World*, lè *New-York Herald*, le *Brooklyn Eagle*, le *Chicago Daily News*, la *Chicago Tribune*, d'autres encore, comptent chacun plusieurs correspondants, non seulement en Europe, mais à Paris même. La palme en cette matière paraît revenir au *Chicago Daily News*, qui a publié un jour une liste de plus de cent correspondants qu'il avait à l'étranger. On se sent à vrai dire humilié quand on met en regard de tout ce déploiement d'activité la lamentable rareté, et l'insuffisance plus lamentable encore, des lettres d'Amérique qui paraissent dans nos journaux, et qu'on compare avec les dépêches nombreuses et fournies qu'envoient à leurs journaux, de tous les pays du monde, les correspondants américains, les quelques lignes sèches, et trop souvent sybillines faute d'être suffisamment développées, que la presse française offre à ses lecteurs au sujet des affaires américaines.

Car les correspondants américains n'ont pas que le mérite d'être nombreux. Ils sont actifs, curieux, fureteurs, d'autant plus attachés à recueillir des informations qu'il est plus difficile d'en obtenir. Ils se déplacent sans cesse, sont toujours là où il se passe quelque chose, très souvent les premiers sur les lieux. Et leur activité est fréquemment couronnée de succès. Combien de fois, au cours des derniers mois, n'est-ce pas la *Chicago Tribune*, par l'intermédiaire de son bureau parisien, qui a appris au public français ce qui se passait dans le monde?

Les journalistes américains ne s'attachent pas seulement à donner à leurs lecteurs des informations complètes et précises : ils veulent plus encore les leur donner neuves et rapides. Ils n'ont pas aussitôt recueilli une nouvelle qu'ils la télégraphient à leur journal, quelquefois même sans prendre tout le soin qu'il conviendrait de vérifier son exactitude, et quitte à la compléter dans une autre dépêche envoyée quelques heures plus tard. Et les journaux publient des éditions multiples, qui répondent a cette préoccupa-

tion de tenir, d'heure en heure, le public informé des événements mondiaux. Cela est sensible surtout pour les journaux du soir. Tels d'entre eux, comme le *Chicago Daily News*, paraissent avec une feuille hors-texte qui contient les nouvelles de la dernière minute. Il est significatif, à ce point de vue, que les journaux du soir soient plus nombreux que ceux du matin. D'après le *World Almanach* de 1919, leur nombre était en 1914 de 1815, contre 794 journaux du matin. L'*American Newspaper Annual and Directory* de 1919, publié à Philadelphie chez N. W. Ayer and Son, fixe à 21.600.000 le tirage global des journaux du soir, contre 12.763.000 pour ceux du matin.

***

Ces chiffres donnent une idée de l'importance prise, dans les États-Unis d'aujourd'hui, par l'industrie du journalisme. Les débuts de cette industrie remontent, dans les colonies qui sont comme la cellule originelle de la nation actuelle, aux dernières années du xviie siècle. Débuts hésitants et difficiles s'il en fut. Le premier journal américain n'eut, au sens rigoureux du terme, qu'une existence éphémère. Sous le nom de *Public Occurrences*, il fut lancé à Boston, capitale intellectuelle du groupe des colonies anglaises d'Amérique, en 1690, et fut supprimé par les autorités dès la publication de son premier numéro. De quatorze ans, les colonies n'eurent pas d'autre journal. Après cet intervalle, le *Boston News Letter* fit son apparition, à Boston encore, comme le titre l'indique. Cette feuille timide, de dimensions et de format réduits, resta quinze ans sans confrère. Puis le journalisme américain se développa régulièrement et sans arrêt. A l'époque du Bill du Timbre (1765) les colonies comptaient soixante journaux. Entre temps, les magazines avaient fait leur apparition. Benjamin Franklin avait lancé le premier à Philadelphie, en 1741, sous le titre longuement descriptif de *The General Magazine and Historical Chronicle for all the British plantations in America* [1].

Aujourd'hui, les États-Unis possèdent à eux seuls les deux tiers des journaux du monde entier [2]. L'*American Newspaper Annual and Directory* pour 1919 fixe à 10.461 le nombre des villes améri-

1. Voir pour ces détails, W. Trent, *A history of American Literature* (ch. vi).
2. Cf. N. M. Butler, *Les Américains*, traduction de Mme Émile Boutroux (Cornély).

caines dans lesquelles des journaux étaient publiés cette même année, et à 21.664 le nombre des publications périodiques de toute nature qui y étaient offertes aux lecteurs américains. Peut-être à cause de la guerre, ces chiffres étaient en décroissance. On comptait, en effet, pour 10.884 villes, 22.842 publications en 1918, contre 10.929 villes et 23.024 publications en 1916, et 10.985 villes et 23.167 publications en 1915. Et le mouvement des créations nouvelles et des suppressions est, d'une année à l'autre, plus important encore que ces chiffres ne sembleraient l'indiquer. C'est ainsi que, sur les 10.985 villes dotées de journaux en 1915, 2.683 étaient des chefs-lieux de comté, tandis que ce dernier chiffre s'élevait à 2.898 en 1916, dans le même temps où le chiffre global tombait à 10.929.

Pour 1919, le décompte des différentes publications s'établit ainsi qu'il suit :

Quotidiens	2.428
Tri-hebdomadaires	74
Bi-hebdomadaires	483
Hebdomadaires	14.771
Revues bi-mensuelles	345
Revues mensuelles	3.073
Revues paraissant tous les deux mois	108
Revues trimestrielles	345
Divers	37

Dans ces chiffres, fournis par l'*American Newspaper Annual and Directory* de 1919, le nombre extrêmement élevé des revues, et en particulier des hebdomadaires, mérite d'être noté tout spécialement. Cet annuaire ne fournit malheureusement guère d'indications sur le genre de sujets traités par les publications dont il fait le décompte. Force nous est, pour cette matière, de nous reporter au *World Almanach*, qui ne donne, en 1919, que les statistiques de 1914. Pour anciennes qu'elles soient, l'étude n'en est pas moins suggestive.

La première place, et de loin, est tenue par les publications cataloguées sous la rubrique : « Nouvelles, politique, et lectures familiales ». Celles-là sont au nombre de 17.574. Elles témoignent du fait que, tandis que l'instruction moyenne est très développée aux États-Unis, les Américains ont du goût surtout pour les lectures légères et faciles. Les revues religieuses viennent ensuite,

au nombre de 1.412, et cela est à noter dans un pays qu'on est trop porté, en Europe, à considérer comme exclusivement matérialiste. Pays religieux, les États-Unis sont aussi celui des riches frivoles dont la vie est décrite, sous des couleurs sévères, dans les romans d'Edith Wharton et d'Upton Sinclair. A leur usage, les revues d'art, les revues musicales, les magazines sociaux et les journaux de mode, sont au nombre de 873. Les revues agricoles, et celles qui traitent des questions de commerce, de finance, d'assurance, et des chemins de fer, atteignent respectivement les chiffres de 346 et de 323. Les deux catégories suivantes indiquent à quel point l'instinct social est développé aux États-Unis. Les organes des « sociétés fraternelles » y sont au nombre de 312, tandis que 303 périodiques sont publiés dans les collèges et les écoles. La classe la plus importante, après celles-là, est celle des revues de « littérature générale », au nombre de 284. Puis on trouve 231 publications consacrées à l'éducation et à l'histoire ; 179, et ce chiffre est significatif encore, aux problèmes sociaux ; 178 à la médecine et à la chirurgie ; 164 aux questions commerciales en général ; 163 aux questions ouvrières ; 135, et le rapprochement des deux termes sous une même rubrique est à relever, aux questions de science et de mécanique ; et enfin 65 aux questions de droit.



Dans ces publications, une place à part est occupée par celles écrites dans une autre langue que l'Anglais. Celles-ci trouvent, chez les immigrés récents, un public étendu. On évaluait récemment, en effet, à 8.500.000, parmi les habitants des États-Unis âgés de plus de dix ans, le nombre de ceux qui étaient incapables de lire l'Anglais — dans lesquels il faut compter, il est vrai, un certain nombre d'illettrés de langue anglaise [1]. Il y a là des gens venus de toutes les régions civilisées du globe, et les langues les plus diverses sont représentées dans la presse de langue étrangère des États-Unis. L'*American Newspaper Annual and Directory* cite des journaux en Allemand, en Arabique, en Arménien, en Bulgare, en Chinois, en Croate, en Danois, en Esperanto, en Espagnol, en Finlandais, en Flamand, en Français, en

1. Cf. *New-York Times* du 20 avril 1919.

Gallois, en Grec, en Hawaïen, en Hébreu, en Hindoustani, en Hollandais, en Hongrois, en Islandais, en Italien, en Japonais, en Judéo-allemand, en Letton, en Lithuanien, en Norvégien, en Polonais, en Portugais, en Roumain, en Russe, en Ruthène, en Serbe, en Slovaque, en Slovène, en Suédois, en « Tagalog » et autres dialectes des Philippines, et finalement en Tchèque. Du fait de la guerre, un certain nombre de publications en Allemand et en Hongrois ont dù cesser leur publication [1]. Le mouvement n'a pourtant pas été fort important, et les statistiques de 1914, données par le *World Almanach* de 1919, restent substantiellement exactes aujourd'hui. Cette année-là, on comptait 160 quotidiens, 868 hebdomadaires, et 376 autres périodiques en langue étrangère. Par ordre d'importance, les quotidiens se classaient ainsi :

Allemand	55	Chinois	5
Français	12	Hollandais	4
Italien	12	Hongrois	4
Polonais	12	Croate	3
Japonais	10	Arabe	2
Judéo-allemand	10	Bulgare	1
Espagnol	8	Lithuanien	1
Tchèque	8		

La place que tiennent ces journaux dans la vie américaine ne se mesure d'ailleurs pas à leur nombre. Très souvent, ils n'ont que des dimensions réduites, des ressources précaires, et des lecteurs peu nombreux. A ceux-là, les esprits que préoccupe aux États-Unis l'« américanisation » des immigrés reprochent de ne rien faire pour renseigner le nouvel arrivant sur l'histoire, les mœurs, et les affaires de la nation à laquelle il est venu demander, quelquefois la liberté, et toujours des conditions d'existence meilleures que dans son pays d'origine. Ils les accusent de restreindre leur champ visuel aux limites de l'îlot ethnique auquel il appartient ; de ne lui donner d'autres nouvelles que de la patrie qu'il a quittée, de ses compatriotes installés en pays américain, ou des possibilités d'embauchage qui s'offrent à lui. Ils leur font grief, en un mot, de dresser une sorte de mur entre l'Américanisme et lui. Ces derniers temps, ce danger a revêtu une forme particulière. On s'est

1. Pour toutes indications utiles à ce sujet, voir les *Bulletins Périodiques de la presse américaine* publiés par le Bureau de la Presse Étrangère.

aperçu avec émoi que certains de ces journaux, et spécialement ceux de langue russe, publiaient des appels à la Révolution, et donnaient leur appui à la propagande menée par Lénine en vue de renverser tous les gouvernements « capitalistes ». L'émotion a été assez vive pour que les journaux de langue anglaise publiassent des traductions de ces articles. On ne saurait dire, à l'heure actuelle, quel sera l'effet de cette campagne dirigée contre l'esprit des institutions démocratiques américaines. Mais quand il s'agit de journaux qui, sans combattre l'« Américanisme », se contentent de l'ignorer, il semble qu'on s'exagère le péril. Parmi les journaux de langue étrangère, le danger ne vient pas, pour l'unité nationale des États-Unis, des feuilles terre à terre que les fervents de l'américanisation chargent de tous les maux. Si l'immigré n'apprend pas l'Anglais, l'école américaine l'enseigne à ses enfants, venus de l'étranger avec lui ou nés aux États-Unis. On leur y révèle en même temps, ce que son journal ne dit pas à leur père, comment la nation américaine s'est faite, et quelles sont ses aspirations. Plus tard, le journal de langue étrangère ne leur suffira plus. Ils l'abandonneront pour le journal de langue anglaise. On estime, en effet, que le plus souvent les journaux de langue étrangère perdent leur clientèle, chez les immigrés, à la deuxième ou à la troisième génération.

Mais le plus souvent seulement. Les exceptions se rencontrent chez les races dont les journaux rivalisent, pour l'importance et l'intérêt, avec ceux de langue anglaise. Tel est le cas, en particulier, des journaux en Français, en Italien, en Espagnol, en Judéo-allemand, en Allemand, et aussi en Hongrois.

Toutefois, même gardant leur langue, les Français, les Italiens, et les Espagnols, n'ont pas une mentalité tellement différente de celle des Américains que cela les isole et les range dans une classe nettement à part. Il en va autrement pour les Israélites qui ont conservé l'usage du Judéo-allemand, pour les Allemands, d'Allemagne et d'Autriche, et pour les Hongrois.

Les journaux en Judéo-allemand fleurissent surtout dans les quartiers populaires de l'Est de New-York. On en trouve là, comme le *Jewish Daily Forward*, dont le tirage approche de 200.000. Ils suffisent pleinement à leurs lecteurs pour être informés de ce qui ce passe aux États-Unis et dans le monde. Et leur mentalité n'est pas celle des Américains qui les entourent. Alors que, pendant la

guerre, tout l'Est des États-Unis était nettement favorable aux Alliés, ils leur restèrent violemment hostiles jusqu'à la Révolution russe, et entraînèrent avec eux dans cette attitude la population israélite des bas quartiers de New-York. Fréquemment aussi, ils versent dans le Socialisme. C'est par eux surtout qu'ont pénétré ou que pénètrent aux États-Unis les doctrines du marxisme ou du communisme, qui par ailleurs rencontrent, auprès des Américains, moins de succès qu'auprès des Européens. On sait que Trotski, expulsé de France, s'était rendu aux États-Unis et collaborait à l'un de ces journaux avant de rentrer en Russie pour y établir la dictature du prolétariat. La gloire du Bolchevisme, qui répugne à la masse des Américains, y est chantée quotidiennement.

Le rôle des journaux de langue allemande est plus connu. Ils sont nombreux, et certains sont puissants. A Chicago, l'*Abendpost* tirait en 1916 à 60.000 exemplaires et l'*Illinois Staats-Zeitung* à 45.000. A New-York, la *New-Yorker Staats-Zeitung* tirait la même année à 140.000. Quelques-uns de ces journaux n'oublient pas que Von Steuben collaborait jadis avec Washington aux côtés de La Fayette, et il reste chez eux quelque chose de l'esprit des révolutionnaires allemands de 1848, qui avaient gagné les États-Unis, après l'échec de leur mouvement, pour fuir le militarisme prussien. Mais la plupart, en ces dernières années, n'étaient autre chose que les pionniers, la pointe d'avant-garde de l'impérialisme germano-magyar. Car les journaux hongrois adoptaient la même attitude que ceux de langue allemande. C'est avec l'appui de l'un d'entre eux, la *Szabadsag* de New-York, que l'ambassadeur autrichien à Washington, le Dr Dumba, cherchait en 1915 à fomenter des grèves et des attentats dans les usines américaines qui travaillaient pour les Alliés. Allemands et Hongrois ont pendant toute la guerre fidèlement développé les thèmes de la propagande allemande, vanté la force allemande, l'efficacité allemande, la science allemande, la vertu allemande, la douceur allemande, la générosité allemande et l'innocence allemande. L'entrée des États-Unis dans la guerre les a contraints à la prudence, les a forcés à se surveiller, a amené la disparition de quelques-uns, mais n'a pas provoqué leur suppression. Surtout, en les voyant reprendre, depuis l'armistice, tous les arguments par lesquels l'Allemagne cherchait à gagner la paix après avoir perdu la guerre, on pouvait se demander s'ils avaient changé d'esprit, avaient cessé d'être les serviteurs du

Deutschtum impérialiste et conquérant. L'attitude de ces journaux et de leurs lecteurs continue à poser pour les États-Unis l'un des gros problèmes de leur histoire et de leur unification nationale.



Comparées aux nôtres, les publications de langue anglaise sont, dans l'ensemble, plus substantielles, plus volumineuses et surtout plus riches. Si l'on s'en tient aux revues trimestrielles, mensuelles, ou bi-mensuelles d'intérêt général, la différence n'est pas très sensible. Dans le genre le plus grave l'*Atlantic Monthly* ou la *North American Review* sont assez semblables à la *Revue des Deux Mondes* ou à la *Revue de Paris*. Tout au plus pourrait-on noter, sur la couverture d'une revue comme la *North American Review*, en lettres rouges dans un cartouche blanc qui se détache crûment sur le fond bleu de la page, l'indication d'un ou deux articles saillants qui rappelle, comme rien ne le fait chez nous dans les revues du même ordre, les méthodes d'une réclame commerciale un tant soit peu tapageuse. Les magazines plus légers, pleins d'articles de vulgarisation, de nouvelles, de romans d'amour ou d'aventures, et dont nous avons vu les soldats américains si friands, ne sont pas non plus conçus sur un autre plan que les nôtres. Ils sont simplement plus nombreux, et font une plus grande place peut être, d'une part aux œuvres d'imagination, et de l'autre aux nouveautés de la mécanique ou de la science appliquée à l'industrie.

Les revues techniques présentent, au contraire, certaines différences marquées. On n'a pas ici l'intention de les étudier en détail. On serait conduit, en voulant le faire, à dépasser les limites d'un simple article, et pareil examen serait au surplus d'un profit relativement maigre. On signalera cependant qu'on publie, dans les universités américaines et sous leurs auspices, des revues savantes : historiques, juridiques, littéraires ou scientifiques, de fort bonne tenue, pour qui les difficultés financières n'existent pas, et l'on souhaiterait certes, pour le développement et le rayonnement de la science française, que celles qui leur correspondent chez nous fussent assurées de conditions d'existence aussi favorables. Et l'on voudrait encore que nos industriels, nos commerçants et

nos agriculteurs pussent disposer, chacun dans leur specialité, de revues aussi luxueuses, abondantes, variées, solides et documentées, que celles qui s'offrent à leurs rivaux américains.

On en dirait autant des hebdomadaires. Ces publications atteignent, aux États-Unis, un développement dont rien n'approche chez nous. On a vu qu'elles représentent plus des deux tiers du chiffre total des « journaux ». C'est d'elles surtout qu'il est vrai de dire qu'elles sont plus volumineuses et plus luxueuses que les nôtres. Dans le genre satirique, *Life* l'est infiniment plus que *Le Rire* ou *La Baïonnette*. Et l'on ne voit guère d'hebdomadaires, en France, en particulier de ceux qui s'adressent à un public étendu, dont les pages soient aussi nombreuses, le papier aussi fort, l'impression aussi bonne que c'est le cas, par exemple, pour *Leslie's Weekly*, *Collier's Weekly*, ou la *Saturday Evening Post*.

Certaines de ces publications exercent sur l'opinion publique une influence que ne possèdent au même degré aucune revue ni aucun journal d'Europe. Il ne s'agit pas ici des revues politiques. Celles-ci subissent, aux États-Unis, le contre-coup du mépris dans lequel y sont généralement tenus la politique et, sauf de rares exceptions, les politiciens[1]. D'ailleurs, cultivé juste autant qu'il le faut pour ne pas risquer d'être un vaincu de la vie, orienté tout entier vers l'action, dédaignant comme un luxe superflu les pures spéculations de l'esprit, l'Américain ne serait ordinairement guère sensible aux raisonnements, même les plus brillamment échafaudés ou les plus subtilement déduits, des théoriciens de la politique Aussi bien, et cela explique en grande partie l'insuccès de la propagande allemande aux États-Unis, il serait volontiers tenté de se défier de leurs arguments comme d'une entreprise contre sa liberté. Mais il existe vers son esprit, sans qu'on risque de l'effaroucher en la prenant, une autre voie plus indirecte et plus secrète. Les États-Unis ne sont pas une nation d'intellectuels. Mais c'est une nation de gens instruits, d'une bonne instruction moyenne. « Je ne pense pas qu'il y ait de pays dans le monde, écrivait déjà Tocqueville, où, proportion gardée avec la population, il se trouve aussi peu de savants et moins d'ignorants[2]. » Et ces gens ont un goût très vif

1. Voir, sur les raisons de ce mépris : N. M. Butler, *Les Américains*, traduction de Madame Emile Boutroux (Cornély), et Gustave Rodrigues : *Le Peuple de l'Action* (Colin).

2. Cité par Rodrigues, *Op. cit.*, p. 74.

pour la lecture. Ils sont particulièrement friands de romans. Non point, sauf dans les classes les plus riches et les plus cultivées, des romans psychologiques, philosophiques ou « documentaires » de nos esthètes, de nos « penseurs » et de nos réformateurs sociaux. Mais de bons romans d'amour ou d'aventure à l'ancienne mode, d'une lecture facile, d'un mouvement entraînant, où l'intérêt principal est dans l'intrigue, le développement de l'action, et la cataracte croulante des événements et des épisodes. Et c'est par où on les atteindra. Qu'on offre aux lecteurs américains des romans de cette nature, ou, ce qui peut facilement avoir un caractère analogue, les notes de voyage d'un correspondant actif et curieux, qu'on leur fournisse, en un mot, de l'action et des faits, et on sera sûr de trouver un nombreux public. Et non seulement nombreux, mais docile. Pour peu que ces romans empruntent leur matière à la réalité ambiante, leur lecture l'intéressera si vivement qu'on lui pourra faire accepter par surcroît les idées que l'auteur aura, non pas développées logiquement, mais traduites, si l'on peut ainsi dire, dans la catégorie de l'action.

Or, en dehors de quelques articles documentaires, des revues, dont les plus connues en Europe sont la *Saturday Evening Post* et *Collier's Weekly*, ne publient guère que des romans ou des nouvelles du genre qu'on vient de décrire. Ces revues sont lues dans toute l'étendue du pays, de l'Atlantique au Pacifique, et des Grands Lacs au Rio Grande, et par tous. Elles en sont les véritables journaux nationaux. Leur tirage est très supérieur à celui des quotidiens ou des revues mensuelles. Celui des plus lus parmi les journaux de New-York, eux-mêmes les plus prospères du pays, ne dépasse guère 400.000. L'*American Sunday Magazine*, de New-York, tire à deux millions, la *Saturday Evening Post* à 1.900.000, *Collier's Weekly* à près d'un million. Et, pour leur influence, on ne fait que reproduire des témoignages américains en disant que les dépêches de leurs correspondants dans les pays européens, ou les romans plus ou moins mélodramatiques, dans lesquels le rôle du vilain était régulièrement tenu par des Allemands, qu'elles ont publiés après le 2 août 1914, ont plus fait que toute autre chose pour gagner aux Alliés les sympathies du grand public américain.



Par comparaison avec ces revues, les quotidiens n'ont qu'un tirage restreint. Les plus prospères, qu'on rencontre à New-York, *World*, *New-York American* ou *New-York Times*, ne dépassent guère 400.000. Le plus souvent, ils se tiennent aux environs de 100.000. Tel est le cas d'organes importants comme le *Sun*, de New-York, ou la *New-York Tribune*. En dehors de New-York, ce chiffre même de 100.000 est rarement atteint.

On saisira la raison de ce fait si l'on considère que les journaux américains sont tous des journaux « de province ». Le *Courier-Journal* de Louisville, il est vrai, se proclame un « journal national ». Mais cela seul est significatif. On n'imagine pas le *Matin*, ou le *Petit Parisien*, se faisant un titre de gloire de ce qu'ils sont lus dans toute la France. Cette vérité est trop évidente pour avoir besoin d'être proclamée. Il n'en va pas de même aux États-Unis. Aucune ville du pays n'en est la capitale au sens où Paris est celle de la France; aucune région n'en donne le ton à toutes les autres. Washington, capitale politique, ne réunit qu'une population peu abondante de fonctionnaires et de commerçants qui pourvoient à leurs besoins. Depuis que les Alleghanys ont été dépassés dans la course vers le Pacifique, Boston a été déchue de son rang de capitale intellectuelle. Les deux plus grands journaux littéraires américains d'aujourd'hui, le *Dial* et l'*Argonaut*, paraissent l'un à Chicago et l'autre à San-Francisco. En même temps que Boston, l'Est tout entier a perdu sa prééminence. Par rapport à la sienne, l'opinion du Centre et de l'Ouest acquiert une importance de plus en plus grande. Les hommes politiques soucieux d'assurer le succès d'un programme ou d'une mesure ne manquent jamais de partir en tournée dans les régions de Chicago, Saint-Louis, Saint-Paul, Kansas-City et San-Francisco. A la dernière élection présidentielle, contre les voix de l'Est, qui allèrent à M. C. E. Hughes, celles du Centre et de l'Ouest maintinrent M. Wilson au pouvoir. Le centre de la vie économique du pays n'est pas non plus dans l'Est. On ne peut même dire que la vie économique américaine ait un centre. La bourse de Chicago le dispute pour l'influence à celle de New-York. Le centre du commerce des blés et du bétail est à Chicago. Celui du commerce

du coton est dans le Sud. La Californie possède un commerce de fruits et de vins qui n'appartient guère qu'à elle. Les ports de Philadelphie, de la Nouvelle-Orléans, de San-Francisco, rivalisent pour l'importance avec celui de New-York.

Qu'on ajoute à cela la forme fédérale du Gouvernement, et l'étendue considérable du pays, qui rend impossible la diffusion des journaux sur toute l'étendue du territoire, et l'on comprendra que les États-Unis ne possèdent pas de journaux nationaux comparables à ceux de Paris. Si on veut saisir leur caractère vrai, il faut les comparer plutôt à nos grands provinciaux : *Journal de Rouen*, *Phare de la Loire*, *Petite Gironde*, *Dépêche de Toulouse*, *Progrès de Lyon*, etc., etc.

De fait, ces journaux ont tous, même à New-York, un caractère local très accentué. Ils ne sont guère lus en dehors de l'État dans lequel ils paraissent. Rédigées le plus souvent, la familiarité américaine aidant, sur un ton qui implique que les lecteurs aussi bien que les rédacteurs du journal connaissent au moins de vue les gens dont on parle, les nouvelles locales y tiennent une grande place. Les affaires locales, celles de la ville, du comté, ou de l'État, y sont discutées avec au moins autant d'abondance que celles de la nation. Dans le traitement de ces dernières, il est bien rare que les préoccupations locales, la manière de voir locale, ne transparaissent pas sous l'effort qu'on fait pour s'élever à un point de vue plus général.

Non que ces journaux n'aient rien de national. Les mêmes agences desservent la totalité des États-Unis. Il est rare que les dépêches d'un même correspondant ne soient publiées que par un seul journal. La règle est au contraire qu'elles paraissent dans plusieurs, disséminés sur toute l'étendue du pays. La presse reçoit de ce fait une certaine unité. En même temps, les journaux prenant soin de publier des extraits de ce qu'écrivent leurs confrères, dans toute l'étendue du pays, le lecteur américain n'est pas isolé « dans sa province ».

Il n'en est pas moins vrai que, de même qu'on ne connaît pas les États-Unis si, comme on le fait trop souvent, on s'en tient à la région de New-York et à la Nouvelle-Angleterre, on ne connaît pas non plus l'opinion américaine si on n'étudie que la Presse de l'Est. C'est pourtant ce qu'on fait le plus souvent chez nous. Pendant les premières années de la guerre, alors que M. Wilson l'interprétait

et la guidait tout à la fois, on nous l'a longtemps représentée, sur la foi des journaux de l'Est, comme le précédant de loin sur le chemin de l'hostilité à l'Allemagne et de l'intervention. Sur la foi des mêmes journaux, notre presse s'est livrée contre M. Wilson, au temps de la dernière élection présidentielle, à une campagne affligeante pour ceux qui savaient. Et, alors que l'intervention américaine aurait dû nous donner des choses américaines une notion plus exacte, on ne voit malheureusement pas que ceux qui assument la charge de renseigner le peuple français, voire même de le gouverner, soient revenus de leurs errements.



Comparables à nos journaux de province pour leur rayonnement et leur point de vue sur les choses, les quotidiens américains s'en distinguent, et aussi de ceux de Paris, par leur volume, la variété des sujets qu'ils traitent, et l'abondance avec laquelle ils les traitent. Leurs éditions du Dimanche sont particulièrement formidables. Autrefois, la religion puritaine voulait que le Dimanche fût consacré au Seigneur, et passé loin du siècle en lectures et en méditations pieuses. Aujourd'hui encore, les journaux anglais ne paraissent pas le dimanche, et le déclin du Puritanisme a été marqué seulement, en Angleterre, par la création de journaux qui ne paraissent que ce jour-là. Aux États-Unis, au contraire, les journaux offrent à leurs lecteurs, le dimanche, une matière infiniment plus abondante qu'en semaine. Non pas tous en vérité. Sur 2.580 journaux, tant du matin que du soir, publiés en 1914 dans les grandes villes américaines, le *World Almanach* de 1919 n'en compte que 571 qui paraissaient le dimanche. Mais certains de ceux qui observent le Sabbat, comme par exemple le *Boston Transcript*, journal du soir, publient le samedi une édition assez volumineuse pour fournir de la lecture à leur clientèle pour toute la journée du dimanche. Et, en règle générale, les éditions du dimanche ont un tirage très supérieur à celles de la semaine.

Vendues cinq cents, elles procurent à qui les achète autant de papier qu'on en obtient en souscrivant tout un mois à un journal français. Le *Sunday Los Angeles Times* approche couramment de 150 pages ; le *Sunday New-York Times* oscille autour de 100 ; moins volumineux, les autres en ont rarement moins de 50. Et

certains se font gloire de cette énormité. Le 13 avril dernier, le *Sunday New-York American*, se félicitant d'avoir atteint un tirage d'un million, jouait sur ce thème, à l'américaine, les variations suivantes : « Si la belle reine d'Égypte Cléopâtre avait commencé à s'amuser, pendant l'absence de son amant Marc Antoine, 25 ans avant Jésus-Christ, en coupant toutes les lignes d'imprimerie de chacun des millions de *Sunday Americans*, et, travaillant nuit et jour, avait coupé une ligne par seconde pendant les deux mille années qui viennent de s'écouler, elle ne serait guère plus qu'à moitié de sa tâche, et aurait encore pour environ deux mille ans de travail devant elle. — Toutes colonnes d'un million de *Sunday Americans*, mises bout à bout, atteindraient presque la lune. — Il faut cinq yards carrés et demi d'étoffe pour faire un uniforme à un soldat américain. Si tous les yards de papier d'un million d'exemplaires du *Sunday New-York American* étaient de l'étoffe, ils fourniraient des uniformes à 2.252.800 soldats — plus que les États-Unis n'en ont envoyés en France... » Et ainsi *ad infinitum*, à travers toutes les gammes de la fantaisie.

Ces volumes se divisent en plusieurs chapitres, ou sections, auxquelles se marquent bien les tendances encyclopédiques de l'esprit américain. On y trouve matière pour tous les âges, et pour répondre à toutes les préoccupations humaines. Aux enfants, on offre des histoires en images, des récits d'aventure, des historiettes comiques, des charades, des rébus, etc., etc., comme on en trouve chez nous dans les différents journaux réservés à la jeunesse. A l'usage des enfants et des grandes personnes, un supplément photographique fournit l'équivalent du *Miroir* ou de *J'ai Vu*, voire même de l'*Illustration*. Une section spéciale, appelée « Magazine », tantôt étudie les grands problèmes du jour comme on le ferait dans une revue politique, tantôt se consacre à l'histoire des grands et des riches de ce monde, et particulièrement de leurs amours et de leurs extravagances, tantôt publie des romans et des nouvelles comme on en trouve d'autre part dans la *Saturday Evening Post*, et tantôt analyse les plus récentes découvertes des savants, expose leurs plus récentes hypothèses, et dispense aux lecteurs les miettes de la science et de la curiosité. Dans d'autres pages encore, on étudie les problèmes d'éducation, ou passe en revue, avec le plus large éclectisme, les derniers livres parus, européens aussi bien qu'américains, et on disserte sur les der-

nières nouveautés de la musique, de la peinture, de la sculpture, ou du théâtre. Ici, en vérité, le cinéma occupe un plus grand nombre de pages que le théâtre proprement dit, et plus d'attention est donnée aux étoiles de l'écran, et aux acteurs et actrices, surtout aux actrices et à leurs toilettes, qu'aux œuvres qu'ils interprètent. Par là, on touche à la rubrique mondaine, et aux chroniques sur la mode, qui tiennent dans ces journaux une place hors de proportion avec leur importance réelle dans le monde. Toutes les « activités de jeu » de l'humanité y reçoivent d'ailleurs un traitement des plus généreux. Tout ce qui touche aux sports, et particulièrement au baseball, y est relaté avec le même luxe de détails que chez nous dans les revues spéciales : *Sporting* ou *Vie au Grand Air*. Peut-être est-ce aussi pour cette raison que, de toutes les industries, celle de l'automobile reçoit une place prépondérante. Les autres sont d'ailleurs loin d'être négligées. Les chroniques économique et financière publiées par la grande presse n'ont d'équivalent chez nous que dans les revues techniques spéciales. Qu'on ajoute à cela des recettes à l'usage des ménagères, des « notes religieuses », et des nouvelles abondantes, tant par la longueur que par le nombre des dépêches, et on aura vraiment fait le tour de tous les domaines de l'activité humaine. Rien ne justifie mieux que leurs journaux cette observation de M. Firmin Roz : que les Américains « ont tout à apprendre, et sont persuadés que tout s'apprend [1] ».

***

Les journaux de la semaine reproduisent, sur une échelle réduite, les mêmes caractéristiques. Leur volume est encore étonnant pour l'Européen. Un rapport de la Federal Trade Commission, analysé par le *Boston Transcript* du 8 mai 1919, et basé sur une étude des journaux de mars 1919, évalue à 19,79 le nombre moyen des pages des journaux du soir, les plus gros aussi bien que les plus nombreux, et à 16,76 celui des journaux du matin. Comme dans les journaux du Dimanche, une proportion importante de ces pages, un peu plus de la moitié pour les journaux du soir, et un peu moins pour ceux du matin, est prise par les annonces. Le même rapport calcule que, pour les journaux du matin, les

1. Firmin Roz, *L'Énergie américaine* (Flammarion).

colonnes de nouvelles mises bout à bout atteignent une longueur moyenne de 1455 pouces, contre 1316 pour les colonnes d'annonces. Pour les journaux du soir, les mêmes chiffres sont respectivement 1469 et 1701.

Ces annonces sont parfois gigantesques. Il en est qui tiennent à elles seules deux pages entières. Et toutes ne sont pas des annonces commerciales. L'usage qui se fait de l'annonce, aux États-Unis, est parfois curieux. Quiconque y veut parler au public, et en a les moyens, met une annonce payée dans les journaux. En période électorale, les manifestes des partis politiques y paraissent sous cette forme, en particulier dans les journaux d'une opinion opposée à celle de leurs signataires. Les appels à la charité publique, qui ont été si nombreux pendant la guerre, ont été lancés par voie d'annonces dans les journaux. Avant d'entreprendre sa croisière pacifique en Suède, M. Henry Ford a eu recours au même moyen pour faire connaître au public américain ses vues sur la guerre. Plus récemment, ceux qu'on appelle là-bas les « Bolchévistes de salon » s'en sont servis pour réfuter, dans les journaux « capitalistes », les « calomnies » imprimées par eux contre le régime des Soviets.

Les dessins à l'usage des enfants publiés sur quatre pages coloriées par les journaux du Dimanche se retrouvent en noir, et sous un format plus réduit, dans les éditions de la semaine. Ce sont d'étranges documents. Ils ne peuvent assurément servir à former le goût des enfants. Le dessin en est aussi rudimentaire — sauf pour quelques méritoires exceptions — que si les élèves d'une école maternelle en étaient les auteurs, et son moindre défaut est d'ignorer l'anatomie. Quant à leur former l'esprit, ils ne s'en préoccupent certainement pas. Les héros en sont parfois de jeunes sacripants dont les façons de s'exprimer sont aussi peu recommandables que les actes. Plus souvent encore, ce sont des maris qui, pour cacher à leur femme le véritable, et coupable, emploi qu'ils font de leur temps le soir, au lieu de rentrer chez eux, recourent à des ruses d'Indien Sioux, ou des femmes qui s'ingénient à extorquer à leur mari l'argent dont elles ont besoin pour satisfaire l'extravagance de leurs goûts. Le personnage le plus fréquent en est une épouse solitaire, assise auprès d'une pendule qui marque une ou deux heures du matin, et attendant, armée du rouleau à pâtisserie avec lequel elle lui souhaitera la bienvenue

à son retour, son mari attardé en quelque beuverie. On n'acquerrait là qu'une piètre idée des vertus domestiques des Américains, et c'est à coup sûr une étrange façon de préparer les enfants à la vie et à ses devoirs que de leur mettre de pareilles images sous les yeux.

D'autres dessins, dont les auteurs se donnent pour mission de commenter l'actualité, ont une toute autre valeur. De technique moins rudimentaire, ils possèdent souvent une facture très personnelle. Pour des Latins, ils sont intéressants surtout pour ce qu'ils montrent l'esprit anglo-saxon essentiellement orienté vers le concret. Tout s'y inscrit en symboles, fournis par la tradition ou créés par l'imagination des dessinateurs. On y voit naturellement l'Oncle Sam, John Bull, Marianne et son bonnet phrygien, le Dieu Mars, la Colombe de la Paix, et quantité d'autres entités du même genre. L'Alcoolisme y est personnifié par une bouteille dotée d'un visage, de bras et de jambes ; le monde est une boule ronde pourvue des mêmes attributs ; un projet de loi est un rouleau de papier qui marche, gesticule, et pérore. Et ces derniers dessins n'ont besoin que d'un titre. Ils ne sont pas, comme tant d'autres, le prétexte à une légende qui pourrait tout aussi bien être différente sans que le dessin soit autre. Là, c'est le dessin lui-même qui parle. Traduisant sous une forme concrète une idée abstraite, il représente un effort d'imagination et d'ingéniosité qui, le plus souvent, fouette l'attention, intéresse et amuse.

Ces dessins sont curieux à un autre point de vue encore. Ils témoignent de la jeunesse et de la fraîcheur relatives de l'esprit américain. L'antique et le moderne s'y mêlent comme dans les œuvres des primitifs. Dans le *Chicago Daily News*, dernièrement, on pouvait voir, sur un nuage, le Dieu Mars équipé en hoplite, mais pourvu aussi d'attributs qu'un hoplite ignorait, à savoir un seau à colle et une brosse, dont il se servait pour couvrir les pays belligérants de pancartes sur lesquelles était inscrit : « hypothéqué ». C'est ainsi qu'un dessinateur pacifiste mettait en valeur les résultats financiers de la guerre.

Vis-à-vis de l'antiquité, l'attitude des Américains d'aujourd'hui est comparable à celle des contemporains de Chaucer ou de Ronsard. Encore tout imbus de leur science toute fraîche, ils appellent leurs législateurs des « Solons », ne peuvent parler de la guerre sans prononcer le nom de Mars, ni de l'amour sans introduire

Cupidon. Ils ne l'appellent pas « Monsieur de Cupidon », comme Chaucer l'appelait « Don Cupid ». Ils le modernisent cependant à leur manière. Lorsqu'on apprit que M. Wilson allait se remarier, à une époque où la guerre sous-marine provoquait des échanges de notes entre l'Allemagne et les États-Unis, un journal annonça : « Cupidon torpille le Président ».

C'est là œuvre de gens qui ont des lectures. On ne se hasarderait pas à dire que ce soit œuvre de gens cultivés. Souvent en vérité, les journalistes américains étonnent par l'étendue de leurs lectures. Mais on leur reprocherait presque d'avoir trop lu ; d'avoir été si occupés à emmagasiner des connaissances qu'ils n'ont pas pris autant qu'il l'aurait fallu le temps de penser; d'avoir, en un mot, une tête bien pleine plutôt qu'une tête bien faite.

Cela leur attire parfois des mésaventures. En 1916, un journaliste américain, qui avait interviewé M. Albert Thomas, créa un petit scandale en l'appelant « Maître de Forges ». Maître de Forges, c'était un mot qu'il avait appris dans la littérature, si on peut ainsi parler sans offenser l'ombre de Jules Lemaître. Mais, s'il savait la littérature, il ne savait pas suffisamment la vie. Il ne connaissait pas le Comité des Forges. Il ignorait qu'on ne pouvait sans une sorte de sacrilège assimiler M. Albert Thomas à M. de Wendel. Et il fut le premier étonné du scandale que provoqua son article.

Cette absence de vraie culture se voit surtout à la langue qu'écrivent les journalistes américains. On trouve constamment, sous leur plume, cet argot pittoresque et rude qui caractérise les « Américanismes », et qui, dans d'autres pays, est parlé par le peuple, mais n'est pas écrit, ou ne l'est que lorsqu'on veut reproduire la langue du peuple. Obligés de rédiger vite, tant leurs articles sont longs, et tant ils veulent suivre l'actualité de près, ils forgent des mots, quand celui qui conviendrait ne leur vient pas à l'esprit, sans se soucier des règles de la dérivation. Ils montrent aussi, pour le jargon pseudo-philosophique ou pseudo-scientifique, pour les mots bizarres de formation dite savante, une prédilection qui est le contraire du véritable humanisme. Leurs métaphores surtout sont extravagantes. Pour n'en citer que cet exemple, on a pu lire un jour, dans un éditorial du *New-York Herald*, que la propagande de l'Allemagne était pour elle « an incubus hanging round her neck like a milltosne ».



Mais, dira-t-on, le rôle des journaux n'est pas de faire du style. Il est de renseigner. Il reste à voir comment les journaux américains s'acquittent du leur.

Ils disposent pour la plupart d'un espace qui leur permet de donner des informations multiples et abondantes. Grâce à l'organisation dont on a parlé plus haut, ils offrent à leur public plus de nouvelles, tant de l'étranger que des États-Unis, et de plus complètes, qu'on n'en trouve dans aucune autre presse du monde. En particulier, les questions financières, commerciales, et agricoles — et c'est là une précieuse collaboration de tous les instants à la prospérité du pays — y sont traitées avec un luxe de détails dont on ne trouve l'équivalent chez nous que dans les organes consacrés spécialement à ces matières.

Dans ces informations, on relève pourtant une lacune grave. De même qu'on n'enseigne ni l'Espagnol ni le Portugais dans les écoles de journalisme des États-Unis, la presse américaine publie moins de nouvelles de l'Amérique du Sud que de toute autre région de civilisation équivalente. Même après que la guerre a fait des Américains pour ainsi dire les seuls fournisseurs, avec les Japonais, de l'Amérique Latine, cette situation n'a guère changé. On s'en est plaint, pourtant, dans les divers Congrès panaméricains La défiance d'une partie importante de l'opinion vis-à-vis du Japon a également fait naître le désir de mieux connaître son action dans ces régions, où il a développé son commerce à la faveur de la guerre. Déjà, le *Sun* de New-York a ouvert, dans le courant de cette année, une rubrique sud-américaine abondante et fournie. Avec le développement, annoncé par le Gouvernement, des lignes de navigation entre les États-Unis et l'Amérique du Sud, il faut s'attendre à voir ce mouvement s'amplifier.

Pour les pays qu'ils ne négligent pas, les journaux américains ont encore le défaut de ne pas toujours donner des informations sûres. Soucieux peut-être de faire œuvre objective et complète, leurs correspondants relèvent tout ce qu'ils entendent, sans le contrôler. Plus même une nouvelle est extraordinaire, et plus grands sont leur désir et leur hâte de la télégraphier. Aussi bien, ne connaissant pas cette espèce de pudeur diplomatique qui, même sans

censure, empêcherait les journaux d'Europe de faire honneur à certains bruits, les journaux américains publient ce qui, en Europe, est seulement colporté sous le manteau par les gens soi-disant bien informés, habitués des couloirs et des antichambres. Cela leur donne une saveur particulière. Mais on ne voit pas que le public accorde à toutes les rumeurs qu'ils enregistrent un plus grand crédit qu'on n'en donne chez nous aux « renseignements sûrs » qu'on se passe de bouche en bouche.

La qualité de leurs informations gagnerait quelquefois aussi si l'espace était mesuré aux journaux américains de façon plus parcimonieuse. Cela éviterait les longueurs et les redites qui trop souvent déparent leurs articles. On souhaiterait aussi, pour la commodité de ceux qui ont à les lire, que les matières n'y soient pas entassées pêle-mêle comme elles le sont. Les sujets les plus divers, et d'importance fort inégale, voisinent à la même page. Des annonces viennent couper des articles en deux. A la première page, des manchettes énormes annoncent toutes les nouveautés du jour, qui s'y pressent et s'y bousculent. Mais il est rare qu'un article se termine à cette page. Au bas ou au milieu d'une colonne, on est renvoyé pour la suite à une autre page, souvent fort éloignée. Dans la *New-York Tribune*, on a même rencontré un jour, au milieu du journal, la fin d'un article dont le commencement se trouvait à la dernière page. Aussi n'est-ce, quand on lit un journal américain, que perpétuels retours en arrière. Cela n'en rend pas le maniement facile.

Ce caractère tient, pour une part, au goût des Américains pour le nouveau et le sensationnel. Toute une partie de leur presse, la presse « jaune », représentée surtout par les journaux de Hearst, les *Americans* et les *Examiners* que l'on rencontre dans toute l'étendue du pays, ne prospère que par l'exploitation du sensationnel, et par l'appel à ce qu'il y a de moins noble dans l'âme humaine. Les manchettes y sont plus criantes et plus gigantesques que dans les autres. L'exactitude des nouvelles y est contrôlée avec moins de soin encore. On a même pris Hearst, pendant la guerre, en flagrant délit d'en fabriquer de toutes pièces. Les crimes notoires, les enlèvements, les mariages clandestins, les aventures des collectionneurs de divorces, y sont relatés avec force détails. Dans le domaine politique, ils se retranchent derrière les mots sonores et les formules ronflantes pour exciter les passions popu-

laires, et jeter, en se donnant l'apparence de servir les humbles, les citoyens les uns contre les autres. Vis-à-vis de l'étranger, ils flattent l'orgueil des Américains pour mieux fouetter leur xénophobie, et les endurcir dans leur égoïsme. Rarement, en aucun pays, Démos connut plus mauvais conseillers.

Heureusement pour les États-Unis, ces journaux ne sont qu'une petite minorité. Les autres, en dépit des critiques qu'on leur a adressées, possèdent un sens plus élevé de leurs responsabilités. Ils sont rarement inféodés à un parti ou à une politique. On trouve certes des journaux socialistes, mais peu nombreux, sans grandes ressources à ce qu'il semble, et de tirage réduit, qui développent à tout propos, et comme une leçon bien apprise, les formules du Marxisme ; et des journaux irlandais qui ne voient tous les problèmes qu'à travers le prisme de leur anglophobie. Mais la plupart sont indépendants, au point même qu'il est difficile de prédire avec certitude, avant une élection présidentielle, à quel candidat ils donneront leur appui. Même ceux à qui on peut donner une étiquette, comme le *World* ou la *New-York Tribune*, s'attachent à présenter à leurs lecteurs, à propos de tous les problèmes, toutes les thèses en présence. Souvent, ils ont des correspondants dont l'attitude ne répond pas à la leur, et on a vu des dépêches réfutées dans les éditoriaux du journal qui les publiait. Leurs colonnes sont aussi ouvertes à leurs lecteurs, qui usent largement de la permission qu'on leur accorde d'exprimer leur opinion. Et on ne saurait trop rendre hommage au sérieux de leurs éditoriaux.

Nombreux et variés, ces éditoriaux touchent à tous les sujets, depuis la nouvelle mode pour les chaussures — dans un pays, comme Philadelphie, dont c'est l'industrie — en passant par le dernier livre paru ou le dernier championnat de baseball, jusqu'au dernier événement politique. Bien informés, ils sont en même temps pondérés et réfléchis, et sont bien faits pour éclairer et guider l'opinion.

Et, comme si cela ne suffisait pas, les journaux prennent encore soin de reproduire régulièrement les opinions de leurs confrères. Aussi ne semble-t-il pas exagéré de dire que, en dépit de quelques taches, la presse américaine est une des premières du monde, non seulement pour ses proportions, mais pour la manière dont elle s'acquitte de sa mission.



Une pareille presse peut avoir, dans un pays de libre gouvernement, une influence considérable sur le cours des événements. En particulier, elle peut déterminer, dans une large mesure, la forme des relations des États-Unis avec le reste du monde. De tout temps, elle a parlé de la France avec une sympathie cordiale, et les éloges qu'elle lui a décernés pendant la guerre sont assez connus pour qu'on n'ait pas besoin d'y insister. Cependant, l'insularité était une caractéristique des Américains, au moins autant que des Anglais. Ils étaient persuadés que le caractère démocratique de leurs institutions, et la foi démocratique qui les animait, les mettait à l'écart des autres humains. Dans son essai : « On a certain condescension in foreigners », Lowell attribuait au fait qu'ils étaient des démocrates, une sorte de plèbe indistincte en présence des sociétés hiérarchisées et praticiennes des autres pays, la condescendance des étrangers à l'égard des Américains. Aujourd'hui encore, les orateurs politiques ne connaissent pas de meilleur moyen de soulever l'enthousiasme de leur auditoire que d'affirmer que les États-Unis ont reçu du Dieu Tout-Puissant la mission de guider l'humanité dans les voies de la liberté et de la justice. Pour ne prendre que cet exemple, M. Wilson le proclame en maint discours. D'ailleurs, l'idée que se font les Américains de la différence qui existe, de ce point de vue, entre leur pays et l'Europe, est à la base de leur politique traditionnelle. Elle inspire le Discours d'adieu de Washington, et reçoit son application pratique dans la Doctrine de Monroe. Si on reconnait que l'Europe a fait quelques progrès depuis l'époque de la Sainte-Alliance, on n'abandonne cependant pas l'idée que la diplomatie européenne est essentiellement machiavélique, impérialiste, intrigante, et sordide, tandis que celle des États-Unis est avant tout franche et désintéressée.

Cette conviction, au début de la guerre, a longtemps empêché les Alliés de recueillir sans réserves les sympathies américaines. Il n'est même pas sûr que les Américains aient jamais été complètement persuadés que la différence entre les Alliés et leurs ennemis était autre chose qu'une différence de degré. Ceux qui suivaient M. Wilson ont célébré l'intervention américaine comme tendant à

établir définitivement le règne de la démocratie en Europe. Pendant les longs mois où a siégé la Conférence de Paris, la presse américaine a été pleine d'accusations portées contre l' « impérialisme » des Alliés. Un grand nombre de ceux qui ont écrit que le Sénat américain devait refuser de ratifier le traité de paix avec l'Allemagne, l'ont fait parce que, d'après eux, ce traité, marqué au coin de la vieille diplomatie européenne, était contraire aux principes américains, et ne pouvait être accepté par les États-Unis qu'au prix d'un abandon de ces principes, et d'une méconnaissance des conseils jadis donnés par Washington, et qui reprenaient toute leur valeur, en présence d'une situation analogue à celle qui les avait provoqués.

Pour l'avenir du monde, cet état d'esprit est inquiétant. Il appartient à la presse américaine de le modifier. Pour le bon renom des États-Unis, et pour le sien propre, pour être fidèle à ses traditions et à sa réputation, il faut espérer qu'elle suivra une fois de plus M. Wilson, et, ainsi qu'il l'y invite, s'y emploiera de toutes ses forces.

Août 1919.

René Pruvost.

EMERSON, ANNONCIATEUR

A MASAHAR ANESAKI,
Professeur de l'histoire des religions,
cet essai écrit en sa compagnie.

Sans attendre le verdict du temps, on est fortement tenté dès à présent de voir en Emerson l'*homme représentatif* de sa nation. Ce serait pour les compatriotes de Montaigne une manière de rendre à Emerson le compliment qu'il a fait à la France en élevant ce penseur capricieux et sincère au rang de représentant d'une variété de la pensée humaine. Mais les réalités spirituelles ne s'accommodent pas de ces fausses fenêtres de l'architecture littéraire. Elles ignorent les politesses internationales. Emerson n'est d'une façon assez marquée le représentant ni de son peuple ni d'une variété tranchée de l'esprit humain.

De son peuple il possède assurément des traits et nous tâcherons de les grouper plus loin ; mais il est clair qu'il lui manque maints caractères qui vers 1850 étaient notoirement américains, à savoir la mentalité de conquérant du monde matériel, l'enthousiasme facile et changeant, la religiosité conservatrice, l'incuriosité intellectuelle, la sociabilité bon enfant, la peur des idées, de l'opinion, du vulgaire qu'en-dira-t-on. D'autre part, il a distingué lui-même six grandes familles d'esprit : le philosophe, le mystique, le sceptique, le poète, l'homme d'action, l'écrivain ; et il se trouve qu'en participant à plusieurs il n'appartient exclusivement à aucune d'entre elles. Il a de fortes caractéristiques, mais, pour attachantes qu'elles soient, elles ne sont pas assez organiques pour constituer un septième type moral, nettement défini. Aussi renonçons-nous à jeter sur les épaules d'Emerson un manteau de « représentant » ample, honorifique, et surtout facile à tailler.

Il serait plus près de la vérité de le déclarer précurseur. Mais là encore il convient de préciser. Celui qui est vraiment un avant-coureur précède un groupe compact et unifié : c'est un chef. Il a le fervent génie qui fond les aspérités individuelles, amalgame les aspirations communes, change un public aux mille têtes en une armée unanime. Emerson n'a point ce génie. Il suscita des admirations, des amitiés individuelles (amis qui durent prendre sur eux tout le rôle actif de l'amitié) ; mais il ne fit jamais école, ni de son vivant, ni depuis sa mort. Emerson, tout en ayant beaucoup des dons du précurseur, n'a pas la grâce spéciale qui fait chevaucher un homme — ou une mémoire — en avant de légions cohérentes, pénétrées d'un seul vouloir, animées d'une seule ardeur.

Un autre nom convient mieux à ce penseur impatient de logique, à ce poète inspiré, mais peu riche de verbe, à ce vaticinateur mesuré, à ce fondateur d'une charité radieuse de rayons lumineux et froids, à ce prophète d'une religion sans apôtres mais non sans adeptes, le nom d'annonciateur.

Annonciateur, Emerson le fut pour sa génération, pour son peuple, pour l'humanité entière.

I

Sa génération, celle qui arrivait à l'âge d'homme vers 1830, avait le malheur d'émerger au point mort de la longue et forte houle, qui, depuis l'arrivée des Pères Pélerins, avait soulevé et tenu haut les âmes. Rares sont les mouvements religieux qui atteignent cette puissance et cette durée. Le puritanisme américain ne se développa pas, comme il arrive aux religions, à l'encontre de formes traditionnelles nationales, en forçant les ais vieillis d'un cadre social. Par une fortune unique, l'idée religieuse, une fois l'Océan franchi, ne trouva plus à vaincre que des obstacles matériels. Elle posséda une terre neuve, quasi une autre planète, où verser peu à peu tout son contenu et produire tout son fruit. Ce qu'elle créa tout le monde le sait : une république, aujourd'hui la plus vaste, demain la plus puissante du monde, et, ce qui est plus encore dans l'ordre de l'inédit, un ordre social fondé sur des valeurs morales nouvelles ou hiérarchisées d'après une nouvelle échelle.

Or, la poussée spirituelle qui avait accompli ces grandes choses

perdait le don d'émouvoir et de féconder. Cette énergie naguère encore jaillissante, endiguée par l'habitude, canalisée par la convention, coulait morne, mécanique et glacée. L'autorité qui, à l'heure voulue, avait été inspiratrice et créatrice, était maintenant étouffante et tyrannique. D'après les historiens et les critiques américains, la décade 1820-30 fut la plus « pitoyable », le mot est de John Jay Chapman, qu'ait connue la Nouvelle-Angleterre. Et la résistance à toute innovation d'ordre spirituel avait quelque chose de tragique, car elle s'appuyait sur la conscience [1]. A cette oppression d'origine religieuse, il ne fallait rien moins qu'une réforme qui, philosophique, transcendantaliste ou décorée de tout autre nom, devait être de caractère religieux. Quand on pense à ce que la conscience, ce premier mobile des pères de la cité, représentait pour la Nouvelle-Angleterre, qu'on y ajoute le poids des bienfaits accumulés, qu'on se rappelle la vie religieuse grandissant en intolérance à mesure qu'elle perdait sa force de persuasion, on comprend que les jeunes esprits aient souffert comme le dit Lowel, « de dyspepsie physique et intellectuelle » ; que Tocqueville et Miss Martineau aient noté chacun de leur côté la tyrannie morale qui opprimait ce peuple d'hommes libres, et que, pour s'évader à tout prix, les bonnes volontés aient été séduites par les panacées les plus enfantines.

Toutes ces influences étaient décuplées chez Emerson par l'héritage moral d'une dynastie de pasteurs, par l'orgueil familial qui à leur insu animait les nobles femmes qui prirent soin de son enfance, par la formation ecclésiastique qui fut la sienne. Il fallut d'une part que l'étouffement moral fût devenu une torture ; il fallut d'autre part que l'énergie spirituelle de cet homme fût singulièrement grande, pour lui permettre de rejeter tout son passé, tout le passé d'une communauté étroite et rigide comme celle d'un ordre religieux et de se donner pour tâche d'annoncer « la vie idéale et sainte, la vie de la vie ».

A ses jeunes contemporains, il a rendu l'immense service de sauver ce qu'il y avait de plus précieux dans leur religion déclinante. Il tient le premier rôle dans ce qu'on a si justement appelé la laïcisation du puritanisme.

On a souvent raconté comment il se détacha de ses croyances

1. « C'était la conscience qui faisait de nous des lâches. » J.-J. Chapman.

premières. Son Journal permet de suivre ce détachement progressif. Dès l'âge de vingt ans il note qu'il est « aveugle à la théologie ». A vingt-quatre, il veut substituer aux stériles querelles des théologiens ce qu'il appelle les « passages de l'histoire de l'âme ». Les Écritures deviennent à ses yeux une page de la Bible de l'humanité. La prière n'est plus une supplication, mais une élévation, un mouvement spontané d'extase. Du Christ il ne laisse subsister que la beauté morale. Dieu devient non pas l'invisible roi, mais « l'invisible idée », et il ne trouve plus grand intérêt à la question de l'immortalité personnelle.

Telle fut la démarche, on voit combien rapide, de cet esprit. Maintenant ces lignes n'en rappellent que l'aspect négatif. S'il s'en était tenu là, il n'eût fait qu'une stérile mise au point. Mais les trois expressions publiques qu'il donne coup sur coup à sa pensée, — une écrite, *Nature*, 1836, son œuvre la plus logique et la plus artiste, et deux oratoires, sa conférence au club Phi-bêta-kappa, 1837, et son discours à la Faculté de Théologie, 1838, — apportent quelque chose de plus. Si professeurs, docteurs et théologiens attendirent le troisième coup pour s'émouvoir, les jeunes, jeunes par l'âge ou par la vie de l'esprit, comprirent qu'avait enfin retenti la parole de libération et de réconfort. Et, de fait, venait de commencer pour l'Amérique un âge moral nouveau, à bien des égards, l'équivalent d'une deuxième Réforme.

Pour n'être pas à sa naissance entourée de martyrs et de batailles, cette réforme n'en devait pas moins avoir des conséquences illimitées. Par nature, elle devait s'opérer non dans la pompe des conciles, ni dans l'ardeur des prédications à la foule, mais dans la retraite de l'âme individuelle. Là est son trait si neuf. Il est marqué dès le sermon qu'Emerson prononça dans son église au lendemain de son premier voyage, alors qu'il se demandait encore où il servirait le mieux les hommes en gardant ou en quittant le collet. Dès ce jour, et il ne semble pas qu'on ait assez attiré l'attention sur ce discours décisif, il proclame que la religion ne sera plus désormais une affaire de race, une question d'État, un intérêt pour ainsi dire fédéral (l'épithète est bien américaine) de tribu, de clan ou de famille, mais une affaire privée qu'il appartient à chacun, selon sa nature et selon ses lumières, de conduire au plus intime de son âme.

Le caractère éminemment individualiste du nouvel enseignement

apparaît là très net. Il contient toute la révolte du sentiment individuel contre la conformité superficielle (quand elle n'est pas hypocrite) contre la convention. Au rocher de la foi qui s'effrite et s'effondre il substitue le roc du caractère. Mille et une sont les phrases qui exaltent la valeur du moi. Les hommes « pensent la société plus sage que leur âme et ne savent pas qu'une seule âme, et leur âme, est plus sage que le monde entier ».

« Chaque homme est une création nouvelle : il y a une œuvre que nul autre que lui ne peut faire : il a une forme, un mode intellectuel qui lui est propre, un caractère dont les effets généraux sont tels qu'il n'en est point de pareil dans tout l'univers. »

« Il est impossible d'être trompé par un autre que soi-même. » Et, pour finir, puisque de son propre aveu il ne peut rien dire de plus énergique : « *Je suis impuissant à trouver un langage assez fort pour dire quel est à mon sens le caractère sacré de la personne humaine, dans sa pleine intégrité.* »

Ainsi, au moment où l'appui de la foi traditionnelle manque à la jeune génération, à qui manque par ailleurs la culture classique et le soutien de l'humanisme, Emerson lui crie : Courage ! Il lui révèle ses propres richesses intérieures. Il lui donne confiance pour l'immense tâche qui l'attend, celle de créer à son usage un nouveau monde spirituel, alors que leurs pères et leurs frères achèvent à peine la conquête et la mise en valeur de leur continent, de rivage à rivage.

Il est très remarquable que *Nature*, le grand essai d'Emerson antérieur aux *Essais*, ait porté sur ce sujet. Il avait déjà voyagé en Europe. Il savait quelle place tenait la nature dans la poésie européenne de son temps. Et pourtant j'incline beaucoup plus à penser que ce choix lui fut inspiré à son insu peut-être par la nature immense du nouveau monde qui constituait la grande force mystérieuse, où émergeaient non sans peine les cités et les États encore chétifs de l'Union. Alors que tout le monde conçoit cette force comme matérielle et en lutte avec la force matérielle de l'homme, il opère un renversement complet et dit : l'homme est une force morale et la nature est une force morale. Et par morale il n'entend pas spirituelle, mais de moralité. L'homme et la nature ne s'opposent pas. Tous deux ont pour terme le bien moral. L'homme ne vaut que par la confiance et l'abandon de soi aux impulsions de la nature.

Au sortir de leur calvinisme pessimiste, étroit et sombre, ces perspectives furent pour les jeunes contemporains d'Emerson une révélation et un éblouissement. Tous ceux qui, parmi cette génération, n'étaient pas absorbés par la conquête matérielle de leur continent, tous ceux qui avaient gardé l'amour du bien et le goût des idées, trouvèrent dans la doctrine américaine de la confiance en soi, de la *self-reliance* un nouvel évangile et en Emerson un guide et un annonciateur.

II

Si Emerson avait été seulement l'homme d'une génération, il ne présenterait plus qu'un intérêt historique. Tel n'est pas le cas. Il est un témoin éminent de sa génération : il lui apporta le message spirituel dont elle avait besoin ; mais par l'ampleur de sa pensée il embrassa son peuple entier. Car, de profondes influences le marquent comme étant l'homme d'un pays et d'une nation. Voyons sommairement en quoi il est Américain, en quoi son enseignement s'adressait à l'Amérique.

Rappelons la nuance particulière de son sens moral. Elle est nettement puritaine, non puritaine tout court, mais puritaine de la variété Nouvelle-Angleterre. Ce sens moral, il l'a hérité de générations de pionniers et de pasteurs. Il est énergique, scrupuleux comme dans la mère-patrie délaissée, mais il a quelque chose de plus digne, on dirait presque de plus sain et qui tient sans doute à ce qu'il avait plus agi, plus commandé et plus créé. Emerson insiste beaucoup sur la recherche de la vérité ; il dit et redit qu'elle importe avant tout, qu'elle se doit préférer au repos, à la considération, aux liens les plus forts de l'affection. On serait tenté parfois de lire dans ses lignes le souci qui est nôtre, celui de la vérité d'ordre critique et scientifique. Il n'en est rien. Il n'a pas la passion de la science, mais celle de la volonté. Il n'a pas la hantise de la vérité toute nue, mais celle de la vérité morale, c'est-à-dire la vérité que lui révèlent sa méditation, son parti-pris intime, la loi profonde de tout son être. Cette vérité se confond avec le bien moral. Elle se vérifie par ses fruits. Elle est agissante, formatrice du caractère : comme chez tous les mystiques, il y a chez Emerson un pragmatiste avant la lettre.

Nous avons vu combien ce sens moral pénétrait sa conception de la nature. Ce qu'il importe ici, c'est de marquer, et le plus nettement possible, combien son sens de la nature est lui aussi américain. Si vibrant et passionné que soit celui de Shelley, il y résonne toujours des voix de naïades et de dryades cristallines, chargées de musiques lointaines, mais qui ont passé par les livres. Si pénétrant et lucide que soit celui de Wordsworth, il garde trop souvent quelque chose de limité, de pauvre. Lui aussi a un arrière-plan moral et l'on ne peut oublier ce qu'il a donné à Emerson jeune. Mais les interprétations morales de Wordsworth, poète de la nature, sont ici hors de question. C'est cette nature même qui, manque d'horizon, d'espace et d'ampleur. Coleridge, lui, a été touché par le sublime des Alpes. Wordsworth interprète puissamment la nature, mais la nature étroitement encadrée qui est celle de l'Angleterre. Emerson, mieux doué verbalement, eût été un chantre accompli de la nature américaine. Tel qu'il est, dans ses vers à souffle court, dans ses proses fragmentaires et brisées (exception faite pour son magnifique premier livre *Nature*), court le sentiment très juste de la Terre, telle que la révèle l'Amérique, sans frontières, sans arrêt défini vers cet Extrême-Ouest plein de promesses et d'inconnu, avec cet illimité des plaines alors désertes et ce grandiose des lacs, des fleuves et des monts qui devaient donner à l'âme des Américains le désir inné de l'immense. Hawthorne et Thoreau ont diversement éprouvé l'attrait de la nature : ils conservent tous deux la mesure, la discrétion, parfois la monotonie de la nature propre à la Nouvelle-Angleterre. Le sentiment d'Emerson, moins local, moins précis, car il n'avait pas les mêmes yeux, va tout de suite à l'ensemble qu'il devine et pressent, et ce premier élan de la jeunesse, élan jamais retrouvé, lui donna une étonnante vision de la nature telle qu'elle se manifeste en Amérique.

La qualité américaine de son sens moral et de son sens de la nature était héritée, devenue instinctive. Il y eut aussi dans son américanisme un élément plus réfléchi. Si large qu'il fût dans ses idées, et si accueillant d'esprit, il n'eut rien d'un citoyen du monde. Dans une patrie en train de se constituer on est jalousement patriote. Emerson ne sépare pas dans sa pensée le développement de l'homme du développement de l'Américain. Comme tous ses concitoyens il croit que les conditions spéciales où sont placés les

Américains leur permettent de devenir des hommes d'un type éminent et c'est à son pays qu'il attribue la plus haute mission qu'il pouvait concevoir, celle de doter l'humanité de la religion qu'elle attend.

Des Américains Emerson possède encore le sens pratique à un degré surprenant chez un mystique. Il enveloppe de sollicitude l'homme pratique. C'est pour lui qu'il menuise patiemment les phrases concrètes de ses harangues, leurs images familières, parfois même vulgaires, et les formules concises et piquantes comme un dicton. Emerson est un gnomique. Il ne traite pas la vie de tous les jours de deuxième ou de troisième main, comme un gendelettre, un philosophe ou un reclus. Son existence s'est passée dans la même petite ville. Rien de plus transparent qu'une petite ville américaine après un long séjour, Concord a sauvé Emerson de bien des abstractions vides. De plus en plus, avec les années il délaissa les spiritualités gratuites de la spéculation philosophique pour les règles et les recettes vérifiables de la morale pratique, de la conduite de la vie.

L'intellectuel américain (*The American Scholar*) dont il a tracé le portrait au début de sa carrière est lui-même un homme pratique.

Par contre, ce qui est un peu surprenant chez un penseur dont les murs étaient tapissés de livres, et de livres lus, il trahit souvent qu'il lui reste, comme à tant de ses compatriotes, l'illusion que l'homme est simple, que le vaste monde est simple, et par suite que les problèmes que suscite l'adaptation de l'homme au monde sont aussi relativement simples. C'est ce qu'on pourrait appeler l'*idolum pedagogi*. Formé pour le ministère, Emerson en quittant la chaire pour l'estrade du conférencier ou la tribune idéale de l'écrivain est resté prêcheur et professeur. Il a gardé certaines déformations professionnelles. Il croit pouvoir démonter les esprits pour réparer la pièce faussée sans toucher au reste. Ce doux aveuglement des éducateurs-nés est celui d'Emerson, et c'est aussi celui de la généralité des Américains. Les Français ont été à même de le constater souvent au cours des deux dernières années.

Ils ont également remarqué chez les Américains le goût qui est le corollaire de cette illusion pédagogique, le goût d'enseigner lié d'ailleurs à un égal désir d'apprendre. Ce besoin de la charité intellectuelle, qui chez tant d'Américains mûris prend à nos yeux un caractère ingénu et touchant, Emerson le possède à l'extrême.

Quoi qu'il écrive ou qu'il dise, il a en vue l'enseignement à donner. Par là, il rappelle ces premiers penseurs grecs, volontiers sentencieux, à qui était échue — comme à lui-même — la tâche de laïciser la religion de leur temps.

Autre trait, qui se rattache aux précédents et qui saute aux yeux des vieilles civilisations comme les nôtres, c'est le sens passionné du renouveau. Au xxe siècle encore, tous les penseurs américains sont des encyclopédistes avec plus de fraîcheur que les plus authentiques des nôtres. Quand Emerson renonça à l'édification de ses fidèles, il élabora dans son *Journal* un programme qui embrasse tout le ménage des affaires humaines. « J'ai sans cesse le sentiment que toute notre organisation sociale — l'État, l'École, la Religion, le Mariage, le Commerce, la Science, — a été séparée de ses racines dans l'âme et n'a plus qu'une vie superficielle, une étiquette pour subsister... Régime quotidien, médecine, affaires, livres, relations sociales, tous nos actes, tous nos usages sont également séparés des idées, sont empiriques et faux [1]. » — Si l'on me permet une parenthèse, aux jours où j'étais écolier, je me pris d'un vif enthousiasme pour un Américain qui entendait tout changer depuis la manière de lever les impôts (il était unitaxiste suivant Henry George), jusqu'à la manière de respirer ou de faire son lit : ce cher ami, à qui mes vingt ans durent beaucoup, m'apparaît maintenant comme une généreuse caricature d'Emerson.

Dans la guerre mondiale aussi nous avons vu les effets divers de cette croyance des Américains en l'urgence et en la facilité d'un renouveau total.

Pour terminer cette énumération, je noterais encore comme distinctement américaines ces deux caractéristiques d'Emerson : une certaine réserve (qu'on ne trouve pas chez tous) et une certaine prédisposition à la bienfaisance. La première ne saurait se confondre avec la réserve de l'Anglais. Au *gentleman*, il est souverainement odieux de s'imposer. L'Américain, même bien élevé, n'a pas cette crainte. Sa réserve a un grain de hauteur : il n'est pas en chaire ni sur l'estrade assurément, mais d'après son attitude il a l'air de rester toujours sur la première marche. D'ailleurs il ne vous veut que du bien, et c'est par cette démangeaison de bienfaisance, devenue dans la crise du monde, une grandiose émulation du bien,

1. Traduit, par Mlle Dugard, dans sa thèse si riche de matière sur *Emerson*, p. 45.

qu'il convient de clore cette liste des traits proprement américains d'Emerson.

Nous n'avons relevé que les traits les plus persistants, confirmés par les événements récents. Si les parallèles littéraires n'avaient pas fait leur temps, on céderait à la tentation de dire que M. Woodrow Wilson est un Emerson à la Maison-Blanche. Mais non. Emerson avait les lèvres trop minces pour se permettre ce large et lumineux sourire. Il n'avait ni le sens juridique ni le sens historique que M. Wilson a montrés dans maints ouvrages. Mais il reste que le président a profondément le goût, le besoin d'enseigner. Ses divers messages, dont les premiers ont stupéfait les Alliés, M. Robert Herrick[1] les explique admirablement par le besoin qu'avait le Président — et le goût — d'enseigner son peuple. Et quand on l'entend dire : « Celui-là seul qui est à ses heures un visionnaire est capable de concevoir une haute espérance ou d'oser une entreprise hardie[2] » ; ou encore (page 90) : « Nous nous réjouissons de voir venir le jour où l'Amérique s'efforcera de *stimuler le monde* sans l'irriter », on retrouve dans sa chaude parole qui vibre même sur le papier la résonnance émersonienne. « Ce n'est pas de flatteries, mais de leçons dont ont besoin les masses », disait Emerson. Aux masses de la démocratie locale, il eût aussi bien substitué les masses populaires du monde. C'était dans l'esprit de sa nation et sa nation l'a depuis lors rendu manifeste.

M. Woodrow Wilson et l'élite de son peuple nous ont montré qu'ils avaient, en bons Américains, entendu les leçons d'Emerson et, s'il étaient si prêts à les saisir c'est que, personnifiant les aspirations permanentes de sa nation, Emerson avait été l'interprète inspiré de sa pensée profonde et l'annonciateur de sa future mission.

III

Tous les traits américains que nous venons d'examiner n'ont pas empêché Emerson de s'adresser par delà sa génération, par delà son peuple, à l'humanité entière.

1. *Revue de Paris*, 15 avril 1917, *Le Président Wilson et le Pacifisme américain*, trad. Garnier.

2. *Messages et Discours*, trad. par D. Roustan, Éditions Bossard, 1919, page 27 du vol. I.

Sa culture classique, entretenue toute sa vie par des traductions, avait été aussi sérieuse que celle de n'importe quel Européen. Mais, à travail égal, cette culture ne pouvait valoir à l'étudiant américain de 1820 les mêmes fruits qu'à un étudiant de la vieille Europe. Harvard assurément avait de bonnes traditions et maintenait de son mieux le goût du grec et du latin. Prises entre le puritanisme encore souverain et l'attraction d'un continent encore mal exploré à conquérir, les humanités désintéressées se frayaient dans la brousse américaine un étroit sentier. Le milieu n'était pas favorable. Traditions locales, aspirations nationales, atmosphère intellectuelle, tout portait d'un autre côté. Le déclarer n'est pas diminuer le mérite de son labeur personnel, au contraire. Il n'en reste pas moins que, si grande et sincère que fût l'admiration d'Emerson pour l'esprit de la civilisation gréco-romaine et (pour les temps modernes) italienne, française et britannique, il ne l'avait pas dans les moelles.

Sur ce point ses voyages en Europe ne lui servirent de rien. Aveugle aux couleurs, insensible à la grâce des lignes, sourd à la musique, poursuivant, une mince lanterne à la main, la recherche d'un Messie qu'il ne trouva ni à Rome, ni à Paris, ni à Craigenputtock, où Carlyle lui-même ne le satisfit qu'à demi, il revint plus convaincu que jamais que chaque Américain avait en son propre cœur la source du salut et que l'Amérique était destinée à donner au monde la révélation d'une « nation d'Hommes » (*The American Scholar*).

Ce détachement intime de la tradition civilisatrice européenne, que nous venons de surprendre chez un homme éminent, n'est pas un fait individuel. Malgré les efforts de Harvard dégagée des entraves puritaines, malgré les livres très étudiés parus en Amérique sur les chefs-d'œuvre grecs et latins, malgré les excellents instruments de travail dus à l'érudition classique des Américains, le goût profond, l'instinct vivace, la réminiscence ne se rencontrent chez eux qu'à état rare, exceptionnel. La tradition de l'Occident méditerranéen, eux non plus, pas plus qu'Emerson, ne l'ont pas dans les moelles. Il y a eu, il y a toujours moralement l'Atlantique comme fossé, et ce n'est pas en vain que la Bible, livre oriental, a supplanté l'*Iliade* et le *Phédon*.

Considérons la position morale et la position géographique de l'Amérique. Eloignée de nos pays qui gardent le nom consacré

d'Occident, éloignée de l'Orient extrême, mais par un océan tôt franchi, elle se trouve placée entre les deux hémisphères — l'européen, l'asiatique — non pour les séparer toujours, mais assurément un jour pour les réunir. L'heure venue, l'Amérique sera matériellement et moralement mieux préparée qu'aucune autre nation à servir de truchement à ces deux grandes moitiés du monde. Malgré les apparences adverses, l'Amérique, la dernière venue de la famille humaine, aura pour mission d'interpréter la vieille Asie à la moins vieille Europe.

Les obstacles qu'on y voit à présent sont éphémères au prix de ces vastes mouvements d'idées. Par contre les indices favorables se montrent, et pleins de promesses. Les femmes américaines cultivent mieux que de la curiosité, un intérêt sympathique pour les divers aspects de la civilisation japonaise. Étudiants chinois et japonais sont légions aux États-Unis. Si la Californie fait grise mine aux Asiatiques, le Massachussets accueille avec honneur leurs intellectuels et, deux années durant, se pressa aux conférences d'un Nippon chargé d'un cours de Civilisation japonaise. Autre signe, c'est l'Amérique qui édita richement les ouvrages de Lafcadio Hearn, les répandit, préludant ainsi, en faisant connaître ce citoyen du monde, ce fin lettré hanté par le haut désir de voir moralement se pénétrer l'Orient et l'Occident, à sa grande tâche d'intermédiaire, d'interprète et d'éducatrice de l'humanité intégrale.

Dans cette direction lumineuse, Emerson a marché lui-même, une fois de plus ouvrant la voie.

Le détachement de l'Europe et de ses traditions civilisatrices, naturel à ses compatriotes, Emerson l'a renforcé, systématisé par l'enseignement de son individualisme. Il a exprimé là les convictions profondes de son peuple. Ce qu'il a perdu à couper les ponts avec le passé, nous y sommes très sensibles en France, peut-être trop sensibles. Nous ne voyons pas assez ce qu'il y a gagné, en fraîcheur, en jaillissement original, enfin en offrant un accueil plus franc, plus ouvert, sans futilité de dilettante, aux sages et aux poètes de l'Orient. Il n'est retenu par aucun préjugé méditerranéen, par aucun vestige de scrupule chrétien. Visiblement il met ces poètes, ces sages et ces prophètes sur le même plan que ceux de l'Europe.

Peu importe qu'il manque d'érudition, qu'il distinque insuffi-

samment les doctrines du brahmanisme et les leçons du Bouddha. Le saisissant, c'est que dans ses vers du *Parc*, il aboutisse à chanter le nirvana des Asiatiques. Était-ce une simple rencontre? une rêverie sans support de poète qui se dépasse? Assurément non. Son mysticisme, son idée de l'homme, énergie morale, conçu comme partie et membre de la Nature, énergie morale, sa doctrine de la compensation des qualités et des défauts, des douleurs et des joies, toute cette suite de pensées le rapprochait étrangement des bouddhistes.

Et ce n'est pas une boutade poétique, mais l'aboutissement de longues méditations qu'il faut lire dans cette formule de quatre vers :

> Et pourtant là-bas parlait la montagne violette,
> Et pourtant là-bas disait ce bois ancien
> Que le Jour ou la Nuit, que le Crime ou l'Amour
> Conduisent toutes les âmes à l'ultime grand Bien.

M. Woodbury, dans son *R. W. Emerson*, dit que le grand public s'accorde pour trouver le secret d'Emerson dans son poème *Brahma*. Le sens critique des doctes n'a pas déterminé ce choix, mais l'instinct populaire américain. Il y a dans ce curieux détail, une singulière confirmation des vues émises plus haut sur l'aptitude des Américains à comprendre l'Orient, à le rapprocher de l'Occident, à travailler ainsi dans l'avenir (quand sera passée la congestion d'individualisme dont ils souffrent encore et un peu par la faute d'Emerson) au salut commun de tous les hommes qu'a passionnément cherché et intensément annoncé le prophète de Concord.

CHARLES-MARIE GARNIER.

LA VIE RELIGIEUSE AUX ÉTATS-UNIS

d'après les notes de voyage de Jean REYNIER

BOURSIER DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS (FONDATION KAHN)

tué à l'ennemi le 21 juin 1915 à Ranzières (Meuse)

NOTE EXPLICATIVE

L'évolution du christianisme peut être considérée comme une suite de conflits et de compromis entre deux tendances opposées : l'une, sous les noms divers de socianisme, déisme, unitarisme, modernisme, est une tendance à perdre de vue les personnes de la Trinité ; l'autre, au contraire, est une tendance à faire ressortir le rôle du Fils et le rôle du Saint-Esprit, le miracle de la Rédemption et les mystères de l'inspiration. La première de ces tendances, qui prend corps dans diverses sectes protestantes, n'est pas absente de l'Église romaine : aucune enquête ne serait plus féconde que l'analyse des dégradations du dogme catholique chez des catholiques pratiquants, déistes à des degrés divers sans le savoir et aussi sincères à se juger catholiques qu'un unitaire de Boston l'est a se croire protestant. Mais pour contrebalancer cet ordre de recherches qui laisse l'impression d'un christianisme fluide et prêt à se fondre en humanisme, il importe d'observer d'autre part les faits religieux où survit une foi vivante en l'action efficace des trois personnes divines. Les occasions abondent d'étudier la foi en Jésus Rédempteur ; mais plus rares sont les occasions d'étudier la foi en l'action du Saint-Esprit. Or, c'est elle, précisément, que *Jean Reynier* s'est attaché à observer lors de son enquête sur la religion aux États-Unis, et telle est l'originalité et la fécondité de ce point de vue que — bien que ses amis n'aient retrouvé que quelques fragments de ses impressions, — il importe de les recueillir et de les publier.

Préparé, par ses études sur le monachisme, à saisir la continuité de la vie mystique, Reynier aperçut le lien entre le mysticisme médiéval et le

mysticisme moderne, d'une part dans les réveils religieux, d'autre part dans les communautés survivantes des « Shaker » ; et tout de suite, dans ces phénomènes types, aussi bien que dans la vie des Églises américaines en général, le fait qui le frappa comme essentiel, fut précisément celui qui avait déjà vivifié le christianisme primitif et les courants réformateurs ; ce fut le rôle attribué au Saint-Esprit par les théoriciens comme par les fidèles. Il écrit à un ami : « ce qui me touche le plus, la multiplication des sectes, est déjà du passé, de l'histoire. Et, là encore, j'avais quelques illusions. J'y travaille cependant parce qu'il y a là un réalisme du Saint-Esprit qui est une chose étonnante ».

Du livre de Bradley sur les réveils[1], paru en 1819, c'est le passage suivant qu'il copie : « Depuis les jours des Prophètes et des Apôtres, les serviteurs de Jésus, dans tous les temps, ont témoigné de la descente de l'Esprit et de son action sur l'humanité. Depuis 1790, il n'est presque pas d'État d'Amérique qui n'ait reçu la bénédiction d'un réveil. » Et du même ouvrage il extrait de caractéristiques détails sur le réveil de 1819 à Acworth, New-Hampshire : « Dans une école du quartier de l'Ouest, un cours régulier d'instruction biblique fut organisé. Chaque semaine des questions étaient proposées et une soirée par semaine était réservée à leur discussion. Les réponses à ces questions étaient demandées en langage de l'Écriture... En cherchant les réponses à leurs questions, ils (les étudiants) sentaient un désir croissant de connaître davantage les vivants oracles de la Vérité divine. Aux moments disponibles... on prenait la Bible... Un jeudi soir, le 14 janvier 1817... se produisit une scène mémorable... L'assemblée en un instant devint « une petite Pentecôte ». La première question qui fut posée à une jeune femme de vingt ans, était : « Qu'est-ce que la régénération ? ». Elle se leva, essaya de répondre, et chavira sous le poids d'un esprit blessé. La suivante fut appelée mais fut incapable de répondre pour la même raison. Pour la troisième, il en fut de même, et, en quelques minutes, toute l'école (environ 26 personnes), fut submergée dans un flot de douleur pénitente. Un cri : « Comment puis-je vivre ? Que ferai-je ? etc... » Le maître est atteint par le même trouble. Un jeune homme, se levant, dit : « Laissez-nous prier... » Les voisins viennent... On prie de nouveau... ; la soirée finissant, on propose de se retirer ; mais les étudiants refusent unanimement d'abandonner la maison ou de se séparer. Il faut insister... Conférence, meeting général le lendemain. Vaste assemblée. La semaine suivante, à la conférence hebdomadaire, chaque élève dut lire un passage de la Bible, psaume ou hymne « décrivant son état d'esprit ». Extension de la première scène : tous les passages lus (136e et 51e Ps.) étant la contrition et la régénération, « the work spread powerfully ». Dans le récit du réveil de Salisburg (New-Hampshire) Reynier relève le cri d'une petite fille de douze ans : « Oh ! que

1. *Accounts of « Religious Revivals » in many parts of the U. S. from 1815 to 1818*. Collected from numerous publications and letters from persons of piety and correct information, by Josuah Bradley. A. M. Albany. Printed by G. J. Hoomis and C°, 1819.

de temps précieux j'ai perdu dans les vanités! Comment le Seigneur pourra-t-il avoir pitié d'une aussi grande pécheresse! » Un des passages les plus caractéristiques qu'il extrait de Bradley est celui qui fait ressortir le conflit entre la tendance des réveils à exalter le Saint-Esprit, et la tendance à l'unitarisme des libéraux de 1815. « A Pawtuket, le réveil convertit un grand nombre de personnes d'une haute situation sociale, qui avaient jusque là dédaigné la religion du cœur et cherché leur appui dans la rectitude de leur conduite ou mis leur confiance dans l'Universalisme, le Déisme et autres erreurs. »

C'est encore le rôle du Saint-Esprit que Reynier relève dans les descriptions de réveils américains écrites en 1832 pour le public anglais par le Révérend Calvin Cotton : « La grande masse des plus vénérables ministres américains, dit Cotton (Préface, xi,) croient que les réveils sont l'œuvre du Saint-Esprit, aussi fermement qu'ils croient que la Bible est son œuvre. » « De nombreuses conversions d'âmes à Dieu s'ensuivent par dizaines, par cinquantaines, par centaines, selon le degré de puissance de la Visitation. » (Chap. i, p. 1.) « Un réveil peut se définir : la multiplication de la puissance de la religion sur une communauté, lorsque l'Esprit de Dieu éveille les Chrétiens à une foi et une énergie spéciales et amène les pécheurs au repentir. » « A l'origine, le caractère habituel des Réveils était une descente de l'Esprit de Dieu sur une communauté, à l'improviste, semble-t-il, sans qu'elle eût été implorée. » Tantôt « c'était comme un son venu du ciel, comme un souffle de vent violent qui terrassait presque instantanément, avec une irrésistible majesté religieuse, les esprits de toute une communauté... ; (tantôt ... c'était comme une douce et faible voix qui s'insinuait insensiblement et secrètement en de nombreuses âmes, dans des cas en apparence isolés et des circonstances variables selon chacune.., jusqu'à ce que quelque date d'assemblée religieuse publique fournît l'occasion naturelle d'échanges de sympathie et engendrât une irrépressible communauté d'émotion, où tous sentaient que Dieu était au milieu d'eux par l'action spéciale de son Esprit (ch. i) ».

Les travaux de Reynier sur le monachisme l'avaient préparé à des rapprochements entre le rôle colonisateur des communautés mystiques dans les grands défrichements au Moyen Age, et celui qu'elles jouèrent plus tard dans le peuplement de l'Amérique. Rien de plus fécond, pour qui voudrait poursuivre ses recherches, que le parallélisme qu'il établit entre la vie religieuse et la colonisation. « La grande époque des revivals, écrit-il au même ami, est intéressante comme tout ce qui touche à la marche vers l'Ouest. J'ai vu, par exemple, des ébauches d'études sur l'organisation des premiers établissements et la vie légale spontanée des pionniers, qui sont très curieuses. »

Dans le livre de Calvin Cotton, il relève cette remarque que « l'égalité de niveau dans l'état de la société », la petitesse des communautés, les reunions religieuses hebdomadaires, le thème constant des sermons sur le besoin de régénération et l' « action spéciale » du Saint-Esprit dans l'œuvre de la conversion, « la croyance commune à la fonction propre de l'Esprit »,

l'attente commune des conversions conçues comme le véritable effet de son action, étaient autant de circonstances favorables au succès des réveils.

La mise en relief du rôle du Saint-Esprit dans les phénomènes religieux qui accompagnèrent le peuplement de l'Amérique n'offre pas seulement un intérêt historique et sociologique : elle a un intérêt d'actualité. Elle illumine la curieuse évolution vers le spiritisme qui semble être un des caractères de la religiosité contemporaine aux États-Unis. A propos des Shakers, Reynier écrit dans une lettre :

« Je vois déjà mes journées s'envoler et il ne me reste pas énormément de temps pour un petit travail que j'ai entrepris sur les sectes religieuses communistes, et notamment sur les Shakers. Je voudrais cependant me documenter assez bien sur ces derniers qui sont une secte de célibataires, hommes et femmes, communistes, qui ont déjà cent trente ans et plus d'existence aux États-Unis, et constituent une tentative de monachisme chrétien sectaire très curieux pour moi. Je suis en train de négocier une visite assez détaillée d'une de leurs communautés dans l'Ohio par l'intermédiaire d'un personnage qui s'est constitué leur historien et qui a donné à la bibliothèque de New-York une collection complète de documents sur eux, où je suis en train de fouiller. Le rôle qu'ils ont joué à la naissance du spiritisme est aussi très intéressant et a été l'occasion de phénomènes religieux collectifs qu'on aurait dû recueillir depuis longtemps. Si j'en avais le temps, je tâcherais de me renseigner aussi sur les revivals américains, question connexe, surtout celui de 1800; la notion du Saint-Esprit et ses fonctions y revêtent des formes étonnantes. »

Les impressions de Reynier sur la religion américaine ont pris corps sous une forme moins fragmentaire, quoiqu'encore incomplète, dans un passage de son rapport au Recteur de l'Université de Paris sur son voyage autour du monde. C'est là que l'on saisira le mieux le jet de sa pensée et la richesse de son point de vue. Ce passage se termine par les mots suivants que nous reproduisons ici pour que l'on sente dans quel esprit de sincérité et de respect Reynier travaillait : « *Bien que j'aie été assez long*, écrit-il, *je m'excuse d'avoir été trop obscur et d'avoir présenté mes conclusions de façon un peu grosse.* Mais vous avez sans doute entendu quelle était mon intention et ce que je me suis proposé de bien voir, sans parti pris dédaigneux, et même avec quelque sympathie pour ces aspects dramatiques et respectables de la conscience humaine. »

Henry Bargy. (Septembre 1919.)

EXTRAIT DU RAPPORT DE JEAN REYNIER

Dans un livre publié en 1902, sur *la Religion dans la Société aux États-Unis*, M. Bargy[1] a présenté avec beaucoup de talent un lumineux tableau de la vie des Églises. Les conclusions auxquelles il arrive sont fort intéressantes par elles-mêmes et par les faits qui les supportent. Si nombreuses que soient les Églises et les sectes aux États-Unis, elles ont des caractères communs, qui sont des caractères nationaux. La plus internationale des Églises, le catholicisme, y revêt elle-même ces caractères. On sait d'ailleurs que ce catholicisme y a gagné le nom d'américanisme, et que ce nom désigne en Europe des tendances dogmatiques et pratiques qui n'ont pas toujours eu l'approbation de l'autorité pontificale. Les Églises d'Amérique sont animées d'un esprit positif, c'est-à-dire qu'elles ont plus de souci de l'homme que de l'inconnaissable ; elles négligent le surnaturel, se montrent accommodantes sur le dogme, qu'elles réduisent, et ne prêchent presque pas. Si bien que les laïques ont accès à la prédication, et que la frontière s'efface entre le prêtre et les fidèles. En revanche, elles s'occupent de la morale, de l'action morale. La Société pour la culture morale du Dr Adler représente comme le modèle où tendent les autres Églises : plus de dogmes ; la communion des âmes se fait, non pas dans les croyances qu'on professe, mais dans la volonté de pratiquer. Cet esprit positif se complète d'un esprit social ; ils se développent l'un par l'autre. On se soucie plus de l'humanité que de soi ; le progrès humain importe plus que le salut individuel. Le christianisme devient une mutualité ; les institutions paroissiales sont des clubs, des coopératives ; les pasteurs sont des hommes d'action, des gens d'affaires. De ce double caractère résulte cette paix religieuse que les Américains opposent volontiers à nos querelles :

1. Alors assistant au Département français de Columbia University, aujourd'hui Chef du Département français au Normal Collège (jeunes filles) de la ville de New-York, M. Bargy est un de ceux qui font le plus et le mieux pour donner à la langue et à la culture françaises la place que nous voudrions lui voir occuper dans l'éducation américaine. Je ne saurais dire ici tout ce que je lui dois, et l'inépuisable complaisance qu'il a eue pour moi pendant mon séjour à New-York. Tous ceux qui ont eu l'occasion de s'adresser à lui savent de quel dévouement il est capable. Son aide m'a été précieuse dans la question spéciale dont il s'agit ici.

paix entre la religion et la science [1] ; paix à la Bible ; paix entre la morale et les métaphysiques ; et surtout paix entre les Églises. Non seulement les Églises vivent en paix, mais unies par l'esprit national, unies par la morale, elles le sont encore, de façon plus visible, dans l'action sociale, éducatrice et civilisatrice. Là, elles ne sont plus rivales, elles collaborent ; et ces institutions communes, réagissant à leur tour sur les groupes qui y sont associés, tendent à les unir plus étroitement encore. Si bien que l'esprit de variation, s'il fut jamais à l'œuvre, s'est changé en une évolution qui rapproche au lieu de désunir.

Lorsque M. Bargy se demande d'où vient le mouvement qu'il décrit ainsi, on s'attend bien à lui en voir chercher la source dans la pensée unitaire et transcendantaliste. La pensée de Channing et d'Emerson se survit en effet dans ces traits des Églises américaines. Mais il va plus loin. Par delà la mystique pratique d'Emerson, et le solidarisme de Channing, c'est dans les premières colonies qu'il trouve, à la vérité sous forme d'instincts, sans conscience claire, mais déjà dominantes, les premières tendances positives et sociales qui feront de cette poussière de sectes la religion américaine.

C'est sur le plan fourni par l'étude de M. Bargy, que j'ai conduit tout d'abord ma propre enquête. Ce procédé me paraissait d'autant plus sûr que j'avais par ailleurs gagné une autre impression, tant sur l'histoire que sur l'état actuel de la vie religieuse des États-Unis

Parmi les faits qu'il met en lumière, un des plus importants est l'existence de ce qu'il appellerait volontiers les organes de la religion américaine, c'est-à-dire les *institutions d'entente collective* comme la Conférence religieuse (annuelle) de l'État de New-York, qui réunissait en 1900 les représentants de dix sectes, y compris des Juifs; la Société de l'effort chrétien, avec trois millions et demi de membres appartenant à treize confessions évangéliques ; la Fédération des Églises et des travailleurs chrétiens de New-York,

1. Je ne reviendrai pas sur ce point en particulier. Aussi signalerai-je dès maintenant que les écoles publiques américaines sont fréquemment attaquées par la presse catholique pour certains points de leur enseignement : et que bien des conflits s'élèvent, dans les universités privées surtout, sur la liberté de la pensée et de l'enseignement. Sans doute l'Université Columbia ne renoncerait plus aujourd'hui aux services d'un grand chimiste parce qu'il est unitarien : mais l'Université de Princeton, pour n'en citer qu'une, a montré une certaine raideur de jugement en des circonstances récentes.

qui tend à répartir les quartiers surpeuplés de la ville entre les diverses églises de quelque confession qu'elles soient; etc. Je me suis efforcé d'en étudier le nombre, le développement, le sens, et l'état actuel. Ce sont des institutions qui ne sont pas toujours récentes, dont plusieurs sont mortes déjà plusieurs fois pour renaître à nouveau, mais dont les Américains semblent attendre beaucoup. J'en prendrai pour preuve ce que disait M. Georges J. Bayles[1] dans un article intitulé *American Ecclesiology*[2] : « l'ère de la différenciation des Églises semble se clore, et celle de l'absorption, de la concentration et de la consolidation semble s'ouvrir Le concept de l'Église étrangère à toutes les autres, et isolée, est certainement en train de faiblir, cependant que croît de plus en plus l'idée de l'adaptation des Églises au milieu social. » « Je songe, continuait-il, aux récents développements qu'ont pris dans diverses régions du pays les Fédérations d'Églises, et à la mise en pratique de l'idée de la « paroisse coopérative ». Ce sont là des faits « qui sont destinés, je crois, à avoir une profonde influence sur la structure et les fonctions de nos organisations ecclésiastiques ». Il ajoutait qu'il croyait, pour ces raisons, le moment venu d'organiser l'étude positive des institutions ecclésiastiques américaines et de coordonner les principes juridiques du statut civil des Églises aux États-Unis; il s'y est essayé lui-même dans son enseignement et dans ses ouvrages.

Mais si l'on ne peut manquer de reconnaître à ces faits une grande portée, il importe pourtant de bien les entendre, et ne pas se laisser tromper par l'analogie des titres. Tout d'abord entre les Fédérations d'Églises, il y a lieu de distinguer. Le lien n'a pas la même force dans toutes. L'entente sur une forme commune de culte public dans les églises non-liturgiques est un fait plus important que l'établissement d'un service commun entre évangéliques, catholiques et juifs à la Conférence religieuse de l'État de New-York, ou le service commun en usage sur les paquebots. L'union des groupes méthodistes du Sud et du Nord, ou des groupes presbytériens correspondants, qu'avaient séparés la guerre civile, a plus de portée que les conférences des religions libérales tenues à Saint-

1. Prize lecturer on the civil aspects of ecclesiastical organization in Columbia University.
2. Dans l'*Annual Report* of the American Historial Assoc. for the year 1900, Washington, 1901, 1, 127, sqq. — Cf. du même auteur: *Civil church law cases to illustrate the civil status of American churches*, 1900, New-York, Civil church Press.

Paul ou Saint-Louis. L'union des églises méthodistes telle qu'elle s'esquissait au Congrès international de Toronto en 1911, est un fait plus considérable que la National Federation of churches qui réunissait pourtant en 1906 à New-York 500 délégués représentant 18 millions de communiants. Il faut surtout se garder de confondre les fédérations d'Églises avec des mouvements temporaires, comme les conférences libérales déjà signalées, et à plus forte raison comme le Parlement des Religions. Enfin, il est nécessaire de faire toujours une place à part à l'Église catholique, et de ne point s'exagérer la profondeur d'une tolérance qui n'est souvent qu'une mode, quelquefois une pure affectation.

En ce qui concerne les protestants, il n'est guère douteux qu'il reste dans plusieurs associations et dans des sociétés secrètes comme l'*American protective Association* et ses similaires, beaucoup de l'anti-catholicisme des anciens *Native Americans* et des *Know Nothing*. Le développement de la propriété ecclésiastique catholique qui inquiétait les « Know Nothing » en 1854, et les méthodistes en 1873, est un des arguments les plus fréquemment présentés en faveur de la taxe sur les propriétés d'Église. A mesure que devient plus actif le mouvement, doctrinaire et populaire à la fois, de la « Single Tax », la question de l'impôt sur les biens ecclésiastiques se précise aussi, et avec elle s'annonce le retour du conflit périodique. Enfin, pour s'en tenir à ces indications, les grands mouvements de prédication évangélique, comme le méthodisme, se heurtent souvent aux missions catholiques, et on a vu plusieurs fois les conflits s'envenimer[1]. On ne s'en étonnera pas si l'on songe que les statistiques (d'ailleurs médiocres) des Églises aux États-Unis révèlent un parallélisme marqué entre les progrès des uns et des autres.

Si l'on considère l'Église catholique en elle-même, il convient aussi de ne pas se faire illusion sur les transformations de sa politique traditionnelle. L'accommodation au langage à la mode, une large participation aux œuvres sociales, de civilisation et d'éducation, le caractère national, et une certaine indifférence dogmatique, sont compatibles avec la volonté d'expansion, et la lutte. La croissance de l'Église catholique dans l'ensemble des États-Unis et dans certaines régions déterminées (croissance de

1. Notamment à propos de l'intention manifestée par l'Union des Églises méthodistes de prendre le titre d'*American Catholic Church*.

l'Église séculière et des ordres religieux), sur laquelle on a souvent attiré l'attention du public européen, et que M. Carroll, rapporteur du Census des Églises en 1890, qualifiait de « phénoménale », lui a donné une force dont elle peut user. Le succès de ses écoles primaires paroissiales, gratuites ou payantes [1], celui de ses écoles secondaires [2], de ses collèges [3] et universités [4], celui surtout de ses très nombreux pensionnats de jeunes filles [5] lui permettent de reprendre, à ce moment même, avec force, la campagne contre les écoles publiques, la réclamation d'une part des fonds publics destinés à l'enseignement privé [6], et de l'introduction d'un enseignement religieux catholique dans les écoles publiques. En face de la participation du clergé catholique aux Congrès des églises libérales, il faut signaler l'extension des sociétés mi-secrètes comme les *Knights of Columbus*, les *Catholic Knights of America*, ou les grandes Fédérations comme l'*American federation of Catholic Societies*, ou encore la *Catholic Church Extension society in the U. S.*; l'organisation des régiments catholiques (garde nationale). A côté de la part qu'il a pu prendre dans les paroisses coopératives, ou dans d'autres manifestations collectives [7], il faut mentionner la campagne violente menée contre la *Young Men's Christian association* suspecte de viser à « décatholiciser » ses adeptes. Les orateurs catholiques offrent des exemples caractéristiques de la même opposition entre les nécessités du moment et la volonté d'expansion. De là, comme chez l'évêque de Saint-Paul, les initiatives les plus libérales et les mots d'ordre les plus combatifs ; on proclame la séparation des questions politiques et religieuses, et on insiste sur les succès catholiques dans la politique, la conquête des hautes fonctions. On ne s'étonnera pas que sous les formules louangeuses à la mode, les écrivains non catholiques laissent percer leurs inquiétudes ; qu'ils se souviennent de la facilité avec laquelle « les politiciens ont appris déjà à apprécier

1. Aux 4.000 élèves qu'elles avaient en 1840 dans le district de Manhattan à New-York, elles en ont ajouté 48.200.

2. Quelquefois confiées aux Frères des Ecoles chrétiennes, qui ont la plupart des écoles élémentaires.

3. Très nombreux, et en nombre croissant ; appartiennent en général aux Jésuites.

4. Une grande université s'établit, sous la direction des Jésuites, à New-York même, la Fordham University.

5. Si curieusement adaptés aux mœurs américaines.

6. Dont les privent des articles constitutionnels dans plusieurs États.

7. L'Exposition de la Child Welfare Society dont il est parlé plus loin, par exemple.

la valeur du vote catholique » ; et qu'il leur arrive de regretter qu'à la faveur de l'esprit de tolérance ou de sa force politique, l'Église catholique ait réussi à briser la tradition américaine de la « Church tenure », où l'Église est administrée par des trustees laïques, au profit de l'autorité épiscopale devenue légale sous le nom de « Corporatio sole[1] ».

Il y aurait lieu de faire voir pour les Juifs comment l'immigration récente a renforcé l'élément religieux conservateur ; on pourrait ainsi donner à l'activité des libéraux sa véritable portée.

Enfin, il faudrait montrer que l'église épiscopalienne, les presbytériennes, qui se recrutent dans les milieux riches ou aisés, les luthériens d'origine allemande n'ont pas la même position dans les Fédérations que les autres églises évangéliques. L'Église épiscopalienne en particulier marque volontiers sa faveur aux missions méthodistes ou populaires, mais elle est bien éloignée d'une fusion avec les autres églises réformées. Elle garde une grande part de rites, possède un parti ritualiste, et il s'y manifeste, comme dans l'Église d'Angleterre, une tendance à la conversion au catholicisme.

Mais il ne suffit pas de montrer les limites de la tendance à l'unité signalée par M. Bargy sous le nom de religion américaine, et de révéler les forces antagonistes ; d'indiquer comment il est nécessaire de distinguer entre les institutions communes aux diverses confessions ; il faut maintenant critiquer le sens et la portée de ce qu'il appelle *l'esprit social* et *l'esprit positif*.

L'esprit positif se manifeste par la préoccupation morale dominante, et l'affaiblissement du souci dogmatique. Pour juger exactement certaines de ces préoccupations morales, il serait nécessaire de mesurer la part de traditions religieuses et même de superstition (la violence de certaines réactions excuse l'usage du mot) qui y subsiste. On pourrait prendre comme exemple les deux grands mouvements : l'antialcoolisme et la campagne pour le respect du dimanche[2], qui est, on le sait, différent du repos hebdomadaire.

1. L'histoire de cette conquête légale de l'Église catholique aux États-Unis est un des plus intéressants chapitres de son histoire dans ce pays, et aussi l'un des plus importants. Il n'existe point de travail critique sur la matière. Mais on connaît assez bien l'activité de Mgr. Hugues, évêque de New-York, dans cette question.

2. C'est dans l'Ouest (Californie et Washington) qu'il m'a été possible d'étudier le mieux le mouvement antialcoolique. Le rôle prépondérant y est joué par des associations *féminines*.

Quant à l'affaiblissement du souci dogmatique, est-il quelque chose d'aussi purement américain que le pense M. Bargy, comme le pensait déjà Boutmy? Il me paraît tout à fait comparable, et parallèle, à celui dont nous sommes témoins en Europe. Dans les prêches congrégationalistes de Londres, il n'est pas rare de voir sortir d'un verset de la Bible un sermon spencérien. La tolérance dans l'interprétation biblique n'est pas américaine ; on montrerait même que l'attachement à la lettre y a duré plus qu'ailleurs, témoins les singuliers et nombreux systèmes de computation chronologique et d'interprétation prophétique et apocalyptique qui ont créé, au cours du XIXe siècle, les différents groupes adventistes. Le dogme résiste. La réforme du credo presbytérien, même sur le point particulier de la prédestination qui était le plus anciennement atteint[1], a en somme échoué, et il ne se passe guère d'Assemblée presbytérienne générale, sans qu'il y ait un cas d' « *hérésie* » (chez les pasteurs, s'entend) à juger. Il n'est pas insignifiant de remarquer qu'en mai 1911 c'était le président même de l'*Union Theological Seminary* de New-York qui était traduit à la barre dogmatique. En février de la même année, le *Board of Education* de l'Église des Mormons excluait trois professeurs d'Université (l'un professeur de biologie, l'autre de psychologie, le troisième de pédagogie), pour *hypercritique* appliquée à l'Ancien Testament !

Pour l'Église catholique, l'indifférence dogmatique s'explique parce qu'elle n'avait pas, jusqu'à ces dernières années, des institutions comparables à celles qui, dans les pays Européens, perpétuent la tradition des études de théologie. Mais, à mesure que se consolide l'édifice du catholicisme américain, ces organes se créent. La première faculté de l'Université catholique de Washington a été la faculté de Théologie. Les séminaires se multiplient, et le développement de la dogmatique se fait sentir dans les publications populaires (Catholic mind pamphlets) et la multiplication des dévotions particulières : culte des saints, du Sacré-Cœur, multiples aspects du culte de la Vierge, etc.

L'esprit social s'exprime par de nombreuses institutions, dont j'ai pu moi-même apprécier la grande valeur civilisatrice. Mais, si nous les examinons du point de vue de la vie religieuse, ces insti-

1. Comme on le voit dans l'étude du revival de 1801 en Kentucky.

tutions nous apparaissent comme des moyens de durer, de vivre, plutôt que comme l'expression d'une tendance réfléchie et profonde. On gagne les corps, pour gagner les cœurs. Nous ne voulons pas dire qu'il y ait hypocrisie ou machiavélisme : qu'il s'agisse des Églises protestantes ou catholiques, le caractère social profond de ces institutions exclut une pareille interprétation. On comprendra mieux notre pensée, si nous disons que la rivalité des Églises les pousse à l'action, autant que les besoins qui se laissent constater les y appellent. Ainsi l'Église épiscopalienne de S. Mark à New-York, et une autre à Boston, ont pensé lutter contre les progrès de la Christian Science, et des sectes similaires, en les imitant de leur mieux, dans les limites de leurs traditions, et en établissant ce qu'on y appelle les « Emmanuel healing services ». Les « *œuvres* » américaines doivent être rapprochées des œuvres semblables, patronages, ouvroirs, cercles, qui existent en France dans les paroisses des villes industrielles. Que les américaines soient plus puissantes, plus actives, plus riches, plus tumultueuses, cela tient pour une part au tempérament national, à la rivalité, et surtout à ce que les besoins à satisfaire sont plus pressants. L'immigration a créé, dans les villes de l'Est et du Centre, des difficultés sociales, qui appelleraient plus d'activité encore : et si les Églises peuvent y travailler sans se heurter, c'est qu'elles ne font encore qu'une partie de la tâche, et qu'il reste de la place à leur côté.

Pour en venir à notre point le plus important, disons qu'à côté de certaines tendances positives, au-dessous et au travers des efforts sociaux, persistent, dans les sectes évangéliques, pour ne prendre qu'elles, des éléments proprement religieux. Sans doute, nous ne les trouvons plus dans les Sociétés de culture morale : mais ces groupes ne sont qu'une infime minorité, bien que minorité active et intelligente. Déjà les Églises unitaires sont fréquemment saisies du besoin de rites auxquels normalement elles s'efforcent de suppléer par des formes sociales. Le mouvement d'Oxford s'est prolongé dans l'Église épiscopalienne des États-Unis avec un succès inattendu ; le ritualisme y fait des progrès sensibles ; les conversions au catholicisme y sont assez nombreuses pour frapper l'opinion [1] ; et on y voit surgir des institutions ascétiques comme les retraites pour ecclésiastiques et laïques, ou

1. Scannell O'Neill, *Distinguished converts to Rom in America* ; 1 vol., 180 pp., Saint-Louis.

comme cette « fraternité monastique », instituée dans l'Église protestante épiscopale du diocèse de New-York, en 1894, par l'Évêque Potter[1]. La plus caractéristique, à mon sentiment, des Églises évangéliques d'Amérique, la plus nombreuse, celle où les tendances à l'union se manifestent le plus fortement[2], où la séparation du prêtre et du laïque est le moins sensible, l'Église méthodiste, ne discute guère les credo, c'est vrai En cela, elle est fidèle à la forme que lui donna Wesley. Mais si elle n'a pas un système doctrinal compliqué, on ne peut pas dire non plus qu'elle est seulement une morale. Le centre de cette morale, faut-il ajouter au moins, est la notion du salut et de la perdition. On l'accentue fortement. On n'en trouve guère de plus riche en éléments religieux obscurs. C'est à elle que se rattachent les phénomènes religieux les plus violents que nous connaissions aujourd'hui, ceux qui manifestent le mieux la permanence du fonds traditionnel des sectes, et des aspects les moins rationnels, les moins positifs de la conscience individuelle et collective.

Ce sentiment religieux qui ne se laisse pas résoudre en positivisme et en solidarisme pratique est manifesté déjà par la permanence des rites et dans la vie ordinaire des Églises. Mais cette vie ordinaire est ce qu'il y a de moins facile à observer. Les Américains n'aiment pas à parler du for intérieur, surtout avec le premier venu, surtout de sang-froid. Pourtant le livre de W. James sur *l'Expérience religieuse* témoigne de la vigueur du sentiment religieux dont je parle, dans les milieux les plus cultivés. La croissance de la *Christian Science*[3], de la *Mind Cure*, des groupes de Spiritualistes, des scientistes de Dowie[4], les gnostiques aux noms multiples, *New Thought, Advanced new Thought*, Théosophes, etc., qui sont aussi des Églises, et des églises récentes, en

1. On y prononçait des vœux de célibat pour cinq ans.

2. J'ai signalé plus haut son ambition récente de prendre le nom de catholique, pour le joindre au titre d'Église américaine.

3. La Christian Science aurait mérité une étude particulière, que je n'ai pas eu le temps de lui consacrer. Elle subit en ce moment (à la suite de la mort de Mrs Eddy) une crise dont elle semble capable de sortir. Elle est aussi mieux étudiée par les historiens qu'elle n'avait été jusqu'ici. Sur ces origines, le livre de Georgine Milmine, *The life of Mrs Baker G. Eddy*, 1909, renferme de nombreux documents. — Les nombreux procès intentés par les médecins (et que signalait il y a quelques années dans une correspondance d'Amérique le Dr Pozzi) ne suppriment nullement les « science healers ». La Haute-Cour des États-Unis n'a pas donné son avis encore sur le conflit.

4. Guérisseurs par la prière, à Zion City (Michigan) ; en déclin depuis la perte de leur leader.

révèlent les formes diverses et la force créatrice. Mais c'est dans la prédication publique, dans les missions qu'il m'a été surtout possible de l'observer. J'y ai trouvé, au premier plan, la notion de l'expérience religieuse, étroitement liée à celle du salut et de la réprobation, avec tout le retentissement émotionnel dont elles sont capables. Les études récentes de psychologie religieuse aux États-Unis confirment cette observation. Toutes voient dans la conversion l'acte caractéristique de la vie religieuse ; et dans la conversion est toujours à l'œuvre — quelquefois sous les aspects les plus étranges, les plus capricieux, les plus primitifs — le désir, le besoin du salut, et du salut individuel.

L'Armée du salut nous a depuis longtemps familiarisés avec les meetings religieux et la prédication populaire des pays anglo-saxons. Elle représente assez bien les missions qui sont à l'œuvre en permanence dans les grandes villes, allant d'un quartier à l'autre, et temporairement dans les petites villes ou les campagnes. Comme je me proposais d'atteindre les éléments religieux les plus populaires dans les Églises américaines, qui toutes ont leurs missions, je me suis astreint, pendant toute la durée de mon séjour aux États-Unis, à suivre de près leurs séances de jour ou de nuit. Perdu dans les grandes foules où personne n'est curieux du voisin, je pouvais en suivre les mouvements. Je n'y risquais guère que d'être à mon tour poussé par les épaules vers le banc des pécheurs repentants, ou d'entendre à mon oreille l'invitation de céder à l'Esprit. A New-York surtout, dans l'East Side, à Brooklyn, à Jersey City ; à Boston, à Philadelphie, à Pittsburg, à Chicago, par les chaudes soirées d'été, au bord du lac ; à Seattle, aux environs de Los Angeles et de Portland, où se tenaient en juillet-août de vastes « camps meetings », j'ai pu étudier ainsi la prédication et la conversion, pour la plupart des confessions importantes.

Il ne faudrait pas se représenter cette prédication comme absolument différente de la prédication catholique, telle qu'on peut l'observer dans les missions ou surtout dans les grands pèlerinages, comme Lourdes, ou Rome, ou La Salette. Pourtant elle a des caractères bien particuliers. C'est d'abord cette extravagance, si souvent notée, qui est peut-être bien « la rançon de beaucoup de vitalité », mais qui donne bien l'impression à l'avance que les moyens psychologiques employés seront « gros ». Cette extrava-

gance est surtout visible dans la réclame [1]. C'est ensuite l'audace tranquille, et pour nous choquante, avec laquelle on use de la suggestion et des communications qui se produisent dans les foules. C'est encore la monotonie et l'uniformité de cette technique où la suggestion elle-même est généralement attendue de la répétition ; il m'est arrivé plus d'une fois d'éprouver moi-même une véritable fatigue, à cause de l'effort nécessaire pour supporter cette étrange pression psychologique. Enfin, le centre de l'action psychologique exercée est *toujours* l'idée de salut et de réprobation. Qu'elle s'exprime familièrement, avec *humour* [2], ou d'un ton dogmatique, elle est toujours au centre de la double activité de l'évangéliste et de son auditoire. Textes cités, et répétés, hymnes chantés, tout s'y rattache. Le vieux chant méthodiste, « Jesus saveth the Sinful men », fait pleurer, et la simple et si familière formule américaine : « Take your chance ! take your chance, *now* ! » arrache des cris.

De pareilles scènes sont comparables à celles des grands mouvements religieux connus en pays anglo-saxons sous le nom de revivals Ce sont, à la vérité, des revivals. Il ne s'agit pas ici, en effet, d'une simple conférence sur un sujet religieux. Outre la partie cultuelle des séances, il faut noter qu'elles se répètent pendant dix ou quinze jours, et que l'affluence est telle que le camp meeting de Portland, où j'étais en août 1911, avec ses lignes de tentes [3] ressemblait à un camp militaire, et qu'à un « Chapman-Alexander revival (ainsi était-il nommé dans sa réclame), en février 1911, qui dura quinze jours, à Brooklyn, il y avait plusieurs halls dans un même quartier, chacun avec son personnel d'évan-

1. Bien que des exemples en soient souvent cités j'en transcris un entre beaucoup d'autres (il faut y remarquer les allitérations) :

« *Stop!! Free transfer nighly* at Tent Evangel Hall 974 Eighth Avenue. *From.*
Society to *Salvation*
Churchianity to Christ
Rum to Redemption
Doom to Deliverance
Misery to Mercy.
Conductor : Jesus, the Christ
Come and rest. *Noted* Preaching and Singing. »

2. Un exemple, entre mille : « Why ! There are 1189 chapters in the Bible. *Three* of them tell us where we came from, and 1186 tell us where we're going. Isn't that enough ! »

3. Il y avait des tentes pour les hommes, des tentes pour les femmes, des tentes pour les jeunes garçons. Ces derniers étaient particulièrement nombreux, car le revival était l'annexe d'un camp de vacances.

gélistes. Il n'est pas rare d'ailleurs, que, comme dans le cas que je cite, on rappelle avec précision qu'il s'agit bien de reproduire la ferveur des jours de John Wesley, des *hill preachers* d'Écosse, les succès de l'Esprit aux jours de Finley, et lors du grand revival de 1800. Ainsi le revival est devenu une méthode de prédication courante, bien que le nom soit plutôt appliqué aux cas où une mission obtient un succès considérable en affluence, en durée, et en résultats spirituels. Puisque cette méthode est commune à toutes les confessions, quoique plus particulière aux méthodistes, baptistes, et à certains presbytériens, et bien qu'elle soit très rare dans les missions épiscopaliennes, on peut dire que les traditions religieuses du XVIIIe siècle et du début du XIXe durent encore aujourd'hui. L'étude actuelle de la vie religieuse des États-Unis doit s'éclairer par l'histoire, en même temps qu'elle aide à comprendre cette histoire.

Aussi ne les ai-je pas séparées, et ai-je utilisé tout le temps dont j'ai pu disposer et toutes les occasions favorables pour continuer dans le pays même l'étude historique des sectes américaines. C'est un sujet que je compte reprendre à loisir et de façon plus systématique. Je me propose d'en tirer parti tout d'abord pour un travail sur les formes ascétiques du christianisme, puis de l'étudier plus directement pour rendre compte des expériences diverses et de l'évolution d'une religion universaliste.

Ce sont ces préoccupations qui m'ont fait choisir l'étude des revivals de religion, et des sectes chrétiennes et communistes à la fois qui ont tenté sur le sol américain la réalisation d'un double idéal social et religieux.

Parmi les revivals historiques, les deux plus intéressants en eux-mêmes, par leur étendue et leur intensité, pour l'intelligence de la formation morale américaine, et de la religion contemporaine, et aussi à cause du nombre de renseignements [1] qu'on peut obtenir sur eux, sont celui de 1857-58 qui suivit la panique financière et

1. La plupart des ouvrages historiques publiés sont d'origine confessionnelle ; même les livres publiés par l'*American society of church story* présentent ce caractère à quelque degré. Les meilleurs articles au point de vue critique sont ceux des travaux de l'Université John Hopkins, et de l'*American historical Association*, mais ils sont en petit nombre. Les bulletins des sociétés historiques locales donnent des textes intéressants. Les archives des Églises sont peu travaillées ; les bibliothèques des sociétés historiques locales sont mieux ordonnées, mais il reste beaucoup d'inédits. Les documents sont très lacunaires.

commerciale de 1857, et aussi le réveil de 1800, principalement dans le Kentucky et le Tennessee, dont l'action s'étend sur les années 1799-1803. Ce dernier mériterait d'être étudié en liaison avec les autres phénomènes sociaux [1] qui ont accompagné la marche vers l'Ouest.

Il ne saurait être question de rapporter ici les résultats spéciaux de l'étude, bien rapide encore, que j'en ai pu faire. Il vaut la peine de noter pourtant, à cause de ce que je viens de dire sur le revival comme méthode ordinaire de prédication, qu'il s'est formé au cours de ces expériences collectives une sorte de *théorie du réveil religieux* et de la conversion, qui fait l'inspiration des missions à l'intérieur, et même des missions en général, et d'où résulte cette technique de la conversion dont je vous esquissais plus haut les traits généraux.

De cette théorie du réveil, bien des traits sont déjà fixés dans la pensée des premiers wesleyens. Mais elle s'est enrichie et précisée au cours de la première moitié du XIXe siècle Le retentissement des événements d'Amérique a contribué à la répandre en Angleterre. Elle fait jouer à l'Esprit saint un rôle immanent qui rappelle celui qu'il tenait dans les communautés de Saint-Paul. Les efforts de W. James pour donner une valeur ontologique aux révélations du subconscient, dans l'ouvrage déjà cité, permettent d'apprécier la force avec laquelle persiste ce besoin religieux de communiquer avec les forces divines.

Le cœur de cette théorie, c'est en effet l'idée que les réveils sont l'œuvre du Saint-Esprit. Ils ont pour effet la conversion de nombreuses âmes : le nombre dépend du « power of the visitation » et de l'étendue sur laquelle les communautés en sont affectées. A l'origine, la visite de l'Esprit de Dieu était inattendue ; personne ne l'avait demandée ; son pouvoir s'exerçait directement sur une communauté, soit par touches légères et successives, soit par une vague brusque. Quelquefois, on suppose pour expliquer sa venue, à tel moment, des intercesseurs, qui sont les ancêtres morts dont les mérites s'appliquent à leurs fils. Plus tard, les instruments de l'Esprit sont visibles ; ce sont des hommes choisis par lui, et dont le nombre s'accroît à mesure que le réveil s'étend Les conversions

1. *Frontier Land Clubs or Claim associations*, par Benjamin F. Shambaugh, dans *Annual Report* of the Amer. histor. Assoc. for the year 1900. — A rapprocher du travail du Prof. Jesse Mary, dans les études publ. par l'Univ. J. Hopkins.

qui se produisent au sein de ces réveils diffèrent des conversions isolées. Elles se produisent grâce à la sympathie, c'est-à-dire au lien social. Mais la sympathie n'est pas la véritable explication ; le principe social est le « *grand medium* », il n'est pas le pouvoir lui-même; il n'est pas la cause efficiente. Comme écrivait le rev. Cotton, en 1832, dans un ouvrage sur les revivals : « L'Esprit de Dieu se saisissant de ce principe social, *économise* (s'il est permis de parler ainsi), son propre pouvoir... Non qu'il ait besoin de cette facilité ; et pourtant c'est aussi pour Dieu une facilité (si je puis dire). C'est une admirable économie. »

Ces grands revivals offraient d'étranges spectacles. Le « pouvoir » s'y manifestait par un automatisme de la parole et des mouvements qui n'a pas été décrit de façon bien nette, mais suffisante cependant. Danses, sauts, cris, tremblements, transes, sont en somme des charismes, comme le don des langues. Il y avait plus quelquefois, comme il faut s'y attendre dans les manipulations du subconscient. Mais beaucoup de théoriciens ne s'en effrayaient point. Le pouvoir de Dieu, pensaient-ils, ne saurait s'exercer sans produire une excitation considérable dans la nature humaine. Les pouvoirs ainsi excités sont susceptibles de perversion, car il y a dans l'homme une racine de mal. C'est pourquoi il convient que les hommes soient éduqués pour subir cette influence réformatrice (schooled in reformation), entraînés à la discipline des voies providentielles.

Cette éducation, à la fois physique et morale, est d'autant plus nécessaire que tous les événements dont les bois de l'Ouest ont été témoins sont le signe que le monde vient d'accomplir un immense pas en avant. Jusqu'alors, le retour du monde à Dieu, qui est la fin du christianisme, se faisait par des conversions isolées. Il se fera désormais, par la voie sociale, dans les revivals, qui s'étendront de communauté en communauté à toutes les nations du monde [1].

A côté de cette théorie se constitue aussi peu à peu une technique, avec son vocabulaire. Je n'en signalerai que quelques

1. Une variante, contemporaine, de cette thèse est offerte par la prédication des *adventistes*, qui affirmaient, sur des computations bibliques, le retour du Christ à une date rapprochée. A remarquer que les nombreux échecs de leurs prévisions n'ont supprimé ni les groupes, ni l'idée de l'Avent prochain. Une des causes de scission fut la forme (matérielle ou spirituelle) que devait revêtir le Christ. Le mouvement adventiste le plus considérable fut le milleriste.

aspects qui se sont perpétués ; les camps meetings, qui n'ont plus aujourd'hui la même raison d'être qu'au temps des pionniers [1] ; l'usage de la répétition, par exemple pour la formule : « Now is the accepted time ; *now* is the day of salvation » ; la *division* du public en deux groupes, l'un priant pour l'autre ; quelquefois les enfants sont d'un côté, de l'autre les parents ; *l'anxious seat*, c'est-à-dire l'invitation à celui qui est « anxieux » de prendre telle place qui le signalera à l'Assemblée, et aidera à la suggestion, etc... Ajoutons que la foi en la présence de l'Esprit est considérée comme nécessaire à son action dans la plupart des cas ; et que l'esprit de paix dogmatique, de non sectarianisme est une bonne condition. C'est du revival de 1800, en effet, que datent les premiers efforts sérieux de rapprochement dans les sectes évangéliques. C'est là que le dogme presbytérien de la prédestination a subi les plus fortes attaques. Les modernes conférences presbytériennes pour la revision de la confession de Westminster sont le fruit de la « *free salvation* », prêchée en 1801, et que les méthodistes introduisent dans plus d'une communauté presbytérienne. Il est probable que sans la guerre civile et les violents troubles qui l'ont précédée, les baptistes, méthodistes, presbytériens, Brethren, etc..., seraient aujourd'hui plus étroitement rapprochés qu'ils ne sont. La coupure des Églises Sud et Nord n'est pas encore réparée.

La continuité de la vie religieuse aux États-Unis est ainsi manifeste. Mais on voit aussi que les éléments proprement religieux sont recouverts seulement par les œuvres sociales, et qu'ils ont plus de place que ne leur en fait M. Bargy dans son livre, et qu'on ne serait tenté de le croire quand on ne connaît que les formes supérieures de la pensée doctrinale. L'esprit positif et social à la fois qui tend vers une « *religion humaine* », n'est que l'extrême pointe de l'évolution religieuse. Loin d'être caractéristique de la Société américaine prise dans son ensemble, on pourrait dire que ces deux esprits sont beaucoup plus vivants et plus libres en Europe. Le dogme qui n'est pas aussi visible aux États-Unis n'en existe pas moins ; il renferme plus d'éléments irrationnels et il est

1. Le goût de la vie en pleine nature, qui est très répandu chez les Américains de toutes les régions et qui se montre dans les camps de vacances, explique peut-être cette permanence. Les méthodistes ont transformé une plage de l'Atlantique en une vaste retraite religieuse ; seuls les hommes y sont admis.

plus réaliste qu'on ne le supposerait au premier abord. Celui qui apparaît au premier plan en Europe est peut-être plus symbolique, et en fin de compte, plus positif. En d'autres termes, le Moyen Age est plus loin de nous que des populations anglo saxonnes d'Amérique, en dépit de la richesse matérielle où elles vivent. Ceux d'entre les Américains qui sont des « Européens » ne sont pas loin d'être de cet avis.

Si je suis peu disposé à accepter que les premiers colons américains aient été doués d'esprit positif, même sous forme instinctive, je suis d'accord avec M. Bargy pour leur reconnaître un *instinct social* très net. Mais cet instinct social se joint à un esprit mystique et utopique. Ces colons étaient plus près de Cabet ou d'Owen que du Dr Adler ou de M. Josiah Strong ; de ceux surtout qui sont venus d'Angleterre après eux, comme les Shakers, ou d'Allemagne, jusqu'aux époques récentes, comme les *Mennonites*, *Inspirationnistes*, *Séparatistes*, *Harmonistes*, etc. ; de ceux qui se détachèrent vers l'Ouest, comme certains Adventistes, au cours du XIXe siècle, comme les *Mormons* ; ou qui s'y dirigent encore aujourd'hui, comme les *Doukhobors* de l'Ouest Canadien, et ces spiritualistes qui en mars 1911 quittaient Findley (Ohio), à la recherche de leur rivière sacrée dans la Californie méridionale. Leur idéal à tous a son origine dans les traditions chrétiennes populaires et hétérodoxes du Moyen Age, sans cesse ravivées par l'écho qu'ils en trouvent dans les livres saints.

J'ai pu consacrer quelque temps à un de ces groupes, plus particulièrement aux *Shakers*. C'est une secte évangélique communiste où le célibat est la règle ; et si elle ne s'est guère accrue, comme on le croira volontiers, elle a réussi à durer depuis 1774. Elle est aujourd'hui presque dissoute. Une des premières communautés, celle de Mount Lebanon, près d'Albany (N. Y.), subsiste seule, puisque, en 1911, celle de l'Ohio décidait de « *rentrer dans le siècle* ». Les documents qui les concernent et qui sont relativement peu nombreux, comprennent, outre les livres, de petites archives qui sont pour la plus grande part la propriété de leur historien attitré, M. Mac'Lean, de Columbus (Ohio), qui en a déposé l'essentiel à la bibliothèque publique de N.-Y. City. Le transfert de cette bibliothèque ne m'a pas permis de pousser bien loin mes recherches, comme aussi le peu de temps que je pouvais consacrer à des travaux de ce genre. Mais j'ai trouvé bon accueil

auprès de M. Mac'Lean, avec lequel je suis resté en relations. Ces Shakers ont joué un grand rôle dans le revival du Kentucky, et c'est chez eux qu'est née l'attention pour les phénomènes de spiritisme, et leur usage religieux [1]. On se rend compte ainsi de la parenté qui existe entre le réalisme des spirites, et les sectes chrétiennes populaires ; et quand on songe à la place du spiritisme et des préoccupations analogues dans l'Amérique actuelle, on est conduit une fois de plus à penser qu'il y a eu au XIX[e] siècle moins de changements qu'on ne le croyait. Enfin, les Shakers offraient pour moi cet intérêt qu'ils sont le groupe religieux moderne où le caractère ascétique, communiste et réaliste est le plus fortement marqué. Seuls les Inspirationnistes qui sont d'origine allemande, qui font comme les Shakers un usage permanent de l'inspiration divine, et ont aussi une femme à leur tête, pourraient leur être comparés.

JEAN REYNIER (1913).

1. Le voisinage des Indiens et de leurs « mauvais esprits » a exercé ici une curieuse influence qui n'a jamais été étudiée, bien que ces contacts de civilisations soient un intéressant chapitre de l'histoire des États-Unis.

LE
DÉVELOPPEMENT DE LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE
AUX ÉTATS-UNIS[1]

« Je pense qu'il n'y a pas, dans le monde civilisé, de pays où l'on s'occupe moins de philosophie qu'aux États-Unis[2]. » Alexis de Tocqueville n'était pas trop sévère en parlant ainsi de la nation qu'il

1. On trouvera, avec un historique très sommaire, la bibliographie la plus complete des travaux parus sur ce sujet avant 1906 dans le *Grundriss der Geschichte der Philosophie* de Ueberweg, revu par Heinze, 10e édition, 4e partie (1906). La section relative a la philosophie américaine (pp. 540-555) a été rédigée par Matoon Monroe Curtis. Il convient de remarquer que la traduction anglaise du même manuel faite sur une édition antérieure contenait un *Appendix* de Noah Porter sur la philosophie américaine qui apportait plus de détails sur certains points, en particulier sur J. Edwards (voir p. ex. la 4e édition, traduite de la 4e edition allemande par Geo-S. Morris, Londres, 1885). Ces renseignements doivent être complétés, pour les deux années suivantes, par ceux que l'on trouve dans l'article du Professeur Frank Thilly sur *La Philosophie américaine contemporaine* paru dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1908, pp. 607-634, et qui peuvent, d'ailleurs, suffire pour la période contemporaine jusqu'à cette date. Il existe deux ouvrages consacrés a l'histoire de la philosophie aux États-Unis. L'un est l'étude du Pere Dominicain O. P. Van Becelaere intitulée : *La Philosophie en Amérique depuis les origines jusqu'à nos jours (1607-1900)*, The Eclectic Publishing Company, New-York, 1904 : travail honnète, documenté et clair, mais rentrant un peu dans la catégorie de ces compilations où la multitude des détails juxtaposés détourne ou dispense l'auteur de mettre en relief les valeurs essentielles. L'on trouve un souci autrement marqué de faire saillir les aspects les plus intéressants dans *American thought, from puritanism to pragmatism* de Woodbridge Riley (New-York, Henry Holt, 1915), l'étude à tous égards la plus complète qui ait été consacrée à notre sujet : le livre se laisse lire aisément, il paraît reposer sur une documentation abondante, surtout pour la période coloniale a laquelle le même auteur a consacre un gros volume (*American Philosophy : the early Schools*, 1907) ; mais il faut bien dire qu'il est souvent superficiel, parfois même artificiel dans sa façon de résumer les théories ou de les mettre en parallèle, qu'il contient des lacunes surprenantes et même certaines inexactitudes : par exemple, en étudiant les sources du pragmatisme, Riley ne cite même pas Renouvier ; il est assez dupe de la modestie de W. James pour en faire un « successeur » de Dewey (p. 308) ; il lui attribue enfin « such inconsistencies as a pluralistic monism and free-willist determinism » (p. 331), ce qui est une calomnie bizarre. En dépit de ces défauts, son livre demeure fort utile. — Parmi les écrits qui ne concernent pas exclusivement la *philosophie* américaine, mais qui jettent une lumiere sur certains aspects de son développement, je tiens à signaler *A literary history of America*, de Barrett Wendell, professeur à Harvard College (Londres, Fisher Unwin, 1901), ouvrage singulièrement attachant et qui contient de beaux morceaux de psychologie historique.

2. *De la Démocratie en Amérique*, Œuvres complètes, 16e éd., 1874, t. III, p. 5.

venait de visiter en 1831 ; mais pareil jugement ne vaudrait plus du tout pour l'Amérique contemporaine. Depuis une quarantaine d'années la recherche philosophique s'est développée là-bas d'une manière intense; et quelques uns des écrits les plus marquants de notre époque en fait de psychologie et de métaphysique ont vu le jour au delà de l'Océan. Toutefois, avant d'aborder cette période de plein épanouissement, il n'est pas sans intérêt de suivre les premiers efforts de la pensée spéculative, dans un milieu qui demeura longtemps fort peu propice à la recherche libre du vrai.

I. — Le puritanisme originel. — Jonathan Edwards.

N'oublions pas qu'au commencement du XIXe siècle la population des États-Unis ne dépassait pas 4 millions. L'on ne saurait s'étonner qu'une agglomération aussi restreinte et d'aussi fraîche date n'eût pas encore enrichi d'œuvres nouvelles le trésor de la civilisation. De plus, la population des colonies anglaises d'Amérique demeura longtemps fort clairsemée [1], condition défavorable à la formation de centres intellectuels. Dans les opulentes régions du Sud, en particulier, les planteurs, isolés les uns des autres au milieu d'immenses domaines que cultivaient des esclaves, croupissaient dans une ignorance barbare [2]. Le négociant des ports était possédé par la fièvre du gain, le pionnier de l'Ouest absorbé par les luttes incessantes de sa rude vie aventureuse [3]. Assez différente fut de bonne heure cette région du Nord Est que l'on désigne encore du nom de Nouvelle-Angleterre. Ces colonies, relativement denses et homogènes, offrirent dès l'origine une physionomie morale fortement caractérisée dont le prestige s'imposa longtemps à tous les autres États [4].

1. Cf. Émile Boutmy, *Eléments d'une psychologie politique du peuple américain*, Colin, 1902, pp. 56 57.

2. *Ib.*, p. 279. « Les Carolines n'avaient, à elles deux, pas plus de cinq écoles à la fin de la période royale. L'Alabama, le Mississipi, le Missouri n'en avaient encore aucune en 1830. La Virginie était un peu mieux pourvue. Au temps de Noah Webster, les instructions données au représentant du Maryland étaient, pour les trois quarts, signées d'une croix.. » Cf. Van Becelaere, *op. cit.*, p. 16 : « Dix ans avant la Déclaration d'Indépendance, il n'y avait encore qu'une seule presse en usage dans toute la Virginie. » Encore n'existait-il aucune imprimerie dans cet Etat avant 1729.

3. *Ib.*, pp. 282-287.

4. *Ib.*, pp. 266-275, et Barrett Wendell, *op. cit.*, pp. 28 et 36.

Les « Pères Pèlerins » qui débarquèrent les premiers en Nouvelle-Angleterre étaient des Puritains, qu'avait amenés là leur désir de quitter les pays d'Europe intolérants ou corrompus, riches en misères physiques et morales, et de fonder sur un continent nouveau une Société plus conforme à la parole de Dieu ou, comme disait l'un de leurs pasteurs, de « mettre en pratique la partie positive de la Réforme[1] ». En les nommant des *Puritains*, on veut dire qu'ils appartenaient à cette minorité énergique qui s'éleva de bonne heure en Angleterre au sein du protestantisme victorieux pour réclamer une Réforme plus complète et une épuration plus radicale du culte. Quant au dogme, ils s'accordaient à défendre les principes d'un Calvinisme intransigeant. Il convient donc de rappeler ici les grandes lignes de cette théologie[2], qui a été la première et longtemps la seule nourriture spirituelle de l'Amérique Elle est dominée par l'idée du péché jointe à celle de la Toute-Puissance divine. Tous les hommes naissent mauvais par suite de la faute d'Adam, et méritent un châtiment éternel. Mais Dieu, dans sa miséricorde et par la médiation du Christ, a exempté certains hommes de ce juste châtiment, et leur a accordé le salut. Le sort de chacun dépend ainsi d'une prédestination mystérieuse; et la grande affaire, pour tout individu, est de savoir s'il est au nombre des élus. Aucun signe extérieur ne peut lui en donner la certitude; cependant, en principe, l'élu se distingue des autres hommes en ce que sa volonté est en harmonie avec la volonté de Dieu. Celle-ci se révèle d'une manière directe ou indirecte, mais unique et totale, dans l'Écriture. De là notre devoir d'étudier sans cesse la Bible, pour nous assurer que notre volonté se conforme à celle de Dieu.

Cette forme du christianisme particulièrement rigide et tragique fut importée en Nouvelle Angleterre par des colons réellement convaincus qu'ils avaient pour mission de fonder une Société régie par la loi divine[3]. De fait, ce pays fut soumis à une véritable théocratie jusque vers la fin du XVIIe siècle[4]. A cette époque, le

1. Sur ces premiers colons puritains, l'on trouvera des détails intéressants, interprétés peut-être d'une façon un peu trop systématique, dans *La Religion dans la Société aux États-Unis*, de Henry Bargy (Colin, 1902), chap. I, II, III, IV.

2. A dessein, nous suivons ici surtout l'exposé de B. Wendell (pp. 15-16) comme représentatif du point de vue américain.

3. Voir les déclarations significatives de Cotton Mather citées par B. Wendell, pp. 42 et 44.

4. *Ib.*, p. 45.

clergé calviniste dut renoncer au pouvoir temporel[1], mais dans l'ordre spirituel il continua à exercer, jusque dans la première moitié du XIXe siècle, une domination vraiment tyrannique. Cette domination rencontrait, cependant une limite; les pasteurs recevaient leur dignité d'un vote des fidèles, et ils ne pouvaient se maintenir dans leurs fonctions s'ils se heurtaient au sentiment général de leur « congrégation ». De là résultait, d'ailleurs, moins un régime de tolérance que de tyrannie réçiproque : ministre et congrégation se surveillaient étroitement l'un l'autre, pareillement hantés par la crainte d'errer loin de la voie divine[2].

L'on imagine aisément quelle influence eut cette organisation sur le développement de la vie spirituelle en Nouvelle-Angleterre. Elle en entretint d'une certaine façon le foyer, mais en sacrifiant toutes les autres manifestations de cette vie à une foi religieuse obsédante, et longtemps plus soucieuse de se maintenir pure que de s'élargir ou de se renouveler. L'obligation pour chacun d'étudier la Bible suscita partout des écoles élémentaires, où toute notion portait d'ailleurs la marque puritaine[3]. Mais autant l'instruction primaire et même moyenne était répandue, autant la haute éducation de l'esprit faisait défaut. « Les établissements dénommés Universités ou collèges ne dépassaient pas, si ce n'est par certaines préparations professionnelles, ce que nous appellerions aujourd'hui la limite supérieure du degré secondaire ; ils restaient même sensiblement en deçà[4]. » Ajoutez que la Nouvelle-Angleterre pendant longtemps ne compta point de classe riche, capable de favoriser dans ses loisirs les progrès d'une culture naissante[5]. Il ne semblera pas téméraire de conclure que cette stagnante et despotique démocratie calviniste offrait des conditions plus propices à l'établissement de solides traditions morales qu'au développement de l'activité intellectuelle.

L'Amérique n'a produit avant le XIXe siècle qu'un seul penseur de marque : c'est le pasteur Jonathan Edwards (1703-1758), le « Saint de la Nouvelle-Angleterre » et le plus grand de ses théologiens

1. *Ib.*, p. 46.
2. *Ib.*, pp. 239-240.
3. V. Boutmy, p. 268, cf. Van Becelaere, p. 18 : « Dès 1629, dans tous les établissements habités par les Puritains, excepté le Rhode Island, l'instruction avait été rendue obligatoire. »
4. Boutmy, p. 269.
5. *Ib.*, pp. 267-297.

puritains[1]. Il fut l'inflexible logicien du calvinisme le plus pur. Son sermon terrifiant sur « les pécheurs entre les mains d'un Dieu courroucé » est resté fameux[2]. Dans son traité sur la Liberté du Vouloir il défend non sans vigueur la thèse du prédestinationisme le plus rigide et s'efforce de réduire à l'absurde la notion du libre arbitre. Mais s'il a insisté sans relâche sur l'aspect sombre de cette doctrine, celle qui concerne le péché et son châtiment, il n'en a pas négligé l'aspect consolateur, manifeste surtout dans son *Traité sur les Affections Religieuses*, œuvre de sa maturité. Il y a même chez Edwards un mysticisme plein de fraîcheur, qui le rend capable de sentir directement dans les phénomènes de la nature et jusque dans l'orage « la douce gloire de Dieu » (*the sweet glory of God*)[3]. Il s'est efforcé de décrire l'état de l'âme unie à Dieu, et la lumière spirituelle qui éclaire pour elle toutes choses d'un jour nouveau. Mais il n'arriva pas à élaborer pleinement sa doctrine mystique, qui ne devait avoir d'ailleurs aucun succès auprès des puritains orthodoxes, attachés à l'idée d'une révélation extérieure consignée tout entière dans la Bible. Il aurait pu cependant lui donner l'appui d'une philosophie idéaliste : car à peine élève au collège de Yale, entre quatorze et dix-sept ans, il essayait déjà d'établir qu'il n'existe d'autres substances que les esprits, les corps ayant pour toute réalité une certaine Idée présente à l'esprit de Dieu jointe à sa volonté de la communiquer aux esprits créés[4]. Cet immatérialisme, auquel Edwards semble bien être parvenu par le seul effort de sa réflexion, concordait d'une façon remarquable avec la théorie que Berkeley allait apporter à Rhode Island (1729) et qui devait trouver un adepte intelligent et enthousiaste en Samuel Johnson (1696-1772). Mais ce président de King's College eut beau déployer tout son zèle en faveur du « nouveau principe », il ne réussit pas à faire école. Quant à Edwards, il semble avoir ignoré ou négligé Berkeley ; il ne se soucia même pas de mettre en valeur la découverte de sa jeunesse. Ainsi le XVIIIe siècle vit apparaître en Amérique, au sein du puritanisme même, les germes d'une vraie philosophie idéaliste, germes assez vigoureux mais bientôt étouffés.

1. L'on trouvera une bibliographie relative à J. Edwards dans *A history of American literature, supplementary to the Cambridge history of English literature*, t. I (1918), pp. 426-438.
2. On en trouvera un extrait dans B. Wendell, p. 85.
3. Voir tout le passage cité dans Riley, *American thought*, pp. 31-32.
4. V. Riley, *op. cit.*, pp. 29-30.

II. — Changement dans les conditions et dans les esprits. Le déisme. — L'unitarisme.

Le calvinisme régna pendant près de deux siècles sur la grande majorité des esprits, non seulement en Nouvelle-Angleterre, mais dans tous les États[1], plus ou moins colonisés d'ailleurs par des individus détachés de ce groupement vigoureux[2]. Cependant cette foi s'accordait de plus en plus mal avec la mentalité que les conditions nouvelles de leur existence tendaient insensiblement à développer chez les Américains[3]. Le calvinisme se présentait comme une interprétation du monde assez naturelle dans l'Europe tumultueuse et passionnée de la Renaissance, emplie, non moins que de beautés, de vices, de violences et de crimes. Il convenait surtout aux petits groupements soucieux de maintenir par une sévère discipline morale une existence sans cesse menacée. Mais cette discipline même, une fois installée dans les colonies d'Amérique sous l'influence de la foi puritaine, rendit de moins en moins plausibles les articles fondamentaux de cette foi : comment croire sincèrement à la perversité foncière de la nature humaine au milieu d'une société en moyenne aussi honnête que celle de la Nouvelle-Angleterre aux deux premiers siècles de son existence? D'ailleurs, dans l'immensité vierge du Nouveau Monde, nul besoin ne poussait les hommes à s'entre-déchirer. Enfin, au cours du xviiie siècle, les colonies s'agrandirent, la prospérité matérielle alla croissant, la classe commerçante acquit la prééminence réservée naguère au clergé. Par suite, l'esprit des Américains se tournait spontanément davantage du côté de ces biens terrestres qui promettaient un si beau champ à leur activité.

Les influences que nous venons d'indiquer ne sont parvenues à déposséder le calvinisme que d'une façon graduelle et fort lente. C'est en 1784 que fut publié, dit-on, pour la première fois en

1. Cf. Riley, p. 6. D'après lui, le calvinisme n'a pas été seulement la doctrine commune des puritains, des presbytériens, des huguenots, des réformés hollandais et des sectes allemandes : « Even the Church of England in America contained a large infiltration of Genevan doctrine. »

2. Cf. Boutmy, pp. 40, 274-275.

3. Cf. B. Wendell, pp. 17, 71, 89-90, 278-281, et G. Santayana, *Winds of Doctrine*, Londres, Dent, 1913, pp. 190-191.

Amérique un écrit ouvertement dirigé contre le christianisme : les *Oracles of Reason* de Ethan Allen [1], et encore ce livre n'eut-il guère de succès [2]. Cependant l'on peut suivre, dans tout le cours du XVIIIe siècle, les progrès de la libre pensée aux États-Unis, sous l'influence des déistes anglais d'abord, puis des « philosophes » français [3]. Benjamin Franklin (1706-1790) est sans doute le représentant le plus typique de cet esprit nouveau. C'est un partisan de la religion naturelle : il admet l'existence d'un Dieu Créateur et Providence, qui punit les crimes et récompense les vertus des hommes ici-bas ou après la mort ; mais il repousse le dogme de la prédestination, met la révélation en doute, recommande également comme modèles Socrate et Jésus. Cependant ses conceptions philosophiques, peu originales en elles-mêmes et qu'il n'a guère cherché à faire connaître au public, sont moins significatives que son attitude générale à l'égard de l'existence. Franklin se désintéresse à peu près complètement de cet au delà mystérieux dont la méditation absorbait toutes les pensées de son contemporain Edwards [4]. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre scientifique, son esprit s'aiguille constamment vers la région des résultats pratiques : l'invention du paratonnerre en témoigne aussi bien que le fameux *Almanach du Bonhomme Richard*, cette expression d'une sagesse assez terre à terre, mais avisée et agissante.

La religion naturelle eut un autre adepte illustre en la personne de Thomas Jefferson, l'auteur de l'Acte d'Indépendance, qui devint président des États-Unis. Mais ses convictions ne se trouvent exposées que dans sa correspondance ou dans des essais d'histoire religieuse qu'il ne publia point lui-même. Elles s'exprimèrent surtout par les deux dons qu'il fit à la Virginie : un statut garantissant la liberté religieuse, et une Université où il se proposait de n'établir aucune chaire de théologie, les preuves de l'existence de Dieu devant être exposées par le professeur d'éthique. De même, Franklin avait fait adopter à la Pensylvanie une constitution proclamant la liberté de conscience, et fondé à Philadelphie la seule

1. D'après Timothy Dwight, cité par Riley, p. 17.
2. Cf. Riley, p. 87.
3. Voir à ce sujet Riley, c. III.
4. Il faut mentionner cependant les curieux *Articles of belief* que Franklin rédigea à l'âge de 22 ans, où se trouve exposé un véritable polythéisme : l'Être infini a créé plusieurs Dieux inférieurs, et c'est au Dieu du système solaire que l'homme doit son adoration (v. le texte dans Riley, pp. 70-72).

Université où l'on n'exigeait des professeurs aucun « religious test ». Parmi les treize États, le Massachusetts fut le seul à ne pas accroître l'indépendance de l'individu en matière religieuse. Mais tandis que, par une conséquence toute naturelle de la Révolution Américaine, les manifestations politiques du rationalisme allaient se multipliant, il ne donnait naissance à d'autre œuvre philosophique que l'écrit déjà mentionné d'Ethan Allen, critique assez violente du calvinisme et même de toute croyance au surnaturel, qui n'attira pas l'attention du grand public. Le déisme populaire rencontra enfin son expression parfaite dans un ouvrage du fougueux publiciste révolutionnaire Thomas Paine, cet Anglais dont les manifestes politiques avaient tant contribué à la Révolution Américaine. *The age of reason* (1794) est un écrit sans originalité, qui vulgarise les arguments des libres penseurs anglais contre les prophéties, les miracles et la Bible, et oppose à la « religion de l'inhumanité » une théologie fondée sur la bonté de la nature et la perfectibilité de l'homme. Cet ouvrage franchement antichrétien eut le plus grand succès [1], et suscita plus d'une imitation. En même temps, les auteurs français, et surtout Voltaire, avaient acquis une influence croissante [2]. Des tendances matérialistes apparaissaient chez le chimiste Joseph Priestley, venu de Birmingham en 1794 pour trouver un pays de pensée libre, chez son gendre Thomas Cooper, chez le Docteur Benjamin Rush, l'initiateur de la psychiâtrie américaine [3]. Dans le premier quart du XIXe siècle, il semble que l'incrédulité religieuse avait gagné aux États-Unis une grande partie du peuple [4].

Contre le flot montant de l'irréligion, le clergé puritain crut avoir découvert une digue solide dans la philosophie écossaise. La philosophie de Reid fut importée en 1768 par John Witherspoon (1722-1794), venu d'Écosse pour être président de Princeton College à New-Jersey. Les œuvres de Reid et de ses successeurs furent bientôt lues avidement en Amérique et adoptées comme

1. Sur ce point, v., outre Riley, pp. 89 sqq., ce qu'écrit M. B. Conway dans son livre sur *Th. Paine et la Révolution dans les Deux Mondes*, trad. Rabbe, Plon, 1900, p. 386 : l'*Age de la Raison* « a eu plus d'éditions et excité plus de controverses qu'aucun autre ouvrage sérieux de langue anglaise », cela tant en Amérique que dans le Royaume-Uni.

2. Sur ce sujet, v. l'article de W. Riley sur *La Philosophie française en Amérique* dans la *Revue Philosophique* de novembre 1917.

3. V. *American thought*, c. IV, *Materialism*.

4. *Ib.*, p. 93.

manuels d'enseignement dans bon nombre de collèges. La philosophie écossaise acquit ainsi en peu de temps une prédominance officielle qui ne disparut que dans la seconde moitié du XIXe siècle. Elle ne cessa d'être représentée à Princeton College, où ses interprètes les plus distingués furent l'Écossais James Mac Cosh (1811-1894) et Noah Porter (1811-1892). Mais, comme on pouvait s'y attendre, elle ne donna naissance à aucun mouvement de pensée original ou vigoureux [1]. C'est à des raisons médiocres que cette médiocre philosophie dut son succès. Ce réalisme du sens commun muni d'arguments contre les sceptiques constituait une doctrine facile à comprendre, rassurante, compatible avec l'ensemble des croyances traditionnelles ; rien en elle qui pût orienter l'esprit vers les témérités de la recherche indépendante. La science de l'âme humaine n'a pas à faire de découvertes : ce mot de l'un de ses interprètes caractérise bien toute l'École, attachée à ses « principes naturels », méfiante à l'égard des nouveautés. Certes, elle offrait un moyen commode d'inculquer à peu de frais une doctrine uniforme aux futurs membres du clergé puritain, et c'était là l'objet principal que l'on se proposait dans les collèges. Pourtant elle trahissait à sa manière, sous une forme édulcorée, une confiance dans la nature humaine qui s'accordait mal avec l'inspiration première du Calvinisme.

C'est qu'aussi bien les églises d'Amérique s'étaient singulièrement relâchées de leur rigueur primitive. Il se peut que dès ses origines le christianisme colonial se soit distingué par un certain « instinct positif [2] ». Mais il nous paraît excessif d'attribuer un caractère de positivité à la théologie même des Puritains [3] ; en tout cas, elle demeura plus d'un siècle fidèlement attachée aux dogmes fondamentaux du Calvinisme, comme on le voit encore chez

1. Cf. l'aveu de Van Becelaere lui-même, pourtant sympathique à la philosophie écossaise, *op. cit.*, p. 76.

2. C'est la thèse soutenue par Bargy, *op. cit.*, livre II.

3. Bargy n'hésite pas à aller jusque-là, livre III, ch. IX. Mais ses arguments nous semblent être souvent plus ingénieux que décisifs. Il ne suffit pas de montrer que l'idée de la prédestination peut susciter des efforts immédiats et prolongés et que les puritains d'Amérique ont cherché à en tirer ce genre d'effets pour établir qu'un pareil dogme chez eux « n'est pas métaphysique » (p. 88). L'on se demande à quelles croyances religieuses s'appliquerait encore cette dernière épithète, s'il fallait exclure toutes celles qui visent à une efficacité morale. De même, il paraît vain de chercher à expliquer par une attitude d' « homme d'action » le fatalisme de J. Edwards, dont l'origine est si manifestement théologique (c. X) : il ne serait pas moins aisé de rattacher à des préoccupations analogues une théorie du libre arbitre.

Edwards. Dès la seconde moitié du XVIII[e] siècle, au contraire, nombre de pasteurs laissent peu à peu dans l'ombre les plus terribles ou les plus mystérieux de ces dogmes ; ils ne parlent plus guère de l'enfer, ni de la Trinité ; ils insistent moins sur la perversité de l'homme que sur la bonté de Dieu. C'est ainsi qu'en Nouvelle-Angleterre la plupart des églises passèrent peu à peu, et presque à leur insu, à cette attidude d'esprit qui s'affirma à partir de 1815 sous le nom d'Unitarisme [1]. Les Unitariens, qui eurent un porte-parole fameux dans la personne de W. E. Channing (1780-1843) [2], rejetèrent franchement la théologie calviniste : ils vénéraient l'Écriture, mais n'y trouvaient point impliquée la Trinité ni la prédestination ; ils en retenaient surtout cette affirmation que Dieu est un, et qu'il a fait l'homme à son image. Jésus, n'était pour eux que la créature la plus parfaite, dont les Évangiles nous retracent fidèlement la carrière et la doctrine. L'Unitarisme entend demeurer chrétien, il admet la réalité littérale de la révélation, des prophéties, des miracles y compris celui de la résurrection. Mais il restreint autant qu'il se peut le contenu doctrinal, se montre favorable à la liberté d'interprétation et confiant dans la bonté de la nature humaine. Par ces différents traits, et surtout par ce dernier, il s'adaptait admirablement aux dispositions latentes de la mentalité américaine, que ne pouvaient longtemps satisfaire ni le pessimisme puritain ni la sécheresse du pur déisme. L'Unitarisme s'offrait d'ailleurs, à la différence de ces deux systèmes, comme un produit spontané — le premier sans doute — du Nouveau Monde. Si l'on ajoute que la croyance nouvelle était défendue par des hommes d'une haute valeur morale, rien ne paraîtra plus naturel que son rapide succès : vers 1825, elle avait conquis toute l'élite sociale de la Nouvelle-Angleterre. Seulement, cette religion « muette sur les doctrines [3] » constituait tout de même une foi trop inconsistante pour qu'on pût s'y tenir longtemps : foncièrement hostile aux discussions doctrinales, l'Unitarisme ne s'affirmait guère que par son refus de se définir.

1. Sur le mouvement unitarien, v. B. Wendell, l. V, c. IV, et Bargy, l. II, c. VIII, et l. IV, c. XIII. — W. Riley néglige complètement cette phase de la pensée américaine.

2. Signalons que les œuvres de Channing ont été traduites en français par différents auteurs, en particulier sous le patronage de Laboulaye (bibl. Charpentier, de 1854 à 1866), et que Renan n'a pas dédaigné de consacrer à ce réformateur une de ses *Études d'histoire religieuse* (1856).

3. Expression de Bargy, p. 75.

Aussi l'Église unitarienne ne tarda-t-elle pas à perdre du terrain : parmi ses adhérents, les uns allèrent jusqu'à la libre pensée, d'autres revinrent à des formes plus traditionnelles de christianisme, voire même au catholicisme. Mais l'Unitarisme eut pour effet d'imprégner toutes les Églises américaines d'un large esprit de tolérance [1]. De même, il ne donna directement naissance à aucune œuvre philosophique. Mais, en opposant au dogmatisme puritain une foi vraiment religieuse en l'excellence de la nature humaine, il fut à sa manière, et en dépit de ses apparences modestes, l'avant-coureur du premier mouvement de pensée spéculative qui se soit déployé en Amérique : nous voulons parler du transcendantalisme.

III. — Le mouvement transcendantaliste. Ralph Waldo Emerson.

Ce vocable a été adopté pour désigner un esprit nouveau commun à presque tout ce que la Nouvelle-Angleterre comptait de jeunesse pensante entre 1825 et 1840, en particulier à ces écrivains qui se groupèrent pour fonder le *Dial*, périodique de haute tenue et de courte existence (1840-1844), et qui comprenaient entre autres Margaret Fuller, Bronson Alcott, George Ripley, Thoreau, Emerson [2]. Ce qui unissait ces esprits variés, c'était d'abord leur ardente et large curiosité pour toutes les formes de la culture humaine : la pensée grecque, la poésie et la musique moderne, la philosophie allemande se révélaient ensemble à des intelligences jusqu'alors soumises au régime le plus restreint. Mais ces jeunes Yankees ne goûtent pas un stérile plaisir de dilettante dans la contemplation des œuvres de génie : en s'aidant d'elles, ils espèrent découvrir cette vérité absolue que leurs ancêtres avaient demandée au Calvinisme. Il se lancent avec un enthousiasme juvénile à la recherche de la réalité métaphysique ; ils ont confiance qu'ils l'atteindront en se libérant de toutes les orthodoxies figées, y compris celle de l'Unitarisme même, en accueillant les révélations infaillibles de la lumière intérieure. Ils proclament avec Coleridge la supériorité de la raison intuitive sur l'entendement abstrait. On le voit, c'est l'impulsion du Romantisme — au sens européen

1. *Ib.*, p. 188, et cf. W. James, *The Will to Believe and other essays*, p. 133.
2. Sur le transcendantalisme, v. l'excellent exposé de B. Wendell (l. V, c. V).

ou plutôt mondial de ce mot — que le transcendantalisme américain incarne à sa manière originale. Sans insister sur les particularités souvent si curieuses de ce mouvement, bornons-nous à dire quelques mots de celui qui la domine de toute la hauteur du génie, Ralph Waldo Emerson (1803-1882).

C'est un écrivain attirant mais déconcertant aussi et difficile à juger qu'Emerson[1]. Nul penseur n'a peut-être apporté sur les problèmes philosophiques les plus épineux des affirmations aussi paisiblement tranchantes, en se souciant moins de les justifier, de les coordonner et même de les nuancer. Il lui suffit d'exprimer, à chaque page de ses essais, la vérité telle qu'il croit à chaque moment l'apercevoir. Cependant l'inspiration maîtresse de son œuvre n'est pas impossible à saisir ; nous tenterons de la caractériser en disant qu'Emerson a conçu la réalité comme une vie spirituelle unique présente au fond de tous les êtres, mais se manifestant en chacun d'eux d'une manière originale et spontanée. D'un côté, Emerson se plaît à montrer l'Esprit au fond de la Nature, la Surâme (*Oversoul*) au principe des diverses manifestations vitales, Dieu présent en toute chose ; avec une outrance bien romantique, il va jusqu'à proclamer « l'identité de la loi de gravitation avec la pureté de cœur ». D'autre part, nul moraliste n'a exhorté avec plus d'énergie chaque individu à se fier en soi-même, à suivre la loi de sa nature, à élever au-dessus de toute règle la fidélité à sa mission propre. Aucune opposition d'ailleurs dans l'esprit d'Emerson entre ce panthéisme et cet individualisme : car d'après lui la réalité spirituelle se révèle précisément à chacun de nous par ce qu'il y a en lui de spontanéité vivante. Par là se justifie l'hostilité instinctive d'Emerson à l'égard de tout dogmatisme, de tout formalisme, et même de toute dépendance, fût-ce envers notre propre passé. Pour être vraiment soi-même, il faut vivre dans le présent, dans

1. Sur Emerson, on trouvera une étude sommaire et une bibliographie considérable dans *A history of American literature, supplementary to the Cambridge's history of English literature*, Cambridge University Press, 1918, t. I, c. IX. L'on s'étonne de n'y pas trouver mentionné l'article de Ch.-M. Bakewell sur *The Philosophy of Emerson*, paru dans *The Philosophical Review*, 1903, t. II, pp. 524-536. En français, l'on peut consulter le consciencieux ouvrage de Mlle M. Dugard : *Ralph Waldo Emerson, sa vie et son œuvre* (Colin, 1907). A maintes reprises, l'on nous a donné des traductions partielles de ses œuvres. La première est celle que publia Émile Montégut sous ce titre bizarre : *Essais de Philosophie américaine* (Charpentier, 1851). Quelques-uns des écrits les plus significatifs ont été réunis dans celle qui s'intitule *Sept Essais d'Emerson*, par I. Will (avec préface de Maeterlinck, Bruxelles, Lacomblez, 1894 ; 3e éd., Paris, Lacomblez, 1907).

the enveloping Now. « L'heure présente est l'heure décisive, et chaque jour est le jour du jugement. » Dans cet aphorisme l'on pourrait retrouver encore l'écho de la conception puritaine, mais en voici un autre où résonne l'accent d'une métaphysique nouvelle: « *The Divine resides in the New.* »

Le transcendantalisme marque la première apparition en Amérique d'une pensée libre, large et vivante. Mais les résultats apparents du mouvement ne répondirent pas tout à fait aux promesses de ses débuts. Aucun de ses adeptes n'a pris place dans la lignée des grands penseurs à l'exception d'Emerson. Or, le « sage de Concord » lui-même mérite-t-il le titre de philosophe? Il semble qu'il ait eu certaines intuitions profondes, mais qu'il ait trop dédaigné d'en éclaircir le sens par le travail de la réflexion méthodique. Nul peut-être n'a donné une expression plus forte à certaines tendances profondes de l'âme américaine, mal dégagées avant lui et parfois même étouffées par des traditions pesantes. Il contribua sans doute à créer l'individualisme qu'il proclama. Notons en outre la nuance très originale de cet individualisme, qui évite à la fois la brutalité d'un Nietzsche, la bassesse d'un Rousseau, et même la raideur d'un Ibsen, cela sans doute grâce à son caractère mystique. Mais comment se justifie cette confiance illimitée dans la valeur des inspirations individuelles? Emerson ne s'est guère soucié de fonder en raison son imperturbable optimisme. Les contradictions mêmes que l'on pourrait relever entre ses diverses assertions ne l'inquiètent point « *With consistency a great soul has simply nothing to do* ». A l'aide d'une pareille pensée l'on s'épargne d'humbles efforts, ennemis d'une verve primesautière ; mais l'on néglige aussi d'acquérir un genre de perfection dont l'absence déparerait l'œuvre d'un Pascal, ou celle d'un Platon. Emerson demeure un initiateur séduisant, ou plutôt encore le prédicateur entraînant d'une sorte de religion nouvelle. Il n'a pas assez approfondi et maîtrisé ses propres pensées pour en tirer une véritable philosophie.

Quoiqu'il en soit de la valeur intrinsèque de sa pensée, Emerson, en l'exposant sous forme d'Essais souvent peu rigoureux, mais épigrammatiques et brillants, se conquit un public littéraire plutôt qu'il n'exerça d'influence immédiate sur l'enseignement de la philosophie, exception faite de l'Université Harvard. Les conditions de cet enseignement restèrent longtemps, d'ailleurs, fort peu

propices aux hardiesses spéculatives[1]. Les collèges gardaient presque tous un caractère confessionnel assez étroit : l'instruction philosophique, donnée le plus souvent par le président, avait pour objet essentiel de mettre les esprits en garde contre les doctrines irreligieuses. Vers 1879 encore, l'horizon intellectuel de la plupart des maîtres demeurait singulièrement borné ; et la philosophie écossaise trouvait dans l'ignorance générale des grands systèmes la plus sûre garantie de sa domination. Cependant le public prenait un intérêt croissant à la discussion de problèmes généraux ; les philosophes anglais, Spencer en particulier, trouvaient de nombreux lecteurs[2] ; enfin, une véritable école philosophique venait de se fonder pour la première fois en Amérique, grâce à quelques initiatives privées : l'École de Saint-Louis, qui allait faire rayonner l'influence de la pensée allemande.

IV. — L'influence allemande. Josiah Royce.

Cette influence qui devint la plus puissante de toutes aux États-Unis, ne s'y fit sentir qu'assez tardivement, d'une façon précise[3]. Sans doute les transcendantalistes avaient fait grand cas de la pensée germanique, mais celle-ci ne les avait guère pénétrés qu'à travers Coleridge et Victor Cousin[4]. L'homme qui en inaugura vraiment l'étude systématique fut William T. Harris (né en 1835)[5]. Ce dernier, après avoir traversé la phrénologie et l'éclectisme, avait trouvé une première clarté dans la *Critique de la Raison Pure*, quand, en 1858, sur les conseils de l'Allemand Brockmeyer, singulier personnage qui avait le don de faire saisir dans les exemples les plus familiers, l'intérêt des notions métaphysiques, il se mit à étudier Hegel et fonda une Société Philosophique à Saint-Louis.

1. Cf. sur ce point l'article de G. Stanley Hall, *Philosophy in the United States*, publié dans le *Mind* en janvier 1879 (t. IV).
2. Cf. le témoignage de Harris (en 1867), cité par Van Becelaere, pp. 10-11 : « On dit que plus de 20 000 exemplaires d'H. Spencer ont trouvé acheteurs dans ce pays, alors que, en Angleterre même, à peine la première édition a pu s'écouler. »
3. Cf. Riley, c. VIII, *Modern Idealism* : 1. *The German Influences*.
4. Dès 1829, les *Aids to Reflection* de Coleridge avaient été réédités à Burlington, avec une introduction où James Marsh opposait la notion de la raison intuitive à la philosophie de Locke et des Écossais. L'influence du poète-philosophe sur le transcendantalisme fut considérable. Non moins grande semble avoir été celle de Victor Cousin : cf. l'article de Riley dans la *Revue philosophique* de novembre 1917.
5. Cf. Riley, *American thought*, c. VIII : 2. *The Saint Louis School*.

Dans cette même cité commerçante et cosmopolite, où des Américains venus des anciens États coudoyaient des descendants de colons français et aussi des immigrés allemands fort nombreux, Harris fit paraître à partir de 1867 la première revue philosophique qui ait vu le jour en Amérique : le *Journal of Speculative Philosophy.* Il avait réuni autour de lui un groupe de jeunes hommes « possédés, suivant sa propre expression, par une fureur de philosophie qui leur faisait estimer que sans elle la vie ne valait pas la peine d'être vécue[1] ». Sa revue, vraiment digne du titre qu'elle portait, publia à la fois de nombreuses traductions de philosophes étrangers, et surtout allemands (on y put lire en anglais l'*Esthétique*, la *Phénoménologie* et la *Logique* de Hegel), et des articles originaux, souvent de grande valeur. L'impulsion donnée se propagea largement. Les futurs professeurs allèrent bientôt en grand nombre demander leur éducation philosophique aux Universités. L'Amérique ne tarda pas à posséder des maîtres formés à l'école de Kant ou de ses successeurs, et développant d'une façon plus ou moins originale les idées issues de la spéculation germanique : tels John Watson, Ladd, Howison, Royce. Ce dernier est un penseur de large envergure qui mérite de nous arrêter.

Nous ne prétendons pas exposer en quelques lignes le système profond et nuancé que Josiah Royce (1855-1916) a développé dans une importante série d'ouvrages écrits en une langue limpide, enveloppante et montée parfois au ton d'une sobre éloquence[2]. Essayons d'indiquer seulement quelques-unes de ses caractéristiques. En gros, il appartient à la même famille qu'un certain nombre de systèmes élaborés à la même époque en Grande-Bretagne, sous l'inspiration des penseurs allemands : la philosophie de Royce ressemble à celle d'un Green, d'un Bradley ou d'un Bosanquet en ce qu'elle se présente comme une métaphysique de l'Absolu fondée démonstrativement sur une théorie idéaliste de la connaissance. Elle se distingue cependant de ses congénères britanniques par des traits particuliers dont le plus remarquable nous paraît être le

1. Cité par Van Becelaere, p. 100.

2. Signalons au moins les œuvres les plus importantes de Royce : *The religious aspect of philosophy* (1885) ; *The Spirit of modern philosophy* (1892) ; *The World and the Individual* (2 vol., 1900-1901) ; *The Philosophy of Loyalty* (1908) ; *The Problem of Christianity* (1913). L'on trouvera une bibliographie relative à Royce dans la *Philosophical Review* de mai 1916 (t. XXV, n° 3), et une étude approfondie de Gabriel Marcel sur *La Métaphysique de Josiah Royce* dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* de 1918 et 1919 (25e année, nos 3 et 4 ; 26e, nos 1 et 2).

souci et, peut-on dire, le *respect* de l'expérience humaine. Tandis qu'un Bradley, par exemple, se plaît à montrer la distance qui sépare de la Réalité Absolue les diverses formes de notre connaissance, au risque de jeter parfois sur ces dernières un discrédit décourageant, Royce ne cesse de puiser dans les données de notre vie intérieure les éléments qui nous permettront de pénétrer la nature de l'Être Universel. Tous deux soutiennent que les expériences des esprits finis doivent se retrouver au sein de l'Absolu ; mais pour le premier elles y doivent être « transmuées » d'une façon mystérieuse; d'après le second elles y rencontrent sans métamorphose l'achèvement à quoi elles aspirent. Suivant Royce, l'Absolu saisit dans une vision simultanée la totalité des choses, et néanmoins le temps n'est pas illusoire; l'éternité l'englobe sans le détruire, et la notion d'un pareil rapport nous est concrètement fournie par la conscience globale que nous pouvons prendre d'une mélodie formée de notes successives. En l'Absolu la victoire du bien est assurée, et pourtant le mal n'est pas une simple apparence, ni une ombre faite pour rehausser l'éclat de la lumière : Royce en reconnaît pleinement la réalité tragique, et soutient qu'elle subsiste même au regard de Dieu ; il faut toutefois que cette réalité détestable contribue à la perfection du Tout : l'on devra chercher la solution de ce problème dans l'expérience de la tentation surmontée, où la tendance mauvaise devient l'occasion d'une vie supérieure. Enfin ce panthéiste s'attache à montrer que son système ne sacrifie nullement l'individualité des êtres, et nul n'a fait une tentative plus ingénieuse pour établir d'une façon précise comment l'unité parfaite et la multiplicité infinie, loin de s'exclure, s'appellent mutuellement.

Sans essayer une esquisse impossible de cette curieuse théorie appuyée sur les plus récentes spéculations mathématiques, insistons seulement sur l'effort si remarquable qu'a entrepris Royce pour donner son vrai sens à la notion d'individualité. Celle-ci doit se définir d'après lui en termes non de substance mais de valeur : une vie possède une unité personnelle dans la mesure où elle se regarde elle-même comme l'incarnation partielle d'un certain idéal propre. Mais cette individualité-là, tout en témoignant d'une liberté et même d'une contingence réelle, n'a rien d'une monade close. La conscience de soi présuppose elle-même d'après Royce l'expérience d'un milieu social. Et d'autre part l'individu se

développe moralement dans la mesure même où il se dévoue à une cause unissant une pluralité d'êtres dans une vie commune.

La vie spirituelle fournit enfin à Royce un nouveau moyen de montrer comment s'opère la conciliation de l'un et du multiple : la conscience individuelle se dépasse elle-même quand elle pénètre dans la vie intérieure de ses semblables. Cet acte d'*interprétation*, comme l'appelle Royce, par quoi l'esprit dépasse à la fois la perception et le concept, nous fait comprendre ce que peut être une vraie communauté spirituelle. Et c'est encore l'idée d'une telle communauté que Royce découvre dans un de ses derniers ouvrages, au cœur même de la religion chrétienne. L'individu trouve son salut dans l'amour de la communauté religieuse, pèche lorsqu'il se révolte contre elle, voit ses trahisons rachetées par l'acte d'amour d'un de ses membres : telles sont les vérités éternelles qu'une conscience moderne peut encore retenir du christianisme.

Jamais sans doute effort n'a été fait de notre temps pour enrichir d'un plus beau trésor psychologique un système que l'on continue à concevoir comme démontrable par la raison pure. Chose remarquable, Royce pose précisément les deux mêmes assertions fondamentales qu'Emerson : il affirme à la fois l'unité de tous les êtres et la réalité de l'individu. Mais nous avons fait entrevoir quelle savante solution il a apportée au problème laissé en suspens par le génial et négligent essayiste ; il montre de maintes façons que l'individu lui-même ne se développe pleinement qu'à condition de se dépasser et de participer à une communauté spirituelle de plus en plus large. La question subsiste seulement de savoir si toutes ces belles analyses morales rejoignent vraiment la charpente logique du système, et même si elles s'y logent sans trop de peine. Royce n'aurait-il pas entrepris une tentative vaine pour concilier deux ordres de conceptions d'origine différente et même de direction opposée ; d'une part, la notion *a priori* d'un Absolu embrassant toute chose dans sa réalité parfaite et éternelle, de l'autre, l'idée qu'il n'y a rien d'illusoire dans notre expérience intérieure, et qu'elle nous donne la clé même de toutes les énigmes métaphysiques ?

V. — William James, psychologue et métaphysicien.

La seconde direction a été franchement adoptée, à l'exclusion de la première, par le plus fameux penseur qu'ait produit de nos jours l'Amérique : William James (1842-1910), longtemps collègue de Royce à l'Université Harvard [1]. Si ces deux rivaux et amis étaient dignes l'un de l'autre par l'ampleur peu commune de leur culture, il faut remarquer d'ailleurs qu'ils s'étaient orientés à leurs débuts dans des voies assez différentes, Royce se tournant de bonne heure vers l'enseignement de la philosophie même, James s'adonnant d'abord à l'étude de la biologie et de la médecine. Avec celui-ci nous rencontrons pour la première fois aux États-Unis une philosophie formée à l'école des sciences expérimentales. C'est encore la physiologie qu'il enseignait à Cambridge (d'Amérique) lorsqu'il y fonda en 1875 le premier laboratoire philosophique du monde, antérieur de trois ans à celui même de Leipzig [2]. Peu après il se consacrait tout entier à l'étude de la vie mentale, où il ne tardait pas à montrer une maîtrise éclatante. C'est ainsi qu'il se révéla d'abord au monde comme un pur psychologue, soucieux de laisser à son étude le caractère modeste d'une « science naturelle ». Mais les

1. Voici la liste des ouvrages de W. James : *The Principles of Psychology* 2 vol., 1890 ; *Psychology, briefer course*, 1892 (traduit en 1909 sous le titre de *Précis de Psychologie*, chez Riviere) : *The Will to Believe and other essays in popular philosophy*, 1897 (traduit sous le titre : *La Volonté de croire*, chez Flammarion) ; *Human immortality, two supposed objections to the doctrine*, 1898 ; *Talks to teachers on psychology and to students on some of life's ideals*, 1899 (la première partie a été traduite sous le titre : *Causeries pédagogiques*, chez Payot) ; *The Varieties of Religious Experience*, 1902 (traduit sous le titre : *L'Expérience Religieuse*, chez Alcan) ; *Pragmatism*, 1907 (traduit chez Flammarion, avec une introduction remarquable de Bergson) ; *A pluralistic universe*, 1909 (traduit chez Flammarion sous le titre : *Philosophie de l'Expérience*) ; *The Meaning of Truth*, 1909 (traduit sous le titre : *L'Idée de Vérité*, chez Alcan) ; *Some Problems of Philosophy*, 1911 (traduit sous le titre : *Introduction à la Philosophie*, chez Riviere) ; *Memories and Studies*, 1911 ; *Essays in Radical Empiricism*, 1912. Comme études d'ensemble sur W. James, signalons au moins celle de Boutroux (*William James*, Colin, 1911), qui contient, avec une vivante peinture de l'homme, un exposé élégant et fidèle de ses idées ; *La Philosophie de W. James*, par Flournoy (Saint-Blaise, Foyer Solidariste, 1911) et *The Philosophy of William James*, de Howard V. Knox (Londres, Constable, 1914), fait presque entièrement de citations choisies avec art : trois études pénétrantes, mais brèves. A notre connaissance, l'on n'a pas encore publié de monographie détaillée sur ce penseur.

2. Il faut dire seulement que le laboratoire de James était consacré officiellement à la physiologie. Le premier laboratoire *purement* psychologique a été fondé en 1883 par Stanley Hall à l'Université John Hopkins (cf. Van Becelaere, c. VII).

découvertes qu'il fit dans ce domaine empirique devaient bientôt éclairer d'une lumière nouvelle certains des problèmes traditionnels de la philosophie. Lui-même, assez longtemps, se borna à faire dans le domaine métaphysique des incursions d'essayiste. Plus tard, lorsqu'il y pénétra franchement, c'est sous forme tantôt de cours publics, tantôt d'articles un peu épars que sa pensée se manifesta. De là une œuvre où l'heureuse fraîcheur du détail frappe plus que l'unité du système. Il nous en faudra pourtant ici dégager les grandes lignes, au risque de la dépouiller de ses aspects les plus personnels et les plus séduisants.

A l'époque où James écrivit ses premiers articles, des efforts importants se manifestaient en différents pays pour constituer la psychologie en science positive : rappelons les noms de Wundt, de Bain, de Spencer et de Taine. L'œuvre de Spencer reste sans doute, même pour ce domaine limité, la plus caractéristique et la plus importante de cette période. Ce penseur avait inauguré une façon réellement nouvelle et féconde d'étudier la vie mentale en la considérant toujours dans son rapport avec la vie organique et surtout en la concevant, ainsi que toute réalité, comme soumise à une loi d'évolution. Mais en même temps il avait donné de ces faits si instructifs l'interprétation la plus simpliste, bien conforme d'ailleurs à la tradition de l'empirisme britannique, en expliquant la vie psychologique par des combinaisons d'éléments passivement opérées sous l'influence du milieu extérieur. A ce type de réduction mécaniste, cher à l'école de l'association comme à celle de la conscience épiphénomène, les idéalistes à la façon de Green n'opposaient que des considérations dialectiques sur le principe spirituel qui se trouve impliqué au fond de toute connaissance. William James, à la différence de ces derniers, se place résolument sur le terrain de l'expérience, dont il considère tour à tour la face objective et la face intérieure. Il n'hésite pas, quand l'observation l'y conduit, à proposer une explication quasi matérialiste de certains phénomènes psychologiques : témoin sa célèbre théorie des émotions, ou sa thèse relative au sentiment de l'effort musculaire. Mais le parti pris de la réduction ne le possède pas plus que le préjugé spiritualiste. Il a au plus haut degré le désir et le don de décrire fidèlement les caractères distinctifs de la réalité mentale, dont il fait ressortir les différents aspects avec la délicatesse de touche d'un véritable artiste. Cependant, toutes ces analyses

particulières sont dominées par une vision d'ensemble originale que nous allons tenter de rendre.

Aux yeux du biologiste comme à ceux du psychologue la conscience offre avant tout les marques d'une spontanéité individuelle efficace. Du dehors même, cette forme d'existence semble s'introduire sur notre planète pour donner à certains êtres capables de réactions très diverses le moyen de choisir à chaque instant le mouvement le mieux approprié. Que nous révèle, d'autre part, l'observation directe de notre vie intérieure ? Un « courant de conscience » à la fois changeant et continu, toujours marqué d'un caractère personnel et opérant parmi les données de l'expérience d'incessantes sélections. L'on a retenu à juste titre cette description si simple et si décisive du flux mental que James a opposé le premier à toute espèce d'atomisme psychologique ; mais il ne faut pas en séparer cette suite d'analyses vraiment définitives où James a fait ressortir le caractère *sélectif* de nos fonctions intellectuelles. Déjà sans doute plus d'un observateur, Helmholtz au premier rang, avaient signalé cette loi dans le domaine de la perception : à James seul revient le mérite d'en avoir établi la portée universelle en montrant que la pensée abstraite, elle aussi, implique toujours un choix arbitraire et témoigne par suite inévitablement d'une partialité subjective. A tous ses degrés, la connaissance se manifeste par une suite de transformations effectuées sur le donné immédiat afin de frayer les voies à notre action dans le sens de nos préférences personnelles. Si l'homme se distingue de l'animal, ce n'est point qu'en lui la pensée devienne « désintéressée », mais qu'elle est gouvernée par des « intérêts » et des instincts beaucoup plus variés et plus larges. L'on pourra même parler d'un « intérêt logique », et il y aura lieu, pour expliquer les sciences rationnelles, de reconnaître à l'esprit humain une structure propre, qui ne résulte pas de l'empreinte du milieu. Seulement les catégories de la raison, pour le psychologue naturaliste, ne constituent qu'une variété d'instincts. Le tort d'un Spencer était de concevoir instincts et catégories comme des modifications déterminées par une accumulation brutale d'expériences. A la suite de Darwin, James en cherche l'origine dans des « variations accidentelles » ou « spontanées », conservées mais non pas produites par l'action du milieu. Dans cette originale application du darwinisme à l'ensemble de la vie psychologique James tend d'ailleurs à donner un sens positif et

fort à cette spontanéité initiatrice de changements. C'est la même spontanéité que nous voyons se manifester sous nos yeux toutes les fois qu'un esprit met au jour une idée neuve, dans l'ordre moral comme dans l'ordre scientifique. L'intelligence demeure toujours l'instrument d'un être apte à introduire des nouveautés efficaces dans un milieu dont il doit en même temps subir le contrôle.

Cette psychologie finaliste de l'intelligence devait entraîner d'importantes conséquences d'ordre logique, que James en a de fait tirées de très bonne heure et dont la théorie pragmatiste de la vérité n'est guère qu'un corollaire tardif. Les procédés de l'intelligence humaine sont partout les mêmes, parce que toujours elle a pour rôle de manipuler les données de l'expérience suivant nos fins propres. Or, l'adaptation de ces données et de ces fins ne se réalise pas instantanément : nulle part, dès que l'on dépasse l'expérience immédiate, la vérité ne se révèle à nous du premier coup avec une parfaite évidence. Il faut toujours que nous commençions par hasarder certains jugements avant de posséder les preuves de leur valeur ; et sur quoi notre esprit peut-il alors se guider, sinon sur des préférences instinctives ? Par là se trouve légitimée aux yeux de James l'intervention de ce qu'il appelle la croyance ou la foi. Faute de cette initiative arbitraire de l'intelligence individuelle, aucune connaissance ne pourrait se constituer. Dans le domaine philosophique d'autre part, une nouvelle raison rend nécessaire l'intervention de cet élément subjectif. C'est que la métaphysique a pour objet propre de déterminer l'attitude que nous devons adopter à l'égard de l'univers dans son ensemble. Or, mon action présente est elle-même un élément de cet univers et contribue à le modifier. Par conséquent la foi qui inspire ma conduite a droit de cité en métaphysique plus que partout ailleurs. Est-ce à dire que la spéculation philosophique se ramène à l'expression abstraite de nos fantaisies ? Rien de plus éloigné de la pensée de James. La foi intervient à l'origine du travail intellectuel, mais son rôle se borne à lancer des hypothèses qui devront être soumises au contrôle de l'expérience et ne mériteront le nom de vérités que si elles le subissent victorieusement. Cette vérification pourra être plus ou moins longue et complexe ; dans l'ordre métaphysique, l'on doit dire qu'elle ne sera jamais complètement terminée. Mais une croyance valable est toujours celle qui affronte l'épreuve des faits. Une affirmation n'est jamais

justifiée que par ses conséquences d'ordre expérimental. Elle est vraie si ces conséquences sont satisfaisantes, c'est-à-dire essentiellement si elles nous conduisent vers la réalité attendue. Telle est l'analyse concrète que résume, en la déguisant parfois, la définition utilitaire de la vérité.

La psychologie de l'intelligence nous conduit encore tout naturellement au principe de la « méthode pragmatique », principe que James lui-même a négligé plus tard de rattacher à cette source, mais qu'il a présenté avec raison comme la formule générale du procédé instinctivement adopté par les grands penseurs de l'école empiriste anglaise. Ce principe codifie simplement l'habitude de considérer toute idée comme relative à un certain aspect de l'expérience, et spécialement de l'expérience à venir. Ce qui demeure cependant propre à James, c'est l'usage qu'il a fait d'une telle méthode non pas pour écarter, mais pour poser et résoudre les vrais problèmes métaphysiques, cela grâce à son « empirisme radical » qui identifie la réalité avec l'expérience envisagée dans toute son ampleur. Il s'est attaqué de la sorte au problème religieux : problème « vivant » s'il en fut, car il concerne l'une des attitudes fondamentales que l'individu peut adopter à l'égard de l'univers. James écarte résolument les arguments dialectiques chers aux néo-hégéliens comme aux scolastiques. Il s'adresse à cette espèce particulière d'expérience que constitue « l'expérience religieuse » : il recueille impartialement les témoignages les plus divers des individus qui ont éprouvé le sentiment d'entrer en relations avec le divin ; il décrit, classe, analyse ces différents cas avec sa pénétration coutumière de psychologue ; puis, il cherche à en apprécier la valeur et se trouve amené finalement à porter un jugement sur l'affirmation impliquée dans toutes les formes de vie religieuse : la notion d'une conscience surhumaine avec laquelle la nôtre peut entrer en rapports directs. James estime que cette conception se trouve confirmée par un ensemble imposant de faits. En d'autres termes, l'expérience religieuse, jointe aux résultats des recherches psychiques, lui paraît apporter une « probabilité formidable » en faveur de l'hypothèse de l'existence de Dieu. Mais cet être dont la réalité est ainsi tout près d'être empiriquement démontrée ne lui semble pas posséder certains des attributs métaphysiques que lui prêtaient les théologies traditionnelles. James n'hésite pas à soutenir que Dieu, loin de tout envelopper dans une

existence éternelle, a lui-même un milieu et une histoire, qu'il est fini, qu'il lutte et peine à sa façon, que nous pouvons voir simplement en lui le plus grand de nos collaborateurs. Ainsi l'existence d'une réalité surhumaine introduit dans nos vies un surcroît d'espérances et de forces, mais elle n'en élimine aucunement aux yeux de James l'élément d'initiative, d'indépendance et de risque. L'univers demeure, si l'on peut dire, une république d'individus inégaux mais tous libres et capables de s'unir entre eux d'une manière de plus en plus étroite.

VI. — Caractéristiques de la philosophie américaine.

Royce et James éclipsent un peu à nos regards les penseurs contemporains de l'Amérique. Si nous voulions être complets, plus d'un mériterait cependant d'être signalé surtout parmi les vivants. Mais la place nous manquerait pour donner une idée de leurs théories. Essayons simplement, pour conclure, de dégager les caractères communs aux différents philosophes américains.

A peine est-il besoin de signaler le plus apparent d'entre eux : le sens et le goût de l'expérience concrète. C'est un trait que l'on trouve déjà fortement accusé chez la plupart des penseurs britanniques. Cependant il est souvent arrivé à ces derniers de retenir de l'expérience une image rétrécie ou déformée par suite de certains préjugés d'école. Les Américains sont, d'ordinaire, plus libres de pareils préjugés : ils savent mieux encore accueillir l'impression toute vive de la réalité. James a poussé ce don jusqu'à une sorte de génie, mais nous l'avons rencontré également chez des penseurs comme Emerson et Royce, que leur système aurait pu détourner d'une telle orientation. Chez un Dewey, le respect de l'expérience immédiate s'élève à la hauteur d'un principe dont il prétend tirer un renouvellement complet des problèmes logiques [1].

D'autre part, ce que l'expérience manifeste avant tout aux yeux des penseurs américains, c'est l'existence d'activités individuelles irréductibles. L'individualisme est encore un trait bien connu du

1. V. *Studies in logical theory*, 1903 ; *The influence of Darwinism on philosophy and other essays*, 1910, et en particulier le chapitre *The Postulate of immediate empiricism*; *Essays in experimental logic*, 1916.

caractère anglo-saxon, mais il n'avait pas rencontré dans la philosophie britannique son expression adéquate. Il la trouve pleinement dans la pensée de James et nous l'avons vu se manifester fortement jusque dans les systèmes panthéistes, fût-ce au risque d'une contradiction. Il n'est peut-être pas de penseur américain qui ne soit, en quelque mesure, *pluraliste*.

Enfin, cet individualisme ne tend guère à prendre la forme d'un anarchisme effréné, ni d'un « culte du moi » solitaire et dédaigneux. C'est qu'aux yeux des penseurs américains l'individu constitue un centre d'action plutôt qu'une fin. S'il est affranchi de toute fatalité, il n'est pas libre de toute obligation. Chacun de nous a sa mission propre, à laquelle il n'est pas toujours aisé de demeurer activement fidèle ; la raison qui justifie au fond mon indépendance, c'est que je dois me faire le champion d'un certain idéal. Or, l'idéal de chaque individu a beau présenter une originalité irréductible, il n'en possède pas moins une force d'expansion qui témoigne d'une aspiration à l'universel. Aussi voit-on l'individualisme américain tendre toujours à se compléter par l'idée d'une certaine union entre les êtres, que cette union s'opère sur le plan religieux ou sur le plan social. Emerson en restait encore à l'idée un peu vague de l'unité spirituelle du monde, et semblait accepter aisément dans la pratique le fait d'un assez profond isolement moral : conséquence naturelle sans doute de sa lutte contre les tyrannies d'opinion ! Depuis, les penseurs américains ont insisté davantage sur l'aspect collectif de la vie humaine : ils ont montré l'influence du milieu sur la formation de la conscience individuelle [1] ; et, ce qui importe plus encore, ils ont exalté l'effort de l'individu qui se met au service de la vie commune, célébré en termes nouveaux les bienfaits de la sympathie et de la coopération spirituelle. La plupart d'entre eux tendent en outre à dépasser l'ordre naturel pour décrire ou justifier la participation de l'individu à un principe divin. Mais il faut noter le caractère singulièrement libéral et volontiers anthropomorphique de cette pensée religieuse. « Dieu est si près de l'homme ! » ce mot d'Emerson pourrait lui servir de devise. La théologie de la moderne Amérique a généralement pris

1. Outre Royce, voir surtout Baldwin, par exemple dans son *Mental Development in the Child and the Race*, 1895 (traduction française chez Alcan, 1897), et aussi dans *Thought and Things*, 3 vol., 1906, 1908 (le premier a été traduit en français sous le titre : *La Connaissance et le Jugement* ; chez Doin).

le contrepied du calvinisme originel, soit qu'elle aboutisse à un optimisme radical, soit qu'animée d'un esprit plus nouveau elle sacrifie délibérément l'omnipotence divine à l'indépendance des êtres. De toute façon, Divinité et Société n'interviennent jamais pour anéantir la spontanéité individuelle, mais pour l'élargir et l'exalter en l'orientant. Il n'en est pas moins vrai que l'on caractériserait imparfaitement la philosophie américaine par le terme d'individualisme, si l'on ne notait en même temps ce souci croissant de l'union spirituelle qui peut s'établir librement entre des vies distinctes, et parfois les transfigurer.

EMMANUEL LEROUX.

LES UNIVERSITÉS ET LA VIE SCIENTIFIQUE

AUX ÉTATS-UNIS

A PROPOS DU LIVRE DE M. M. CAULLERY[1]

Le livre de M. Caullery devrait être lu et relu par tous ceux qui prétendent jouer un rôle, non seulement dans la vie des Universités, mais dans l'organisation de la société humaine. Si vous n'avez jamais passé l'Océan, ce livre pourra vous sembler dithyrambique. Si vous aviez seulement traversé la grande République, il vous paraîtrait plutôt froid et réservé, mais vous ne le liriez pas sans y ajouter la flamme d'un certain lyrisme de votre imagination et de vos souvenirs, de même qu'en écoutant une symphonie au piano vous ressuscitez dans votre mémoire la plénitude de l'orchestre.

Puisque nous avons eu là-bas beaucoup de missionnaires, je voudrais qu'un ministre bien inspiré chargeât les plus clairvoyants et les plus enthousiastes de promener dans notre monde universitaire, — écoles primaires, lycées et facultés, écoliers et professeurs, — des photos et des cinémas de ces Universités américaines, si belles dans leurs immenses parcs de verdure, qu'en les comparant à nos pauvres Universités prisonnières de vieilles villes, on a tout de suite l'impression d'être transporté dans un monde plus vaste et plus libre, où la jeunesse est mieux cultivée et plus heureuse, et où l'on sent plus forte l'action de l'homme sur la nature et sur lui-même, — le rêve optimiste de quelque Wells.

Ce qu'on voit là bas surpasse tellement ce qu'on en raconte, l'expérience dépasse tellement l'imagination, qu'on croit tout

1. Un vol. in-16, Armand Colin, 1917.

découvrir. Oui, comme tant d'autres, et sans crainte du ridicule de la vieille expression : « j'ai découvert l'Amérique ».

Comme M. Caullery, j'ai fait la grande tournée des Universités, de l'Atlantique au Pacifique ; son livre me dispense de répéter des noms, des descriptions et des chiffres ; je veux lui demander surtout les raisons profondes d'une admiration qui non seulement survit au charme excitant d'un si immense tourisme, mais ne cesse de mûrir et de se développer comme la conscience d'un élargissement et d'un renouvellement de la vie.



Un médecin de New-York me disait : « J'aime l'air sec de cette ville, il aiguise le goût d'agir et de vivre. » La Vie ! ce mot dit tout. N'étudiez pas les Universités américaines « comme un Empire dans un Empire ». Regardez-les comme les efflorescences naturelles, spontanées, d'une société jeune et confiante qui envahit une terre à ressources illimitées. Sans doute, tout ce que vous observez a des traits déjà connus, que vous avez pu noter en Angleterre, en Allemagne et même en France. Le fait essentiel, c'est la transplantation ; car les vieilles semences européennes, jetées dans cet infini d'espace, de richesse et de liberté, ont levé avec une telle exubérance, que les productions sont vraiment nouvelles, et comme dimensions, et comme qualité. Vous retrouverez dans l'enseignement et la recherche scientifiques la même sève que dans l'agriculture et l'industrie ; vous vous rappelez que la première tente dressée par les Mormons, quand il s'arrêtèrent dans l'immense site de Salt-Lake, avec leurs livres saints et leurs charrues, fut la tente destinée à l'École.

Alors, que l'on critique et que l'on épluche, si l'on veut. On trouvera des défauts, une certaine naïveté, des illusions, de l'esprit de *bigness*, des emballements qui ne mènent pas toujours très loin, des manques de méthode, de la prodigalité, de la force et de l'argent jetés au vent. Mais ces taches ou ces surcharges se fondent dans le courant de vie qui emporte tout vers le mieux. Et je défie tout visiteur impartial de prouver qu'il y a là surtout l'ivresse de la richesse et de la puissance matérielles : partout il y a l'idée et la foi.

Dans un volume quelconque d'une revue scientifique américaine,

vous trouverez sans doute, des travaux ordinaires, des essais de débutants (ce qui n'est pas propre à l'Amérique !), des questions posées quelque peu de travers, une bonne volonté novatrice qui gagnerait parfois à s'inspirer davantage de l'esprit d'Europe, Nestor assagi par tant d'expériences et de disciplines. Mais quelle ardeur pour la recherche, quelle confiance dans l'effort ! On se met en marche même quand on ne voit pas le but du voyage ; comme la jeunesse, comme la Nature, on ne compte pas les échecs, ni le temps. Que deux ou trois génies surgissent, ici ou ailleurs, et voilà des Écoles entières à qui ne manquent ni l'outillage ni la main-d'œuvre, ni la patience, ni l'Esprit. L'école américaine de zoologie expérimentale est sans doute aujourd'hui la première du monde. En chimie biologique, les laboratoires américains, dès avant la guerre, venaient tout de suite après les Allemands. On m'affirme qu'en physique leurs progrès sont des enjambées de géant. Interrogez n'importe quel spécialiste, il vous dira qu'*ils* font ce qu'on ne peut pas faire ailleurs.

Relisez ce que M. Caullery nous rapporte sur le *Mellon Institute,* ou sur le Musée d'Histoire naturelle de New-York, ou sur la station zoologique de Wood's Hole : vous sentez avec quelle promptitude et quelle sûreté cette énergie vitale crée les organes qu'il lui faut. C'est une espèce d'action directe. Si les premiers collèges procédaient de Cambridge et d'Oxford, si les grandes universités libres de l'Est ont voulu réincarner la primauté de la recherche scientifique qui a été l'idée directrice des universités allemandes, les universités américaines du Middle-West et de l'ouest sont des créations originales, proprement américaines, nées du sol même qu'il s'agit de défricher, d'exploiter et d'embellir. La formation de ces universités n'est pas terminée, je crois bien qu'elle ne le sera jamais, et je l'espère, parce que la vie n'est pas dans la stabilité, mais dans le mouvement, ou dans une succession de déséquilibres.

Quand on parcourt cette histoire, depuis les modestes collèges de théologie qui furent les germes d'Harvard, jusqu'au gigantesque projet d'une Université fédérale à Washington, on a la sensation d'une « évolution créatrice » où l'énergie trouve toutes les formes de réalisation.



Le second caractère de ce monde universitaire et scientifique, qui, après la vitalité, saute aux yeux, c'est, au sens le plus large du mot, la *Sociabilité*, ou, si l'on veut, la *valeur sociale*.

Car ces mêmes hommes, qui ont dans le sang le ferment puritain individualiste, ont aussi le don de voir les choses et les êtres sous l'aspect collectif, et ce sens de la vie des masses qui paraît être la plus moderne acquisition de l'esprit humain. Cette prépondérance, en tous les domaines, de l'esprit d'ensemble sur l'esprit de détail, si chère à Auguste Comte, vous la voyez se manifester, aux États-Unis, dans la vie de tous les jours. Pas de ce particularisme de laboratoire ou de chapelle, pas de ce faux individualisme qui n'est que la défiance d'autrui, la vanité personnelle, le manque de sympathie active ou l'aigreur de caractère ; mais une solidarité réelle, à la fois très profonde, très intérieure, et très terre à terre et pratique, s'exerçant dans les études, dans les jeux, les repas, la conversation ; le sentiment que la vie de l'individu est incomplète sans la vie du groupe et de l'ensemble.

Les *alumni*, fiers de leur Université, ne cessent pas d'y revenir aux grands jours, et de l'enrichir. Grâce à ces *Faculty* ou *University Clubs*, où ils peuvent exercer en commun une élégante hospitalité, les professeurs, malgré des salaires en somme modiques, ne sont pas isolés, comme chez nous, par la demi-pauvreté, et obligés, selon le mot de Bonaparte, de fermer leur porte sur leur misère ; leur vie collective peut être plus confortable et plus ouverte que leur vie personnelle ou familiale. Les étudiants ont une vie en commun dans leurs *Fraternities* et leurs *Sororities*. Quand des savants d'une même branche, ou des hommes issus d'une même école, se retrouvent dans des Congrès ou des banquets, leurs toasts, organisés à l'avance en *Symposia*, sont comme la fleur de leur travaux, offerte à la communauté au milieu d'une fête. Car, ô merveille, chez nous à peu près inconnue ou disparue, cette société connaît les fêtes, les belles fêtes, où l'on oublie le peu qu'on est en tant qu'individu, dans la joie et la puissance multipliée d'une association.

Sociale dans sa fonction, l'Université s'efforce de répondre à toutes les demandes techniques, scientifiques, artistiques,

morales, de la société moderne ; on trouverait une admirable synthèse de ces diverses idées dans le nouvel *Institut d'Hygiène industrielle*, fondé en commun par les Laboratoires d'Harvard et l'Hôpital principal de Boston. Sociale dans ses méthodes, elle met en pratique, avec une aisance qui nous impose de douloureux retours sur nous-mêmes, ces lois qui défendent les sociétés humaines de la stérilité et de l'anarchie : la division du travail, et la responsabilité accompagnant le pouvoir comme l'ombre suit le corps. On retrouve partout, associées, mêlées, l'initiative privée et la coopération libre. L'extension universitaire porte parmi les masses urbaines et rurales les résultats et l'esprit de la science. « Unir plutôt que séparer », disait le philosophe Royce. Le chapitre où M. Caullery insiste sur la fonction sociale des Universités américaines est peut-être le plus senti de son livre, et nous devons l'en remercier. On peut nous parler du capitalisme américain, de la formidable concurrence, de la violence des capitaines d'industrie, de l'exploitation de l'homme par l'homme : il n'y a pas de doute, le règne de la Justice n'est pas encore venu, là comme ailleurs. Mais quels éléments de transformation sans destructions ni anarchie, quels gages de la continuité du travail dans l'évolution et même dans la Révolution, que toutes ces institutions, et, mieux encore, ces mœurs, de vie collective !



Enfin, nulle part mieux que dans les Universités et leur effort scientifique ne s'exprime cet *idéalisme* américain, que l'on ne comprend bien que si on l'a senti en Amérique même.

Beaucoup d'entre nous ne conçoivent guère l'idéalisme sans une certaine dose d'ascétisme ; il leur semble que le service de l'idée exige le sacrifice d'une partie au moins de la vie réelle, et de ce qu'on appelle couramment le bonheur. C'est un idéalisme d'analystes et de spéculatifs : l'idéalisme américain est un idéalisme d'hommes d'action. C'est une orientation de toute la vie vers un but supérieur d'où le bonheur n'est pas exclu. Les fondateurs puritains s'entendaient aux affaires et savaient manier la richesse. L'idéal de liberté que définit la Déclaration de Philadelphie n'est pas du tout ascétique. L'idée, pour eux, est une force plutôt qu'un concept. Il y a dans leur idéalisme moins d'intellectualité que de

sympathie : la Liberté, la Justice, la Fraternité, ne sont pas des notions abstraites, mais des biens très concrets, que l'on doit consommer tous les jours, et dont tous les hommes et tous les peuples devraient jouir en commun. C'est cet idéalisme, humain et pratique, — on pourrait dire, en parlant des Américains : c'est cet idéalisme pragmatique, — qui a poussé les États-Unis vers la guerre européenne. Il habite les Universités. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé d'être présenté à une dame, de qui on me disait : « Son fils était l'un de nos meilleurs étudiants ; il a été tué en combattant parmi les troupes françaises, *en 1915, ou en 1916...* » Ce n'est pas l'ostentation qui frappe, dans l'expression de ce sentiment, mais la discrétion. Dans l'immense cour, entourée de superbes bâtiments aux lignes romanes et d'une beauté robuste, de l'Université Leland Stanford, à Palo Alto, en Californie, il faut avoir des yeux fureteurs, pour découvrir, perdues dans une encoignure, petites comme une page de livre, quelques plaques commémoratives en marbre gris : « A la mémoire de ...., tué au service de la France, à Verdun, en 1916... »

C'est cet idéalisme qui, dans les réceptions d'Universités, dans les réunions mondaines, attirait vers le Français de passage ces admirables femmes d'Amérique, et leur inspirait tant d'ardentes questions sur nos départements envahis, sur les œuvres de la Croix-Rouge, sur les orphelins de guerre : elles étaient heureuses et fières d'avoir elles-mêmes un ou deux adoptés, et de montrer leur photographie. C'est cet idéalisme qui brillait dans les yeux des jeunes étudiantes des *Sororities*, lorsqu'elles m'interrogeaient sur leurs « collègues » de France, sur la tâche à accomplir pour réparer dans l'Europe entière les désastres de la guerre. On m'a dit qu'elles étaient moins riches de savoir exact que nos lycéennes : mais comme leur pensée faisait rapidement le tour de la terre, et concevait tout naturellement le monde comme une famille de peuples qu'on ne devrait pas désunir !

Pour les Américains, l'argent est un moyen, non un but. Ils ne s'intéressent plus à celui qu'ils ont gagné ; ils en désirent d'autre, surtout comme un signe de force et de succès. C'est pour nous, malheureusement, que la possession de l'argent est en elle-même une fin. Si l'on compare la richesse à l'énergie électrique, nous en chargeons volontiers des accumulateurs, d'assez petite puissance, que nous laissons dormir ; les Américains ne connaissent que le

courant qui travaille. Aussi, beaucoup de Français, avec leurs habitudes de mesquinerie, sont stupéfaits de voir avec quelle aisance les Américains savent dépenser et créer de la richesse en dépensant. Ils savent que l'outillage scientifique moderne coûte beaucoup, et, sur ce qui est nécessaire, ils n'économisent jamais.

Les États-Unis sont l'Eldorado des instituts de recherches et des bibliothèques. Les instituts de recherches sont souvent au service de l'agriculture et de l'industrie, sans doute : mais est-ce que la science « désintéressée » est nécessairement la science inutile? M. Caullery fait justice de cette sottise, et montre à merveille comment la « recherche pure » n'a de chance de fleurir que sur une terre fécondée par le travail industriel et agricole, qui suscite des légions de travailleurs parmi lesquels la sélection peut s'exercer, et qui fournit le « matériel », l'argent, les débouchés, et même les problèmes...

Dans la science américaine comme dans les autres manifestations de la vie américaine, l'idéal est le pressentiment ou l'intuition des actes qu'il faut accomplir pour progresser. C'est la somme de désintéressement sans laquelle une société ne peut vivre. L'idéalisme américain est une fonction biologique, ou mieux encore, un instinct social.



En relisant le livre de M. Caullery, je me disais souvent : Les Américains sont les vrais humanistes d'aujourd'hui. Ils réussissent ce que l'Italie et nous avons réussi au temps de la Renaissance : ils établissent la plus parfaite correspondance, la meilleure adaptation possible, entre l'homme et l'Univers. C'est dans une Université d'Amérique que Grandgousier enverrait aujourd'hui son fils Gargantua, après que Ponocrates aurait chassé les précepteurs Sorbonnagres. Il y trouverait, sans s'éloigner de la nature, la pratique des sports, le goût de la sociabilité, et l'idéal de la recherche scientifique, — les sciences étant les vraies « humanités » d'aujourd'hui. Qu'est-ce que l'humanisme de Rabelais, sinon l'union de la culture physique et de la culture intellectuelle et morale, avec un esprit encyclopédique et l'estime des métiers manuels, et le

développement harmonieux des facultés afin que l'homme soit non seulement le « roi », mais le centre moral du monde, capable non seulement de l'exploiter, mais aussi d'y introduire plus de beauté, de justice et de Paix?

L'Amérique rajeunit cette vieille vérité, que la Science est, au même titre que l'Art, une manifestation de la vie, et la vie, c'est la spontanéité, l'initiative, la prodigalité, et l'aventure. La science n'est pas affaire de vieux mandarins raffinés et à demi retranchés du monde. Elle s'accommode à merveille d'une certaine jeunesse même « barbare » ; il ne lui faut pas seulement l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, et l'esprit critique, résultat d'un long dressage ; elle réclame, aussi, l'audace, et le caractère. On citerait aisément, parmi les savants qui comptent, plus d'un autodidacte ayant figure de *self-made man*. Tout le monde sait qu'il y avait en Pasteur bien autre chose que l'intelligence, et que son génie était fait en grande partie d'audace et d'obstination violente. Nos littérateurs commencent à s'apercevoir que leur art s'étiole dans les serres chaudes, et que les poètes que l'on écoute le plus, aujourd'hui, sont ceux qui, comme Stevenson et Kipling, ont voyagé au loin pour voir tous les visages du monde. Le premier rang dans la science appartiendra à ceux qui seront les moins particularistes, les moins casaniers, les plus universels. Le premier rang dans la science : c'est dès aujourd'hui l'ambition et la volonté des savants d'Amérique ; et ils le disent.

***

Il serait trop facile de refaire le procès de nos routines, de nos préjugés, de l'étatisme, de l'avarice, du misonéisme, de la gérontocratie conservatrice, et de cette « culture inhumaine » qu'un Américain ami de la France déplorait de trouver dans notre enseignement à tous les degrés. Il serait trop facile d'humilier, par exemple, devant le *Mellon Institute* cette pauvre École Polytechnique qui ne mourra jamais puisqu'elle résiste à tout, même aux courants de la vie, et n'a pas chancelé sous la violente diatribe que lui jetait Balzac dans son *Curé de Village*. Dans ses conclusions générales, M. Caullery a dit là-dessus tout ce qu'on doit dire, et sa tâche a dû lui être souvent pénible.

Le mal vient d'abord de ce que nous avons perdu l'esprit même de l'Université, c'est-à-dire la vie commune de tous les étudiants et de tous les maîtres, de toutes les branches du savoir, dans une ruche où l'âme est une, *universelle* ; et de ce que, des Écoles professionnelles fondées par la Convention, la vanité, l'intérêt, l'esprit de corps, se sont emparés pour en faire des « boîtes ». Le mal vient ensuite de ce que nous défendons nos vieilles institutions comme si elles étaient les conditions nécessaires et suffisantes de notre vie. A la seule idée de changer la forme d'un Doctorat, on se récrie, parce que, si l'on change ce rouage, il faudra peut-être en changer un autre, et puis un autre, et qu'après tout notre vieille montre marche encore, et qu'en somme il nous suffit de savoir de combien elle retarde. Et puis, on n'ose pas dire son opinion, on défend ou l'on tolère en paroles ce que l'on condamne tout bas ; l'absence totale de chauvinisme est très mal vue ; on formule juste assez de critiques pour avoir l'air intelligent ; et ceux qui ont la confiance et la vie, on les appelle des « Barbares ». De quelle espèce de bolchévisme devons-nous donc attendre notre rénovation ?

Mais souvenons-nous qu'on ne détruit que ce qu'on remplace, et puisse le livre de M. Caullery contribuer à cette rééducation qui commence par créer dans les âmes, comme un besoin, et comme un idéal à l'Américaine, les Universités de l'avenir !

Si je ne m'étends pas sur nos insuffisances, j'ai le droit de ne pas fouiller les entrailles des Universités américaines pour y trouver les défauts que les Américains sont les premiers à dénoncer. Les professeurs formulent partout ce triple grief : ils sont trop chargés d'heures de cours et d'obligations accessoires, — leurs salaires sont insuffisants, — les *trustees*-hommes d'affaire pèsent trop lourdement sur l'administration des Universités. Je me permettrai d'exprimer le souhait que les Universités américaines cultivent hardiment la pensée libre, qui est la source et la garantie de toutes les libertés. Je ne puis croire ce qu'ont dit des critiques, sans doute trop radicaux et pessimistes : qu'il tend à se former là-bas, dans les Universités comme dans la Société, une opinion considérée comme honorable, convenable, rassurante, orthodoxe, sous laquelle les pensées indépendantes sont obligées de plier, ne serait-ce que par le silence. Je ne puis le croire, parce que ce serait la négation même de la Liberté et de l'idéalisme américains,

et qu'un pareil assujettissement de la pensée finirait par avilir même l'esprit de la pure recherche scientifique.

Mais s'il existe dans le monde quelque risque que la science devienne une servante, et la recherche un métier dépendant, ce danger n'existe pas seulement en Amérique, et en Amérique, autant et plus qu'ailleurs, les hommes libres trouveraient des alliés pour le conjurer.

E. Burnet.

L'ESPRIT NATIONAL DANS LA POÉSIE AMÉRICAINE

Quand vers le milieu du siècle dernier F. R. Griswold entreprit de publier un livre d'or de la littérature américaine depuis la période coloniale jusqu'à ses jours, il ne trouva pas moins de six cents poètes, sans compter les poétesses, qui lui parurent dignes d'être cités. Plus récemment, M. Edmund Clarence Stedman, dans un ouvrage qui fait autorité, est arrivé à un chiffre presque aussi élevé. Hier encore, un critique des mieux renseignés, dans un ouvrage consacré aux poètes contemporains, ne citait pas moins de cent jeunes auteurs encore obscurs ou ayant déjà atteint une certaine notoriété par leur audace ou leur talent, et en qui il se plaît à voir les annonciateurs d'une nouvelle ère dans l'histoire de la poésie américaine. Une visite rapide dans les bibliothèques qui ont formé des collections spéciales consacrées à la poésie américaine, comme la Collection Harris à l'Université Brown, un coup d'œil jeté sur les tables des libraires suffit à convaincre l'observateur le plus superficiel que la production poétique américaine, par son volume au moins, est digne du plus grand respect. On peut se demander quelle est la valeur littéraire.

Les critiques américains eux-mêmes n'ont guère été indulgents pour leurs compatriotes. Alors que certains, comme M. Barrett Wendell, semblent prendre un certain plaisir à écraser leur littérature nationale par des comparaisons constantes avec la littérature anglaise, les jeunes proclament à l'envi que jusqu'à l'heure présente, surtout si l'on en excepte l'œuvre de Whitman, la littérature aux États-Unis n'a été qu'un rameau détaché du grand arbre des lettres anglaises et transplanté sur un sol nouveau. Il n'y a de littérature américaine, déclare M. Untermeyer, qu'au sens géographique du mot.

Une telle humilité est assez déconcertante chez un peuple qui, à tant d'autres égards, est si conscient de sa force, si fier de l'œuvre déjà accomplie, et qui considère l'avenir avec une foi si enthousiaste dans sa destinée. A certains il pourra même sembler qu'il y a là un excès de modestie. Si bien peu de chose mérite de survivre, dans cet énorme entassement de volumes, il n'en est pas moins possible de retrouver dès l'origine même et de suivre, de génération en génération jusqu'à nos jours, un filon original qui permet d'affirmer que la littérature américaine a quelque droit à être traitée autrement que comme une sœur pauvre de son aînée.

I. — La période coloniale et la Révolution.

Tenus en bride par une religion sévère qui aurait considéré comme un péché de se laisser aller à l'admiration trop vive pour la nature et pour l'art, les vieux Puritains semblent cependant avoir goûté un plaisir innocent à rimer. On ne doit s'attendre à trouver en eux aucune inspiration, aucun jaillissement puissant de verve poétique; malgré leur raideur et leur maladresse, ils méritent cependant de retenir l'attention, car ils sont les humbles ancêtres des lettres américaines et ont manifesté dès le début une certaine tendance à créer une littérature originale.

Bonne épouse, mère de huit enfants, bonne maîtresse de maison, Anne Bradstreet (1612-1672), la fille de Thomas Dudley, gouverneur du Massachusetts, a fait des vers comme elle aurait tricoté, avec la même assiduité laborieuse et la même rapidité. Cette fille de du Bartas, comme elle a été appelée, est de formation nettement européenne, et l'on est assez surpris de rencontrer toutes les divinités de la mythologie dans un poème des *Quatre Saisons* qui aurait pu être les Géorgiques puritaines de la Nouvelle-Angleterre. Elle a cependant le mérite d'avoir à de trop rares moments oublié ses lectures pour regarder autour d'elle et célébrer les plantes et les fleurs de son jardin et les arbres de la forêt.

Plus vigoureux, mais bien raide et quelque peu effrayant dans son puritanisme orthodoxe est Michael Wigglesworth (1631-1705), médecin et ministre du Seigneur, professeur à Harvard et théologien, dont le poème sur le *Jour du Jugement* a vu dix éditions.

Cette élucubration qui, d'après Lowell, était « la consolation de tout foyer puritain » au dix-septième siècle, pleine d'une religion sombre et sans charité, est à tout prendre déjà une production nationale et représente un état d'esprit avec lequel les Pilgrim Fathers étaient familiers. Une strophe suffira à donner une idée de cette férocité pieuse et de ce zèle sombre dont on retrouve l'écho dans certains sermons de Jonathan Edwards : « La tendre mère ne reconnaîtra comme siens parmi sa nombreuse progéniture — Que ceux qui se tiennent à la droite de Christ, rachetés par son sang. — Quand à ceux qui sont plongés dans le gouffre de l'Enfer, les Élus les verront sans pitié et sans remords en proie aux supplices les plus affreux. — ...Ils se tordent les mains, leurs mains coupables, et leurs dents grincent de terreur. — Ils crient, ils rugissent d'angoisse et se déchirent la langue d'horreur. — Partez sans attendre, Christ n'a point pitié de votre plainte ! — Allez en Enfer, et là pendant l'éternité vous pourrez hurler et pousser des rugissements ! »

Dans la réalité, cette sévérité cruelle du puritanisme était compensée par les productions plus humaines d'Eliott, l'apôtre des Indiens et de l'excellent John Woolman ; mais cette inspiration plus humaine et plus apaisée était au total une exception, et Wigglesworth est bien le poète de l'aspect le plus sombre et le plus intransigeant des Puritains de la Nouvelle-Angleterre.

Ni lui, ni Anne Bradstreet, ni George Sandys, le traducteur d'Ovide, ne sont à tout prendre autre chose que des rimeurs. Un humoriste du temps disait déjà que l'habitude d'écrire des vers était tout aussi répandue que celle de prendre du tabac, et il n'y a là aucune exagération. Les temps approchaient cependant où sous l'empire de nouvelles circonstances historiques un esprit nouveau et vraiment national allait se manifester. L'Amérique a senti très tôt, et en tout cas dès le milieu du dix-huitième siècle, qu'elle était destinée à former une nation à part et à jouer un grand rôle dans le monde ; elle a éprouvé le besoin d'exprimer son idéal par sa littérature. En 1763 paraissait un poème intitulé *American prospects*, *l'Avenir de l'Amérique*, où le vieil auteur définissait sa conception de la place que devait occuper la poésie dans la vie : « Le poète, disait-il, a toujours été le défenseur le plus résolu de la Liberté ; le plus ferme appui de la Justice ; le créateur de pensées élevées et de la beauté du monde intérieur. » C'est bien là

une définition qui peut s'appliquer à la poésie américaine, plus encore qu'à toute autre poésie. Il n'est guère de période de l'histoire américaine où le poète n'ait consacré son inspiration à chanter les événements contemporains et n'ait cherché à exprimer la mentalité de son époque. Les grands événements de la Révolution devaient tout naturellement inspirer aux écrivains américains le désir de se séparer entièrement de la mère patrie et de créer et de proclamer leur indépendance littéraire, comme ils avaient proclamé leur indépendance politique. Les années qui précèdent et qui suivent la guerre de l'Indépendance américaine ont compté au moins un véritable poète, le premier en date de ceux que l'on peut considérer comme des poètes vraiment américains.

Marin, journaliste, soldat, satiriste non sans esprit et sans verve, Philip Freneau (1752-1832) avait, le jour même où il recevait son diplôme du collège de New-Jersey, chanté la *Gloire naissante de l'Amérique*, *The rising glory of America*. Il est le premier qui ait vu tout le parti que l'on pouvait tirer de sujets purement américains, le premier qui ait observé la beauté sculpturale des Indiens et senti une mélancolie déjà romantique à voir disparaître les premiers maîtres du continent. « Prépare la tombe creuse et place-moi au fond, fait-il dire au vieil Indien mourant, — mets mon arc fidèle et mes flèches à mon côté, — la gourde qui donne la joie et la provision de venaison. — Car long est le voyage que je dois entreprendre, — sans compagnon et sans guide. » Le même sentiment reparaît avec plus de force encore dans le *Cimetière Indien*, *The Indian burying ground* et son délicieux poème sur le *Chèvrefeuille sauvage*, *The wild honeysuckle*, a sa place marquée dans toutes les anthologies.

Obéissant aux mêmes aspirations que Freneau et à peu près à la même époque, un groupe d'auteurs de la vallée du Connecticut entreprirent de doter leur pays d'une littérature originale. Alors que dans son premier poème, la *Vision de Canaan*, Timothy Dwight s'était flatté « de représenter des mœurs éloignées des particularités d'une époque précise et qui pouvaient appartenir aux gens aimables et vertueux d'une époque quelconque », dans *Greenfield Hill* il s'efforce de traiter des sujets purement américains et de peindre des caractères purement américains, comme le pasteur de village et le maître d'école. Il s'est efforcé de faire revivre toute une petite communauté rurale de la Nouvelle-Angleterre, et une

fierté patriotique vraiment sincère pénètre son apostrophe à l'Amérique. Sous la forme gauche et les rimes pauvres on reconnaît aisément la même inspiration que dans certains discours de Jefferson et la même foi qu'avait ce peuple jeune dans son avenir et l'universalité de la doctrine politique qu'il venait de faire triompher : « Columbia, Columbia, éveille-toi à la gloire... L'Europe aspire aux massacres et aux conquêtes, — A inonder les nations de sang et à couvrir les villes d'un manteau de feu. — Tes héros défendront les droits de l'humanité ; — Les triomphes suivront leurs pas et la gloire les accompagnera. — Un monde est ton royaume. Que tes lois s'étendent sur le monde entier. Vaste comme ton territoire et juste comme ta cause, — Ton empire, élevé sur les solides fondations de la liberté, — Se déploiera jusqu'aux limites des mers et ne périra qu'avec la voûte des cieux. »

La même confiance et la même doctrine se retrouvent dans quelques poèmes de Humphrey dont le *Bonheur des États-Unis* fut traduit par Chastellux, chez Joel Barlow, dont le poème épique *La Columbiade* a justement soulevé bien des critiques ironiques, mais dont on doit au moins retenir l'intention.

A leur suite apparut un véritable essaim de poètes qui, à peine au sortir de l'école, encombraient de leurs essais, journaux, magazines, recueils spéciaux, albums, florilèges et « bouquets ». Tous, au moins à un certain moment de leur vie, ont essayé de traiter des sujets nationaux. Halleck, Pierpont, Dana, Hosmer, Percival, ce sont là des noms aujourd'hui bien oubliés, mais qui connurent leur heure de célébrité, les maîtres qui ont inspiré tant de respectables vieilles filles de la Nouvelle-Angleterre et tant d'excellents clergymen. A tous il manquait avant tout l'inspiration, la force et la flamme, et presque aussi souvent le métier. Quelques-uns des poètes de cette génération sont encore connus, en général par une seule pièce qui a continué à figurer dans les anthologies comme échantillon d'un âge disparu, comme Samuel Woodsworth, auteur du *Vieux seau de chêne*, *The old oaken bucket*, que tant d'écoliers américains ont appris par cœur. Parfois aussi ils ont survécu parce qu'une fois dans leur vie ils ont su traduire une profonde émotion patriotique, comme Francis Key, l'auteur du *Star spangled banner*, devenu aujourd'hui le chant national des États-Unis, ou Joseph Hopkinson, qui écrivit un hymne qui, à une certaine date, n'eut pas moins de vogue, *Hail Columbia* ; ou encore parce que,

dans un genre plus simple, ils ont su exprimer un sentiment profond de cette façon sentimentale qui plaît à la foule, comme John Howard Payne, auteur de *Home, sweet home*.

II. — L'âge d'or de la poésie américaine.

Le génie jusqu'alors balbutiant de l'Amérique allait se révéler avec plus de vigueur dans la génération suivante. Le premier en date de ceux qui allaient être salués comme les premiers représentants d'une ère nouvelle est l'auteur de la *Vision de la mort*, *Thanatopsis*, William Cullen Bryant. Grand voyageur et grand liseur, il a trop lu et s'est trop souvenu de ses lectures; il a enfermé trop de réminiscences dans une œuvre mince de volume et répartie sur une longue existence. La poésie n'a pas été le tout de sa vie; il a vu en elle tantôt un divertissement et tantôt un moyen de moralisation. Mais si imparfaite que soit sa langue et si figée que soit sa muse, il n'en a pas moins été le premier poète américain qui ait révélé à ses compatriotes les grands thèmes des méditations sur la mort et sur la vie.

« Il ne m'a jamais fait penser ni à Goldsmith, ni à Wordsworth, ni à Byron, ni à Moore, disait de lui sans ironie Emerson. Il est vraiment un poète national original et patriote. »

Le philosophe de Concord serait probablement le seul de cet avis si on lisait encore Bryant. Chez lui la forme est loin d'être originale, mais il a vu, senti et essayé de rendre la majesté de la forêt américaine, *A forest hymn*, le coloris éclatant des bois à l'automne, cet automne si riche en couleur et si différent des automnes européens; il a célébré les humbles fleurs des prairies comme la gentiane frangée, *The fringed gentian*, l'immensité des plaines et le sentiment de solitude et de tristesse qui s'empare du voyageur perdu dans cet océan de verdure, *The Prairies*. Il a également le mérite d'avoir continué la tradition établie par Philip Freneau et d'avoir, à la vérité de façon bien conventionnelle, repris les thèmes indiens que ce dernier avait indiqués. Peut-être avait-il en lui l'étoffe d'un vrai poète et aurait-il écrit le chef-d'œuvre que semblait promettre son premier poème s'il n'avait été distrait de cette tâche par de multiples occupations et par sa besogne de journa-

liste. Il allait être de son vivant même singulièrement dépassé par des poètes qui, nés à quelques années d'intervalle, constituent véritablement la Pléiade américaine. Poe, Whitman, Longfellow, Lowell, Holmes, Emerson, Lanier, Whittier, ce sont là des noms entre lesquels la postérité fera un choix et qui représentent chacun un aspect particulier de l'esprit national américain, si aucun d'eux n'est le chantre de toute l'Amérique.

Il vaudrait la peine de s'attarder à étudier plusieurs d'entre eux dont la renommée poétique n'a pas franchi les frontières de leur pays. Lanier, poète mélodieux des marais de Glynn ; Poe surtout, qui a mis le meilleur de son génie dans ses contes, mais qui avait un véritable tempérament de poète et que des visions comme *Le Corbeau*, des tours de force rythmiques comme *Les Cloches*, ou la sentimentalité romantique d'*Annabel Lee* auraient suffi à illustrer. Son hérédité mélangée, dans laquelle se retrouvent des ancêtres français, irlandais, italiens et purement anglais, aurait pu faire de lui le vrai poète de cette Amérique où se mêle le sang des races, s'il n'avait préféré vivre dans un monde tourmenté de visions chimériques, plutôt que de la vie de ses contemporains. Dans un peuple où l'harmonie n'a guère été tenue en honneur et qui n'a pas encore produit de grand génie musical, il est le seul qui soit vraiment un musicien et se plaise aux sonorités assourdies ou aux tintements clairs de mots choisis avec art. Il est également le seul, dans un pays où tous les poètes ont été merveilleusement équilibrés et se défient de tout ce qui est rare, trop raffiné et morbide, à avoir développé les perceptions de ses sens et joui des couleurs et des parfums. Il a ajouté au domaine de la poésie américaine le monde des songes et du mystérieux; mais son influence n'a pu être profonde sur une génération où l'influence des doctrines puritaines se faisait encore fortement sentir. Ses compatriotes lui ont accordé seulement de nos jours la place que les Français, à la suite de Baudelaire, ont été les premiers à lui attribuer.

C'est au pôle opposé qu'il faudrait placer Oliver Wendell Holmes, Lowell et peut-être Bayard Taylor, à qui il a manqué, dans une œuvre au total variée et importante, d'avoir exprimé leurs sentiments les plus intimes et les plus spontanés, ce qu'un critique américain appelait « *their own elemental feelings* ». Leur contribution au développement de la poésie nationale n'est cependant

pas négligeable. Lowell, dans ses poèmes enrichis d'échos et de réminiscences des poésies étrangères et dans ses imitations malicieuses du dialecte écossais, Holmes, dans des pièces d'inspiration extrêmement variée, ont enrichi la poésie de leur pays des dépouilles des poésies du Nord et de l'Italie. Ces poètes imprégnés inconsciemment de puritanisme n'osent point s'abandonner à leur imagination; on perçoit chez eux un génie encore hésitant et encore trop plein de révérence pour les grands maîtres. Ils occuperaient sans doute un rang plus élevé dans l'histoire des lettres américaines si leur gloire n'avait été éclipsée par trois de leurs contemporains en qui le génie de la Nouvelle-Angleterre a probablement atteint son point culminant. En Emerson en effet apparaît le puritanisme épuré et sublimé, tandis que Longfellow nous montre quelle perfection pouvait atteindre l'art de l'ancien monde, transplanté dans un sol nouveau, et que Whittier, le Robert Burns de la Nouvelle-Angleterre, a puisé son inspiration aux sources même de la tradition nationale.

Emerson a été défini non sans quelque injustice un poète qui n'aurait reçu qu'un don imparfait de s'exprimer. Il serait probablement plus exact de considérer ses poèmes comme une forme plus condensée, et à de nombreux égards plus belle, de ses essais. Si pour Bayard Taylor, le voyageur, pour Lowell, le professeur, et pour l'aimable médecin du bon vieux temps qu'était le docteur Holmes la poésie a été très souvent une noble distraction, et si leur œuvre en prose se sépare très nettement de leur œuvre poétique, aucune distinction de ce genre n'est possible chez Emerson. Dans ses essais, il a donné la forme la plus haute qu'ait atteinte jusqu'à ce jour la philosophie américaine et dans sa poésie, il s'est montré un poète américain dans la mesure même où il a été un penseur américain.

Live as on a mountain, a-t-il dit quelque part; aussi est-ce de très haut qu'il considère les agitations des hommes. Ce n'est que par accident qu'il a écrit des poèmes de circonstance, au moment de la lutte anti-esclavagiste, et la nature qu'il aime est pour lui avant tout un « pensoir » dans lequel il oublie bientôt les aspects matériels des choses pour entrer en communication avec l'âme universelle et atteindre les vérités permanentes. « Donnez-moi des vérités, s'écrie-t-il, car je suis las de ne voir que la surface des choses — et meurs d'inanition! » (*Blight.*) S'il a chanté le vin dans

son hymne à Bacchus, c'est un vin qui n'est point sorti des grappes mûres, le vin de la connaissance pure et il ne connaît point d'autre enivrement. Il a pu, par curiosité, s'intéresser un instant aux humbles fleurs et aux humbles animaux, mais pour chercher à pénétrer en eux les secrets de la nature plutôt que pour les peindre. Il savait d'ailleurs quelles étaient les limitations de son génie et combien sa palette était pauvre, combien rapidement les cailloux et les fragments de coquillages qu'il avait ramassés sur le rivage perdaient leur beauté sur sa table de travail. Mais s'il donne souvent au lecteur l'impression qu'il est emporté à sa suite dans l'atmosphère raréfiée et la lumière froide des hautes régions du transcendantalisme, il n'a pu se défaire entièrement de son hérédité et de son éducation puritaine. C'est à ses ancêtres qu'il doit l'inspiration de ce triptyque intitulé *Initial, dæmonic, and celestial love*, qui semble composé par Jonathan Edwards, mais qui se termine par un conseil où la sagesse puritaine se mélange à la philosophie moralisatrice du Bonhomme Richard :

He serves all who dares be true.

Il sert tous les hommes, l'homme qui a le courage d'être vrai!

Il a concentré dans de nombreux vers bien frappés et qui restent dans toutes les mémoires ce curieux mélange d'idéalisme, d'optimisme et de sens pratique, qui est si essentiellement américain et cette horreur de tout ce qui pourrait troubler sa sérénité et diminuer sa force morale, car « l'âme du sage chasse la maladie », a-t-il dit :

And the wise soul expels disease.

Peu connu comme poète de la masse du public, Emerson est placé très haut par ses fidèles; ceux qui ne peuvent toujours suivre son conseil et attacher leur humble voiture à une étoile, *hitch their wagon to a star*, préfèreront peut-être à ses nobles rêveries d'un philosophe solitaire dans les bois de Concord quelques délicieuses peintures de la Nouvelle-Angleterre, de belles descriptions d'un coin de forêt primitive, conservée comme par miracle au milieu des défrichements, et plus encore les pièces écrites après la mort de son fils où la douleur a enfin fait craquer la couche de glace transparente qui recouvrait le cœur du philosophe.

Les dons d'expression qu'Emerson n'avait pas ou dédaigna de

cultiver se retrouvent à un plus haut degré chez Longfellow. De tous les poètes américains, il est le seul qui ait été jugé digne du Poets' corner dans l'abbaye de Westminster, honneur dangereux qui a pu faire oublier parfois ce qu'il y avait de foncièrement américain chez lui. Moins original de pensée qu'Emerson, il est allé comme Bryant ou Lowel chercher son inspiration dans des terres étrangères : il a suivi Wordsworth et Tennyson et traduit Dante ; il a fait de nombreux emprunts à la France, à l'Italie, à l'Allemagne, à l'Orient et aux pays scandinaves ; mais il s'est efforcé de transporter sur la côte granitique du Massachusetts l'art et la culture du vieux monde. Il lui a manqué cependant la puissance qui lui aurait permis de fondre en un métal précieux tous ces éléments hétérogènes et d'en composer une œuvre vraiment originale. Il fait souvent penser aux meilleurs poètes, et peut être appelé le plus cosmopolite des poètes américains ; mais son plus grand mérite à nos yeux est d'avoir ouvert les portes de la poésie mondiale aux lecteurs américains, d'avoir élargi le goût littéraire de ses contemporains et mené à bien cette œuvre d'éducation poétique que Bryant n'avait fait qu'ébaucher. En ce sens Longfellow peut être considéré comme un vulgarisateur de génie et son action s'étend en dehors des limites mêmes de son pays. De tous les poètes de Cambridge il est le seul dont les œuvres aient pénétré partout où se parle la langue anglaise. Il n'en est pas moins essentiellement un poète américain, et c'est par ce qu'il y a de plus particulièrement américain dans ses poèmes qu'il a atteint une renommée universelle. Un poète anglais aurait pu composer la *Légende dorée*, les *Contes de l'Auberge au bord de la route*, ou certaines parties de la *Divine Tragédie;* mais seul un homme descendu d'une longue lignée d'ancêtres établis dans la Nouvelle-Angleterre, le fils humanisé et repentant des Puritains du dix-septième siècle, pouvait consacrer aux victimes de l'intolérance passée et aux malheureux Indiens repoussés vers l'Ouest par les nouveaux venus des poèmes comme *Evangéline* et *Hiawatha*.

I turn the world round with my hands
Reading these poets' rhymes...
And see when looking with their eyes,
Better than with my own,

a-t-il confessé un jour. Mais s'il voit mieux par les yeux des

autres que par les siens, si son monde est véritablement le livre qu'il tient dans les mains et dont il tourne les pages plutôt que le grand livre du monde, il a eu le singulier talent d'extraire des vieilles chroniques bien sèches des Puritains, des fouillis de faits de Schoolcraft et d'une simple mention d'un épisode de la lutte entre les Anglais et les Français en Acadie trois longs poèmes essentiellement américains d'inspiration et d'une valeur artistique telle qu'ils sont devenus vraiment classiques dès leur apparition.

This is the forest primeval: the murmuring pines and the hemlocks...

Il y a peu d'Américains pour qui ces premiers vers d'*Evangeline* n'évoquent la forêt éternelle, la majesté des grands bois et les géants échappés à la hache du bûcheron. C'est encore l'odeur de la forêt, la rosée et l'humidité des prairies au soir, la fumée sinueuse des campements indiens, les grands fleuves aux eaux troublées qui se ruent vers la mer, toute l'Amérique primitive qui se présente aux yeux dès le début de *Hiawatha*. C'est le poème « des forêts et des grands bois, — des grands lacs du Nord, — du pays des Dacotahs, — des montagnes, des landes et des marais où le *shuh-shuh-gah*,— le héron bleu, pêche parmi les roseaux et les joncs ».

Qu'il ait idéalisé la Nouvelle-Angleterre d'autrefois dans des œuvres comme *Miles Standish*, c'est ce que personne ne songe à nier. Ses Puritains manquent de vigueur et de rudesse, sauf peut-être John Endicott dont il a fait le héros d'une de ses tragédies. Longfellow a souvent trop de lettres, trop de poli et de fini, alors que d'un autre côté il manque de spontanéité et de vigueur. On regrette parfois qu'il n'ait pas eu moins de facilité aimable et moins d'optimisme, que sa sérénité n'ait pas été plus souvent troublée; mais par là encore il était bien de son temps et de son pays et ne faisait que mettre en pratique le conseil d'Emerson : *And the wise soul expels disease...* Sa poésie est une poésie saine, écrite par un homme éminemment sain et bien équilibré qui se plaît aux notations délicates et se meut dans une atmosphère moyenne. Comme Emerson, il a voulu échapper à l'orthodoxie désolée de ses ancêtres et il y est parvenu en s'européanisant, au moins à la surface. C'est à travers un voile composé de fils précieux empruntés à tous les pays du monde qu'il voit la réalité; mais il a le sens du paysage américain, sa philosophie de la vie est celle de ses compatriotes,

sa croyance dans la vertu de l'effort, dans l'omni-présence de Dieu, dans la répression des émotions personnelles, son désir constant de perfection morale n'ont au total rien que n'aurait pu approuver Emerson et continuent sous une forme plus humaine la sagesse des *Pilgrim Fathers.*

Poe avait réagi contre son milieu en se créant un monde riche de sensations rares où il pouvait jouir des harmonies des sons, des parfums et de l'alcool,

The viol, the violet, and the vine ;

Emerson a vécu dans une continuelle contemplation intérieure et Longfellow dans le monde des livres ; le poète Quaker Whittier est le seul des poètes que nous ayons encore rencontrés dont l'inspiration jaillisse directement du sol et qui soit avant tout un poète de la nature américaine, des traditions américaines et d'une forme de vie qui tend aujourd'hui à disparaître, mais qui pendant plus de deux siècles a été la vie de la majorité du peuple américain. Il a peu voyagé et il a peu lu, bien que l'influence de Byron et de Tennyson soit évidente dans certaines parties de son œuvre. Il a peu imité et peu traduit : ses maîtres sont plutôt ces poètes obscurs qui eurent leur heure de célébrité dans le premier tiers du dix-neuvième siècle, Halleck, Willis, Percival, et que personne ne lit plus aujourd'hui. Sa versification est trop défectueuse, son art trop imparfait et son œuvre trop inégale pour qu'on puisse le saluer comme le plus grand des poètes de son pays ; il en est cependant le plus original.

Appartenant à une secte religieuse qui est allée jusqu'à proscrire les hymnes et toutes les cérémonies pour les remplacer par la prière silencieuse, élevé loin des villes dans la ferme paternelle située entre Amesbury et Haverhill, alors bourgades perdues dans une région peu fréquentée, Whittier, bien qu'il ne soit pas toujours resté un Quaker strictement orthodoxe, s'est toujours souvenu qu'il appartenait à une religion de persécutés et de méconnus. Il n'a pu oublier ce qu'avaient souffert ses ancêtres, et ce descendant des « martyrs » a peint plus fortement que ne pouvait le faire Longfellow la dureté et la hauteur intransigeante des Saints de la Nouvelle-Angleterre et le terrible John Endicott :

On his horse with Rawson, his cruel clerk at hand
Sat dark and haughty Endicott, the ruler of the land...

Bien que la doctrine dans laquelle il a été élevé prescrive le pardon des injures et la non résistance devant le mal, cette humilité surhumaine n'a pas pu comprimer chez lui les impulsions généreuses et impétueuses d'un cœur qui s'indigne devant toutes les injustices. Ce pacifiste a plus que tout autre poète de son temps contribué à cristalliser l'opinion publique des États du Nord contre les États esclavagistes. Dans le conflit qui a mis aux prises le Nord et le Sud, il a ignoré toutes les questions politiques; il ne semble pas avoir vu que c'était le problème de l'existence même des États-Unis qui se débattait; il n'a vu que les injustices, l'abaissement de la dignité humaine auquel conduisait l'esclavage, chez le maître comme chez l'esclave; et il a écrit des hymnes qui, chantés dans les camps par les fameux frères Hutchinson, enflammèrent les soldats de l'Union. Cet apôtre de la non résistance a écrit la plus terrible condamnation de ceux qui transigent avec leur conscience et même dans l'intérêt général acceptent le compromis. Si injuste aujourd'hui que paraisse la malédiction qu'il a lancée contre Daniel Webster en 1850, nul ne peut en nier la force, et *Ichabod* reste un des plus vigoureux poèmes qui aient été écrits en Amérique : « De tout ce que nous honorions et aimions — rien, sauf le pouvoir, ne survit, — l'orgueil intellectuel d'un ange déchu, — qui reste fort dans ses chaînes, — tout le reste est parti. — De ses yeux splendides — l'âme s'est enfuie; — quand la foi est perdue, quand l'honneur expire, — l'homme est mort. »

C'est au sang d'un lointain ancêtre français dont quelques gouttes coulaient encore dans ses veines que Whittier attribuait ces explosions de passion indignée qui ont fait de lui la *vox populi* du parti anti-esclavagiste. De tous les poètes américains, il est le seul qui ait été à ce point ému par une grande cause humanitaire; il est aussi le seul chez qui l'on perçoive nettement un conflit intérieur. La crise morale chez Emerson lui-même n'a duré que peu, et la vie intérieure de Longfellow, de Lowell et encore plus de Holmes a toujours eu, en dépit de deuils dont aucune vie humaine n'est exempte, une belle sérénité. On sent, au contraire, chez Whittier, surtout au début de sa carrière, un conflit constant entre le désir de continuer à obéir aux principes d'humilité et de résignation qu'il avait reçus de ses ancêtres quakers et une nature fougueuse faite pour les batailles et les luttes de la vie. C'est parce qu'il a réussi à se vaincre, non sans efforts, que Whittier a écrit

des poèmes religieux remplis d'une émotion intense et d'une admirable simplicité. A quelques-uns de ses compatriotes il paraît même avoir trop d'émotion et exprimer plutôt l'enthousiasme religieux qui s'empare des foules dans un « *camp meeting* » que la retenue que les descendants des Puritains mettent dans leurs manifestations religieuses les plus sincères. Je doute cependant qu'aucun poète américain n'ait exprimé de façon plus touchante et plus profonde l'adoration de la créature pour le Seigneur et je ne vois guère d'hymne religieux qui dépasse la simple beauté de la *Bonté Éternelle* : « O toi, Seigneur, par qui sont vues — tes créatures telles qu'elles sont, — pardonne-moi, si j'ose appuyer trop — mon cœur humain sur toi ! »

Que l'on compare le poème de pensée si élevé qu'Emerson écrivait pour saluer l'approche de la vieillesse, ou le *Morituri te salutant* de Longfellow, à l'émotion contenue et discrète, mais que l'on sent si profonde, du poème que Whittier composa sur le même sujet et appela simplement *At last, Enfin !* et l'on sentira combien le poète Quaker a des qualités plus ingénument humaines que ses glorieux contemporains :

When on my day of life the night is falling,
And in the winds from unsunned spaces blown
I hear far voices out of darkness calling
My feet to paths unknown...

Autant qu'Emerson, et en vertu même de son éducation, il a cru à la contemplation intérieure ; mais sa vie intérieure a trouvé un aliment dans la lecture de la Bible plus que dans la discussion des grands problèmes de l'humanité. C'est avec la simplicité d'un enfant et la terreur religieuse que ressentaient les Hébreux devant le voile du Temple qu'il s'approche du Seigneur : « Seul, dans l'ombre, tremblant et nu, avec Dieu et lui seul... »

Alone in the shadow drear and stark
With God and me...

La véritable originalité de Whittier n'est cependant pas dans ses poèmes religieux ; s'il a su donner une voix aux émotions qui règnent dans ces assemblées ou *revivals* qui tiennent une telle place dans la vie religieuse du peuple américain, il est avant tout le poète de la Nouvelle-Angleterre, comme Robert Burns a été le

poète de l'Écosse. Il a su adapter la ballade semi-épique à retracer les événements de l'histoire locale ; il a entendu raconter au coin du feu, les soirs d'hiver, le mariage de la belle fille du puissant chef Pennacook, comment les femmes de Marblehead traitèrent le cruel Ireson et comment les fermiers Quakers durent fuir la persécution puritaine. Il a vécu dans une atmosphère tout imprégnée de surnaturel, dans un pays où le souvenir des sorcières était encore vivant ; et surtout, il a chanté les humbles événements de la vie des champs et l'existence de cette race unique qui est constituée par les fermiers de la Nouvelle-Angleterre. Son chef-d'œuvre est la pièce fameuse où il raconte comment, durant de longs jours, pendant son enfance, il fut emprisonné par la neige dans la ferme familiale. Il y a fixé pour toujours les aspects d'une vie rurale condamnée à disparaître rapidement, mais qui subsiste encore dans quelques villages de la vieille Amérique. Il a pour la terre et pour la nature le simple amour d'un paysan, mais d'un paysan qui aurait lu la Bible et saurait voir au delà des limites de son champ. Il est le poète simple et religieux de toute une partie du continent américain.

Son talent n'a ni la richesse ni la variété que l'on peut trouver chez d'autres poètes plus savants ; mais, comme un de ces vieux pins qu'il aimait à chanter, il est solidement ancré par des racines noueuses et puissantes dans les fentes du rocher natal.

III

Ni Emerson, ni Longfellow, ni Whittier, ni, à plus forte raison, aucun des *pœtæ minores* que nous avons signalés n'exercent aujourd'hui d'influence marquée sur la littérature américaine. Moins d'un demi-siècle après leur mort, ils semblent déjà appartenir à une époque lointaine. Ils représentent une génération qui ayant accompli sa tâche commence à disparaître dans les brumes du passé en laissant de nobles monuments peu adaptés aux besoins et aux aspirations d'une génération plus complexe. Il en est autrement de Walt Whitman dont la figure n'a cessé de grandir et qui à beaucoup apparaît non seulement comme le poète américain par excellence, mais comme un poète universel.

Pour des Européens toujours hantés de comparaison avec les génies qu'a produits le vieux monde, la tentation est forte de rapprocher Whitman de Rousseau ou de Tolstoï, et les admirateurs fervents aussi bien que les ennemis du poète américain n'ont pas manqué de le faire. On a vu en lui l'apôtre d'une religion nouvelle qui ne laisserait rien subsister des anciens dogmes et de la société telle que nous la connaissons et à laquelle nous sommes habitués. L'originalité de Whitman nous semble tout autre et son universalité fort discutable. Il serait tout aussi difficile et dangereux d'accepter et de transplanter d'un seul coup la constitution américaine en Europe que d'accepter l'Évangile démocratique prêché par « saint Whitman ». L'Amérique a été, depuis les Pilgrim Fathers jusqu'à nos jours, le seul grand pays du monde où les hommes n'ont point senti peser sur eux la tyrannie du passé, où il a été possible de construire sans jeter à bas l'édifice lentement élevé au cours des siècles. C'est également le seul pays du monde qui, pour des raisons historiques connues de tous, vive dans le présent et dans le futur plus que dans le passé. Pour annoncer l'avènement d'une ère nouvelle. Whitman n'a eu à renverser que des traditions faiblement enracinées. Aussi, pour juger sainement de son œuvre, est-il nécesssaire de le replacer dans son milieu américain et d'avoir toujours présentes à l'esprit les conditions exactes de la vie américaine, la seule qu'il connaissait et la seule qu'il a chantée. C'est ce qu'ont trop souvent oublié ses admirateurs européens.

Au vieux monde dont il se défie et qu'il connaît mal malgré l'énumération éloquente du fameux *Salut au monde*, il n'a presque rien emprunté. Il méprise et considère comme dangereux l'héritage que nous avons accumulé. « Crains la grâce. Crains l'élégance, la civilisation, la délicatesse. Crains la douceur de la maturité, les sucs qui découlent du miel. Prends garde à la douceur mortelle de la maturité qui s'approche. Prends garde à ce qui précède la décomposition de la force robuste des États et des hommes », dit-il en 1856 dans un poème qu'il adresse à son pays ; et la forme même de son avertissement nous montre qu'il voit dans l'Amérique une nation qui n'a pas encore été touchée par la corruption de ceux qu'il appelle des « civilisés ».

A ses frères d'Europe, à ses camarades de l'ancien monde il peut conseiller la révolte (*Chants d'insurrection*) ; mais à l'Amérique il

n'a qu'un avertissement à donner : c'est de conserver jalousement cette liberté dont elle a toujours joui et de ne pas en abandonner la moindre parcelle, car aucun État, aucune nation, aucune cité sur cette terre ne peut recouvrer sa liberté après avoir été une fois réduite en esclavage (*L'avertissement de Walt Whitman*).

Aussi a-t-il intensément et fanatiquement développé en lui le sentiment de la conscience nationale. Ce qu'il a voulu chanter, c'est « Comment l'Amérique est le continent des gloires, le triomphe de la liberté des démocraties et des fruits de la société et de tout ce qui est commencé » (*Thoughts*). L'Amérique qu'il a célébrée est l'Amérique des grandes villes et plus particulièrement celle de New-York qu'il aime à appeler de son nom indien, *Manahata*, celle de tous les corps de métiers qu'il énumère dans une sorte d'orgie verbale ; c'est aussi l'Amérique des grands espaces neufs, celle qui manie la cognée (*The broadaxe*), détruit les forêts ancestrales, est emportée vers l'Ouest, comme une marée humaine, dans un élan irrésistible, et qui, sur la côte du Pacifique, verra se développer une race splendide d'athlètes et de constructeurs qui pourra servir de modèle au monde entier. L'Amérique est pour Whitman une sorte de matrice gigantesque, où s'élaborent une civilisation nouvelle et une nouvelle humanité composée de surhommes : « Cerveau du Nouveau monde, quelle tâche est la tienne : Formuler le moderne !... Monde splendide d'une Naissance nouvelle et plus fière, qui se lève devant mes yeux. Emblème de la Maternité universelle exhaussée au-dessus de tout ! »

Cette société humaine, telle que Whitman la prévoit, est essentiellement américaine, c'est-à-dire qu'elle est essentiellement démocratique. C'est qu'en effet l'Amérique a reçu une grande mission : selon une formule bien connue et déjà ancienne, elle est l'espoir du monde. Elle doit réaliser sur cette terre, et d'abord dans l'immense espace libre qui lui a été réservé, le bonheur de la race humaine, ce bonheur qui d'après les signataires même de la Déclaration d'Indépendance constitue un des droits inaliénables de l'individu. Mais ce bonheur n'est point celui que l'individu peut trouver loin du monde et dans la solitude même en pleine communion avec la nature ; ce n'est qu'en participant de toutes les forces de son être à la vie commune, en s'accordant au rythme de la vie universelle qu'il en gagnera la possession. « Je chante le moi individuel, une personne simple et séparée ; et cependant je

proclame le mot démocratique : *En masse !* », dit Whitman dans son poème liminaire. C'est dans la joie de construire et de travailler avec d'autres hommes, de créer, de détruire, de se multiplier, de vivre intensément dans toutes les cellules et dans tous les organes de son corps, de crier et de « pousser par dessus les toits des villes son hurlement barbare », que Whitman conçoit cette réalisation du bonheur dont il est un des annonciateurs.

Une telle philosophie est plus la philosophie des pionniers de l'Ouest, des cow-boys lâchés dans une ville nouvelle, qu'une philosophie qui puisse passer pour vraiment représentative de l'Amérique. Il suffit de rapprocher les poèmes de Whitman des déclarations de celui que Whitman lui-même appelait son guide et son « capitaine » pour sentir combien dangereuse, étroite et incomplète est la définition de la démocratie donnée par le prophète de Camden. Dans les commandements de son église démocratique, Whitman a oublié l'idéal d'ordre qui constitue le fond même de la démocratie américaine. La société telle qu'il la voit est non pas au-dessus de la loi et de l'ordre, mais en dehors de toute loi et de tout ordre. C'est une société dans laquelle prévaut la « camaraderie », la fraternité rude et l'exubérance de la vie de la frontière de l'Ouest, plutôt qu'une nouvelle forme de civilisation. On peut dire, à coup sûr, qu'il a été le poète d'un certain aspect de la vie américaine, de l'Amérique de la vie intense, de celle qui a conquis sur la nature tout un continent, de celle qui a rêvé et mené à bien de gigantesques entreprises matérielles et s'est crue depuis son origine destinée à donner au monde une nouvelle formule du gouvernement démocratique. Mais on peut douter que Whitman soit allé au fond des choses. Il a chanté *l'Union* sans paraître se douter que la véritable force de *l'Union* résidait dans cette discipline sociale et religieuse, dans cet esprit de *fair play* et ce sentiment du devoir qui, comme un ciment, ont réuni les éléments hétérogènes qui composent le peuple américain d'aujourd'hui.

De tous les poètes américains, il est celui qui, jusqu'ici, a donné la vision la plus colorée et la plus animée d'un pays qui subit des transformations continuelles. Mieux que tout autre, il a peint le tourbillon de la vie américaine ; et sa peinture serait exacte si, par bonheur, il n'existait encore aux États-Unis de nombreux Américains qui continuent la tradition des premiers colons. Il a été sauvé du matérialisme grossier par la profonde bonté d'un cœur qui

voulait embrasser tout l'univers dans son amour; mais il est un maître dangereux, et son influence sur les jeunes poètes qui l'ont suivi n'a pas toujours été salutaire.

Bien que parfaitement conscient de son génie, il ne s'est jamais présenté que comme un précurseur et, de tous ses vœux, il a appelé le poète de l'avenir qui, mieux que lui, saurait faire entendre « les chants les plus doux et les plus forts qui restent encore à chanter ».

Il est trop tôt pour juger de la place exacte qu'occuperont dans la littérature américaine les poètes de la génération présente. Chez eux, comme chez leurs prédécesseurs, on peut constater l'influence très nette des littératures étrangères ; beaucoup d'entre eux, dans leur juvénile enthousiasme, renient ceux qui les ont précédé. Chez tous cependant, comme chez les poètes qui ont surgi après la guerre de l'Indépendance, se manifeste la noble ambition de créer une poésie nationale.

Les événements récents aideront probablement ce mouvement. On a pu craindre un moment un éparpillement des forces intellectuelles du pays. Dans une nation aussi largement décentralisée que les États-Unis et où le patriotisme local est souvent plus apparent que l'idéal national, on a vu apparaître de nombreux auteurs, estimables d'ailleurs et pleins de talent, qui ont chanté leur vallée natale, leur montagne ou leur région. Il semblait, il y a quelques années, que la littérature américaine tendait à se résoudre en une série de littératures régionales, n'ayant entre elles que les liens d'un langage commun ; et chacune de ces littératures mériterait une étude à part. La guerre, en même temps qu'elle a renforcé la conscience nationale, a élargi l'horizon de ces auteurs régionalistes; et jamais les circonstances n'ont été plus favorables pour l'éclosion d'une poésie nationale qui, sous une forme purement américaine, exprimera l'idéal et les aspirations de l'humanité.

GILBERT CHINARD.

MARK TWAIN ET L'HUMOUR AMÉRICAIN

A PROPOS D'UNE PUBLICATION RÉCENTE [1]

Dans une série d'études pénétrantes sur quelques personnalités littéraires anglo-saxonnes, M. Régis Michaud a fait une bonne part à Mark Twain, dont il a analysé, en quarante pages vigoureuses et pleines de mouvement, ce qu'il appelle « l'épopée humoristique ». Il nous retrace à grands traits l'existence aventureuse de l'homme, bien américain par la variété des métiers exercés, et par la part qu'y tient l'action physique. Il nous rappelle les grands événements nationaux, les révolutions sociales dont Twain fut le témoin, l'expansion colossale à laquelle il lui fut donné d'assister.

Mark Twain est un autodidacte, que l'éducation universitaire n'a pas gâté (il s'en vante) ; il aborde en toute liberté d'esprit, avec une originalité intacte, les monuments de la vieille culture, livres ou œuvres d'art, et les individus qu'elle a façonnés ; ils ne lui en imposeront certes pas : sans être tout à fait à même de les comprendre — faute de l'initiation nécessaire — il les juge... et comment! La qualité de ces jugements n'est pas ce qui nous importe, à nous, Européens ; rien ne serait plus facile, ni plus oiseux, que de les discuter ; rien ne serait plus sot que de partir en guerre contre les ... « insuffisances » de cette partie « critique » de son œuvre, — tranchons le mot, — contre son « philistinisme ». Ce mot, M. Twain eût haussé les épaules en l'entendant ; il n'eût certes pas été intimidé. Tâchons plutôt de comprendre leur principe : le caractère, la vie de l'homme, le spectacle exaltant que lui donne son propre pays, tout devait développer en lui ce robuste

1. Régis Michaud, *L'épopée humoristique de Mark Twain*, dans *Mystiques et Réalistes Anglo-Saxons* (Paris, Colin, 1918).

parti-pris (politique et esthétique) de *modernisme* et de *démocratie* qui, joint à une rudesse d'appréciation, à un franc-parler tout nationaux, fait de lui un Américain renforcé, éminemment représentatif, et, partant, d'un intérêt immense et très actuel.



Le lecteur français connaît, en général, au moins les titres des principales œuvres de M. Twain : les *Innocents en voyage*, et le *Vagabond*, *A la dure* (*Roughing it*), *le Prince et le Pauvre*, *Tom Sawyer*, et *Huckleberry Finn*. Ces deux derniers, d'un caractère autobiographique marqué, et qui nous renseignent sur la vie américaine dans l'intérieur du continent, vers le milieu du siècle dernier, méritent une mention toute spéciale : c'est là que M. Twain se montre sous son jour le plus aimable ; c'est là qu'il a mis le plus de fraîcheur et d'abandon, sans essayer de forcer sa verve, en décrivant sa vie d'enfant américain, qui croît librement, ou du moins sans grande contrainte, au sein d'une nature à demi sauvage. La petite communauté où il grandit est sur les bords du « fleuve des fleuves », non loin de grandes forêts. Sur les bords de ce fleuve, et dans son courant, sur les îles dont il est semé, dans les grottes qui s'ouvrent aux flancs des falaises, et dans les bois profonds, l'enfant et ses compagnons de jeux se perdront, s'ébattront en de joyeux pique-niques, iront faire l'école buissonnière, et connaîtront mille aventures puériles, quelquefois tragiques, dans une liberté, une solitude absolues, loin des grandes personnes à qui leurs absences prolongées causent parfois de terribles angoisses, sans qu'elles puissent, ni tentent même de les retenir captifs, et de leur imposer ce joug de tous les instants sans lequel il n'est point d'éducation dans le Vieux-Monde. Tous ces parents américains sont la tolérance et l'indulgence mêmes (nous dirions : la faiblesse) ; ils sourient, amusés, des escapades des enfants, admirent la grâce de leurs actions juvéniles, et s'extasient sur la rouerie précoce des plus futés.

Ainsi, en imaginant les pires farces, en s'embarquant dans de périlleuses aventures, en se tirant d'affaire à force d'audace, d'adresse, de sagacité, de persévérance et de bonheur, Tom Sawyer prélude à sa future carrière d'homme débrouillard, qui fera tous les métiers, sera tour à tour pilote, reporter, publiciste, détective,

et qui, pour employer notre expression triviale et expressive « retombera toujours sur ses pattes ». Et parmi toutes ses qualités aimables brille au premier rang la gaîté, qu'il communique à la ronde, parfois inconsciemment, quand sa naïveté d'enfant le fait le sujet de la fable et du rire, mais le plus souvent, au contraire, parce que son ingéniosité toujours en éveil et tendue vers le « fun », a su tirer le plus grand parti comique d'une situation, voire d'un objet. La moindre chose entre ses mains devient une sorte d'engin mystérieux dont l'action, éclatant comme par hasard, au moment le plus sérieux, le plus solennel, de quelque cérémonie, soit au temple, soit à l'école, déchaînera le rire fou des assistants, d'une manière irrésistible. Cela équivaut à une véritable création. L'Église, par une chaude matinée d'été, le sermon banal d'un honnête prédicateur, un caniche égaré, et un insecte aux fortes pinces, que Tom Sawyer gardait précieusement en vue d'une utilisation possible, il n'en faut pas davantage pour faire naître une scène d'hilarité purement physique, où l'esprit sans doute n'a pas beaucoup de part, mais qui n'en est que plus vive et spontanée, comme une force de la nature. Un chat, qui descendu par une trappe, se balance au-dessus de la tête du magister chauve, et enlève sa perruque, le jour de la distribution des prix, révélant aux yeux de l'assistance « une boule de billard » préalablement dorée par un complice, à la faveur d'un de ces sommes qui suivent les longues libations, — les objets et les animaux les plus disparates composent l'arsenal de Tom Sawyer, bourrent ses poches ou se balancent au bout de ficelles.

Au milieu de telles scènes se déroule une idylle, fraîche et jolie comme toutes les idylles d'enfants, et amusante, cela va sans dire ; et sur le tout passe un grand souffle de poésie qui vient de la forêt proche, des collines boisées, du grand fleuve majestueux, et de toute cette nature à la sève puissante, qui entoure la petite communauté et baigne de ses effluves les choses et les âmes. Cette poésie ne nuit en rien au réalisme de la description, dont chaque détail, chaque être, petit ou grand, est aussi fortement individualisé que possible, rendu présent à nos yeux et à nos oreilles par tel signe frappant de son extérieur physique, par telle particularité d'accent et de vocabulaire. C'est le chef-d'œuvre d'un observateur plein de sympathie pour son objet, d'un grand peintre doublé d'un poète, dont le cœur bat au souvenir des humbles au

milieu desquels il vécut ses heureuses premières années, et qui ressent encore, à travers le temps, les influences du ciel et des saisons qui lui ont façonné le corps et l'âme. *Tom Sawyer* est, à notre avis, la meilleure initiation à M. Twain : livre précieux pour les petits, il laisse aux grands une image aimable de l'auteur ; elle le rendra sympathique à ceux mêmes qui resteront le plus rebelles par la suite aux outrances de son humour.

Huckleberry Finn, au cours d'une action pleine de mouvement, nous montre la vie des États du Centre et du Sud vers 1850, les scènes de « feuds », ou vendettas entre les grandes familles de planteurs, la chasse aux esclaves fugitifs. Bien autrement que la fameuse *Case de l'oncle Tom* absolument dépourvue d'intérêt documentaire, il nous fait connaître l'âme et le langage naïfs des hommes de couleur.

Il convient d'attirer l'attention sur les plus courtes nouvelles de M. Twain, sur ses *Short Stories*, qui sont souvent de petits drames concentrés, comme *l'Homme qui corrompit Hadleyburg*, avec une intrigue bien nouée, mêlant l'intérêt dramatique à la satire, au document psychologique (*l'Homme qui corrompit Hadleyburg* nous peint une petite communauté puritaine, et prétend nous faire voir le fond des âmes sous les apparences) ; le chœur populaire prend au « finale » de cette nouvelle une part prépondérante qui est du plus haut effet comique. Les articles d'impressions, de critique, les dialogues, les fantaisies sont toujours intéressants : c'est là que l'humour se laisse voir le plus souvent « à l'état pur », avec son caractère « construit », délibéré, outrancier. Et cependant, même alors, apparaît çà et là, dans le dialogue, dans la narration, une phrase qui, tout en provoquant le rire, provoque aussi la réflexion, et nous ramène à la réalité pour nous rappeler son caractère d'apparence et de relativité universelle. Il y a entre l'humour et le sentiment philosophique une parenté que M. Twain met plus d'une fois en évidence.



En lisant les vives analyses de M. Régis Michaud et ses citations heureusement choisies, en voyant défiler les types cocasses et vivants de cette œuvre considérable, peut-être ce lecteur français, que nous avons entendu plus d'une fois déclarer Mark Twain inin-

telligible pour lui, reviendra-t-il sur son impression première, et se mettra-t-il lui-même en garde contre le péché de philistinisme, jamais plus grave que lorsqu'il est commis envers l'humour. Qu'on veuille bien réfléchir à l'espèce d'initiation nécessaire ici encore : connaissance de la langue, de l'argot, des mœurs, des physionomies, des accents et des gestes — indispensable pour permettre de goûter pleinement des peintures et des plaisanteries aussi exotiques, mais peut-être pas davantage, pour un Français du Nord, que certaines galéjades provençales [1]. On sera moins tenté alors de faire la petite bouche, sur la foi de traductions quelquefois assez pauvres — devant ce qui est pour l'initié un régal de haut goût. L'humour, Dieu merci ! — ne nous est pas étranger, mais peut-être ne hante-t-il pas toujours le monde des « pontifes de la cravate blanche » ; peut-être, contrairement au bon sens, n'est-il pas une chose bien également répandue. Nous avons trop souvent en France, en maintes occasions, dans nos toasts, dans nos conférences, la croyance à la convenance, à la nécessité, du genre solennel, pénétré, sentimental. En Amérique, il est *de règle* de tempérer le sérieux par l'anecdote piquante, par le mot qui réveille l'attention, et répand le bienfait du rire ; c'est un art, et qui s'enseigne au collège même, témoin cette Université Américaine où fut créé, il y a quelques années, un cours d' « after-dinner speech ». C'est une attitude consciente et voulue, qui devient une habitude et une seconde nature, que de prendre toutes choses « cum grano », en en dégageant le côté comique — on peut toujours en trouver un — pour éviter de voir rien en noir, pour garder cette égalité d'humeur, cet optimisme, qui est la grande force de l'Anglo-Saxon, qui lui permet de dominer la vie, et qui fait que le moindre gringalet, au traditionnel « How are you ? », nasille ou claironne invariablement, avec une emphase inimitable, ce mot simple et éloquent « Fine ! ! ».

En ceci, bien qu'il s'en défende, l'Américain est très près de l'Anglais. Il n'admet pas que l'humour de ce dernier soit « genuine », c'est-à-dire véritable, de bon aloi. Pur orgueil national, et malice ! Mais par le désir, l'appétit de l'humour, ils sont bien pareils. C'est Dickens qui a écrit cette formule enthousiaste, un peu trop anglaise d'accent, peut-être, et bien victorienne : « The duty of cheerfulness, the religion of mirth ». C'est que, plus encore que la simple

1. « Les Provençaux, dit M. Jean Aicard, ne devraient plaisanter qu'entre eux. »

sérénité, qui est un état neutre, la joie, le rire est tenu pour salutaire au corps et à l'âme. — N'était-ce pas l'avis du Docteur François Rabelais? — Elle est bonne en particulier, comme le fait remarquer M. Régis Michaud, pour des gens comme les Américains aux nerfs souvent trop tendus par la vie intense. Et après tout, il ne sied pas d'être trop difficile en une telle matière, c'est-à-dire sur la qualité, sur la « signification » de ce qui fait rire. Ce serait, comme le signor Pococurante, comme Boileau lui-même, à propos de ce pauvre Scapin, si amusant, s'empêcher d'avoir du plaisir, du plaisir qui est un bien positif. Tant pis pour les raffinés! « Ils sont malheureux. » L'Américain, lui, se détend les nerfs aux choses les plus fortes: n'oublions pas d'ailleurs que nous sommes au pays par excellence de l'idéal quantitatif, du « biggest in the world [1] », et que la plus grosse plaisanterie, le « biggest joke », a toutes les chances d'être jugée la meilleure. (Elle sera d'autant plus énorme qu'à la folle imagination s'ajoutera le plus grand sérieux dans le ton, la plus savante préparation, le plus grand effet de surprise.) C'est pourquoi l'humoriste de profession, comme le jongleur ou l'acrobate, est un athlète qui doit sans cesse battre son dernier record. Rien de trop absurde, de trop « far fetched » pour lui. Il y a un entraînement spécial chez son public même. On l'acquerra, à l'égard des Yankees, en lisant tel ou tel de nos humoristes contemporains français, tel ou tel de nos chroniqueurs du *Rire*, par exemple. Et l'on se rendra compte, comme le fait remarquer M. Régis Michaud, que telle histoire, qui, lue, est assez plate, doit produire tout son effet, quand elle est contée avec le ton et les gestes qui conviennent. De l'aveu du grand professionnel, la *manière* devient presque tout: « Le conte humoristique est strictement une œuvre d'art. »

Nous voilà loin de la vieille définition de l'humour, bien trop étroite, que donnait Taine à propos de Swift. Nous avons bien l'impression d'être devant une création nouvelle, récente, dont l'Américain peut revendiquer la paternité: « Le conte anglais est comique, le conte français est spirituel, le conte humoristique est américain » (cité par M. Régis Michaud). Il aurait tort pourtant de croire que d'autres en sont incapables. Et nous, nous aurions

1. Une jeune Américaine écrivait que ne pouvant repartir en Amérique sur le plus gros navire du monde, elle avait la consolation de pouvoir prendre « le second plus gros » (« the second biggest »).

tort de faire tenir tout le genre dans cette nouvelle forme, due en somme à l'effort du professionnel pour se dépasser soi-même, autant et plus qu'à une disposition spontanée de l'esprit humain. Tant d'autres formes sont présentes dans la littérature américaine, plus riches de signification, plus proches du vieux concept, et, après tout, plus satisfaisantes (sans qu'il soit nécessaire de faire fi de la nouvelle !). Bret Harte, Dooley, O. Henry, Mark Twain lui-même, dans la plus grande partie de son œuvre, sont riches de sens, de critique satirique et détachée, de bonne humeur, d'émotion et de grâce attendrie souvent. Et l'humour académique trouve des continuateurs des Lamb et des De Quincey dans les « Contributors' Clubs » des grands magazines américains. La finesse exquise d'Henry Van Dyke est un régal. Profitons de tout cela, sourions avec ceux-ci qui sont si proches de ceux que nous aimons, mais sachons, comme d'autres peuples qui s'appellent jeunes et ne le sont peut-être pas plus que nous, nous dérider devant une bonne « blague » un peu grosse, qu'elle soit d'Alphonse Allais ou d'un Anglo-Saxon. Nous y viendrons bon gré mal gré, car on ne boude pas longtemps contre son appétit, et le Français aime le rire et en connait la vertu, sans qu'il soit nécessaire de lui en prêcher la « religion ».

R. Bosc.

L'ARCHITECTURE AUX ÉTATS-UNIS[1]

« C'est en Amérique que vous exécutez ça ? Mon pauvre ami ! et vous devez y aller ! Mais vous y perdrez le peu d'idées artistiques que vous avez acquises à l'École ! L'Amérique n'est qu'une forêt de gratte-ciel et de cheminées d'usines. Avec des millions de dollars, les Américains multiplient des reproductions de nos plus beaux monuments et essayent de remplacer par l'argent ce que le temps seul a permis de faire chez nous. Il n'y a pas d'idéal plus anti-artistique que celui là ! Parlez-nous de leurs machines, mais pas de leurs œuvres d'art ! »

Je m'embarquai donc pour l'Amérique muni de ces avertissements d'un de nos anciens maîtres qui, évidemment, n'avait pas encore pu lire les *Lettres d'un Vieil Américain*. En arrivant à New-York, je me demandais comment j'allais supporter la vision d'enfer qu'on m'avait promise.

C'était en octobre ; le soleil se couchait et le port s'illuminait peu à peu, tandis que la *Lorraine* remontait l'Hudson.

La silhouette scintillante des grands sky-scrapers, la nuée des remorqueurs et des ferry-boats qui s'entrecroisaient en sifflant et en jetant des feux multicolores, tout cela me fit croire qu'un rêve

1. L'auteur de cet article, M. Jacques Gréber, architecte diplômé du Gouvernement, a dirigé aux États-Unis des travaux privés et des aménagements urbains, et il y a été chargé de mission officielle. Il est préoccupé, tout à la fois, de servir l'art et les intérêts de la France, et de faire profiter la France des qualités américaines. La *Revue* donne ici, avec quelques modifications, les premières pages, et comme le programme, d'un ouvrage important qui paraîtra, au début de 1920, à la librairie Payot. Il formera deux volumes grand in-quarto, où M. J. Gréber passera en revue toutes les formes de l'architecture américaine. Ce qui en fera la valeur incomparable, — avec la grande compétence et l'esprit si ouvert de l'auteur, — c'est la riche documentation rapportée d'Amérique : plus de 400 illustrations et de 100 plans, de nombreuses planches hors-texte et en couleur. (*N. D. L. R.*)

ironique me montrait New-York dans une apothéose féerique et puissante. La phrase du maître me revenait à l'esprit et j'aurais voulu qu'il fût à mes côtés pour commencer à la rétracter. Ce n'était pas la silhouette de Bordeaux, ni le vieux port du Havre, ni ce pittoresque charmant de nos vieilles villes endormies ; mais c'était simplement l'image vivante et grandiose de la force.

Le lendemain, je voyais la Cinquième Avenue et j'étais frappé de l'harmonie de ses constructions luxueuses, dont certaines façades semblent être un peu trop inspirées de la Renaissance italienne ou des belles époques françaises. Mais que faisons-nous nous-mêmes, en puisant trop souvent, dans Gabriel, dans Blondel, dans Delafosse, des éléments pour décorer nos façades d'immeubles modernes ? Plus je regardais, plus je pensais que le maître avait été sévère et semblait avoir oublié que beaucoup de ses anciens élèves étaient revenus chez eux porter sa bonne parole. Car il ne faut pas plus d'une demi-journée pour s'apercevoir, à New-York, de la différence très nette qui existe entre les constructions antérieures à l'époque d'influence de l'École des Beaux-Arts, et les plus récentes, qui sont marquées de l'empreinte des principes français.

L'après-midi, je voyais plusieurs maisons de campagne près de New-York. Les merveilleuses tonalités que prend la nature dans cette période d'automne, qui est la plus belle saison aux États-Unis, mes appréhensions pessimistes, facilitèrent sans doute l'impression inoubliable de charme, de bon goût et d'harmonie que je ressentis ; et, pour être sûr qu'il n'y avait pas là seulement une coïncidence exceptionnelle, je demandai à en voir d'autres. Ma première impression ne s'est jamais démentie depuis.

On rencontre aux États-Unis, comme partout, beaucoup d'horreurs ; mais il est nécessaire de dire que les architectes contemporains font les plus grands efforts pour les supprimer peu à peu ; et leurs concitoyens, officiels ou non, les y aident de toutes leurs forces. La période la moins heureuse pour l'architecture correspond à celle de la création intense et hâtive des villes. A cette époque, tout était sacrifié au développement de l'industrie et de la prospérité économique du pays ; il fallait *bâtir* bien souvent sans avoir le temps de *composer* ; en quelques années, des villes entières sortaient du sol. C'était une condition vitale que de ne pas perdre un instant, même à l'étude des grands plans d'ensemble, qu'il faut

maintenant corriger à grands frais; et si quelques exemples de mauvais goût dans les résidences ou les monuments publics qui ont la prétention d'avoir été étudiés se rencontrent pendant cette période, c'est que le pays tout entier était encore dans le désordre de la formation. La fusion des éléments si divers qui composaient la race, n'avait pas encore pu donner ses excellents résultats. La population n'était pas encore devenue un peuple, et l'architecture, reflet de la vie, illustrait fatalement cet état de choses.

Depuis, l'idée nationale s'est cristallisée ; les conditions ethniques se sont merveilleusement combinées ; le développement de la culture intellectuelle a passé de l'élite au peuple entier, et l'architecture moderne de l'Amérique porte la trace puissante de cette maturité.

Plus j'ai examiné les œuvres des architectes américains, plus j'ai été frappé de ce fait, si flatteur pour la France, que, partis de *principes anglais* résultant de la période de colonisation, ils ont été influencés peu à peu par une tendance nettement accentuée vers le *latinisme* et surtout vers celui de l'*art français.*

Certains voyageurs, et non des moindres, ont semblé s'étonner que, si beaucoup d'architectes américains ont fait leurs études en France et en ont rapporté le goût français, leurs monuments donnent parfois à leurs villes un aspect d'une lourdeur et d'une froideur plutôt allemandes. Cette impression — qui, du reste, ne subsiste pas lorsqu'on connaît bien l'architecture des États-Unis — pourrait s'expliquer par l'application trop absolue que les élèves américains ont pu faire des principes *classiques* qu'ils avaient appris à Paris ; c'est qu'il leur a manqué la personnalité et l'instinct créateur français qui nous ont permis, à toutes les époques de notre art, d'utiliser les bases de l'art antique, en prenant seulement les principes et en les adaptant à nos besoins.

Les Allemands, au contraire, qui ont pris l'antique pour diapason, se sont contentés de reproduire, en les abîmant, les monuments grecs et romains. Ils ne l'ont pas fait seulement à Munich ou à Berlin, mais jusqu'à Athènes même, où l'Académie des Beaux-Arts, construite par un Allemand, montre aux Grecs modernes ce que le Parthénon ou l'Erechteion auraient dû être selon les règles du Génie allemand.



En jetant un coup d'œil sur l'architecture des siècles passés, depuis la période de colonisation, nous nous rendrons compte des influences qui se sont exercées sur les œuvres modernes.

Ces influences sont de deux natures : influence de l'architecture des colons anglais (*Colonial Style*), principalement dans les villes de la côte est, du Canada à la Géorgie ; influence de l'architecture des missions espagnoles (*Mission Style*), dans les régions de l'ouest et du sud.

D'autres influences, passagères et exceptionnelles, sont dues à l'architecture allemande, dans les centres où les colons allemands sont venus s'établir en nombre suffisant (Moraviens de Pensylvanie), soit à des colons hollandais, soit enfin à des colons français. En ce qui concerne l'influence française, pour les monuments d'un caractère officiel, où la recherche de l'art a dominé, personne ne s'étonnera qu'on ait souvent fait appel à des Français, — que ce soient le Major L'Enfant, appelé par Georges Washington à faire les plans de la Cité Fédérale dont on termine actuellement l'exécution, ou Jacques Ramée, pour l'Université de Virginie, en 1813, ou encore Joseph Mangin, pour l'Hôtel de Ville de New-York, — les Français ont toujours eu la première place dans les grandes créations monumentales, aux États-Unis comme dans les autres pays.

Dans l'ensemble, les exemples, plus nombreux, qui subsistent de l'architecture des colons anglais rappellent naturellement les villes d'Angleterre. Boston, qui est resté, plus que toute autre grande ville américaine, dans son caractère primitif, et qui est une des rares villes américaines dont le plan ne soit pas rectangulaire, Boston donne réellement l'impression d'une vieille ville anglaise.

Le caractère principal de cette architecture coloniale est la brique apparente, avec les éléments décoratifs en bois, d'une étude générale très fine, avec une profusion de colonnes grêles, et des frontons généralement percés de fenêtres. Tous les bois sont peints en blanc.

Ces constructions habituellement bien encadrées dans la verdure d'un vieux jardin aux treilles chancelantes, ne manquent ni de charme ni d'originalité. Elles ont d'ailleurs servi de base à de

nombreuses productions modernes de l'architecture américaine, et ces réminiscences sont parfois fort heureuses.

Thomas Jefferson, au début du XVIIIe siècle, a laissé, à l'Université de Virginie et dans toute la région de Washington, des exemples d'une architecture forte et bien en harmonie avec le paysage et le climat.

Le Capitole de Washington, dont les Américains sont si fiers à juste titre et qui semble être le cœur de leur grande nation, a grandi sous l'œil de Washington et de Jefferson, depuis le projet initial d'un Français nommé Hallet, en 1792, modifié et considérablement amélioré par les Américains Thornton, Latrobe et Bulfinch. Plus tard, en 1850, Robert Mills, Thomas Walter, ajoutèrent les ailes, le dôme central et la bibliothèque, et le monument prit sa forme à peu près définitive au moment de la guerre civile, en 1865. Ce monument est surtout un symbole, et son analyse architecturale a été faite d'une façon très complète dans un ouvrage de Glenn Brown, F. A. I. A. : *L'Histoire du Capitole des États-Unis*, auquel j'ai emprunté ces quelques renseignements.

A part ces monuments exceptionnels, nés, comme la ville même de Washington, de la grande révolution, les exemples sont rares de monuments publics construits pendant la période coloniale ou celle de l'établissement de l'indépendance. La plupart des édifices construits par les Anglais pour l'administration de leur colonie étaient de petites constructions, comme le State House de Boston ou celui de Philadelphie, où le Gouverneur avait ses quelques bureaux. La révolution en a fait, comme à Philadelphie, par exemple, des reliques des premières luttes de la libération, le State House ayant été le berceau de l'Indépendance et le lieu de réunion du premier Congrès de la République.

Quelques bâtiments construits par des corporations d'artisans ou de commerçants, comme le Hall des Charpentiers à Philadelphie, ou Faneuil Hall, — construction française, — à Boston, datent du commencement de l'activité économique. Beaucoup ont été abattus pour faire place à des gratte-ciel; mais fort heureusement, des sociétés archéologiques se sont créées récemment et conservent jalousement ces quelques vestiges qui prouvent le passé de la nation.

Les églises de la période ancienne nous apportent un peu du charme des vieilles villes d'Angleterre ; construites au cœur même des cités, elles sont maintenant dominées de très haut par les

immeubles de commerce qui les environnent : du Telegraph Building, à New-York, on peut voir, comme en ballon, le plan des toitures de la vieille et gracieuse St-Paul's Chapel.

A Philadelphie, la Christ Church est heureusement dans une rue dont la hauteur des maisons est restée normale, et son élégante silhouette n'est pas perdue. A Boston, de même, les vieilles rues de la cité et le Common ont conservé leurs églises aux murs couverts de lierre.

On a gardé plus facilement les édifices du culte que les constructions particulières ; mais en fouillant certains quartiers anciens des villes américaines, on est heureux de voir qu'il est encore temps de sauvegarder les jolis exemples de l'architecture passée, et ce n'est nullement un paradoxe de penser qu'il existe à Philadelphie comme à Boston, à Baltimore aussi bien qu'à Richemond, des sociétés archéologiques comme celle du Vieux Paris.

Dès qu'on dépasse la Géorgie, vers le sud, ou qu'on approche du Pacifique, vers l'ouest, apparaît l'architecture espagnole. Le climat, moins rigoureux en hiver, et surtout l'influence des missions catholiques venues des colonies espagnoles, ont été les causes de cette architecture si différente du « Colonial ». Les « Missions » ont laissé de merveilleux plans de couvents, de cloîtres, à Saint-Augustine, en Floride, et surtout à San-Antonio (Texas), comme dans toute la Californie.

L'histoire et la langue de ces régions voisines du Mexique expliquent d'ailleurs, mieux que toute considération, les traces de la colonisation espagnole. Malheureusement, à l'envahissement du progrès, le tremblement de terre a souvent ajouté ses destructions ; mais l'architecture moderne, dans ces régions, est très influencée par les exemples du passé et reconstituera peu à peu un régionalisme très désirable, en raison de la différence de flore et de climat.

Il existe des ouvrages très complets, aussi bien sur l'architecture coloniale (Georgian ou Adams' Style), que sur l'architecture espagnole (Mission Style). Ces documents n'ont pas seulement un intérêt historique : pour les architectes américains, il est très utile de joindre à la connaissance des grandes époques de l'architecture italienne ou française celle des productions, parfois moins brillantes, mais plus personnelles, des artistes du pays. Si on leur a reproché — peut-être avec raison — d'avoir transporté chez eux

l'architecture de l'Europe, il faut dire, en outre, à leur défense, que cette adaptation correspondait parfaitement à l'état de formation de la nation américaine, composée elle-même d'éléments européens ; et si maintenant l'architecture américaine commence à reprendre sa personnalité, c'est que l'esprit national a pu se cristalliser d'une façon définitive.

Le milieu du XIXe siècle a été, pour les États-Unis, une période de croissance rapide. Les œuvres d'art n'existent que comme des exceptions et, parmi les nombreux architectes qui ont bâti ces blocs juxtaposés du nord au sud et de l'est à l'ouest, dans presque toutes les grandes villes poussant par enchantement, un nom domine tous les autres par l'influence forte qu'il a laissée dans ses œuvres et dans son école : c'est H.-H. Richardson. Impressionné par l'art roman, il en a appliqué les principes à tous les problèmes qu'il eut à résoudre, que ce soient des églises, des hôtels de ville, des villas ou des écoles; plusieurs exemples de son talent sont réellement de très belles adaptations, modernisées, des principes et des formes de l'art roman. Il a cherché, par le matériel et la logique de son emploi, à faire une architecture expressive, à laquelle on ne peut reprocher parfois qu'un peu de rudesse.

Son école, malheureusement, a laissé des traces d'une architecture lourde, monotone et trop décorée, où l'abus du grès rouge et la répétition des mêmes façades ont donné à certaines villes américaines une réputation de tendance allemande qu'on a étendue par erreur à toute l'architecture des États-Unis, pour l'avoir insuffisamment étudiée.

De cette période, comme des périodes coloniales ou des Missions espagnoles, nous n'avons à retenir que l'intérêt historique; mais c'est seulement dans l'étude de l'architecture postérieure à 1890 que nous constatons la parenté de l'architecture américaine avec la nôtre.

Les architectes américains considèrent que leur art a évolué considérablement lorsque leur grand maître, D.-H. Burnham, a composé l'ensemble de l'Exposition Universelle de Chicago, en 1893.

Les États-Unis étaient, à ce moment-là, couverts de cette architecture néo-romane de l'école de Richardson. A l'Exposition de Chicago, de grandes perspectives d'allure classique, de belles ordonnances rappelant les ensembles de la Rome antique, avec

cependant quelques alourdissements de sculpture moderne, donnèrent une impression de soulagement et de clarté; avec ardeur, les architectes américains s'adonnèrent à l'étude de cet art qu'ils connaissaient, mais qu'ils n'avaient pas encore pensé à adapter à leurs besoins. Ils entreprirent alors de voyager pour ramener de l'Europe tout ce qui pouvait contribuer à la renaissance de leur art d'architecture. On peut dire que l'Exposition de Chicago a été indirectement la cause du succès grandissant de notre École des Beaux-Arts auprès des étudiants américains.

L'Italie les a attirés plus que jamais; mais ils n'y ont trouvé que l'enseignement du voyage. Même en Angleterre, dont leur architecture domestique procède très généralement, ils n'ont fait que de courts séjours; leur éducation solide vient uniquement de Paris.



Dans l'architecture de nos jours, ce qui tient aux États-Unis la place la plus importante, c'est le *home*.

Qu'elle prenne l'aspect d'un vieux manoir d'Angleterre, d'une villa comme nous en admirons dans le nord de l'Italie, d'un castel de silhouette française ou d'une bastide entourée de beaux arbres, la maison d'habitation, cadre heureux de la vie de famille, rend l'Américain sympathique.

Son hospitalité est simple et franche; sa maison le lui permet, car elle est presque toujours confortable, saine, gaie et accueillante. Elle est la nécessaire détente de sa dure journée de travail; il y puise les forces réparatrices et l'énergie du lendemain. D'excellents moyens de transport, nombreux et rapides, lui permettent de vivre hors de la ville; sa maison ne va donc pas sans un jardin. Modeste ou pompeux, suivant sa fortune, son jardin est pour lui moins un luxe qu'une nécessité logique.

La femme, la vraie Américaine, la mère de famille, celle dont nous avons vu par millions les fils solides et beaux, la femme tient le grand rôle dans l'arrangement de la maison et du jardin. C'est vrai chez nous, mais plus encore en Amérique, où l'homme a moins de temps et moins d'occasions que nous autres pour développer sa culture générale. Sa femme y supplée; elle prend son rôle tout à fait au sérieux; elle achète des livres, acquiert la compétence suffisante pour discuter avec l'architecte les plans de la maison et du jardin. L'architecte en Amérique apprend, en plus de

son art, à être patient et accepte galamment cette collaboration. Le mari paye.

La maison n'est pas toujours à la campagne. Dans certaines grandes villes, des quartiers neufs, très ventilés, situés généralement près de vastes réservoirs d'air (parcs ou rivières), se sont élevés et peuplés de grandes maisons à appartements.

Des *résidences de ville* (hôtels particuliers), avec les mêmes dispositions pratiques et larges que les maisons de campagne et en outre une réception plus étudiée pour la vie mondaine, sont souvent très semblables, extérieurement, à nos vieux hôtels français, lorsqu'ils ne rappellent pas quelque palais italien.

Pour les *maisons ouvrières*, les groupes de *maisons individuelles* et les *cités-jardins*, les Américains ont fait de très grands progrès grâce à de puissants moyens de production mis au service d'une organisation méthodique. Ils ont traité en grande série, non pas les maisons elles-mêmes, mais les matériaux de construction, ce qui a permis la standardisation rationnelle, sans créer la monotonie.

La vie agricole aux États-Unis, par le développement formidable et relativement récent qu'elle y a pris, présente un aspect très particulier que l'architecture agricole exprime parfaitement. Utilitaire, à grand rendement, ou simplement de plaisance, la *farm*, tout en étant organisée suivant les derniers perfectionnements de la construction ou du matériel, garde souvent un charme très pittoresque, simplement par l'expression vraie du programme, sans pastiche et sans éléments surannés, plus décoratifs qu'utiles. Passable pour une maison de plaisance, le faux pittoresque n'est-il pas simplement ridicule pour une construction comme une étable ou un moulin?

Nous savons tous, en France, que les Américains passent leur vie à voyager, au point d'en égayer nos vaudevilles et nos revues. L'*hôtel* joue donc un rôle énorme dans leur vie. Son arrangement atteint à un degré de raffinement qui n'est connu chez nous que dans les maisons les plus chères.

Si l'hôtel est, après la maison, le programme le plus essentiel pour l'architecte américain, ce qu'il étudie ensuite avec le plus d'amour est le *club*, car le club est encore une partie du home pour l'homme d'affaires. Comme il habite en général trop loin du centre de la ville pour revenir déjeuner chez lui, il trouve, entre

les heures de travail du matin et de l'après-midi, un moment de repos et de distraction à son club, situé très souvent dans l'immeuble de son bureau. Nos cercles français n'ont rien de commun avec le club américain : ce n'est pas à nos architectes qu'il faut s'en prendre, mais bien plutôt à notre manière de vivre, et si, de ce fait, nous sommes privés d'avoir de beaux clubs, nous avons, par contre, l'avantage de passer peut-être plus de temps en famille.

Il y a cependant un genre de club qu'on aimerait à trouver chez nous : c'est le club de campagne, utilisé soit pour les parties de chasse, soit pour les parties de golf, soit simplement pour les promeneurs. Tout le monde, dans le voisinage, est membre de ce club ; point d'addition salée ; point de lutte avec le gargottier ; point de voisinage désagréable ; grand parc ; aucun des ennuis de l'hôtel, où le besoin de bénéfices réduit l'espace et multiplie les chambres.

L'art vivant d'opposition, voici le moment de montrer, après l'architecture domestique, celle, moins aimable, de la lutte pour la vie. Les *gratte-ciel*, hélas ! sont aussi l'expression très vraie d'un programme ; ils peignent bien la vie des affaires. Ils dressent dans le ciel leurs piles d'étages et leurs silhouettes inégales qui rappellent ces figures statistiques compliquées dont les économistes illustrent leurs rapports. Mais comment l'architecture des affaires ne serait-elle pas intense et titanesque comme les affaires elles-mêmes, dans le pays du « struggle for life » ? Les différents problèmes bien modernes que le développement de l'activité économique a posés aux architectes sont certainement mieux résolus, à bien des points de vue, par les Américains que par nous.

Pour les *édifices d'enseignement*, l'Amérique a dépensé des milliards. Hommes et femmes doivent être armés pour l'âpre lutte de la vie, à laquelle le but de l'école est de les préparer. Chaque école, en Amérique, depuis la petite construction rurale à classe unique, jusqu'à l'école supérieure, montre le soin qu'on apporte à entourer l'enfant ou l'étudiant des plus minutieuses précautions d'hygiène et de confort, pour lui rendre le travail plus agréable et, par là même, plus facile et plus intense.

L'*Université*, à elle seule, ferait un livre. Chaque État de l'Union a son Université, placée généralement près de la métropole. Elle est elle-même une ville entière. On y développe, dans d'immenses

parcs, toutes les sections relatives aux études qui s'y poursuivent ; mais, à côté de ces fourmilières du travail, il y a toujours le stade, le palais des sports, le gymnase, et déjà l'embryon du club. Des édifices spacieux, destinés à la récréation et aux réunions des étudiants de chaque Université, procurent aux jeunes gens le repos et la distraction qui leur sont nécessaires. A côté du diplôme, but des études, on a toujours en vue la santé, et le premier en gymnastique n'est pas nécessairement un crétin ou un paresseux.

L'éducation de ce peuple, qui est devenu une si belle nation malgré la complexité de ses origines, ne serait pas suffisante si elle était faite seulement par l'école ou même l'Université. Elle a dû être complétée par la création de musées, d'instituts et de bibliothèques. Tous ces centres d'études ont été construits et meublés en quelques années, et chaque grande ville les multiplie grâce à des donations, à tel point qu'on se demande si, bientôt, nous n'aurons pas besoin de traverser l'Atlantique pour visiter les musées d'Amérique, devenus plus riches que les nôtres.

De l'architecture proprement dite des musées et des bibliothèques, certains points seulement sont intéressants à connaître pour nous. L'étude en est généralement classique, l'organisme d'éclairage, de chauffage ou d'aménagement particulier, poussé à la perfection ; mais ne faisons-nous pas aussi bien, lorsque nous avons à résoudre ces problèmes? Dans l'ensemble, notre architecture monumentale est souvent prise pour modèle par les étrangers.

Par contre, les églises construites dans ces dernières années comptent des monuments qui peuvent rivaliser avec nos plus beaux exemples d'architecture religieuse. Inspirés, dira-t-on, un peu trop par les artistes de notre moyen âge, les architectes américains ont fait œuvre d'archéologues avisés, mais n'ont pas créé grand chose. Je ne pense pas que cette constatation puisse être prise pour une critique, car nous faisons de même et, avant nous, les grandes époques d'architecture se sont renouvelées par des copies des œuvres précédentes adaptées aux programmes nouveaux; et ne vaut-il pas mieux interpréter avec art un chef-d'œuvre du passé que de vouloir à tout prix être original sans imagination, dans un programme qui, par essence même, se répète à travers les siècles en maintenant les traditions du culte?

Après l'édifice religieux, le temple de la solidarité, la loge maçonnique, a pris aux États-Unis un développement qu'on ne

manque pas de remarquer, lorsqu'on voit les temples récemment construits par les différentes associations franc-maçonniques, dont les lieux de réunion présentent un luxe et une dignité qui en font des monuments très intéressants.

Les Allemands ont ri bien fort, quand l'Amérique leur a déclaré la guerre : c'était une autre « méprisable petite armée ». Leurs espions n'avaient pas assez vu les établissements militaires des États-Unis. Écoles d'officiers, écoles navales, casernes sont, comme toute école, traitées avec ce même souci de la santé et de la bonne humeur.

Bien qu'on ne puisse pas dire que les prisons américaines sont inconfortables, on ne serait jamais tenté de leur comparer, comme chez nous, les édifices d'éducation militaire. Si, parfois, par excès de caractère, certaines casernes, particulièrement bien situées dans les montagnes, ont l'extérieur sévère du château-fort, dès que vous en avez franchi les murailles, vous trouvez encore un home. Manèges spacieux, dortoirs clairs, vaste chapelle décorée des étendards des guerres de l'Indépendance et de la Sécession, beaux horizons, tout concourt à donner au jeune soldat le sens des grands principes qu'il aura à défendre, en même temps que les muscles nécessaires pour cette tâche.

Des hôpitaux américains, nous n'aurons pas grand chose à dire, car, suivant les progrès si rapides de la science, comme les nôtres, ils se modernisent, et du seul point de vue architectural, ils ne présentent aucun type particulier que nous ne connaissions déjà.

De même, dans un tout autre ordre d'idées, il ne semble pas utile de montrer ce que sont les monuments d'administration, qui présentent bien souvent les mêmes caractères que nos Préfectures, nos Palais de Justice, nos Ministères et nos Hôtels de Ville. L'Ad-mi-nis-tra-tion a les mêmes qualités dans tous les pays ; en Amérique, elle s'appelle *Red Tape* (cordon rouge), probablement à cause des liens de sceaux qui décorent toutes les pièces officielles. Son architecture reflète donc les mêmes aspects classiques, monotones : frontons et colonnes ; tout vous prépare à la patience, avant même que vous ne pénétriez dans le monument. Il y a cependant quelques exceptions, et notamment le Bureau des Républiques Américaines, à Washington, construit d'ailleurs par un Français, et qui réunit un plan pratique et moderne à une étude d'architecture élégante et originale. Ce qu'on peut dire toutefois

de l'architecture administrative, c'est que si elle se répète en une banalité souvent de bon aloi, elle répond parfaitement, par son aménagement, aux programmes modernes qu'elle doit résoudre.

Le plus grand problème réalisé par l'architecture américaine dans ces dernières années, et qui correspondait à un effort nécessaire, à un besoin vital, c'est l'embellissement des villes.

Les grandes cités américaines s'étaient développées si vite que beaucoup d'entre elles n'avaient pas pu être composées; les nécessités de l'industrie et l'inexistence de l'esprit public national avaient donné à ces villes l'aspect d'agglomérations nées pour les affaires : elles n'étaient pas plus intéressantes que des colonnes de chiffres ou des piles de marchandises. Mais, après fortune faite, elles ont compris le besoin de devenir réellement des cités. L'art civique en est résulté, et la totalité pensante de la ville a concentré tous ses efforts à résoudre les problèmes chirurgicaux des percements, des élargissements et des espaces libres; les économistes et les conseils responsables de la vie de chaque communauté ont multiplié les écrits pour prouver aux contribuables que l'*embellissement* n'est pas seulement du *luxe*, mais qu'il *est une bonne affaire*.

Par une heureuse organisation, l'avenir des villes, au point de vue de leur expansion et des questions d'urbanisme général qui en règlent le plan, ne dépend pas des décisions du corps élu, mais de véritables Conseils d'administration responsables de cette gestion et qui sont nommés par les juges de l'État (Court of common Pleas) sans aucune ingérence politique municipale. Ceci est peut-être la principale raison du succès des entreprises gigantesques décidées par ces *Conseils d'Administration*, que l'on appelle en Amérique des *Commissions*; c'est un mot qui, en France, signifie le contraire de l'action, et c'est pourquoi il est préférable de le traduire par son véritable sens, si l'on veut éviter un malentendu.

Qu'elles s'appellent *Commission des Parcs*, *Commission d'Embellissements*, *Commission Civique*, *Commission du Plan*, etc., ces organisations ont pu arrêter la destruction des espaces libres, l'envahissement industriel, multiplier les terrains de jeux et les « espaces de respiration », frapper d'expropriation les immeubles trop élevés, démolir des quartiers entiers pour les remplacer par des jardins, et le résultat de leurs opérations apparemment si

onéreuses a été de faire monter en peu de temps, dans l'ensemble de la ville embellie, la valeur du mètre carré de terrain à des prix que nous ne connaissons pas encore dans les quartiers les plus chers de Paris.

Loin de doter leur ville d'*espaces libres* au compte-goutte, ces Comités de salut public ont tiré la quintessence du mot d'*extension* quand ils ont entrepris de l'appliquer au plan d'une ville. Les limites du département administratif devenaient-elles trop étroites pour le besoin d'expansion de la ville? on absorbait le département et le voisin si c'était nécessaire, et à 40 kilomètres du centre de la ville, on pouvait ainsi classer des réserves comme partie intégrante de son domaine.

Il faut dire également que, sur le même modèle, dans chaque ville américaine, une Commission du Transit rapide s'occupe de fournir aux habitants les moyens pratiques de faire quatre fois par jour, s'ils le veulent, le chemin de leur maison de campagne à leur maison de commerce, et cela sans être obligés de prendre un tramway, un train et parfois une voiture, *sans être obligés non plus de passer par les griffes d'un octroi*. Les réseaux de chemins de fer électriques souterrains sont avant tout étudiés au point de vue des radiations; ensuite, des ceintures réunissant les différentes lignes radiantes complètent le réseau; mais le premier travail est toujours celui qui coïncide avec le plan d'extension de la ville, pris dans son sens absolu. Les commerçants du centre de la ville ne se plaignent jamais de cette manière de leur amener du monde.

Ces quelques mots sur l'organisation administrative des villes ne sont aucunement en dehors d'une étude architecturale, car si l'on peut admirer l'effort des architectes américains pour l'embellissement de leurs cités, il serait injuste de ne pas montrer combien ils y ont été aidés par leurs municipalités.

L'architecture d'un pays est toujours une conséquence des matériaux qu'on y trouve. Ce qui fait la gloire de la nôtre est précisément la variété de nos belles matières de construction : nos pierres innombrables, nos terres à brique, nos grès, nos ardoises, nos belles essences forestières, sont comme un vocabulaire qui crée la richesse d'une langue : la splendeur et la diversité de l'architecture française à travers les siècles viennent de ses matériaux.

En Amérique, on remarque, en général, le même souci d'em-

ployer partout de belles matières. Mais la production, surmenée par la demande, n'a pas encore pu exploiter toutes les matières premières que le sol de l'Amérique du Nord renferme ; et simplement pour cette raison momentanée d'un surcroît de demandes, l'uniformité dans les matériaux pourrait faire croire à une pauvreté relative, puisque toutes les façades en pierre sont exécutées avec la même pierre, ou avec le même granit ou le même marbre, parce que ces pierres, ce granit, ce marbre viennent d'une carrière exploitée industriellement, où les matériaux sont usinés et expédiés finis. C'est là un des défauts de la production en grande série. Petit à petit, la main-d'œuvre plus nombreuse ou l'exploitation progressive de différentes carrières permettra de faire apparaître sur les façades des natures de pierres ou de marbres un peu plus variées, et l'architecture en général gagnera en diversité et en richesse.

Par contre, la production de matériaux cuits : briques, tuiles, grès, terres cuites, émaux, est très développée aux États-Unis ; et ces matériaux ont permis l'exécution de ces grandes façades de quarante ou cinquante étages, qui ne sont que des structures métalliques ou en béton armé que ces matériaux viennent habiller.

Le développement de ces industries du feu a permis dans une large mesure le progrès des installations sanitaires, où nous ne pouvons trouver aucun inconvénient à la grande série. Les mêmes usines, qui font par millions des baignoires comme des carreaux de revêtement, sont aussi capables de faire des pièces uniques aux tonalités les plus heureuses.

Il est évident que le perfectionnement de l'outillage n'abîme pas la main de l'ouvrier ; il nécessite un peu plus de mécaniciens, mais il ne supprime pas l'artisan dans la place où il a son emploi. A ce point de vue, l'art du bâtiment en Amérique subit actuellement une évolution qui ne doit pas nous échapper : il était rare, jusqu'à présent, de trouver aux États-Unis un artisan habile de ses mains qui ne fût pas né en France ou en Italie. Cette infériorité n'était que temporaire pour l'Amérique ; par tous les moyens, *on a créé l'école d'apprentissage* qui permet, à côté de l'ouvrier mécanicien nécessaire aux méthodes Taylor, de préparer toute une pépinière de véritables artisans pour toutes les branches de l'industrie où l'on était tributaire de main-d'œuvre étrangère. Les Chambres syndicales du Meuble, de la Céramique, de la Ferronnerie, etc.,

ont des écoles professionnelles où l'on apprend aux jeunes Américains à lâcher la machine pour l'outil, ce qui veut dire *à doubler leur salaire.*

Il existe des fondations particulières, comme l'Institut Cooper Hewitt, à New-York, où dans des écoles du soir réunissant 1.800 à 2.000 élèves chaque jour, on apprend à des garçons de café, des hommes de peine, des demoiselles de magasin ou des employés d'ascenseurs, un art manuel qui leur permet, lorsqu'au bout de deux ans ils ont obtenu leur diplôme, de changer totalement leur condition sociale et, s'ils en ont les aptitudes, de devenir parfois de grands artistes. Ces institutions ont des bibliothèques, des musées, des salles d'expériences, des laboratoires de chimie, des ateliers d'ébénisterie et réunissent, dans un même grand immeuble, plusieurs écoles professionnelles. Les millions ainsi dépensés par la solidarité privée sont grandement récupérés par les résultats immédiats qu'ils ont donnés dans les industries d'art pour lesquelles ces écoles ont été créées, et il n'est pas douteux que les progrès réalisés dans les œuvres architecturales récentes sont dus également à l'amélioration des moyens d'exécution, par ce souci de l'*apprentissage en contre-poids du développement de la production mécanique.*

Pour nous résumer, répétons que les architectes américains, élevés dans les principes de l'architecture française, n'ont pas démérité de leurs maîtres. Ils ont su ajouter à l'enseignement d'harmonie et de classicisme qu'ils ont reçu, leurs qualités propres, admirablement complémentaires des nôtres. Autant dans la conception que dans l'exécution du moindre détail de leurs œuvres, ils ont montré toujours un tel souci de la perfection que, dans bien des cas, nous pouvons puiser chez eux, à notre tour, certains enseignements parfaitement applicables à nos problèmes. Sans avoir besoin du *plant américain*, l'école moderne d'architecture en France a devant elle, et pour de longues années, une tâche si rude qu'elle ne doit négliger de connaître et d'étudier aucune création étrangère, surtout celles qui doivent lui être le plus chères, puisqu'elles sont le résultat d'études faites en France.

Jacques Gréber.

L'IDÉALISME D'ACTION AUX ÉTATS-UNIS

Nous autres Français avons pris l'habitude d'associer l'idéalisme à la tournure d'esprit contemplative. C'est que nos idéalistes sont généralement des logiciens ou des rêveurs, des manieurs de concepts ou des dévots du sentiment. En cela, ils sont conformes au type habituel que nous révèle la psychologie de la race. Les traits essentiels du Français, vus chez un Montaigne ou un Ronsard, un Boileau ou un Pascal, un Condorcet ou un J.-J. Rousseau, un Jaurès orateur de réunion publique ou un ouvrier auditeur de réunion publique, sont l'intelligence et la sensibilité. Le Français ne manque pas d'imagination. Mais l'imagination — qui est une faculté de luxe, l'activité surabondante d'une nature généreuse — s'exerce chez lui en fonction des facultés fondamentales et dominantes. Elle aide la logique à s'élancer dans l'abstrait ou à extraire de l'expérience de larges généralisations ; elle entraîne le sentiment aux rêveries de mol bien-être, de bonheur fraternel, de douce sécurité....

Pour entrer dans l'intimité du tempérament américain, il faut nous débarrasser des associations que nous lions à notre conception nationale de l'activité imaginative. L'Américain est essentiellement un homme d'action. Par atavisme anglo saxon ou sous l'influence du milieu formé d'une prédominance d'éléments anglo-saxons, par nécessité de la lutte contre la nature vierge ou par l'encouragement des réussites d'une civilisation neuve et féconde, le type qui s'est développé en Outre-Mer est celui de l'homme toujours prêt à tendre ses muscles et sa volonté vers un résultat immédiat ou vers le couronnement lointain, présent dans une vision, d'efforts déjà en voie de fruition. L'Américain ne s'attarde pas à construire un édifice rationnel de propositions solidement

mortaisées, rigoureusement assemblées selon les lois de la cohésion, subordonnées à l'économie d'un plan idéologique préconçu. Il ne s'abandonne pas non plus à la rêverie caressante d'un mirage d'île fortunée, où l'humanitairerie prend des tons d'aurore, dans un bruissement de tendresses. Ce n'est ni un intellectuel, ni un sentimental, mais un volontaire. Il ne tend pas au bonheur, comme à un bien en soi. L'action l'attire par ses joies rudes et viriles : et, si le bonheur vient par surcroît, c'est sous la forme dynamique de l'effort couronné de succès, qui puise dans le succès la force d'élan pour aller au delà. Chez lui l'imagination — débordement de l'effort et de la volonté — se traduit par l'évocation idéale d'un but à atteindre, d'une œuvre à accomplir, d'une expérience heureuse à élargir, dans une vaste entreprise d'organisation, de création, d'action triomphante, d'aspiration ardente solidifiée. L'idéalisme américain est un idéalisme d'action.

Dans l'ordre de la spéculation ou de l'intuition philosophiques, là où il semble que la méditation ou la contemplation pure aient seules accès, une certaine disposition d'esprit, qui est déjà un mode de la vie agissante et comme une velléité d'acte, prend possession de la pensée américaine. Le spiritualisme des penseurs vraiment américains, comme un Emerson ou un Walt Whitman, est un panthéisme qui sublime la matière et découvre dans les lois de la nature les lois mêmes de l'esprit. Pour moraliser, pour espérer, pour découvrir le secret de la sérénité et de la joie, l'homme n'a pas besoin de s'élever à un plan supérieur à celui du rythme de l'univers et de la vie. Il perçoit les noblesses de l'âme dans la splendeur du cosmos, les sagesses de la philosophie dans l'ordre partout présent, la proportion, l'équilibre et la compensation des contraires dans les merveilles des organismes, la beauté dans les harmonies des lignes et des tons, la promesse de mieux dans l'évolution des êtres et des choses vers des formes sans cesse plus élevées. Toute valeur esthétique ou métaphysique a son symbole dans la réalité ; toute idée naît d'un efflux : toute grandeur morale est la contre partie d'un miracle de la création. Ainsi la pensée elle-même s'incorpore aux actes de la nature et à la nature en acte ; l'aspiration spirituelle est un frémissement de l'ascension de la vie ; l'élévation morale participe de la force des éléments. Il s'ensuit que l'homme accomplit le devoir par une impulsion, qui est la

loi de son être psychique, comme le travail est la loi du muscle, et la tension la loi de la volonté, si l'être doit se développer, grandir et consommer sa destinée. Les principes et les préceptes sont la couleur que prend le dynamisme intérieur émergeant au grand jour de l'action.

Le pragmatisme est la forme morale de cette intuition panthéiste. L'homme, atome dans l'immensité, parcelle pensante emportée dans le remous des forces, s'effare s'il ne découvre, par la pensée et l'imagination, la loi de ses rapports avec le tout. Le relatif est la condition imposée à tout ce qui existe ici-bas. La vie procède par un grand débordement exubérant de forces dont un grand nombre se neutralisent ou se détruisent. C'est comme si, à coups de tentatives répétées, inépuisables, dont le bien et le mal, la vérité et l'erreur, la vie et la mort sont les manifestations aux yeux des hommes, la nature cherchait sa voie. L'homme, en ce qui le concerne, grâce au privilège de la conscience et de la volonté, peut atténuer les conséquences destructives, affermir sa position dans le flux universel, éclairer les directions propres de sa vie physique et morale, en appliquant aux modes multitudinaires de la vie l'épreuve, le *test*, de l'action utile. Toute doctrine, toute croyance, toute proposition, toute maxime est une hypothèse, jusqu'à ce que l'expérience — par quoi il faut entendre la sagesse accumulée des générations, aussi bien que l'observation individuelle — ait prouvé que les résultats en sont profitables. Ainsi l'utilité — le caractère bienfaisant dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique — d'une conception, traditionnelle ou novatrice, la sacre vérité. L'homme pénètre peu à peu le mystère qui l'enveloppe, en agissant. C'est par l'action et par les fruits de l'action que l'humanité réussit, au prix d'efforts souvent frustrés, à reviser les notions surannées et à créer les hardiesses fécondes.

L'idéalisme des pionniers fut un idéalisme d'action. La nature vierge s'ouvrait à leurs portes : ils se sentaient attirés vers elle par la grande voix des fleuves géants et des cèdres centenaires. Il y avait en eux une sympathie de l'être intime pour l'univers vivant qui faisait vibrer au profond de leur cœur la poésie de la vie sauvage. Après une ou deux générations d'existence civilisée dans les cités de la côte atlantique, il leur fallait de nouveau la communion avec l'âme des bois. Ils avaient la nostalgie de l'espace, de l'air libre, des âpres senteurs des végétations paludéennes, du coucher

de soleil dans la « prairie » et de l'aurore boréale dans la steppe. La vigueur de leur être physique, la tension nerveuse de leurs énergies non satisfaites faisaient naître dans leur âme le désir de la large activité musculaire, sous le ciel bleu, au sein de la forêt inviolée. Ils aspiraient à manier la hache, à éprouver les émotions de la chasse au daim et à la bête fauve, à se plonger fumants de sueur dans le torrent, à tomber de lassitude sur un lit de mousse... Vision romantique d'action ardente et indomptée ; mais aussi rêve généreux d'action humaine et créatrice, car ces aventuriers étaient des fondateurs. La forêt abattue et le terrain défriché, les moissons sortaient du sol : la demeure permanente remplaçait la hutte du trappeur et du bûcheron, et bientôt la cité s'élevait, riche de toutes les promesses que le labeur, l'entreprise et le génie des générations allaient faire sortir d'un sol fécond en ressources. Et ce n'est pas seulement une civilisation matérielle abondante et puissante que ces hommes voyaient flotter dans la vision de leur rêve éveillé, c'était une haute et noble civilisation morale. Comme leurs pères étaient venus fonder, par delà l'Atlantique, un nouvel occident libéré des oppressions, des injustices et des hontes implantées par un long passé historique dans l'ancien, ils marchaient, eux, plus loin, à la conquête de l'ouest pour perpétuer, par delà les Alleghanys et les Montagnes Rocheuses, les libertés, les institutions individualistes, les mœurs égalitaires, le triomphe splendide de l'idéal sur la fatalité, que représentait la communauté américaine. Par l'action, au prix de dangers, de privations et de souffrances — compensés par des joies ardentes et l'espérance d'un radieux lendemain — ils voulaient faire durer les valeurs idéales conquises, deux générations avant eux, par l'action. Dans la civilisation américaine d'aujourd'hui subsiste la tradition vivante de la vigueur volontaire, de l'alacrité idéaliste, de la camaraderie fraternelle, de l'élévation morale des pionniers.

L'activité policée, réglée et savante de l'Amérique industrielle et commerciale ne permet plus les grandes aventures dans la forêt vierge — sauf à titre de souvenir, sous la forme d'expéditions de vacances. Mais l'imagination concrète, ardente et suggestive d'action conserve l'occasion de s'exercer dans les entreprises. Si l'Amérique a su, en si peu de temps, mettre en valeur son sol, exploiter les richesses de son sous-sol, faire surgir la grande industrie, concentrer les échanges dans de puissants organismes commerciaux, c'est

qu'elle a eu des hommes de vision hardie, d'ambition créatrice, de génie réalisateur, qui ont conçu le plan grandiose de ce labeur fécond, et l'ont conçu de telle sorte que, prenant forme dans leur esprit, il était prêt à être exécuté. Ils travaillent pour eux-mêmes, sans doute, mais aussi pour la grandeur de l'Amérique, et, au delà encore, pour le progrès du genre humain. Qui niera qu'il y ait ce large et généreux sentiment de solidarité nationale et humaine dans la pensée des capitaines d'industrie, des rois des chemins de fer, des princes de la finance en Amérique, quand on voit l'usage qu'ils font de leur fortune pour le bien de leurs concitoyens et de tous les hommes? Qui ne reconnaîtra un puissant idéalisme parmi les mobiles de conduite de ceux qui, tout en «faisant de l'argent», songent aux moyens par lesquels ils emploieront le mieux cet argent pour la lutte contre les fléaux qui assaillent l'humanité, pour l'aide à ceux qui ont besoin de soutien au moment de donner toute leur mesure, pour l'encouragement aux recherches scientifiques, au dévoûment et à l'assistance. Cet idéalisme est un idéalisme d'action, car il s'applique à des œuvres et tend à favoriser pour l'avenir un long enchaînement d'œuvres, toutes destinées à stimuler l'effort, à produire plus et de meilleurs résultats, à écarter les obstacles qui paralysent.

C'est un magnifique couronnement de la civilisation américaine que cette émulation de générosité intelligente et « efficiente » chez l'élite. Non moins que leur libéralité, la prévoyance et la volonté des *public-spirited citizens* sont admirables; car, s'ils ne négligent pas d'alléger les souffrances des vaincus de la vie, ils se préoccupent surtout de préparer pour les futures conquêtes de la civilisation une nouvelle armée de vainqueurs. De là les donations qui vont aux Universités, aux Instituts scientifiques, aux bibliothèques; qui fondent des bourses pour les étudiants pauvres ayant déjà donné des preuves de capacité et d'énergie; qui établissent des fonds pour les laboratoires et les publications; qui dotent des chaires et des cliniques; qui permettent d'élever des édifices utiles aux activités collectives; qui rétribuent les conférences, les missions, et les campagnes de tracts; qui subventionnent les voyages d'études. Ces libéralités ne se limitent pas à l'Amérique: elles s'étendent au monde entier, pour les œuvres d'encouragement moral, de relèvement social ou de paix. Il n'y a pas de riche, en Amérique, qui se sente d'accord avec sa conscience s'il ne produit

de la richesse que pour lui-même et ses proches. La plus haute satisfaction qu'il attend du succès, c'est de pouvoir réaliser quelque projet généreux d'aide intellectuelle, morale ou sociale, par lequel les qualités individuelles seront libérées chez les déshérités de la vie. Ce rêve d'une fondation, qui prolongera son œuvre utile par une série ininterrompue d'œuvres utiles pendant des générations, soutient l'homme d'entreprise aussi efficacement que la joie du labeur et la passion du succès. L'homme d'affaires ne recherche pas tant l'argent que la puissance d'agir, par l'argent, non seulement dans son intérêt mais dans l'intérêt de la nation et pour l'avantage, en fin de compte, de l'espèce tout entière. L'idéalisme d'action suscite l'action et fait jaillir des moyens indéfinis d'action renouvelée.

Ce ne sont pas seulement les riches qui donnent : tous les Américains, par l'association, connaissent la joie noble de fonder une œuvre, de prolonger la volonté de l'individu au delà de la tombe, de satisfaire les aspirations désintéressées par l'initiative sociale. Les Universités, les collèges, les églises, les hôpitaux, des milliers d'institutions pour l'éducation morale des enfants, des ouvriers, des immigrants, des nègres, vivent des modestes contributions de petits bourgeois et d'artisans. Certaines grandes Universités (pour prendre un des cas les plus frappants reçoivent annuellement de leurs Anciens Élèves, sous forme de modestes souscriptions accumulées, des sommes plus considérables que les donations sensationnelles que publie la presse. Chaque *Alumnus*, après avoir respiré l'idéalisme dans l'atmosphère de son Collège, conserve le goût de l'idéalisme et le pratique par des sacrifices pécuniaires régulièrement renouvelés en faveur de l'*Alma Mater*.

Pendant la guerre, les Universités, appauvries par l'absence d'étudiants, durent faire appel à leurs anciens Élèves, non plus pour s'accroître, mais pour vivre : que le déficit fût de 500.000 dollars ou d'un million, il ne manqua jamais d'être comblé.

L'idéalisme d'action — qui naît de la volonté concrète d'un dessein utile et qui éveille le dévouement opérant — est si bien devenu un trait du peuple américain, qu'il se rencontre à tous les degrés de l'échelle sociale, dans toutes conditions, dans toutes les classes. C'est lui qui a soutenu, pendant la guerre, parmi les hommes et les femmes les plus humbles, cette bonne volonté de donner, grâce à quoi nos orphelins, nos populations martyres, nos

blessés, nos poilus dénués de ressources ont été secourus, pourvus et réconfortés. Les « campagnes de souscriptions » de la Croix Rouge et de l'Y. M. C. A. ont été accueillies en Amérique avec un enthousiasme, qui donnait aux villes et aux bourgades un air de fête : des populations entières vibraient de la joie de répandre à pleines mains une part de leur nécessaire pour les combattants et les victimes de la cause du droit. Tous ceux, hommes ou femmes, que n'avait pas appelés le devoir militaire ou que ne retenait pas une occupation indispensable, s'enrôlaient dans les compagnies de « travailleurs sociaux » en France, en Italie, en Asie Mineure, partout où il y avait des plaies à panser ou des infortunes à consoler. Leur œuvre de sollicitude intelligente et d'inlassable assistance est admirable. Les misères de la guerre ne l'ont pas épuisée : elle continue pendant la paix. Tous sont mûs par la vision imaginative des maux à secourir, des bienfaits à réaliser, des ruines à réparer, des germes de progrès permanent à semer pour l'avenir. Leur enthousiasme est persévérant, leur sacrifice infatigable. L'idéalisme d'action n'est pas une flamme légère qui s'allume et qui passe : c'est un foyer qui embrase l'âme, fortifie la volonté et nourrit l'énergie. C'est une des forces actives et fécondes d'un grand peuple.

Le patriotisme américain est fait en grande partie d'idéalisme d'action. Ce peuple nouveau, composé aujourd'hui d'éléments hétérogènes équilibrés en masses instables, s'agglomère autour de certaines idées-forces. Ces idées, il a conscience de les réaliser — grâce aux circonstances privilégiées de sa situation géographique, de son histoire et de son développement — plus heureusement et plus pleinement que les nations mêmes auxquelles il en est redevable. Il a reçu de l'Angleterre la liberté organisée et disciplinée, mais il la pratique plus libéralement, avec une hardiesse plus généreuse dans le sens du progrès démocratique. Il a reçu de la France le principe de l'égalité, mais, sans le graver au fronton de ses monuments, il a su le faire entrer dans les mœurs : de tous les pays, l'Amérique est celui où les formules « la carrière ouverte aux talents », « égalité de chances à égalité de mérite », sont autre chose que des paroles qui volent au vent. Ces solides bienfaits de la civilisation américaine sont devenus des forces d'idéalisme actif qui créent en peu de temps chez les immigrants le respect des institutions, l'attachement à l'esprit national, l'orgueil

du civisme américain, qui font de cette cohue de races une nation. Le patriotisme américain, qui ne peut guère être un sentiment, à la manière de l'affection instinctive et atavique des peuples européens pour le berceau de leur race et le théâtre de leur histoire, est fait avant tout de conviction intellectuelle et imaginative, de volonté et d'espoir conscients, c'est-à-dire de la forme nationale de l'idéalisme d'action.

C'est ce patriotisme (ou, comme disent les Américains, ce « loyalisme », cette fidélité raisonnée et cet enthousiasme idéaliste) qui a rassemblé les Germano-Américains, en 1917, si vite et, en somme, si sincèrement, autour du drapeau étoilé. Les Germano-Américains avaient été gagnés, sans s'en rendre nettement compte, par cet idéalisme d'action qui pénètre comme une effluve l'atmosphère américaine de liberté, d'égalité et de bienveillance mutuelle, et qui porte les âmes en avant vers les progrès de la justice et de l'humanité. Mais, tant que l'Amérique était restée neutre, ils avaient cru pouvoir concilier le loyalisme à la nouvelle patrie avec l'attachement sentimental à l'ancienne. La déclaration de guerre les mit soudain en demeure de choisir : l'intérêt sans doute et les habitudes nouvelles influèrent sur leur décision; mais la force contagieuse de l'idéalisme américain, supérieure chez la plupart à l'ancien instinct de race, fut le facteur essentiel de leur conversion. A n'en pas douter, les jeunes du moins montrèrent leur attachement profond, jusqu'au sacrifice, jusqu'à la mort, à l'Amérique et à l'idéal qu'elle représente : les régiments de Cantigny, du Bois Belleau et de Saint-Mihiel, recrutés dans le centre-ouest, contenaient une proportion notable de Germano-Américains.

A l'arrière, les ouvriers américains des usines de munitions et des chantiers de navires firent vaillamment leur devoir, mus par les mêmes mobiles de patriotisme idéaliste et agissant.

Il y eut quelques grèves au début, avant que les ouvriers n'aient reçu l'assurance qu'ils auraient une part juste des bénéfices de guerre et avant que les salaires n'aient été revisés, par l'intervention du pouvoir central, en proportion de l'élévation du coût de la vie. Mais, dès que la situation économique eut été éclaircie, les ouvriers montrèrent, à la fois par leur bon sens en présence des problèmes de la guerre et par leur zèle dans la coopération à la victoire, combien, eux aussi, ils étaient accessibles aux suggestions de l'idéalisme national. On a été frappé en France de la fermeté

avec laquelle ils se sont refusés à entrer en conférence dans une ville neutre avec les socialistes allemands, traîtres à la cause de la paix internationale et complices des atrocités. Ils ont envoyé, en 1918, une délégation dans les pays alliés pour affirmer leur opposition à toute paix prématurée et leur volonté de mener énergiquement la guerre jusqu'à la victoire. Leur idéalisme n'était pas un idéalisme intellectualiste ou sentimental, mais un idéalisme de volonté et d'action. Ils ne voulaient ni se laisser leurrer par l'utopie de l'internationalisme abstrait, ni s'abandonner à des effusions de fraternité illusoire. Contraints par le crime de l'Allemagne à renoncer momentanément à l'espoir du droit égal et de la bonne entente entre tous les peuples, ils avaient formé, par idéalisme agissant, la volonté de lutter jusqu'au bout, et ils s'y tenaient sans défaillance.

Les ouvriers qui assuraient par leur travail dans les usines et par leur zèle à hâter la construction des navires le succès des armées sur les champs de bataille apportaient à l'œuvre pratique de la préparation matérielle de la guerre, la même énergie et la même foi que les soldats. On les vit, animés de sentiments de noble rivalité, lutter à qui, des chantiers de l'Est ou des chantiers de l'Ouest, construirait dans le temps le plus court une carène prête à être mise à flot. Les ouvriers de l'Est montèrent la carcasse d'un navire d'acier de 8.000 tonnes en vingt-cinq jours. Les ouvriers de l'Ouest (à Seattle) renoncèrent, pour gagner quatre heures, à la liberté du samedi après-midi et refusèrent de toucher pour ces heures supplémentaires la paye plus élevée qu'on leur offrait. Par l'effort de tous, charpentiers de navires, dockers et marins, l'Amérique put transporter en Europe 300.000 hommes par mois au moment décisif où l'Allemagne, épuisée par des offensives désespérées, vacillait sur ses lignes et où un dernier coup de boutoir allait la réduire à notre merci. L'idéalisme d'action, qui animait les ouvriers américains, comme toutes les classes de la nation, nous a permis de gagner la guerre à un moindre prix de vies humaines.

Cette bonne volonté des ouvriers américains pendant la guerre fut rendue possible par la bonne entente entre le capital et le travail, préparée par les patrons pendant la paix. Le même esprit, qui inspire aux millionnaires la générosité pour les œuvres d'intérêt public, suggère aux chefs d'entreprises de larges sacrifices pour les

œuvres sociales de l'usine. Le mouvement en faveur du bien-être, non seulement physique, mais moral, de l'ouvrier, à peine commencé en France, est déjà en plein développement aux États-Unis depuis plus de trente ans. Il procède essentiellement de cette union de l'idéalisme et du réalisme, que les Américains réussissent si bien à pratiquer. Le patron veut élever l'ouvrier à la condition d'homme, l'arracher à la monotonie et à l'automatisme de l'industrie moderne. La formule des économistes, « la main-d'œuvre », ne doit plus s'appliquer à une foule impersonnelle qu'on évalue en unités et qu'on estime en termes arithmétiques de rendement. L'être humain qui travaille est plus qu'un rouage dans un machinisme complexe : il participe à l'éminente dignité de la personne morale. C'est la haute vérité que l'idéalisme humanitaire et chrétien enseigne au patron américain, et qu'il prend comme guide de ses actes, comme inspiratrice de son altruisme généreux. Mais il ne veut pas rester sur le seul terrain de l'idéalisme et de l'altruisme. Par une nouvelle organisation de l'usine (qui comporte pour une part le développement du machinisme, pour une autre part l'application de la science aux gestes du travail, pour une troisième part l'éducation intellectuelle et morale de l'ouvrier), il démontre que toute amélioration du sort du travailleur correspond à un accroissement de la production et à une progression des bénéfices. La bienfaisance « rapporte » : *it pays*. C'est sur cette solide fondation de l'idéalisme réaliste que repose tout le mouvement social dans l'industrie américaine des grands trusts et des gigantesques « combinaisons ».

Les ouvriers ont pris l'initiative de revendications qu'ils considèrent à juste titre comme l'application de la charte sociale des droits de l'homme. Organisés en trade-unions et en une Fédération nationale du Travail, forts de leur discipline syndicale et de l'abondant fonds de grève alimenté par leurs cotisations régulièrement versées, ils ont de bonne heure gagné de haute lutte des salaires plus élevés, une journée de travail plus courte, le loisir, l'indépendance, le droit de coalition. Par l'initiative individuelle, l'action collective organisée, la volonté persévérante et, en général, le respect de la légalité, la classe ouvrière a travaillé elle-même, avec succès, à son propre salut. Ce qui est particulier à l'Amérique, c'est la bonne volonté et souvent l'empressement avec lequel la classe patronale est entrée dans le mouvement qui tend à l'élé-

vation et à l'émancipation de l'ouvrier. Quelques-unes des plus grandes entreprises des États-Unis ont aujourd'hui créé, à côté de l'usine, un ensemble d'institutions sociales qui ont transformé la vie matérielle, intellectuelle et morale de leurs employés, sans préjudice des questions d'augmentation de salaires et de réduction des heures de travail, qui restent soumises à des facteurs généraux, intéressant l'ensemble de l'industrie du pays.

La protection contre les accidents a fait l'objet de recherches méthodiques, confiées à des ingénieurs spécialisés, qui ont réduit presque à rien le danger des machines, à la fois par l'invention d'appareils appropriés et par l'éducation de l'ouvrier. L'ouvrier et sa famille sont logés dans des cités-jardins : une habitation claire, spacieuse, fournie d'eau et de gaz, souvent chauffée gratuitement par la vapeur produite à l'usine ; des plantes grimpantes ornant les murs et retombant en festons gracieux autour des fenêtres et du porche d'entrée ; un jardin d'agrément devant, un potager derrière ; nulle monotonie dans le style des demeures, mais une agréable diversité, souvent inspirée par les désirs mêmes du locataire ; un système d'annuités comportant l'acheminement graduel vers la possession, sans engagement irrévocable ; des avenues ombragées, ingénieusement sinueuses, contournant des espaces libres, pour le délassement des regards ou pour les jeux. Puis toute une campagne aménagée, protégée contre l'envahissement de l'usine, qui met la nature, la vie saine et reposante à la portée des travailleurs : un terrain de foot-ball, un parc pour les pique-niques en famille, des champs d'horticulture pour les enfants... Les soins d'hygiène sont donnés à l'infirmerie par des médecins, des dentistes, des infirmières professionnelles, et à la maison par des *visiting nurses*, qui ne laissent pas les bobos dégénérer en maladies. Les enfants ont leur école, et les adultes leurs salles de conférences, de cours professionnels, de cours d'agrément, ainsi que leur club de lecture et leur bibliothèque. Aux heures de loisir, aux jours de repos, pendant la mauvaise saison, un lieu attrayant, un enseignement organisé, une direction attentive et bienveillante, des livres et des moyens de travail s'offrent aux ouvriers soucieux de leur développement intellectuel, curieux des choses qui se passent dans le vaste monde, ou désireux de s'élever au prix d'un effort soutenu dans le champ de leur spécialité. Ainsi, délivré de la vie sordide ou malsaine, sauvé de la maladie qui guette l'être surmené ou confiné,

traité en homme qui a droit à l'espoir, le travailleur voit s'élargir son horizon au delà des murs noirs de l'atelier; la chambre des machines n'est plus l'enfer vivant dont la voûte rougeoyante semble s'abaisser toujours plus bas sur ceux qui y sont enfermés comme dans un *in-pace*.

De plus anciens procédés d'améliorer la condition de l'ouvrier voisinent — il est à peine besoin de le dire — à côté de ces innovations fécondes. Le restaurant coopératif, pour le lunch du milieu du jour, le magasin-omnium coopératif pour les achats familiaux, gérés par les ouvriers eux-mêmes avec le concours de l'organisation commerciale de la Compagnie, ramènent le coût de la vie au plus bas prix et évitent l'exploitation par les mercantis. Mais la nouveauté des institutions patronales, inspirées par le néo-idéalisme réalisateur, c'est d'atteindre en l'homme les ressorts psychiques. Un être humain n'est pas qu'un système musculaire relié à un appareil digestif. La santé dépend de facteurs moraux, autant que de facteurs physiques. La qualité, et même la quantité, du travail augmentent, quand l'intelligence est vive et souple, et le cœur joyeux. Un bon ouvrier est celui qui est libre de soucis pour lui-même et les siens, qui enlève allègrement sa tâche après un repos réparateur dans un logis confortable, qui peine en souriant dans l'attente d'un loisir agréable ou studieux, qui aperçoit un lendemain meilleur grâce à ses efforts pour s'instruire et se qualifier pour un emploi supérieur. L'automate est devenu un homme. La volonté décuple ses forces ; l'imagination jette une clarté sur son chemin ; l'ambition encouragée donne de l'élasticité à ses muscles et de la vitalité à sa résolution. Il devient stable, s'attache à l'entreprise, qui n'est plus pour lui anonyme et indifférente, prend le goût et la fierté de son travail.

Nombre de Compagnies américaines publient à l'usage de leurs ouvriers une Revue, rédigée avec soin et illustrée de photogravures originales qui établit un lien entre la direction et les ouvriers, entre les ouvriers eux-mêmes, et entre les ouvriers et leur tâche. Pour remédier à ce que le labeur a de partiel et de fragmentaire dans l'usine moderne, des articles généraux donnent des vues d'ensemble sur l'industrie tout entière. Les questions scientifiques impliquées dans les problèmes de la fabrication sont exposées en termes facilement accessibles. Ou bien ce sont les emplois divers des produits fabriqués dont on fait l'historique et

qu'on décrit avec photographies à l'appui. Les employés trouvent, dans une section de la Revue, la chronique du personnel, avancements, mariages, nominations à telle ou telle succursale, nécrologie. Dans une autre section est publiée la liste des ouvriers qui ont gagné une prime pour avoir introduit telle ou telle amélioration, inventé telle ou telle partie de mécanisme. Le chiffre mensuel de ces primes s'élève à plusieurs milliers de dollars : X... $ 2 pour avoir trouvé un nouveau procédé de classement des outils ; Y... $ 100 pour avoir simplifié un mode de transmission du mouvement, etc. Des articles littéraires, pittoresques ou plaisants ; des aphorismes moraux et des recettes de cuisine ; à l'occasion des essais en prose ou en vers de quelque nouvelliste ou poète aux mains calleuses complètent la composition du numéro. Enfin les performances des équipes sportives de l'usine — matchs des ateliers entre eux ou avec les ateliers d'autres usines, toute cette activité des muscles et cette stratégie de la palestre, qui passionne les Américains, — font l'objet de pages avidement lues.

Les patrons prélèvent volontairement les fonds pour toutes ces institutions sociales sur les bénéfices de l'entreprise, mus par un double dessein de philanthropie et d'intérêt bien entendu. A mesure qu'il s'élève en dignité, l'ouvrier devient plus capable de conscience. Il rend, de son plein gré, plus qu'il ne donnait sous le régime de la défiance et de la rigueur. Il est maintenant membre de la grande famille de l'usine et prend, de lui-même, les intérêts de la famille.

La confiance qui règne entre patrons et ouvriers a rendu possible l'application du « système Taylor ». A des ouvriers intelligents et consciencieux on peut demander l'effort du travail scientifique, qui, là où il est adopté dans toute son extension, décuple la production et permet à la fois l'augmentation des salaires et la réduction des heures de travail. Mais il faut à l'ouvrier la certitude que l'intensification du labeur et la dépense nerveuse, qu'entraîne le surcroît d'attention, lui profiteront, au lieu d'aller grossir les dividendes des actionnaires. Le système Taylor n'est possible que dans l'atmosphère de bonne volonté réciproque, créée par l'esprit nouveau qu'a fait régner dans les usines l'idéalisme réaliste. Il n'est possible que là où la bonne volonté ouvrière accepte la période difficile d'entraînement, et là où la bonne volonté patronale est toujours prête à reviser les règles établies, lorsque l'expé-

rience les montre inadéquates. Ainsi, chez Ford, à la grande usine d'automobiles de Détroit, la fatigue de l'ouvrier a été considérablement réduite et le rendement accru par l'introduction de la *variété* dans la spécialisation. Un ouvrier « taylorisé » travaille plus allègrement, à moins de perte de substance nerveuse, quand il fait à tour de rôle, de jour en jour, vingt-cinq sortes d'ouvrage, au lieu de répéter indéfiniment et machinalement le même geste. Dans le taylorisme, comme dans les institutions sociales de l'usine, le réalisme d'affaires soutenu par la sympathie humaine donne les meilleurs résultats. Ici encore triomphe l'idéalisme d'action.

J'ai cité le nom de Ford, le grand fabricant d'automobiles. Il mérite sa réputation non seulement comme manufacturier, mais comme auteur d'un système moral et social, qui a transformé ses ouvriers en un personnel d'élite, capable de dépasser par sa valeur professionnelle, appuyée sur sa valeur morale, la main-d'œuvre de toute maison concurrente. On n'entre chez Ford, dans la situation la plus modeste, fût-ce comme balayeur ou rouleur de brouettes, qu'au salaire de vingt-cinq francs par jour. Les ouvriers qualifiés reçoivent en plus de ce salaire fixe une participation aux bénéfices, proportionnelle à l'importance de leur spécialité. En échange de ces avantages, Ford exige quelques obligations — oh ! rien qui attente à la liberté d'opinion, de croyance, d'allégeance politique, rien qui diminue l'indépendance de l'individu ; mais seulement des obligations morales de conduite, de tenue et de dignité. La femme et les enfants doivent être bien nourris, habillés proprement, traités comme l'exige le niveau d'existence d'un artisan aisé. Si l'ouvrier boit, joue aux courses, dilapide son salaire, il reçoit un premier avertissement ; deux mois après, on lui retient une partie de sa participation aux bénéfices, et ainsi de suite, en lui laissant le temps de se réformer. Beaucoup de caractères vacillants ont été ainsi affermis. En cas d'inconduite incurable, l'ouvrier au bout de six mois est renvoyé. Au contraire, pour ceux qui, de morale irréprochable, se trouvent inférieurs à leur tâche par quelque défaut physique ou manque d'expérience, un système d'instruction est prévu, qui les perfectionne dans leur spécialité ou leur en enseigne une autre. Sous ce régime, le bon ouvrier ne sent nulle contrainte : bienveillance et générosité répondent à ses efforts. On ne s'étonne plus d'apprendre que la combinaison du taylorisme et de cette philanthropie éducative permettent aux

ateliers de Détroit de livrer, prêtes à être mises en route, trois mille automobiles *par jour*.

Le problème social n'est pas encore entièrement résolu en Amérique. Il y a encore un pas difficile à franchir (déjà abordé par quelques Compagnies), celui de l'organisation démocratique de l'usine par un Conseil composé mi-partie des directeurs, mi-partie des représentants des ouvriers, et établissant la participation aux bénéfices. Cette dernière grande nouveauté ne pourra être réalisée que par des patrons profondément pénétrés de leur devoir social, en faveur d'ouvriers qui se sont rendus dignes par leur compétence technique, leur intelligence avertie et leurs qualités morales de leur nouvelle responsabilité. Mais le chemin a été frayé par les institutions sociales de l'usine et les heureux résultats qu'elles ont déjà produits. Le pays le plus proche du dernier stade de l'évolution industrielle (telle que nous l'envisageons aujourd'hui) est celui qui a le mieux pratiqué, dans l'esprit le plus large et le plus soucieux de résultats, l'idéalisme d'action.

J'ai montré, sous ses différentes formes et dans divers ordres d'activité, ce qui me semble être un des traits essentiels de l'esprit américain. C'est cette qualité d'imagination ardente mise au service d'un grand dessein concret qui a créé et soutenu aux États-Unis l'enthousiasme pour la Guerre des Nations, dès que toute la signification morale de cette guerre eut été comprise. En présence du crime de lèse-humanité commis par l'Allemagne, l'Amérique a pris une conscience plus nette de son idéal traditionnel de démocratie pacifique et fraternelle. Elle s'est sentie soulevée d'un puissant élan de sacrifice, de volonté de lutter, au prix de ses biens et de précieuses vies humaines, afin de conserver, pour elle-même et pour le monde, le privilège de la liberté individuelle, de la justice égale pour tous et de la bienveillance envers autrui. Elle a décidé, d'une résolution unanime, de prendre sa part dans la croisade du droit et de l'humanité. Son patriotisme est celui qui, sans cesser d'être national, s'élargit le plus spontanément en patriotisme humain. L'Amérique restera dans l'histoire la nation qui est entrée délibérément dans la plus atroce des guerres pour mettre fin à la guerre, et qui a mené son dessein idéaliste avec le plus ferme et le plus prévoyant réalisme. Elle s'est dévouée à l'idéalisme d'action, fidèle à elle-même et fidèle à la cause de tous les hommes.

Charles Cestre.

L'HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS

WOODROW WILSON HISTORIEN

Le président Wilson n'est pas un historien de profession. S'il a de bonne heure étudié l'histoire, c'est avec les préoccupations d'un politique et des arrière-pensées d'homme d'État. Ces arrière-pensées, peut-être inconscientes, et ces préoccupations, il les porta dans sa carrière universitaire durant les vingt-cinq années qu'il lui a consacrées. C'est en 1885, en effet, qu'il débute comme professeur-adjoint d'Histoire et d'Économie politique à Bryn Mawr, et cette même année il publie son premier livre : *Le Gouvernement congressionnel, étude de politique américaine* [1]. Il l'avait préparé durant qu'il pratiquait le droit à Atlanta (1882-83) et que, déjà rebuté par la procédure, il suivait les cours supérieurs de l'Université Johns Hopkins à Baltimore (1883-85). Quatre ans plus tard, il publiait un autre ouvrage du même ordre : *L'État, Eléments de politique historique et pratique* [2]. L'auteur n'a étendu son observation à d'autres pays que pour envisager avec le recul nécessaire et dans toute son ampleur le même problème, qui est celui de la nature et des fonctions de l'État. Il faut rechercher ce qu'est l'État anglais, l'État allemand, l'État français, ce que fut l'État au Moyen Age et ce qu'il fut dans l'antiquité, déterminer, par cette étude comparée, le rôle des organes essentiels : le pouvoir exécutif, le pouvoir législatif, le pouvoir judiciaire, les bureaux, etc.

1. *Congressional Government, a Study in American Politics*, 1885.
2. *The State : Elements of Historical and Practical Politics*, 1889.

En 1888, le professeur Wilson était allé occuper la même chaire d'histoire et d'économie politique à l'Université Wesleyenne, d'où il passa, en 1890, à Princeton. En 1893, il publie, sous le titre *Division et Réunion*, dans une série d' « Époques de l'Histoire américaine », un précis de la Guerre civile, de ses causes et de ses conséquences.

En 1902, il devenait président de l'Université et publiait son *Histoire du peuple américain*[1].

C'est son ouvrage le plus important. Il ne faut pas oublier qu'elle est l'œuvre, non point d'un professeur d'histoire, mais d'un professeur de jurisprudence et de sciences politiques, qui se préparait à l'action par sa vie studieuse et qui allait devenir, en 1910, gouverneur de l'État de New-Jersey, en 1912, Président des États-Unis[2]. Nous ne serons donc point surpris d'y retrouver les mêmes préoccupations qui dominaient sa pensée et le même esprit qui orientait sa vie. La méthode est celle du politique qui procède à un examen de conscience de la nation et s'applique à saisir la suite de sa destinée pour prolonger, selon la vraie direction que détermine le présent, la ligne du passé dans l'avenir. Pas de pittoresque, pas de couleur, pas de portraits. Woodrow Wilson n'a rien d'un narrateur comme Augustin Thierry, d'un évocateur comme Michelet. Il ne ressemble pas non plus à un philosophe comme Guizot, qui cherche les lois générales de la civilisation ou demande à tels grands événements de l'Histoire — comme la Révolution d'Angleterre — la leçon qu'ils comportent. Woodrow Wilson est un historien qui ne s'intéresse qu'à l'histoire de son pays : c'est dans son pays qu'il doit agir, et la connaissance ne l'intéresse que pour l'action. Non qu'il soit incapable, s'il le voulait, de conter et de peindre. Sa biographie de Washington[3] est attachante comme un roman, et rien n'y manque de ce qui fait l'attrait de l'histoire : ni le cadre,

1. *A History of the American People*, 1902. — Une traduction française par M. Désiré Roustan, avec préface de M. Émile Boutroux, est en cours de publication aux Éditions Bossard, 43, rue Madame, Paris. — Mentionnons ici que chaque chapitre de cette Histoire est suivi d'une excellente bibliographie, divisée elle-même en deux parties : les études générales et les sources. Enfin des appendices donnent les textes principaux : constitutions, traités, ordonnances, résolutions, etc.

2. M. Wilson fut « désigné », *nominated*, pour la Présidence des États-Unis à la Convention Nationale de Baltimore en 1912 et élu le 4 novembre pour exercer ses fonctions du 4 mars 1913 au 4 mars 1917. Designé de nouveau pour la Présidence, à la Convention Nationale Démocratique de Saint-Louis en 1916, il est réélu le 7 novembre pour exercer ses fonctions du 4 mars 1917 au 4 mars 1921.

3. *George Washington*, 1896.

cette Virginie qui est aussi sa propre patrie, son État natal, et qu'il connaît si bien, ni le tableau de la famille des Washington et des gentilshommes anglais leurs voisins ou amis, ni le développement harmonieux de cette incomparable destinée, qui a la beauté d'un poème. Quel Américain capable d'interroger le court passé de sa nation ne s'arrêterait avec complaisance et ne resterait comme fasciné devant le héros national ? Mais l'objet que poursuivait Woodrow Wilson en écrivant l'histoire du peuple américain, — encore qu'il l'écrive avec un constant souci de la forme littéraire, — c'était l'étude attentive des conditions historiques du développement des États-Unis et, comme conséquence de cette étude, un sens plus fort, plus net des aspirations et des destinées de la nation.



L'histoire des États-Unis présente, pour M. Wilson, cinq périodes qui sont comme les phases successives d'un développement continu et progressif : la période coloniale ; — une période de transition pendant laquelle se pose et se résout la question : « Colonie ou Nation? » ; — l'organisation du Gouvernement ; — la République démocratique et les origines de la guerre civile ; — l'œuvre de reconstruction et la fin du siècle.

C'est pendant la période coloniale que sont posées les bases de la nationalité américaine, et celle-ci n'est pas constituée tout entière par l'élément puritain. L'auteur, qui est un Virginien d'origine, ne pouvait manquer de retracer, avec toute l'attention qu'ils méritent, les débuts de la colonisation anglaise par l'intermédiaire de la Compagnie de Virginie. Plus tard, au temps de la République en Angleterre et des guerres civiles, il nous montre le brusque arrêt dans le développement jusqu'alors si rapide des colonies puritaines, tandis que se produit une immigration de « Cavaliers » exilés. La Restauration et l'affermissement de l'autorité royale agissent, par un moyen contraire, dans le même sens : elles stimulent la colonisation vers le sud, près de la province de Virginie où les « Cavaliers » étaient les maîtres. Il semble que dès lors l'avenir se dessine dans le présent. A propos de l'envoi de Commissaires par Clarendon, en 1664, en vue d'une tentative de réunion des colonies sous une même administration générale, M. Wilson écrit :

« L'Amérique n'était plus simplement le refuge où successivement accouraient Puritains et Royalistes. Elle n'était plus le pays des aventures où se refaisaient des fortunes dilapidées. Désormais elle devenait un théâtre sur lequel se développeraient des entreprises durables, exigeant l'effort soutenu de générations successives. Le puissant essor de cette colonisation anglaise, qui maintenant progressait à pas de géant, ne laissait subsister aucun doute sur leurs futures destinées [1]. »

La Révolution de 1688 ne changea rien à la situation des colonies. Guillaume III, roi constitutionnel, n'agissait pas autrement que Jacques II, le monarque absolu, puisqu'il se proposait de grouper les colonies, et spécialement celles du nord, contiguës aux possessions françaises, sous l'autorité d'un Gouvernement royal unique. Alors s'ouvre, dans l'histoire du peuple américain, une deuxième période que M. Wilson caractérise par cette formule interrogative : *Colonie ou Nation?* Car telle est bien la question qui dès lors se pose et qui sera résolue en 1776. Durant cette période, qui est celle de la lutte décisive entre l'Angleterre et la France en Amérique, les colonies restent quelque temps « dans le sillage de l'Angleterre ». Mais bientôt apparaissent les premières dissensions entre les colonies et la métropole, et M. Wilson fait ressortir en pleine lumière les causes économiques du désaccord, jusqu'au jour où l'Amérique se montre résolue à n'acheter ni thé, ni aucune marchandise imposée par le Parlement. « La situation était très nette : les colonies refusaient d'obéir au Parlement et prétendaient n'être gouvernées que par leurs propres assemblées. Si les ministres s'obstinaient, c'était la révolution. »

Singulière révolution, qui avait pour but de maintenir un état de choses traditionnel, et de s'opposer à ce qu'il y fût rien changé. Ce caractère « conservateur » de la Révolution de 1775 se révèle d'une façon saisissante dans le personnage du héros en qui elle s'incarne, Georges Washington. Les colonies avaient le dessein arrêté de faire respecter leurs chartes ou de rompre avec la métropole. Peu à peu, elles avaient trouvé le moyen de s'organiser pour une action commune. Contre l'injustice qui les menaçait, elles proclamèrent la déclaration des droits et elles commencèrent la guerre de l'indépendance.

1. Traduction française, p. 160.

Dans la troisième partie, M. Wilson expose l'organisation du gouvernement. Il retrace d'abord la période indécise « entre la paix et la guerre », puis il dégage nettement la difficulté politique telle qu'elle se posait alors : une fois l'armée licenciée et la paix conclue, la Confédération n'a-t-elle pas perdu sa principale raison d'être? Seuls les différents États possédaient une individualité et un pouvoir politique incontestable. Il fallut organiser un gouvernement fédéral. M. Wilson, reprenant ici le thème plus amplement développé dans son livre, *George Washington*, insiste sur le rôle décisif joué par la migration vers l'ouest et sur l'intuition divinatrice qui fit pressentir ce rôle à Washington : « Washington avait entrevu le seuil de ce nouveau monde quand, presque encore enfant, il régissait les domaines de Lord Fairfax dans la vallée du Shenandoah, quand, tout jeune homme, il alla porter la sommation de Dinwiddie aux Français du fort Le Bœuf avant qu'ils se fussent emparés des bouches de l'Ohio, et enfin quand il s'avança avec le malheureux Braddock contre le fort Duquesne. Aussi se représentait-il mieux que tout autre l'importance de ce mouvement de population et ce qu'il présageait pour l'avenir. » Ainsi Washington s'élevait au-dessus de l'esprit particulariste des États jusqu'à l'idée nationale. Son influence fut décisive.

Dans aucune partie de son histoire M. Wilson n'est plus à l'aise et nulle part il n'est plus maître de son sujet que lorsqu'il expose la genèse de la Constitution. Celle-ci votée, il y avait dès lors un gouvernement effectif; il restait à former une nation.

Les préférences de l'historien sont visibles quand il nous retrace la lutte des « Fédéralistes », qui tenaient pour la centralisation, et des « Républicains [1] », qui représentaient la conception adverse, celle de l'autonomie des États. Mais ces préférences procèdent évidemment moins de l'esprit de parti qu'elles ne s'inspirent de la nature des choses : « Il n'appartenait à aucune classe sociale, à aucune région, à aucune école particulière de politiciens ou de penseurs de dominer un tel peuple ou de déterminer son évolution au moment où il se développait avec une telle rapidité sur un tel continent. Le régime démocratique, le libre déploiement de toutes les forces, l'égalité des droits en matière d'opinions, de concur-

1. Dans la terminologie des partis, le terme « Républicains » a complètement changé de sens : il s'est appliqué aux « Fédéralistes », et il a été remplacé dans son ancienne signification par le terme « Démocrates ».

rence et de rétribution étaient les conditions mêmes de son existence. C'eût été folie de le conduire en lisière. Jefferson représentait l'esprit de l'époque, la seule politique possible. Le gouvernement avait passé aux mains du parti populaire [1]. »

M. Wilson attribue à la guerre de 1812-1815 entre les États-Unis et la Grande-Bretagne le caractère d'une seconde guerre de l'Indépendance. Elle a éveillé dans le pays, dit-il, le sentiment national et discrédité les factions. « Le pays avait reconquis son amour-propre. » Et le parti démocrate, qui tenait le pouvoir, avait renoncé à des théories politiques qui le condamnaient à l'impuissance. La nécessité d'un pouvoir central efficace était devenue manifeste au cours d'une crise où il avait fallu lever des armées, imposer des taxes directes, se servir des banques, « défendre le pays par tous les moyens propres à maintenir l'unité de la nation et son autonomie contre le monde entier ».

La plus grande crise de l'histoire du peuple américain fut celle où cette unité se trouva menacée. A mesure que les États se développaient, d'inévitables divergences d'intérêts se manifestaient. Aggravées par une grande question morale, celle de l'esclavage, elles faillirent, au milieu du XIXe siècle, amener la rupture entre le Nord et le Sud. Le récit de M. Wilson est dominé tout entier par cette idée que l'unité menacée allait sortir plus forte de la terrible épreuve, plus concrète surtout et plus vivante. La maison cesse d'être divisée contre elle-même ; il n'y a vraiment plus sur tout l'immense territoire qu'une nation, puisqu'il n'y a plus qu'une même loi sociale, celle de la liberté et de l'égalité, plus qu'un seul principe politique, proclamé par Lincoln dans l'immortelle formule : « Le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple. »

L'exposé de l'œuvre de « reconstruction » conduit le récit jusqu'à la fin du XIXe siècle, y compris cette année 1900 qui le termine et qui fut marquée par l'intervention américaine en Chine, aux côtés de la France, de la Russie, de l'Angleterre et de l'Allemagne. A l'intérieur, la conquête de l'Ouest est terminée et l'œuvre de la colonisation européenne, commencée au XVIe siècle, s'achève par l'ouverture du territoire de l'Oklahona. Le 22 avril 1889, à midi, des milliers de pionniers, qui attendaient à la frontière du Kansas,

1. *Histoire du Peuple Américain*. Traduction française, pp. 604-605.

lancent leurs chevaux ou leurs voitures légères dans le district à coloniser. C'est à qui arrivera le premier pour avoir les meilleurs lots. Si M. Wilson évoque cette scène pittoresque, c'est qu'il tient à en dégager tout le sens. Elle symbolise pour lui un des plus grands faits de cette période. L'autre est sans aucun doute l'évolution des deux partis — Républicain et Démocrate — vers un idéal commun de gouvernement populaire. Le débat traditionnel portait sur les droits respectifs des États particuliers et de l'État fédéral, car il y a là deux pouvoirs superposés. Mais il y en a maintenant un troisième, qui est le peuple américain, *conscient de son unité*, et représenté par le président des États-Unis. C'est à cette interprétation que se rattache évidemment la conception que M. Woodrow Wilson a de son rôle et qu'il a mise en pratique d'une si saisissante façon dans la crise mondiale. A l'extérieur, les États-Unis ont inauguré avec la guerre hispano-américaine une politique d'expansion. M. Wilson s'attache à montrer qu'elle ne s'est jamais départie d'un idéal de paix, de conciliation et de justice, et qu'elle est inspirée par un calme équilibre de jugement autant que par la solide confiance d'une force sûre d'elle-même. Et il termine par ces lignes sur l'esprit de la politique américaine au seuil du xxe siècle : « Les hommes d'État savaient que leur tâche allait être de mettre en liberté les énergies du pays pour le grand jour du commerce et de l'industrie qui allait changer la face du monde, de faciliter les opérations du travail, de diriger le capital dans l'intérêt de ceux qui sont ses serviteurs indispensables en poussant les grandes industries du pays à leur perfection définitive et à leur pleine valeur, et de faire de la loi l'instrument non seulement de la justice, mais aussi du progrès social. »



L'histoire du peuple américain, telle que Woodrow Wilson l'a comprise et écrite, c'est l'histoire des vicissitudes à travers lesquelles s'est constituée et développée la nationalité américaine. Du point où nous ont placés aujourd'hui les événements nous pouvons embrasser dans son unité la carrière de l'historien et de l'homme d'État. Ce que celui-ci, en effet, a voulu dans le grand acte de sa vie publique, — la rupture de la neutralité et l'intervention aux côtés des Alliés, — puis à la Conférence de la Paix, c'est le

triomphe matériel et moral de cette puissance nouvelle, la suprême affirmation de l'esprit américain dans l'établissement d'une paix américaine : les États-Unis arbitres des destinées du monde par le Président des États-Unis. L'avenir jugera ce dessein, les moyens par lesquels il a été poursuivi, la valeur et la portée de la politique wilsonienne. Tout ce que nous voulons marquer ici, c'est qu'elle était liée à l'étude de l'Histoire et que, chez le président Wilson, il convient de ne point séparer le politique et l'historien.

Firmin Roz.

UN HISTORIEN AMÉRICAIN : JAMES FORD RHODES

Les États-Unis possèdent aujourd'hui une école historique très active, qui a publié depuis un quart de siècle des travaux de grande valeur. Je ne songe pas à les énumérer ici; mais, pour ne citer que deux exemples, tous ceux qui s'occupent de l'histoire d'Amérique savent que les œuvres d'un Channing et d'un Mac Master l'ont profondément renouvelée. Rappelons aussi l'histoire collective publiée sous la direction du professeur Hart [1] : les vingt-sept volumes qui la composent, écrits par des auteurs différents, sont de qualité inégale; mais aucun ne mérite de graves reproches et plusieurs sont excellents. Ces auteurs, comme Channing et Mac Master, comme l'historien qui est devenu le président Wilson, sont des professeurs d'Universités. Au contraire, l'écrivain dont je vais parler n'est pas un universitaire; absorbé d'abord par l'industrie, c'est vers l'âge de quarante ans seulement qu'il a pu suivre sa vocation et commencer les études préliminaires du grand ouvrage qui lui a donné la renommée, l'*Histoire des États-Unis de 1850 à 1877* [2]. Cette renommée rapide s'explique parce que l'auteur n'est pas seulement un érudit, mais un historien; il a écrit un ouvrage destiné à garder sa place dans la littérature américaine.



M. James Ford Rhodes est né à Cleveland (Ohio) en 1848. Après des études complètes poursuivies dans plusieurs Universités et dans une École des mines, il dirigea pendant une quinzaine

1. *The American Nation. A History*, New-York et Londres, 1904-1907, 27 vol. 8°. Je rappelle à ce propos qu'il existe une bonne bibliographie de l'histoire des États-Unis : c'est le livre de Channing, Hart et Turner, *Guide to the Study and Reading of American History*. 2e édit., 1912.

2. *History of the United States from the compromise of 1850*. Londres, 1893-1906, 7 vol. 8°.

d'années une exploitation houillère, puis une usine métallurgique; cette vie active lui a donné le sens de la réalité, la connaissance des hommes, l'intérêt pour les questions économiques. Vers 1885 enfin il put se livrer à l'histoire, qui le prit bientôt tout entier; cette nouvelle vie eut son cadre naturel à Boston, dans l'Athènes de l'Amérique, où la Société historique du Massachusetts accueillit fort bien une si précieuse recrue. La vie intellectuelle de M. Rhodes, sa culture littéraire, ses conceptions historiques nous sont connues par divers morceaux, allocutions, articles de revues, qu'il a réunis et publiés en 1909 sous le titre d'*Essais historiques* (*Historical Essays*). Il a appris le latin, sans le savoir à fond, puisque la lecture des écrivains romains lui paraît toujours un « travail pénible »; il sait l'allemand, sans pouvoir se passer d'un recours fréquent au dictionnaire. La langue étrangère préférée paraît être pour lui le français : il aime beaucoup Molière; nos romanciers, Balzac en tête, lui plaisent parce qu'ils ont le don de la vie; mais c'est la finesse critique de Sainte-Beuve qui le séduit particulièrement. Il a pratiqué d'une façon assidue les grands historiens anglo-saxons, les Anglais peut-être plus que les Américains; les lucides généralités de Gibbon, les récits brillants et oratoires de Macaulay ont de l'attrait pour lui tout comme les éblouissants tableaux de Carlyle; un Gardiner et un Lecky lui offrent aussi des modèles à recommander.

Mais ce lecteur, cet admirateur des modernes a une préférence marquée pour les anciens. Si le charme d'Hérodote agit sur lui, ce sont Thucydide et Tacite qui demeurent à ses yeux les maîtres de l'histoire. Leur grand mérite est la brièveté : ils ont su choisir entre les faits, donner dans un raccourci vigoureux la substance des documents consultés par eux. Voilà les modèles qu'il recommande aux jeunes gens qui désirent écrire l'histoire. Ceux-ci d'ailleurs devront acquérir des connaissances très variées; de bonnes études littéraires, économiques et philosophiques sont nécessaires à celui qui veut comprendre la vie d'une société. S'il veut la faire comprendre aux autres, un apprentissage littéraire lui sera utile : Homère et Shakespeare lui apprendront à connaître et à décrire le caractère humain. L'historien de Boston est donc un apologiste déterminé de la culture générale.

On se tromperait néanmoins de la façon la plus complète si l'on considérait M. Rhodes comme un adversaire de l'histoire scienti-

fique et documentaire. Comme les méthodes critiques sont pratiquées dans toutes les Universités, admises par tous les historiens, il s'est borné à les recommander en passant; il a préféré insister sur le mérite qu'on néglige trop souvent aujourd'hui, le souci de la forme et de l'expression. La meilleure preuve de son goût pour les documents, c'est la manière dont il les a utilisés dans son histoire. Un ironiste superficiel pourrait l'accuser de ne pas mettre en pratique les conseils qu'il donne aux autres : les sept gros volumes de l'*Histoire des États-Unis*, consacrés à une période relativement courte, ne forment-ils pas un édifice effrayant par sa masse, quand on les compare au petit livre qui renferme la *Guerre du Péloponnèse* ou les *Annales* de Tacite? Cette ironie serait injuste. M. Rhodes recommande la lecture des anciens sans vouloir les copier : il sait que le lecteur moderne est exigeant en matière de textes, de détails et de preuves. Il a conseillé d'abréger le récit « autant que le permet la vie de l'histoire »: or les documents innombrables qui se trouvaient à sa disposition exigeaient un exposé détaillé, sous peine de laisser perdre beaucoup de ces détails précis et significatifs qui font revivre une époque.

Un écrivain peut admirer certains modèles, tout en comprenant que son tempérament lui interdit de les imiter. M. Rhodes, qui aime les romanciers et les poètes, n'a rien d'un Michelet ou d'un Carlyle; son récit clair, détaillé, toujours égal, n'a jamais le caractère ni les prétentions romantiques. C'est avant tout un psychologue. S'agit-il d'un individu? Au lieu de tracer de lui en quelques pages un portrait brillant et complet, l'historien revient sur sa première esquisse à plusieurs reprises, ajoutant quelques traits nouveaux, quelques indications plus précises à mesure que la suite des événements le permet; finalement le personnage avec ses qualités et ses défauts nous est parfaitement connu. S'agit-il d'un groupe social, tel que les planteurs du Sud ou les partis en présence dans le Kansas? Ici, au contraire, nous trouvons un tableau d'ensemble, très complet, très finement dessiné, où les vertus et les vices, les sentiments généreux et les arrière-pensées égoïstes apparaissent dans toute leur complexité. Ce psychologue est aussi un politique : la vie parlementaire, les mouvements populaires, les luttes électorales, les polémiques de presse l'intéressent passionnément, comme il convient à un bon Américain. Ce goût pour la politique ne l'empêche pas d'être impartial. Sans doute cet homme

du Nord déteste l'esclavage et admire ceux qui ont sauvé l'Union par les armes : cela ne l'empêche pas d'expliquer pourquoi des Sudistes humains et généreux ont défendu l'esclavage, comment ils ont cru en 1861 lutter pour la plus noble des causes. Il a su louer dignement leurs chefs, non seulement un héros sans reproche comme Lee, mais un politicien orgueilleux et irascible comme Jefferson Davis. Même les « têtes de cuivre », les hommes du Nord qui faillirent causer la défaite de l'Union par une demi-trahison, ne sont jugés qu'après un exposé complet des circonstances atténuantes. Profondément patriote, M. Rhodes est heureux de montrer les côtés idéalistes du caractère américain, de décrire le magnifique héroïsme des deux partis aux prises pendant la guerre civile ; c'est une joie pour lui de dire que les vainqueurs s'abstinrent de ces massacres, de ces répressions qui ont accompagné trop souvent les guerres civiles d'Europe. Mais cela ne l'empêche pas d'exposer les fautes, les actes de corruption, les abus de pouvoir commis par ses compatriotes.

Le talent de cet historien psychologue et sincère lui a permis de nous donner enfin un portrait définitif de Lincoln. La fin tragique du grand Président, assassiné en pleine victoire, avait fait naître aussitôt une légende autour de son nom ; le patriotisme américain fit de lui, comme de Washington, un demi-dieu exempt des faiblesses humaines. M. Rhodes, au risque de paraître sacrilège, s'est appliqué à nous faire connaître un homme : c'était un politicien pratique, soucieux de satisfaire ses partisans, d'appliquer le système des dépouilles ; c'était un habile candidat, qui en 1864 prépara sa réélection par les petits moyens comme par les grands ; c'était un homme sans éducation, dont les plaisanteries lourdes, les boutades vulgaires choquaient les gens bien élevés. Dans la conduite de la guerre il a commis des fautes : son intervention dans la conduite des armées, loin de prouver le génie militaire signalé par ses admirateurs béats, fut souvent maladroite et funeste. Mais ces ombres ne font que mieux ressortir les côtés lumineux de cette grande figure. Nous admirons le bon sens qui l'impose à un entourage d'abord dédaigneux, la clairvoyance qui lui fait repousser les compromis impossibles, la ténacité qui ne l'abandonne jamais au milieu des pires désastres, la finesse qu'il déploie dans le maniement des hommes ; ses accès de vulgarité ne font que mieux ressortir la noblesse du langage que lui inspirent les grandes circonstances.

Après avoir lu M. Rhodes on comprend comment Lincoln fut aimé à la fois par le peuple et par les lettrés, par les soldats qui acclamaient « Oncle Abe » et par un Lowell ou un Motley, qui déclaraient avoir confiance en lui. La vérité historique se trouve être plus belle que l'hagiographie.

Je pourrais citer d'autres études remarquables, comme celle qui concerne Grant, ou amusantes, comme le portrait de Johnson, ce personnage falot qui, avec d'excellentes intentions, souleva contre lui les plus formidables colères qu'un président ait jamais rencontrées. Mais j'aime mieux donner une esquisse très sommaire du grand ouvrage de M. Rhodes. Construit avec la rigueur et la netteté d'une de nos tragédies classiques, il peut être divisé en trois parties. Les tomes I et II, qui vont de 1850 à l'élection de Lincoln, forment le prologue, expliquent les causes de la rupture ; les tomes III, IV et V renferment le drame lui-même, le récit de la guerre civile ; les tomes VI et VII contiennent l'épilogue, l'histoire de la « reconstruction ».

Le prologue nous fait connaître la vie des États-Unis au milieu du dix-neuvième siècle. État politique et social, progrès économique, extension territoriale, questions religieuses, l'historien n'a rien laissé de côté ; mais avec un art consommé il a tout rattaché au problème de l'esclavage. Ce problème fait l'objet du grand compromis de 1850 : à ce propos M. Rhodes nous raconte l'émouvante discussion du Sénat où les trois glorieux vétérans des luttes politiques, Clay, Webster et Calhoun, tous les trois près de mourir, oublièrent leurs conflits pour tâcher de sauver l'Union, de prévenir la guerre civile. Le compromis fut conclu ; mais le récit détaillé des dix années suivantes, c'est l'exposé des circonstances qui le rendirent inutile, qui amenèrent peu à peu la rupture ; il semble que la Fatalité antique préside à cette histoire, qui s'explique plutôt par les passions humaines et par l'inexorable logique des idées.

Les trois volumes suivants sont consacrés à la guerre. Notre historien a visiblement beaucoup moins de goût pour l'histoire militaire que pour l'histoire politique ; mais sa psychologie pénétrante fait revivre l'esprit, les espoirs et les craintes des deux partis aux prises, des armées et de leurs chefs. Ces volumes ont d'ailleurs un intérêt puissant pour des lecteurs qui viennent de vivre

la Grande Guerre. La lutte américaine aussi a duré quatre ans : il est frappant de voir des circonstances analogues produire des effets semblables. Au début, c'est dans tout le Nord l'Union sacrée : démocrates et républicains se réconcilient pour sauver la patrie ; les volontaires se présentent si nombreux qu'on doit les refuser. Puis la guerre qui s'éternise, les désastres qui se renouvellent font disparaître l'enthousiasme. Il faut recourir au service obligatoire, pourchasser les « embusqués ». Un parti « défaitiste » se forme ; son chef Valiandigham, le démagogue de l'Ohio, réclame la « paix blanche », défend la formule « ni vainqueurs ni vaincus ». Mais les découragements, les impatiences, les demi-défections se heurtent à l'inflexible fermeté de Lincoln, soutenu par le bon sens et la confiance de la nation. Notons aussi les conséquences économiques et sociales de la guerre : les usines à munitions se créent partout ; les nouvelles industries engendrent les « nouveaux riches », qui étalent un luxe criard ; et dans le Sud le blocus, de plus en plus étroit, épuise tous les stocks, oblige les particuliers à recourir à n'importe quel succédané, à n'importe quel *Ersatz*, pour s'habiller, se chausser ou se nourrir. Ne croirait-on pas lire le récit de la guerre de 1914 ?

Les deux derniers volumes font connaître la période qui suivit la guerre. C'est une de ces époques troubles où les nations, sorties d'une crise formidable, ont de la peine à retrouver leur équilibre et à reprendre la vie normale. M. Rhodes a tracé un tableau magistral de ces années de confusion. Nous apprenons à connaître les nègres du Sud, peuple enfant, stupéfait de se voir affranchi, et gardant une mentalité d'esclave au moment où il reçoit les droits des hommes libres ; plus d'un trait rappelle ce qu'on nous raconte des moujiks et des ouvriers russes depuis 1917. Entre l'intransigeance des blancs du Sud, résolus à ne pas se laisser dominer par ces masses barbares, et celle des blancs du Nord, décidés à ne pas laisser saboter leur victoire et utilisant l'ignorance des nègres au profit de leurs intérêts électoraux, l'historien ne prend point parti ; son exposé minutieux fait ressortir les fautes des uns comme des autres. Ses connaissances économiques lui permettent aussi d'exposer avec clarté les difficultés et la solution du problème financier, du problème monétaire, presque aussi inquiétants pour les Américains d'autrefois que pour les Français d'aujourd'hui. Il montre enfin comment le parti républicain, grisé par son triomphe,

se laisse entraîner à la corruption ; autour du président Grant un sinistre entourage de coquins et de prévaricateurs exploite le pays et finit par soulever des colères vengeresses. L'ouvrage se termine en 1877, au moment où les dernières troupes qui maintenaient l'état de siège dans le Sud sont rappelées, où la vie régulière et constitutionnelle reprend sur toute la surface des États-Unis.



M. Rhodes, dans une allocution de 1899, disait à propos de Tacite : « Nous savons que nous avons vécu dans la société d'un gentleman qui possède un haut degré de moralité et d'honneur. Nous savons que notre guide était un travailleur sérieux, un vigoureux penseur et un homme du monde ; qu'il exprima ses opinions et formula son jugement avec une remarquable absence de préjugés ». Un critique américain a fait observer avec raison que ces paroles peuvent s'appliquer à celui qui les prononçait [1]. Je souhaite en finissant qu'il se trouve bientôt chez nous un traducteur et un éditeur assez entreprenants pour mettre le grand ouvrage de M. Rhodes à la portée du public français [2].

GEORGES WEILL.

1. La *Nation*, 14 avril 1910.
2. A défaut de ce grand ouvrage, on peut lire avec intérêt le petit volume récent, *History of the Civil War* (1917). Il en donne mieux l'idée que ne le font les conférences ou « lectures » de M. Rhodes à Oxford (1912).

UN HISTORIEN ANGLAIS : CECIL CHESTERTON[1]

Les Anglais ont peu étudié l'histoire américaine, ou, pour mieux dire, ils se contentent de l'englober dans leur histoire nationale jusqu'au Traité de Versailles et de consacrer quelques chapitres aux États-Unis dans leurs Histoires générales. A côté de manuels scolaires et des ouvrages analogues à celui de Boutmy, on ne trouve pas, en Angleterre, d'histoire américaine scientifique. L'*Encyclopædia Britannica* elle-même renvoie ses lecteurs aux seuls auteurs américains.

Cecil Chesterton, écrivain, journaliste et polémiste, qui est mort dans une ambulance du front français quelques jours après la capitulation de l'Allemagne, avait terminé en 1918 une petite histoire des États-Unis. Elle a été publiée en 1919, par la librairie Chatto et Windus, avec une préface où G.-K. Chesterton, auteur connu d'une *Histoire du Peuple Anglais*, retrace la carrière de son frère Cecil et ne dissimule pas la grande admiration qu'il avait pour lui.



Dans son avertissement au lecteur, Cecil Chesterton s'excuse d'offrir au public un ouvrage rapidement composé et dans lequel ont pu se glisser quelques erreurs de détail; il dit comment il s'est documenté aux États-Unis, à l'occasion d'un voyage entrepris au début de la guerre, et invoque comme sources principales les œuvres du Président Wilson et du Professeur Rhodes ; il s'attache à démontrer que son livre ne vise ni les érudits ni les étudiants, pas plus qu'il n'est destiné aux Américains ; il a voulu, nous dit-il, concentrer les faits saillants de l'histoire de la grande nation amie

1. *A History of the United States*, Londres, Chatto et Windus, 251 pp. in-8, 1919.

et alliée, avec l'intention d'exposer aussi clairement que possible au « general reader », c'est-à-dire au grand public anglais, l'importance des grandes questions américaines et des faits historiques primordiaux. Il insiste tout particulièrement sur l'évolution de l'esclavage, sur la gravité du problème nègre et sur la naissance et le développement des idées démocratiques.

L'ouvrage, qui comporte 251 pages, est divisé en onze chapitres. Dans une première partie (chapitre 1er), l'auteur parle de la découverte du continent américain, des grands voyages entrepris, de la naissance et du développement des colonies anglaises jusqu'au « Stamp Act » dont le vote allait déclancher les premières idées de rupture avec la métropole. Les chapitres suivants (II à VI) sont consacrés à la Révolution et à l'étude des problèmes qui se sont posés sous la présidence de Washington, de ses successeurs et de la dynastie virginienne. La question de l'esclavage, la guerre de Sécession et le régime de « terreur noire » qui la suivit sont traités dans les chapitres VII à X. Sous le titre « Les Problèmes Modernes », l'auteur termine son livre par une rapide revue des questions à l'ordre du jour : la lutte des partis, les trusts, les rapports du Capital et du Travail, l'élection du Président Wilson et l'entrée des États-Unis dans la guerre mondiale.

Au point de vue historique, l'articulation des chapitres est très heureuse. Toutefois, la Presse anglaise n'a pas été sans présenter certaines objections à l'œuvre de Chesterton.

Le critique du « Times » lui reproche de n'avoir pas développé plus longuement la Doctrine de Monroe. On a remarqué aussi que le jingoïsme et l'impérialisme y avaient été traités d'une façon assez brève. Il y a lieu de remarquer qu'en temps de guerre, des considérations par trop étendues sur ces sujets n'étaient pas sans offrir de sérieux inconvénients : ou la Censure se serait opposée à leur impression, ou nos ennemis en auraient tiré parti dans leur presse et dans leurs organes de propagande.

L'auteur a fait preuve du plus grand tact et de la plus grande impartialité dans les chapitres impliquant l'action de l'Angleterre. Le polémiste s'est souvenu — peut-être non sans un certain plaisir — que les rois n'étaient pas toujours infaillibles et que, parfois, certains d'entre eux étaient injustes.

La question du travail et de la main-d'œuvre est exposée dans tous ses détails. Cecil Chesterton indique les raisons qui expli-

quent, si elles n'excusent pas, la traite des nègres. A l'origine, les blancs sont trop peu nombreux pour exploiter les richesses immenses mises à leur disposition ; les Indiens Peaux-Rouges estiment qu'il est contraire à la dignité humaine de travailler et refusent systématiquement leur coopération ; sir John Hawkins, navigateur du règne d'Élisabeth, a l'idée de traquer les nègres de l'Afrique Occidentale et de les vendre aux colons américains.

Chesterton nous expose longuement les théories démocratiques des Américains ; l'abolition des privilèges, l'égalité de tous, la liberté sont proclamées ; mais, en dépit de toutes ces belles théories, l'esclavage subsiste ! Jefferson propose le rapatriement des Africains ; les auteurs de la Constitution évitent soigneusement l'emploi du terme « esclave » ; mais personne ne fait rien pour les nègres. Les conditions ne changent qu'avec Lincoln.

L'auteur établit un intéressant parallèle entre le sort des anciens esclaves et celui des milliers d'immigrants, venus de Pologne, de Russie et d'ailleurs pour offrir leurs bras aux capitalistes américains. Tandis que les premiers ne protestaient jamais, les autres ont déclaré la guerre à leurs maîtres. Suit une étude de l'évolution du socialisme aux États-Unis.

Nous accorderons bien volontiers à l'auteur le bénéfice des circonstances atténuantes pour les petites erreurs de détail que son livre renferme. Un jour viendra, nous en sommes certain, où G. K. Chesterton, ou quelque historien anglais, en présentera au public une édition revue et corrigée.

Voici, à titre de renseignement, quelques-unes des petites inexactitudes que nous avons relevées.

Page 114, Chesterton parle de l'obscure origine du Président Harrison exploitée par les auteurs de pamphlets ; en réalité, le père du Président Harrison, l'un des signataires de la Déclaration d'Indépendance, fut Gouverneur de la Virginie. Au sujet du chapitre consacré à la Guerre de Sécession, il y a lieu de remarquer que ce fut Hooker qui succéda au général Burnside et non Burnside à Hooker; d'autre part, le Général Pickett commandait une Division et non une brigade. Plus loin (page 197), Chesterton nous décrit Grant comme un ivrogne invétéré et un objet d'aversion pour tout le monde ; nous croyons qu'il y a là un peu d'exagération ; si les chroniqueurs et les historiens originaires du Nord des États-Unis ont parfois été accusés de partialité, il est certain que l'Américain

qui a fourni à Chesterton ces renseignements sur Grant mérite de l'être aussi. Page 201, il est question de l'incendie de Columbus; il y a là une coquille et c'est Columbia qu'il faut lire.

Aucun lecteur ne se permettra d'en vouloir à Chesterton pour ces quelques erreurs. Tous ceux d'entre nous qui, entre deux batailles, ont tenté de travailler ou d'écrire ont constaté combien il était difficile de transformer un abri blindé ou une chambre d'hôpital en salle d'étude ou en bibliothèque. Une mort prématurée a empêché Chesterton de corriger ses épreuves et, pressés de publier son œuvre, les éditeurs anglais ont offert au public un ouvrage où la vérité historique n'avait pas toujours été scrupuleusement respectée.



Au point de vue littéraire, le livre de Chesterton est un véritable chef-d'œuvre. On y trouve non seulement un exposé clair et intéressant des faits, mais des commentaires originaux, écrits d'une plume alerte. Les portraits de Jefferson et de Jackson ont été brossés d'une manière admirable et le génie politique de ces deux hommes a été mis en pleine lumière. Hamilton aussi s'est vu consacrer de belles pages.

Les critiques anglais ont été unanimes à reconnaître l'excellence du style de Chesterton, et l'ouvrage, en Angleterre, a obtenu le plus vif succès auprès du public.

Nous devons d'autant moins ignorer cette Histoire des États-Unis que Cecil Chesterton a droit à toute notre sympathie : il s'est toujours élevé contre les idées allemandes; il a toujours été pour la France un véritable ami. Bien que physiquement inapte à faire la guerre, il a tenu à s'engager et à remplir son devoir de soldat, et il a continué dans la tranchée la lutte commencée dans la presse anglaise. Personnellement, il a fait tout ce qu'il a pu pour que le monde ne devienne pas la victime de la culture allemande.

F.-G. Pernet.

HISTORIENS FRANÇAIS

GEORGES WEILL, CHARLES BASTIDE

Il faut bien avouer que, depuis l'époque déjà lointaine où Tocqueville publia sa *Démocratie en Amérique*, l'histoire et les institutions des États-Unis n'ont pas reçu en France l'attention qu'elles auraient méritée. Nous vivions sur un petit nombre de souvenirs et de données fort élémentaires : Washington et La Fayette, Lincoln et l'abolition de l'esclavage, les grandes usines, les « gratte-ciel », les *trusts*, les abattoirs de Chicago, le culte du dollar et les milliardaires. Peu d'entre nous étaient capables de distinguer un républicain d'un démocrate ou d'expliquer en quoi consistait exactement Tammany Hall. Nos érudits eux-mêmes se gardaient de troubler la poussière paisible qui recouvrait la section « Amérique » de nos bibliothèques. Mais la guerre a changé tout cela. Quoiqu'elle n'ait pas jusqu'ici fait apparaître un nouveau Tocqueville, elle a donné naissance, dès à présent, à des ouvrages très estimables, qui corrigeront ce qu'il y avait d'insuffisant dans notre conception du peuple américain, de son passé et de son présent. Tels sont l'*Histoire des États-Unis de 1787 à 1917*, par M. G. Weill (*Bibliothèque France-Amérique*, Alcan, éd.) et les petits volumes de la *Collection America*, par M. Ch. Bastide (La Renaissance du livre [1]), auxquels il convient d'ajouter le *Précis de l'histoire des*

1. La collection comprendra douze volumes. Nous avons reçu : I. *Qu'est-ce que l'Amérique? Qu'est-ce que les Américains?* — II. *Pourquoi l'Amérique s'enrichit.* — III. *Comment les Américains s'enrichissent.* — IV. *Le Président Wilson, sa vie, ses idées.* — V. *La France et l'Amérique dans l'histoire.* — VI. *Comment la démocratie américaine se gouverne.* — VII. *L'expansion américaine.* — VIII. *Portraits d'Amérique.* — IX. *La littérature et les arts.*

États-Unis d'Amérique, de M. L. Hovelaque (Delagrave), qui nous est parvenu malheureusement trop tard pour qu'il soit possible d'en donner un compte rendu détaillé.

***

L'ouvrage de M. Weill est un excellent manuel de l'histoire des États-Unis, composé d'après les meilleurs auteurs américains : Mac Master, Rhodes et la collection *The American Nation*, dirigée par M. Hart. (Il ne semble pas que M. Weill ait utilisé la *History of the United States* de M. Channing, en cours de publication.) Sous une forme parfois un peu sèche, car l'auteur, dans les 200 pages qui sont à sa disposition, ne veut rien omettre d'important, le lecteur français y trouvera l'essentiel de l'immense travail historique, trop peu connu chez nous, qui a été réalisé depuis trente ans par les Universités et les savants américains. Quant à la collection de M. Bastide, elle est vraiment une sorte de petite encyclopédie des États-Unis : on ne saurait imaginer la quantité prodigieuse de faits et de renseignements de tout genre que M. Bastide arrive à faire tenir dans un volume de 60 pages. Cette condensation est d'ailleurs obtenue sans effort apparent ; certains même de ces petits livres, celui qui traite de l'expansion américaine, par exemple, sont d'une lecture très attachante et bien capables de charmer les loisirs d'un voyage, au point de faire oublier le retard du train.

M. Bastide et M. Weill ont peu parlé l'un et l'autre de la période coloniale de l'histoire des États-Unis. Ils se bornent, sur ce point, à des indications qui, malgré leur brièveté, appellent certaines réserves. Conformément à la tradition, ils accordent une importance que nous croyons exagérée à ces « Pères Pèlerins » qui débarquèrent en 1620 sur le rocher de Plymouth, — ou plutôt n'y débarquèrent pas ; car bien que la piété filiale des Américains l'ait entouré d'un grillage, ce n'est pas sur ce rocher stérile que les Pèlerins ont débarqué (voir en particulier Channing, *History of the U. S.*, I, 320). « La Nouvelle-Angleterre, dit M. Weill, conservait (en 1787) la marque de ces Pères Pèlerins qui étaient venus s'y établir au commencement du XVIIe siècle : l'esprit puritain y demeurait dominant. » C'est faire beaucoup d'honneur à cette petite société de saints. Le puritanisme des Pèlerins, sous la forme

exclusive et rigide qu'ils lui avaient donnée, ne tarda pas à disparaître, avec l'indépendance politique de Plymouth, au contact du puritanisme du Massachusetts (cf. R. G. Usher, *The Pilgrims and their history*, 1918). L'influence des Pèlerins paraît avoir consisté surtout dans l'impulsion qu'ils donnèrent à la colonisation, en démontrant pratiquement que des Européens pouvaient vivre de l'agriculture, et prospérer, dans cette région que son climat rendait peu attrayante ; ils rendirent ainsi possible la grande émigration puritaine, celle qui fonda Boston et qui finit par absorber Plymouth.

Conformément à la tradition également, M. Weill parle du Maryland comme de la « colonie catholique fondée par Lord Baltimore » ; elle avait, dit-il, maintenant (en 1787) une majorité protestante. Il est bien probable que le Maryland a toujours eu une majorité protestante. Lord Baltimore, qui était catholique, avait pris des arrangements pour garantir à ses coreligionnaires, dans la colonie dont il était propriétaire, une tolérance bienveillante ; il en vint un certain nombre, mais l'immigration protestante fut la plus forte et, de très bonne heure, la majorité protestante, par des lois d'exception, rendit la vie très difficile aux papistes. Si Lord Baltimore avait voulu faire du Maryland une terre d'asile pour les catholiques, sa tentative n'eut qu'un médiocre succès. Mais il n'est pas certain que tel ait été son but principal ; il paraît s'être proposé surtout de disposer de ses terres dans les conditions les plus avantageuses et de rétablir par ce moyen sa fortune, depuis longtemps bien compromise. Quant aux colons, ils vinrent au Maryland parce que les conditions qui leur étaient faites par le propriétaire leur semblaient satisfaisantes, bien plutôt que pour des raisons religieuses ou politiques.

Ceci nous amène à une question fort importante : à quelles causes faut-il attribuer le peuplement des colonies anglaises de l'Amérique du Nord ? Sur ce point encore, M. Weill, et aussi M. Bastide, reproduisent l'opinion consacrée ; pour eux, le peuplement aurait été le résultat des luttes politiques et religieuses de l'Europe et particulièrement des Iles Britanniques ; l'Amérique aurait été une terre de liberté, asile de tous les proscrits. « Si les hommes de Boston, dit M. Weill, appartenaient aux familles des Têtes Rondes, ceux de Richmond descendaient des Cavaliers » ; de là l'opposition entre le Nord et le Sud. M. Bastide exprime, en

termes plus généraux, une idée analogue : « Un grand nombre de ceux que l'Amérique a reçus au XVIIIe et au XIXe siècle sont, non de vulgaires émigrants en quête de salaires élevés ou des aventuriers à la recherche de la fortune, mais des exilés volontaires, désireux d'échapper à la tyrannie sous toutes ses formes. »

Il est incontestable que le désir d'échapper à la tyrannie a conduit en Amérique un certain nombre d'émigrants ; l'exemple classique est celui des Puritains de Plymouth et du Massachusetts ; ce cas n'est cependant pas aussi probant qu'on l'admet généralement, car des mobiles d'ordre économique se mêlèrent aux motifs religieux pour déterminer cette émigration. Un meilleur exemple est celui des Huguenots français, qui ne furent pas très nombreux, mais qui ont joué un rôle beaucoup plus important que leur petit nombre ne le ferait supposer. La tolérance, établie par William Penn dans la province dont il était propriétaire, attira également, en Pensylvanie, des hommes qui appartenaient aux minorités religieuses des différents pays de l'Europe occidentale. Au XIXe siècle, la réaction qui suivit la Révolution de 1848 détermina une émigration, provenant surtout d'Allemagne. On pourrait donner d'autres exemples encore et il est certain que ces émigrants qui sont venus en Amérique pour des raisons de conscience ou pour fuir la tyrannie politique ont contribué très largement, par rapport à leur nombre, à la formation de l'esprit américain.

Il serait inexact, néanmoins, d'en conclure que l'Amérique s'est peuplée de cette façon. Dès le XVIIe siècle, et plus encore au XVIIIe et au XIXe, les mobiles économiques sont au premier plan. Dès le XVIIe siècle, les Compagnies de colonisation et les propriétaires de colonies lancent en Angleterre et en Europe prospectus sur prospectus pour célébrer les avantages de leur domaine, qui est dépeint aux futurs émigrants comme un véritable Eldorado ; William Penn lui-même, tout Quaker qu'il était, a usé de la réclame avec une habileté consommée. On ne manque pas de faire ressortir le bas prix de la vie, les salaires élevés, la possibilité d'obtenir, à des conditions très favorables, ou même gratuitement, des concessions de terres, etc. Un peu de charlatanisme ne fait pas de mal, et certains de ces opuscules, à ce point de vue, passent l'imagination. D'après les documents analysés par M. Faust dans son *Guide* des archives suisses et autrichiennes, ou dans son

ouvrage sur l'élément allemand aux États-Unis[1], on voit admirablement comment les choses se passaient au commencement du XVIIIe siècle. On répandait des prospectus, à tel point que les administrations des cantons suisses se voyaient dans la nécessité de publier des contre-manifestes ; des émigrants partaient, isolément ou en bandes ; quelques-uns revenaient déçus ; mais beaucoup restaient, écrivaient chez eux, déterminaient de nouvelles émigrations, exactement comme les ouvriers italiens, par exemple, au commencement du XXe siècle. Dès le XVIIe siècle Penn avait des agents d'émigration en Hollande et dans la vallée du Rhin ; au XVIIIe, des agents de cette espèce, plus ou moins honnêtes, pullulaient dans certaines régions, au point de devenir un danger public. Le XVIIIe siècle a eu ses crises de « fièvre d'Amérique » comme le XIXe, et le désir d'échapper à la tyrannie ne jouait naturellement dans ces accès de fièvre qu'un rôle tout à fait négligeable. Il nous paraît hors de doute, en somme, que l'espoir de faire fortune a été, pour l'immense majorité des émigrants, le mobile décisif, au XVIIIe, et même au XVIIe siècle, comme au XIXe. Ceci soit dit sans la moindre pensée de leur en faire un crime.

Nous ne sommes pas tout à fait d'accord non plus avec M. Bastide sur les origines de la Révolution américaine. M. Bastide rappelle la fameuse prophétie de Choiseul, le « seul homme » qui « semble avoir prévu que la principale conséquence de la défaite de la France », pendant la Guerre de Sept Ans, « devait être à bref délai une rupture entre l'Angleterre et ses possessions d'outre-mer ». La prophétie de Choiseul n'est pas isolée, et l'idée qu'on lui attribue paraît avoir été assez répandue à l'époque du traité de Paris. Mais elle a un défaut plus grave. Elle apparaît pour la première fois, semble-t-il, dans une brochure anglaise anonyme, publiée non pas en 1763, mais en 1776, c'est-à-dire à un moment où la rupture entre l'Angleterre et ses colonies était déjà complète. Comme toute bonne prophétie, elle n'aurait donc paru qu'après l'événement (cf. Channing, II, pp. 596-597 et 602). Quoi qu'il en soit, après avoir rappelé le mot de Choiseul, M. Bastide conclut en ces termes : « Débarrassés des Français qui étaient une menace permanente pour eux, les Américains n'eurent plus qu'une préoccupation, se

1. *Guide to the materials for American History in Swiss and Austrian Archives*, 1916. — *The German Element in the United States*, 1909.

soustraire à la souveraineté anglaise. Les treize colonies avaient grandi seules, sans assistance de la part de l'Angleterre. Depuis plus d'un siècle, il n'y avait d'autre lien entre elles et la mère patrie que la communauté de race et de langue ». Ces affirmations sont en contradiction absolue avec les résultats du travail historique qui s'est fait sur cette question depuis une vingtaine d'années. Que le gouvernement anglais n'ait pas « assisté » ses colonies est, pour le moins, discutable : qu'il ne se soit pas occupé d'elles, qu'il n'y ait eu « entre elles et la mère patrie d'autre lien que la communauté de race et de langue », voilà qui est impossible à admettre. Les colonies elles-mêmes étaient d'un avis tout opposé ; elles se plaignaient amèrement de l'ingérence tracassière de la métropole dans leurs affaires particulières. Que l'on songe, par exemple, qu'en règle générale aucune loi votée par les assemblées coloniales n'était valable sans l'approbation du Conseil privé, que le Conseil examinait à loisir les lois qu'on lui transmettait, retardait sa réponse pendant des années, et bien souvent rejetait les mesures proposées, et l'on se rendra compte que les colonies n'avaient nullement l'impression d'être abandonnées à elles-mêmes et indépendantes de la mère patrie. Il est vrai que le Parlement ne commença à s'occuper des affaires coloniales qu'à une époque assez tardive ; mais c'est que les colonies étaient considérées comme des « plantations » royales, soumises directement au pouvoir du souverain et de son Conseil. L'absence de toute allusion aux colonies d'Amérique dans les débats parlementaires pendant une longue période ne prouve donc nullement que l'Angleterre se désintéressait d'elles.

Ce n'est pas, d'autre part, dans le dessein prémédité de se « soustraire à la souveraineté anglaise » que les colons ont résisté, à la fin par la force, aux mesures fiscales qu'on voulait leur imposer. Une idée semblable aurait fait horreur à des hommes comme Washington et Franklin et même, au début, à des esprits beaucoup plus radicaux. La Révolution américaine s'explique par des causes très complexes qu'il est impossible d'étudier ici, et qui sont en grande partie d'ordre économique. Bornons-nous à un seul point, qui est mentionné par M. Bastide. « Leur industrie, dit-il en parlant des colonies, était si pauvre qu'il leur fallait acheter en Angleterre presque tous les produits manufacturés dont ils avaient besoin, tissus, chaussures, meubles, instruments agricoles. »

Mais cette pauvreté industrielle était, pour une bonne part, le résultat, non de l'inexpérience des colons, mais des lois anglaises. Le système colonial en vogue dans tous les pays du monde consistait à faire produire des matières premières par les colonies, et à forcer les colonies d'acheter à la métropole les objets manufacturés; Lord Chatham lui-même déclarait que, si les Américains s'avisaient de fabriquer un clou, il fallait leur faire sentir tout le poids de la puissance anglaise. Les Américains, on le conçoit, en jugeaient autrement.

Cependant, ce système d'exploitation économique au profit de la mère patrie n'était pas sans quelques avantages pour eux. L'Angleterre était pour leurs produits un excellent marché, sur lequel ils jouissaient de conditions favorisées; les objets manufacturés qu'ils achetaient en Angleterre ne leur coûtaient pas beaucoup plus cher que ne l'auraient fait des objets fabriqués en Amérique, parce que les communications entre l'Angleterre et l'Amérique étaient, dans beaucoup de cas, plus faciles et moins coûteuses que les communications entre les diverses colonies. Sans parler des attaches sentimentales, une multitude de liens économiques extrêmement puissants reliaient donc, à travers l'Océan, les colonies à la métropole ; les rompre était une chose grave. L'Angleterre, il est vrai, se réservait théoriquement le monopole du commerce américain ; mais la contrebande était si bien organisée que la Louisiane fut, comme on sait, ravitaillée par les Américains pendant la Guerre de Sept Ans, et que le commerce de la mélasse, avec les Antilles françaises, était on ne peut plus florissant. Somme toute, malgré certains inconvénients, la situation des colonies n'était pas mauvaise, et elles n'auraient peut-être jamais songé à se séparer de l'Angleterre, si celle-ci n'avait pas eu l'idée néfaste de vouloir empêcher la contrebande. Comme le disait plaisamment John Adams, qui était aussi bien placé que quiconque pour savoir à quoi s'en tenir, il faut bien avouer que « la mélasse a été un ingrédient essentiel dans l'indépendance américaine ». Les grands principes n'apparurent qu'un peu plus tard.

L'histoire des États-Unis depuis leur indépendance prête beaucoup moins à la discussion que l'histoire de la période coloniale. Le « fait essentiel de l'histoire américaine pendant cent ans », comme le dit très bien M. Weill, a été la colonisation de l'Ouest.

Après cette déclaration, qui est imprimée à la page 8 du volume, on s'attendrait à ce que M. Weill eût fait de cet événement capital le centre de son ouvrage. Il n'en est pas tout à fait ainsi. Il serait assurément fort exagéré de dire qu'il n'en est plus question. Il en est question à plusieurs reprises, mais d'une manière trop épisodique. En dépit de lui-même, M. Weill a été ressaisi par l'histoire purement politique des Présidents et des partis qui encombre, à un degré que nous jugeons excessif, la plupart des histoires des États-Unis publiées en Amérique. Il n'a pas traité, avec le développement qu'elle méritait, cette colonisation de la vallée du Mississipi et des côtes du Pacifique, dont les travaux de M. Turner, en particulier, ont si bien montré l'importance. Par bonheur, il se trouve, comme nous le disions en commençant, que M. Bastide a consacré tout un volume, et l'un des plus intéressants de la série, à l'expansion américaine. Ce volume complètera très utilement sur ce point le travail de M. Weill.

Sur l'histoire contemporaine des États-Unis, M. Weill et M. Bastide sont l'un et l'autre remarquablement renseignés. Peut-être, cependant, auraient-ils dû insister plus qu'ils ne l'ont fait sur un des faits les plus significatifs de la fin du xix[e] siècle et du commencement du xx[e] : ce que les Américains ont appelé la « nouvelle immigration ». Tandis que, jusque vers 1882, la grande majorité des émigrants qui arrivaient aux États-Unis provenaient de l'Europe du Nord et de l'Ouest, où les conditions de civilisation ne sont pas fort différentes de celles qui existent en Amérique même, à partir de cette date la proportion des émigrants venus de l'Europe méridionale et orientale est allée sans cesse en augmentant; en 1907, ils formaient 81 p. 100 du total. A la veille de la guerre, la base ethnique de la population américaine était en train de se modifier de la façon la plus complète, et cette transformation faisait surgir des problèmes économiques et sociaux, sur lesquels il n'eût pas été inutile d'appeler l'attention du lecteur. La nouvelle immigration a été, en particulier, un des moyens qu'ont employés les grandes entreprises industrielles pour essayer de briser la puissance des trade unions et des grandes fédérations ouvrières.

Ces dernières, comme le remarque M. Bastide, sont des associations surtout professionnelles, peu préoccupées de théories et de systèmes. Mais n'est-ce pas aller bien loin que de dire : « l'expression européenne de lutte de classes n'a aucun sens à

New-York ou à Denver » ? Il pouvait en être encore ainsi dans un passé qui n'est pas très lointain et, actuellement même, la « Fédération américaine du travail » conserve et conservera sans doute, tant qu'elle aura comme chef M. Gompers, des allures très modérées, presque bourgeoises. Il semble bien, cependant, qu'un esprit nouveau soit né en Amérique, dans les années qui ont précédé la guerre, et qu'il se soit développé pendant la guerre dans des proportions qui n'ont pas été sans causer quelque inquiétude. On a vu paraître des associations nouvelles qui, non seulement prêchent la lutte des classes, sous sa forme la plus violente, mais préconisent le sabotage (elles nous ont emprunté le mot), le pratiquent à l'occasion et ont entrepris contre le gouvernement, d'une part, la Fédération du travail, de l'autre, une guerre sans merci. Je me permettrai de renvoyer M. Bastide, sur ce point, au travail de M. Brissenden sur les *Industrial Workers of the World* (*The I. W. W.*), paru récemment parmi les mémoires publiés par l'Université Columbia.

Un mot encore pour terminer cet article déjà bien long peut-être. Le livre de M. Weill paraît singulièrement exempt de toute erreur de fait. Il n'en est pas tout à fait de même de la collection de M. Bastide, ce qui se comprend, du reste, sans peine dans un ensemble de travaux aussi variés. M. Bastide s'est beaucoup moqué, dans un passage d'ailleurs fort amusant de son étude sur le Président Wilson, du spécialiste de Dagobert, qui se consacre vers sa vingtième année à l'étude de ce prince, suit tous les cours sur Dagobert, ne publie que des articles sur Dagobert et finit, vers trente-cinq ans, par se faire nommer professeur dans une Université de province, où il remplace un savant qui s'occupait de Dagobert et continue lui-même ses recherches sur Dagobert. Le spécialiste de Dagobert, si son rôle est modeste, n'est cependant pas entièrement inutile, et il n'eût pas été mauvais qu'un spécialiste de ce genre eût revu certains passages de la petite encyclopédie qu'a publiée M. Bastide.

M. Bastide écrit par exemple, à propos de la tentative de colonisation des protestants français en Floride, au XVIe siècle : « Ces événements se passaient en 1562, l'année de la Saint-Barthélemy. Coligny assassiné, les colons furent abandonnés à eux-mêmes. » Le spécialiste aurait vu du premier coup d'œil que, la Saint-Bar-

thélemy ayant eu lieu en 1572, l'assassinat de Coligny n'a pu avoir aucune influence sur le sort des colons qui, depuis longtemps, étaient morts de misère ou rentrés en France.

Dans un autre endroit, M. Bastide insiste avec raison sur le rôle des Français dans la vallée du Mississipi, et particulièrement sur les voyages de La Salle. Celui-ci « avait voulu bâtir aux bords du fleuve Colbert un nouveau Québec, qu'il appela Saint-Louis ». Plus loin, M. Bastide montre le développement de ce qui n'avait été d'abord qu'un petit fortin. En 1740, Saint-Louis est, avec Québec, Montréal et la Nouvelle-Orléans une des quatre villes d'où rayonne l'influence française. « Depuis le temps de La Salle, l'établissement s'était développé. Les blancs étaient venus, aventuriers, coureurs des bois ou simplement colons. Autour de Saint-Louis, d'autres établissements avaient surgi. » C'est cependant sans succès que l'on chercherait Saint-Louis sur une carte de la Louisiane en 1740, car il ne fut fondé qu'en 1764. Le Saint-Louis de La Salle est un autre Saint-Louis qui se trouvait, non sur le fleuve Colbert, qui est le Mississipi, mais sur la rivière des Illinois.

Dans un autre cas encore, le spécialiste aurait pu être de quelque utilité. La Louisiane, à l'ouest du Mississipi, n'a pas été rétrocédée à la France au traité de Versailles. Elle est restée espagnole, et ce n'est point, par conséquent, la présence des troupes françaises en Louisiane qui explique les pouvoirs fort étendus donnés au Président des États-Unis par la Constitution.

Mais ce sont là des vétilles, et nous ne nous permettons de les signaler à M. Bastide que pour lui montrer qu'il a été lu avec intérêt, et pour qu'il puisse les faire disparaître dans une nouvelle édition.

D. Pasquet.

LES

ÉTUDES RELATIVES A L'HISTOIRE DE FRANCE AUX ÉTATS-UNIS

LE MOYEN AGE FRANÇAIS

AUX ÉTATS-UNIS

Les études médiévales aux États-Unis sont une chose relativement récente. L'école romanesque d'Irving, Prescott, et Motley, qui a inauguré le mouvement historique en Amérique entre 1825 et 1860, s'est dirigée vers d'autres pays que la France ; les écrivains nationalistes se sont bornés à l'histoire nationale. Ce n'est que vers 1870 qu'une tendance vers le moyen âge commence à se dessiner. Il est fort naturel que l'Angleterre ait attiré l'attention des Américains plutôt que le Continent : les études d'histoire anglaise, surtout celles de Henry Adams, Charles Gross, Georges Burton Adams, Edwin F. Gay, Edward P. Cheyney, et leurs élèves [1], restent toujours la contribution la plus considérable et la plus solide qu'ait apportée l'érudition américaine à l'histoire des pays étrangers.

En ce qui concerne le moyen âge continental, le premier et de beaucoup le plus important de nos érudits est feu Henry Charles Lea. Débutant en 1866 par un volume sur la procédure judiciaire au moyen âge, *Superstition and Force* (4e éd., New-York, 1892),

1. Pour ne pas parler des travaux d'autres, comme James F. Baldwin, James F. Willard, Miss Bertha Putnam, Miss Neilson, etc.

il a publié, jusqu'à sa mort en 1909, pas moins de dix-huit volumes d'histoire dont la plupart se rapportent aux institutions ecclésiastiques et à l'Espagne[1]. L'ouvrage qui touche la France du plus près est son *History of the Inquisition of the Middle Ages* (New-York, 1888, en 3 volumes; traduction française par Salomon Reinach, Paris, 1900; traduction allemande par J. Hanssen, Bonn, 1905-13). On n'y trouve pas seulement une histoire détaillée de l'Inquisition, mais des études spéciales sur les sectes religieuses du Midi, l'organisation et le fonctionnement des tribunaux, et les cas célèbres tels que la condamnation de Jeanne d'Arc et le procès des Templiers, où il a tiré au clair la question juridique qui se posait. Tout y est fait d'après des textes, tant inédits qu'imprimés, avec une patience et une érudition étonnantes et une impartialité remarquable. Maitland a dit de Lea qu'il était parmi les rares érudits de langue anglaise qui ont eu le courage d'attaquer le droit et les documents judiciaires du Continent et de les regarder en face, d'un œil clairvoyant et circonspect, et non pas à travers des lunettes allemandes. Autodidacte, il a su manier les textes les plus difficiles et en dégager l'essentiel pour l'histoire générale. C'était un type tout à fait américain, homme d'affaires jusque vers cinquante ans, ne quittant jamais sa ville natale de Philadelphie, où il avait réuni une belle bibliothèque de recueils de documents et de copies de manuscrits, qu'il étudiait avec le tact sûr et le jugement sobre de celui qui connaît le monde.

Aucun contemporain de Lea ne s'est voué si complètement aux études médiévales. On peut citer cependant l'ouvrage substantiel sur Charles le Téméraire d'un autre philadelphien, James Foster Kirk (3 volumes, Philadelphie et Londres, 1863-68); le *Bernard de Clairvaux* du docteur Charles A. Storrs, pasteur à Brooklyn (New-York, 1892); et l'excellente biographie de Jeanne d'Arc, de Francis G. Lowell, juge de la cour fédérale à Boston (Boston, 1896).

Depuis trente ans le mouvement historique en Amérique est devenu de plus en plus un mouvement académique, surtout en ce qui concerne le moyen âge, époque trop difficile pour la plupart des amateurs. On a établi des séminaires et des cours spéciaux dans les principales universités, et les thèses de doctorat et les

1. Voir la liste, avec une appréciation plus développée, dans *Proceedings of the Massachusetts Historical Society*, XLIII, 183-188 (1909).

articles et livres de professeurs abondent de tous les côtés. Parmi les maîtres qui cultivent le moyen âge français il convient de citer ceux de Harvard, George B. Adams de Yale, James Westfall Thompson de Chicago, Dow de Michigan, Paetow de Californie, et Dana C. Munro, d'abord à Pennsylvanie, puis à Wisconsin, et actuellement à Princeton. D'autres universités, comme Columbia, Cornell, et Nebraska, se sont occupées plutôt de l'époque moderne et contemporaine. L'enseignement universitaire a produit un type spécialement américain, le *Syllabus*, sommaire de cours accompagné d'une bibliographie choisie. Tels sont pour le moyen âge : Dana C. Munro, *A Syllabus of Mediæval History* (Philadelphie, 1900, etc.) ; James Westfall Thompson, *Reference Studies in Mediæval History* (Chicago, 1914) ; et Louis J. Paetow, *Guide to the Study of Mediæval History* (Berkeley, 1917), ce dernier avec une ample bibliographie qui rend de réels services en dehors de l'enseignement. A propos de bibliographie, il ne faut pas oublier l'admirable *Sources and Literature of English History to 1485* de Charles Gross (2e éd., Londres, 1915), où la France a sa part. Un autre résultat de l'enseignement universitaire se trouve dans les livres de sources, traductions de textes pour l'usage des classes, dont la collection la plus considérable est le *Records of Civilization* édité par le professeur James T. Shotwell de Columbia. On y remarque un volume d'extraits de Grégoire de Tours traduits par Ernst Bréhaut (New-York, 1916). Les commodes *Translations and Reprints from the Sources of European History published by the University of Pennsylvania* (Philadelphie, depuis 1894) s'occupent beaucoup de la France[1].

Si nous passons maintenant aux questions plus spéciales, nous ne trouvons pas beaucoup à signaler pour le haut moyen âge. George L. Burr, de Cornell University, très compétent en tout ce qui concerne le moyen âge, avait entrepris un livre considérable sur Charlemagne, mais il l'a abandonné, en laissant seulement un bon chapitre dans le *Cambridge Mediæval History*[2]. A citer deux

1. Cf. aussi Fling and Jones, *European History Studies* (Chicago, 1900) ; J.-H. Robinson, *Readings in European History*, I (Boston, 1904) ; Duncalf and Krey, *Parallel Source Problems in Mediaeval History* (New-York, 1912) ; F.-A. Ogg, *Source Book of Mediaeval History* (New-York, 1908), etc.

2. II, ch. XVIII. Cf. aussi son article *The Year 1000*, in *American Historical Review*, VI, 429-439 (1901). Charles L. Wells, *The Age of Charlemagne* (New-York, 1898), fait partie d'une série générale d'histoire ecclésiastique.

monographies du professeur Thompson, sur la décadence des *missi dominici* en France (Chicago, 1903) et sur le commerce en France au IXe siècle [1]. Andrew F. West est l'auteur d'un livre général sur Alcuin (New-York, 1892). Plus spéciale et plus neuve est l'étude de E. K. Rand sur Jean le Scot et Rémi d'Auxerre (Munich, 1906). Rand a abordé aussi quelques problèmes intéressants à propos de l'école de Tours : Rand and Howe, *The Vatican Livy and the School of Tours* (Bergamo, 1917). D'autres études importantes sur la paléographie du haut moyen âge, notamment le *Beneventan Script* de E. A. Lœw (Oxford, 1915), ne regardent qu'indirectement la France.

Pour l'époque des Capétiens directs il faut commencer par la belle thèse de Williston Walker sur le développement du pouvoir royal sous Philippe-Auguste (Leipzig, 1888), et la thèse parallèle de J. W. Thompson sur Louis le Gros (Chicago, 1895). Des épisodes particuliers ont été traités par E. B. Krehbiel [2], *The Interdict*, surtout sous Innocent III (Washington, 1909), et par Haskins dans ses articles sur Robert de Bougre et l'inquisition dans le nord de la France [3]. Dana C. Munro travaille depuis longtemps à un livre d'ensemble sur les Croisades, préparé par plusieurs études spéciales publiées par lui [4] et par ses élèves [5].

Pour le bas moyen âge il y a une foule de livres sur Jeanne d'Arc, dont le meilleur est celui de Lowell déjà cité. Il faut noter la biographie commode de Charles le Téméraire par Miss Ruth Putnam (New-York, 1908). E. V. Stoddard, *Bertrand du Guesclin* (New-York, 1897), est plus populaire. En fait de thèses on peut citer C. W. New, *History of the Alien Priories in England to the Confiscation of Henri V* (Chicago, 1916) ; Schuyler B. Terry, *Financing the Hundred Years' War* (Londres, 1914) ; et Richard

1. *Journal of Political Economy*, XXIII, 857-887 (1915).

2. Voir aussi sa traduction (New-York, 1917) de *La Société française au temps de Philippe-Auguste*, de Luchaire.

3. *American Historical Review*, VII, 437-457, 631-652 (1902).

4. Notamment *Christian and Infidel in the Holy Land*, *International Monthly*, IV, 690-704, 726-741 : *The Speech of Pope Urban II at Clermont*, *American Historical Review*, XI, 231-242 (1906) : *The Children's Crusade*, *ibid.*, XIX, 516-524 (1914) ; et plusieurs numéros des *Translations published by the University o Pennsylvania.*

5. Helen Gertrude Preston. *Rural Conditions in the Kingdom of Jerusalem* (Philadelphie, 1903) ; Edith Bramhall, *The Privileges of the Crusaders*, *American Journal of Theology*, V, 279 (1902) ; Frederick Duncalf, *Some Influences of Oriental Environment in the Kingdom of Jerusalem*, *Report of the American Historical Association*, 1914, I, 137-145.

A. Newhall, *Discipline in an English army of the 15th Century*[1], extrait d'une thèse sur les campagnes anglaises en Normandie.

Les études d'histoire provinciale, à part quelques livres de voyage, se bornent aux régions qui ont le plus de rapports avec l'histoire d'Angleterre. La Normandie a été étudiée surtout par Charles H. Haskins : *The Normans in European History* (Boston, 1915), et *Norman Institutions* (Cambridge, 1918). Son élève, Charles W. David, a sous presse une biographie de Robert Courte-heuse (Harvard University Press). La domination anglaise en Gascogne, surtout en ce qui concerne les villes, est traitée par F. B. Marsh (Ann Arbor, 1912). La vie municipale au IXe siècle a été étudiée par E. W. Dow[2].

L'architecture française a donné lieu au livre original de Charles H. Moore, *Gothic Architecture* (New-York, 1890), et, plus récemment, aux belles études d'Arthur Kingsley Porter : *Mediæval Architecture* (New-York, 1909) ; *Lombard Architecture* (New-York, 1917). Il ne faut pas oublier les recherches d'A. L. Frothingham, qui a identifié le modèle original de Saint-Maclou de Rouen[3], et a collaboré à l'histoire générale d'architecture de Sturgis (Garden City, 1906-1915). *The Substance of Gothic*, de Ralph Adams Cram (Boston, 1917), est l'ouvrage d'un architecte qui aime passionnément le gothique : il en a construit d'admirables exemples à Princeton et ailleurs. Le livre de Henry Adams, *Mont-Saint-Michel and Chartres* (Boston, 1913), est plein de vues originales sur la civilisation française au moyen âge.

L'histoire intellectuelle du moyen âge intéresse beaucoup d'Américains. En dehors de l'élément médiéval dans le *History of the Warfare of Science with Theology* de feu Andrew D. White (New-York, 1896), il faut lire surtout le bel ouvrage de Henry Osborn Taylor, *The Mediæval Mind* (2e éd., New-York, 1914), précédé d'un volume sur la perpétuation de la tradition classique (New-York, 1901, etc.). La science au moyen âge a été traitée, mais sans que la France soit visée spécialement, dans divers articles de Thorndike, Karpinski, et Haskins. Plus spécialement françaises sont la monographie de Pætow sur l'enseignement des

1. *Military Historian and Economist*, II, 141-151 (1917).
2. *Report of the American Historical Association*, 1899, I, 485-511.
3. *Mémoires de la Fondation Eugène Piot*, XII, 211-224.

arts libéraux dans les universités (Urbana, 1910) et son édition de *La Bataille des sept arts* d'Henri d'Andeli (Berkeley, 1914). Voir aussi un texte publié par Haskins sur l'enseignement à Paris vers la fin du XIIe siècle [1], et deux articles sur la vie universitaire [2]. La philologie romane et la littérature en langue vulgaire, tant française que provençale, ont été beaucoup cultivées en ces dernières années aux États-Unis, mais, faute de compétence spéciale, il faut renoncer à rendre compte ici de ce vaste champ d'études.

CHARLES H. HASKINS.

Harvard University.

1. *Harvard Studies in Classical Philology*, XX, 75-94 (1909). Cf. Abelson, *The Seven Liberal Arts*, Loomis, *Mediæval Hellenism*, toutes les deux thèses de Columbia, 1906.

2. *American Historical Review*, III, 203-229 (1898), X, 1-27 (1904).

L'HISTOIRE DE FRANCE DE 1494 A 1789

AUX ÉTATS-UNIS

La Hollande et l'Espagne furent les premières nations de l'Europe continentale dont l'histoire tenta la plume des historiens américains. Avant la publication des ouvrages de John Lothrop Motley et de William Hickling Prescott, le premier consacré au développement de la République hollandaise et à l'histoire des Pays-Bas, le second aux règnes de Ferdinand et Isabelle, de l'Empereur Charles-Quint, et à l'histoire des possessions espagnoles en Amérique, l'historiographie américaine était pour ainsi dire absorbée par l'histoire nationale. Les États-Unis sont profondément redevables à ces deux historiens pour avoir émancipé du cercle étroit de l'histoire nationale proprement dite notre littérature historique.

Et pourtant, malgré les admirables qualités de Motley et de Prescott, leurs travaux n'étaient pas dépourvus de graves défauts. De leur temps, l'Histoire était encore considérée comme de la littérature pure, et les jugements portaient plus sur la forme littéraire que sur les qualités scientifiques. Il y avait là une part de l'héritage du Romantisme.

La note romantique est implicite dans le premier des ouvrages consacrés par un historien américain, John Foster Kirke, à l'histoire de France dans son *Charles le Téméraire, Duc de Bourgogne*[1]. L'auteur était Canadien de naissance et, douze années durant, de 1847 à 1859, avait été le secrétaire de Prescott dont l'esprit et le

1. J. F. Kirke, *Charles the Bold, duke of Burgundy*, 3 volumes, Philadelphie, 1864-68.

style eurent sur lui une influence marquée. L'historien anglais Freeman, dans un remarquable essai, dépeint avec enthousiasme la vie du grand Bourguignon. Mais, l'histoire est sans doute la forme la plus éphémère de la littérature et, au déclin du Romantisme et à l'éveil de l'érudition historique moderne, l'ouvrage de Kirke est devenu désuet. Quoique Kirke ait vécu assez longtemps pour assister à la naissance de la méthode historique moderne en Amérique (il mourut, en effet, en 1904, âgé de quatre-vingts ans), il ne s'émancipa jamais de la tradition romantique et ne composa aucun autre ouvrage historique. Avant tout, et par dessus tout, ce fut un homme de lettres, et non un historien : pendant seize ans, il fut rédacteur en chef du *Lippincott's Magazine*.

Le premier érudit américain qui consacra une longue vie à l'étude de l'histoire de France (si l'on excepte Francis Parkman, dont l'éminent talent s'adonna tout entier à l'histoire des Français en Amérique) fut Henry Martyn Baird, qui est mort actuellement (1832-1906). Descendant d'ancêtres huguenots, Baird étudia pendant quarante ans le Protestantisme français. *Le développement du Protestantisme* parut en 1879; *Les Huguenots et Henri de Navarre*, en 1886; *Les Huguenots et la révocation de l'Édit de Nantes*, en 1895; *Théodore de Bèze*, en 1899 [1]. Aucun autre érudit américain n'a écrit aussi abondamment sur l'histoire de France. Les travaux de Baird ont les défauts de leurs qualités. Bien qu'intelligent, actif et consciencieux, il fit souvent preuve d'une naïve partialité à l'égard des Protestants en abusant en leur faveur des épithètes élogieuses. Ce qui plus est, il choisit souvent, pour les raconter, des faits destinés à influencer fortement l'opinion du lecteur. D'autre part, comme Kirke, qui l'avait précédé, et aussi comme Perkins, plus jeune que lui, Baird n'avait pas reçu la formation technique de l'historien et ne fut même jamais professeur d'histoire : il fut, en effet, professeur de grec pendant près de cinquante ans à l'Université de New-York.

De la plume du regretté James Breck Perkins, au cours des dix dernières années du XIXe siècle, est sortie une série d'excellents volumes traitant de l'histoire de l'ancien Régime : *La France sous*

1. H. M. Baird, *The Rise of the Huguenots*, 2 volumes; *The Huguenots and Henry of Navarre*, 2 volumes; *The Huguenots and the revocation of the Edict of Nantes*, 2 volumes; *Théodore Béza*.

Richelieu et Mazarin; *La France sous la Régence, avec un aperçu de l'administration de Louis XIV*; *La France sous Louis XV*; *Richelieu et le progrès de la monarchie absolue*[1]. Postérieurement à la mort de Perkins, en 1910, on publia *La France au cours de la Révolution américaine*[2], avec une introduction de M. J. J. Jusserand, depuis de nombreuses années le très sympathique ambassadeur de France à Washington.

Un amour sincère de la vérité, un très grand soin à la découvrir, un jugement sain des hommes et des méthodes, un style clair et le sentiment de l'art : tels sont les traits essentiels des œuvres historiques de Perkins. Mais il faut revoir ces éloges. L'histoire, pour lui comme pour Baird, fut un passe-temps et non une profession. Perkins fut, en effet, homme de loi, et pendant plusieurs années il fut membre de la Chambre des Députés américaine dont il présida, avec distinction, la Commission des Affaires étrangères. Peu de temps avant la mort de Perkins (il mourut à soixante-trois ans), le Président Taft avait exprimé l'intention de lui confier un poste diplomatique important. Sa carrière professionnelle et sa vie publique l'empêchèrent d'acquérir cette formation technique du chercheur indispensable à une solide production historique. Il se contentait d'utiliser des sources imprimées et des autorités classiques. La pratique des recherches dans les archives lui était à peu près inconnue.

La littérature historique américaine ne commença à posséder une méthode scientifique, à se détacher de la tradition et des jugements superficiels et à interpréter convenablement l'histoire qu'avec le développement des grandes Universités au cours de la dernière décade du siècle passé. Jusque-là, les historiens américains avaient été des *self-trained* érudits, en quelque sorte des amateurs, pour lesquels l'histoire constituait une récréation intellectuelle et non une profession. Aucun d'entre eux ne s'était familiarisé avec la technique de la recherche historique ; aucun d'entre eux n'avait compulsé les sources manuscrites de l'histoire de France dans les archives.

1. J. B. Perkins, *France under Richelieu and Mazarin*, 4e édition, 1894 ; *France under the Regency, with a view of the administration of Louis XIV*, 2 volumes, 5e édition, 1899 ; *France under Louis XV*, 2 volumes, 6e édition, 1897 ; *Richelieu and the growth of the absolute monarchy*, 1900.
2. *Id.*, *France in the American Revolution*.

Mais, au cours des vingt-cinq dernières années, l'ancien état de choses a disparu. Des *séminaires* des Universités Johns Hopkins, Harvard, Yale, Columbia, Cornell, Chicago et Wisconsin est sortie récemment une nouvelle génération d'étudiants imbus de l'idéal moderne et de l'érudition, connaissant la méthode historique moderne, instruits en Amérique et en Europe, et, à l'inverse de leurs devanciers, familiarisés avec le maniement des manuscrits et des documents d'archives.

L'histoire de la Révolution, celle de l'époque napoléonienne et celle de la France du XIXe siècle a absorbé l'intérêt de la plupart de ces travailleurs contemporains. Mais plusieurs d'entre eux se sont distingués dans la composition d'ouvrages relatifs au Moyen Age et à la première période des Temps Modernes dans l'histoire de France.

Au premier rang parmi ces modernes érudits américains, se trouve Miss Ruth Putnam, graduée de l'Université Cornell. D'ascendance mi-huguenote, mi-hollandaise, Miss Putnam a fait son apprentissage dans le domaine de l'histoire hollandaise (*Guillaume le Silencieux*[1]). Mais en 1908, elle traversa la frontière des Pays-Bas, à destination de la France, et fit paraître un *Charles le Téméraire*[2], dans la série des *Héros nationaux*. Deux ans plus tôt, en 1906, Williston Walker, à qui sa thèse de doctorat sur le développement du pouvoir royal en France sous Philippe-Auguste, avait valu un certain renom en France, devenu professeur d'histoire de l'Église à l'Université de Yale, publia une *Vie de Jean Calvin*[3], considérée comme un modèle d'érudition précise et consciencieuse.

Un apport substantiel à l'histoire de la Réforme française est constitué par *Les guerres de religion en France : les Huguenots, Catherine de Médicis et Philippe II (1559-1576)*[4], publié en 1909 (2e édition en 1913). L'appendice contient trente-sept documents inédits provenant d'archives françaises, anglaises et du Vatican. Un critique a observé, à juste titre, à propos de cet ouvrage qu'il était le premier qui permit aux lecteurs de langue anglaise de prendre connaissance des résultats des recherches récentes dans

1. R. Putnam, *William the Silent*. 2 volumes.
2. *Id.*, *Charles the Bold*, *Heroes of the Nation Series.*
3. W. Walker, *Life of John Calvin.*
4. *The Wars of religion in France : the Huguenots, Catherine de Medici and Philip II.*

l'histoire de la France du xvi[e] siècle, et qu'il était extrêmement précieux par la manière dont les questions économiques y étaient traitées. Le plus original des chapitres de ce gros volume de 653 pages est celui qui est consacré aux « premières Ligues locales et provinciales », très important au point de vue de la genèse de la Sainte-Ligue. Le même auteur a, en octobre 1908, donné à la *Revue Historique Américaine* (*American Historical Review*), un article intitulé : « Quelques facteurs économiques dans la révocation de l'édit de Nantes ».

L'Université de Princeton possède un historien de grand avenir, et qui, d'ores et déjà, possède à fond le domaine du xvi[e] siècle français, en la personne de Paul Van Dyke. Son article, dans les *Travaux de l'Association Historique Américaine* [1], sur « François de Guise et la prise de Calais », un autre dans la *Revue Historique Anglaise* (*English Historical Review*) de juillet 1913 sur « les États de Pontoise en 1560 [2] », et une monographie plus récente sur « les prétendus mémoires de Jeanne d'Albret », dans la *Revue Historique* (septembre-octobre 1918), peuvent être considérés comme les préliminaires d'un ouvrage plus important et plus riche se rapportant à la même époque.

Nous pouvons ajouter enfin que la dernière thèse publiée par la Johns Hopkins University Press est due à Caleb Guyer Kelly et a pour titre : *Le Protestantisme Français, 1559-62* [3]. L'intention de l'auteur a été d'insister sur l'influence des facteurs économiques au cours des premières périodes du mouvement protestant. Mais, en vertu de la théorie erronée d'après laquelle les sources se rapportant au règne d'Henri II ne seraient pas suffisantes (et c'est dans cette période que se trouvent les origines de la question traitée par M. Kelly), l'auteur a brusquement commencé avec l'année 1559, sans se préoccuper de l'*Hintergrund* de son sujet comme il aurait convenu.

JAMES WESTFALL THOMPSON.

(Traduit par F.-G. PERNET.)

University of Chicago.

1. *Proceedings of the American Historical Association*, 1911.
2. Notons que c'est M. Cl. Jugé, dans son *Nicolas Denisot*, qui, le premier, fit remarquer qu'on devait attribuer le dessein de la prise de Calais, non pas au duc de Guise, mais à Henri II. Cf. *Revue Historique*, t. XCIX, p. 191, et CXV, p. 413.
3. *French Protestantism*, Baltimore, 1918.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

ET LA PÉRIODE NAPOLÉONIENNE

AUX ÉTATS-UNIS

Les Américains se sont toujours vivement intéressés à la Révolution française et à la période napoléonienne. Le rôle joué par la France lors de la naissance de la république d'outre-mer, et l'influence de la Révolution américaine sur la Révolution française remplirent toute l'Amérique d'alors d'une profonde sympathie pour les efforts par lesquels le peuple français essayait de s'affranchir de l'Ancien Régime; d'autre part, les coups de théâtre de l'aventure napoléonienne excitèrent la surprise et l'admiration des spectateurs sur la rive occidentale de l'Atlantique. Peu de travaux de valeur, néanmoins, ont paru sur ces deux périodes dans la littérature historique de l'époque. Jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle, le public américain puisa ses connaissances sur ces deux grandes périodes de l'histoire de France dans la rhétorique verbeuse de John S. C. Abbott, dans les traductions anglaises de Thiers, de Mignet et de Michelet, ou dans l'histoire de Carlyle. A l'heure actuelle encore, abstraction faite des petits manuels scolaires, aucune étude complète et scientifique de la Révolution ou de l'Empire n'est sortie de la plume d'un savant américain [1].

1. L'ouvrage d'Abbott, *The French Revolution*, a été publié en 1859. Les quatre meilleurs textes scolaires sur la Révolution sont ceux des professeurs Shailer Mathews (1904), R. M. Johnston (1909), H. E. Bourne (1914) et C. D. Hazen (1917). Le volume du professeur Bourne est le plus scientifique, et il est destiné à des étudiants avancés. Le professeur F. M. Anderson a publié une précieuse collection de documents sur la Révolution (*The constitution and other select Documents illustrative of the History of France*, 1908) à l'usage des écoles; le professeur R. H. Dabney a édité un recueil de matériaux sur la Révolution, tirés d'auteurs français, sous ce titre : *The Causes of the French Revolution* (1888); et le professeur F. M. Fling a édité quatre études sur la Révolution, formées de la traduction de sources françaises, pour l'étude intensive dans les classes de collège (*Source Problems on the French Revolution*, 1913).

Ce n'est que dans le dernier quart du XIXe siècle que les conditions devinrent, en Amérique, favorables à la production de travaux vraiment critiques sur l'histoire de la France moderne. L'intérêt croissant que l'on prenait à l'histoire et aux recherches historiques se manifesta par le grand nombre d'heures que l'on consacrait à ces études dans les établissements d'instruction publique, par la création de chaires d'histoire, par l'organisation de « Séminaires » et la fondation de Revues historiques. Comme il était naturel, l'histoire de l'Amérique fut la première à bénéficier de cette renaissance, mais le vaste champ de l'histoire européenne n'a pas été négligé, et l'attention n'a pas manqué de se porter tout spécialement sur l'histoire de la Révolution française.

Quoique, depuis cette époque, la masse du travail historique américain ait été due aux recherches des professeurs d'Universités ou de leurs élèves, il n'en est pas moins vrai que bon nombre d'excellents écrits ont vu le jour en dehors des cercles universitaires. Incontestablement, le plus connu et le plus original de ces ouvrages historiques sur la période révolutionnaire est celui du capitaine Mahan, qui a paru en deux volumes sous le titre de *L'influence de la maîtrise de la mer sur la Révolution et l'Empire*. L'intérêt de l'ouvrage du capitaine Mahan, ouvrage qui attira l'attention du monde entier, ne réside pas dans l'utilisation critique de documents nouveaux, mais dans l'interprétation originale et la synthèse de faits bien connus. Il a inauguré une ère nouvelle dans la conception de l'histoire navale [1].

Le volume de E. J. Lowell, intitulé *A la veille de la Révolution française*, renferme un tableau de la France de l'Ancien régime où l'on remarque de vastes et judicieuses lectures et, en même temps, un talent tout particulier pour en faire la synthèse; ces qualités permettent au travail de M. Lowell d'occuper une place très honorable parmi les meilleurs ouvrages en un volume qui ont été écrits sur ce sujet [2].

La *Madame Roland* de Miss Tarbell, bien qu'elle ait maintenant près de vingt-cinq ans d'existence, est restée jusqu'ici la meilleure biographie de Madame Roland en langue anglaise. C'est une œuvre de jeunesse, mais Miss Tarbell l'écrivit *con amore*, dans un milieu

1. Mahan, A. T., *The Influence of Sea Power on the French Revolution and Empire*; 2 vol., Boston, 1894.
2. Lowell, E. J., *The Eve of the French Revolution*; Boston, 1892.

français, parmi les descendants de Madame Roland, et elle eut à sa disposition des documents inédits dont elle a fait usage [1].

Les écrits de ces trois historiens mis à part, le reste du travail sérieux sur la Révolution est sorti des Universités. Une des premières monographies fut la thèse de doctorat de M. Charles Downer Hazen, maintenant professeur à l'Université Columbia. Elle a pour titre : *La Révolution française et l'opinion contemporaine en Amérique* [2]. Les matériaux de l'ouvrage ont été tirés des écrits des Américains qui se trouvaient en France à l'époque de la Révolution.

Une seconde thèse de doctorat, par M. Robert Perry Shepherd, sur *Turgot et les six édits* [3], qui a été publiée par l'Université Columbia, est une étude bien conduite, qui a réellement augmenté les connaissances que nous possédions sur l'œuvre si importante de Turgot à l'époque pré-révolutionnaire. Plus tard, un travail plus ambitieux que ces deux dissertations a été publié par M. W.-T. Laprade; c'est le volume intitulé : *L'Angleterre et la Révolution française, 1789-1797* [4], qui a paru en 1909 dans la collection de l'Université Johns Hopkins. Cette étude s'appuie sur de vastes recherches, y compris un examen approfondi des brochures et des journaux du temps, et constitue une des contributions les plus précieuses qu'un savant américain ait apportées jusqu'ici à l'histoire révolutionnaire. M. Laprade a démontré que l'attitude de l'Angleterre à l'égard de la Révolution fut en grande partie déterminée par ses propres conditions intérieures.

Enfin il était réservé à une Américaine de produire le premier ouvrage d'érudition sur la vie de Brissot [5] : le professeur Eloïse Ellery, du Vassar College, a eu cet honneur. Miss Ellery a consacré à son sujet de longues années d'études, recherchant en France et en Amérique les documents manuscrits et les imprimés rares, et elle a réussi à baser sa Vie de Brissot sur d'abondants et précieux renseignements.

1. Tarbell, Ida M., *Madame Roland*; New-York, 1896.
2. Hazen, Charles Downer, *Contemporary American opinion of the French Revolution*; Baltimore, 1897.
3. Shepherd, Robert Perry, *Turgot and the Six Edicts*; Columbia University Press, 1903.
4. Laprade, W. T., *England and the French Revolution of 1789-1797*; Baltimore, 1909.
5. Ellery, Eloïse, *Brissot de Warville*; New-York, 1915.

Le professeur Henry-E. Bourne, de Western Reserve University, a été, pendant de nombreuses années, un étudiant enthousiaste de la Révolution. Il a écrit le meilleur ouvrage universitaire qui ait paru en Amérique sur la période révolutionnaire et napoléonienne ; il a donné un certain nombre d'articles de valeur sur la Révolution à la *Revue Historique Américaine*, les fruits de ses recherches dans les bibliothèques et les archives de Paris. L'un traitait des *Précédents Constitutionnels Américains à l'Assemblée nationale française*, deux étaient consacrés à l'histoire du gouvernement municipal de Paris en 1789, et le dernier traitait du *Maximum en France en 1793 et 1794*[1].

La production la plus considérable de travaux critiques en Amérique sur la Révolution Française provient de l'Université de Nebraska ; elle est due à l'intérêt que j'ai pris à la question pendant mon séjour en Europe un peu avant 1890. Depuis trente ans, j'ai réuni à l'Université et dans ma bibliothèque personnelle la meilleure collection de sources qui existe aux États-Unis sur les premiers temps de la Révolution ; ma collection sur Mirabeau n'est pas inférieure à celle de la Bibliothèque Nationale. Le travail de thèses de mes étudiants a naturellement porté sur la période du début de la Révolution, en particulier sur les États généraux de 1789. Ma propre thèse de doctorat a été consacrée à *Mirabeau et la Constitution Française en 1789 et 1790*. Elle fut suivie par des études sur *Le discours de Mirabeau du 20 mai 1790*, *Mirabeau adversaire de l'absolutisme*, *Mirabeau et Calonne en 1785*, *Mirabeau victime des lettres de cachet*, *Le Serment du Jeu de Paume*, *L'auteur du Journal d'Adrien Duquesnoy*, *Les Mémoires de Bailly*, et *L'authenticité du troisième volume des Mémoires de Bailly*. En 1908, je publiai le premier volume de mon ouvrage sur *Mirabeau et la Révolution Française* ; il avait comme soustitre *la Jeunesse de Mirabeau*. La préparation a été lente ; mon travail à l'Université était lourd, et le voyage de Nebraska en Europe est long. J'ai cherché mes matériaux partout en France, dans les Archives publiques et particulières et dans les Biblio-

1. Bourne, H. E., *American Constitutional Precedents in the French National Assembly* (*American Historical Review*, vol. 8, april 1903) ; *Improvising a Government in Paris in July 1789* (*American Historical Review*, vol. 10, january 1905) ; *Municipal Politics in Paris in 1789* (*American Historical Review*, vol. 11, 1906); *Maximum Prices in France in 1793-1794* (*American Historical Review*, vol. 23, oct. 1917).

thèques. Après vingt années de recherches patientes, j'écrivis mon premier volume. Il avait au moins un mérite, celui d'être complet[1].

Les études de mes élèves, à quelques exceptions près, se sont bornées à la période des États Généraux de 1789. Les deux années comprises entre le mois de juillet 1787, où le Parlement de Paris invita Louis XVI à convoquer les États Généraux, et le 17 juillet 1789, où Louis se rendit à Paris et reconnut publiquement la Révolution accomplie par la transformation des États Généraux en Assemblée nationale, m'avaient paru depuis longtemps constituer la première période de l'histoire de la Révolution. Estimant qu'une histoire générale de la Révolution devait être fondée sur des ouvrages consacrés à des périodes limitées susceptibles d'être traitées à fond pendant la vie d'un historien, je me suis décidé à limiter mes recherches aux États Généraux de 1789. Les thèses écrites par mes élèves couvrent cette période de façon assez complète ; quelques-unes ont été publiées. Les titres des études publiées sont : *L'ouverture des États Généraux*, par Miss Mae Darling ; *Le premier acte révolutionnaire* (*17 juin*), par le Dr Carl Christophelmeier ; *L'Union des Trois Ordres* (*24-27 juin*), par Miss Jeanette Needham ; *La Contre-Révolution de Juin-Juillet*, par Miss Ethel Lee Howie. Ces études critiques détaillées sont basées sur les documents de l'Université et de ma bibliothèque personnelle, complétés par des recherches dans les Archives et les Bibliothèques de Paris. L'achèvement de ces études rendra possible un volume unique sur les États Généraux de 1789, qui devrait être définitif[2].

A côté de ces études sur les États Généraux de 1789, plusieurs autres ont été publiées sur d'autres phases de la Révolution. Le

1. Fling, F. M., *Mirabeau and the French Constitution in the Years 1789, 1790*; Ithaca, 1891 ; *Mirabeau's Speech of May 20, 1790* (*Annual Report* of the American Historical Association, 1891) ; *Mirabeau an Opponent of Absolutism* (*University Studies*) ; *Mirabeau and Calonne in 1785* (*Annual Report* of the American Historical Association, 1898) ; *Mirabeau, a Victim of the Lettres de cachet* (*American Historical Review*, oct. 1897) ; *The Oath of the Tennis Court* (*University Studies*, vol. II, n° 3, 1899) ; *The Authorship of the Journal d'Adrien Duquesnoy* (*American Historical Review*, oct. 1902) ; *The Mémoires de Bailly* (*University Studies*, vol. III, n° 4, oct. 1903) ; *Une pièce fabriquée : le troisième volume des Mémoires de Bailly* (*La Révolution française*, nov. 14, 1902) ; *The Youth of Mirabeau* ; New-York, 1908.

2. Darling, Mae, *The Opening of the States General* (*University Studies*, vol. 14, n° 3, 1914) ; Christophelsmeier, Carl, *The First Revolutionary Step* (*University Studies*, vol. 9, n° 1, 1909) ; Needham, Jeanette, *The Union of the Three Orders* (*University Studies*, vol. 17, nos 2 and 3, 1917) ; Howie, Ethel Lee, *The Counter-Revolution of June-July 1789* (*University Studies*, vol. 15, nos 3 and 4).

Dr Charles Kuhlmann a publié plusieurs articles sur le Club des Jacobins sous ces titres : *L'Influence des Députés Bretons et du Club Breton sur la Révolution* (1902) ; *Robespierre et Mirabeau aux Jacobins le 6 décembre 1790* ; *Les rapports des Jacobins avec l'armée, la Garde Nationale et La Fayette* (1906) ; et *Le Conflit des Partis au Club des Jacobins de novembre 1789 au 17 juillet 1791* (1905). Le Dr Carl Christophelmeier a publié une étude très complète et approfondie sur les sources relatives au 4 août 1789, et a puisé ses matériaux dans les Bibliothèques et les Archives de Paris et de Londres ainsi que dans la Bibliothèque de l'Université de Nebraska. Madame Julia Crewitt Stoddard a préparé une monographie sur *Les Causes de l'Insurrection des 5 et 6 octobre 1789*, et le seul titre de docteur en histoire européenne qui ait jamais été décerné par l'Université l'a été au Dr Laura B. Pfeiffer pour son étude critique sur *Le Soulèvement du 20 juin 1792*, fruit de longues et consciencieuses recherches dans les Archives Françaises[1].

L'érudition américaine a fourni à l'histoire de la période napoléonienne une contribution bien plus faible qu'à celle de la Révolution. L'ouvrage le plus important sur Napoléon qui ait paru de ce côté de l'Atlantique est la *Vie de Napoléon*, par le professeur William M. Sloan. Elle a été publiée d'abord sous la forme d'articles de Revue, dans le *Century*, et a été réimprimée sous forme de livre (quatre volumes) en 1896. En 1910, une seconde édition a paru, qui ne présentait avec la première aucune différence matérielle. Quoique ce fût l'œuvre d'un professeur d'Université, cette publication ne répondait pas aux exigences légitimes de l'érudition universitaire ; elle ne peut être placée sur le même rang que les ouvrages de Fournier ou de Rose. Le professeur Sloan appartient à la classe des historiens dits « littéraires », encore trop nombreux

1. Kuhlmann, Charles, *Influence of the Breton Deputies and the Breton Club in the Revolution* (*University Studies*, vol. 2, 1902) ; *Robespierre and Mirabeau at the Jacobins, Dec. 6, 1790* (*University Studies*, vol. 11, n° 4) ; *The Relation of the Jacobins to the Army, the National Guards and Lafayette* (*University Studies*, vol. 16, n° 2) ; *On the Conflict of Parties in the Jacobin Club, Nov. 1789-July 17, 1791* (*University Studies*, vol. 5, n° 3, 1905) ; Christophelsmeier, Carl, *The Fourth of August, 1789* (*University Studies*, vol. 5, 1906) ; Stoddard, Julia Crewitt, *The Causes of the Insurrection of October 5 and 6, 1789* (*University Studies*, vol. 4, n° 4) ; Pfeiffer, Laura B., *The Uprising of June 20, 1792* (*University Studies*, vol. 12, n° 3, 1913).

des deux côtés de l'Atlantique, qui s'imaginent qu'une exposition attrayante peut dissimuler les défauts d'une recherche incomplète et d'une critique insuffisante dans le maniement des témoignages. L'histoire n'est pas une branche de la littérature : toutes les finesses de style et tous les efforts de rhétorique ne pourront jamais remplacer la vérité historique : celle-ci s'appuie sur le fondement solide de témoignages dignes de foi, soumis à la critique et combinés avec un sûr jugement.

L'*American Historical Review* et les publications de l'*American Historical Association* ont contenu tout récemment quelques études excellentes qui promettent pour l'avenir quelque chose de bon sur la période napoléonienne. Le professeur Victor Coffin, autrefois professeur d'histoire à l'Université de Wisconsin, a fait paraître deux articles : *Le Sénat et le Premier Empire* et *Censure et Littérature sous Napoléon Ier*. Le professeur William E. Lingelbach, de l'Université de Pennsylvanie, dans un article de l'*American Historical Review*, intitulé la *Recherche Historique et l'Histoire Commerciale de l'Époque napoléonienne*, passe en revue les ouvrages qui ont été faits sur l'histoire économique de cette période et donne d'utiles indications pour des recherches ultérieures. Un autre article qui peut rendre de grands services, *Tendances et sujets à traiter dans les études napoléoniennes*, par le professeur George M. Dutcher, de l'Université Wesleyenne, a paru dans le Rapport annuel de l'*American Historical Association* pour 1916 [1].

Pas grand chose, en vérité ; mais c'est le premier pas. Il faut avoir patience et travailler. Eh ! bien, l'Amérique travaillera.

FRED. MORROW FLING.

(Trad. par P. S. B.)

University of Nebraska, Lincoln.

1. Sloan, William M., *Napoleon Bonaparte, a History*, 4 volumes, New-York, 1896 ; Coffin, Victor, *The Senate of the First Empire* (*Annual Report* of the American Historical Association, 1915) ; *Censorship and Literature under Napoleon I* (*American Historical Review*, january 1917) ; Lingelbach, William E., *Historical Investigation and the Commercial History of the Napoleonic Era* (*American Historical Review*, vol. 19, 257-281) ; Dutcher, George M., *Tendencies and Opportunities in Napoleonic Studies* (*Annual Report* of the American Historical Association, 1916).

L'HISTOIRE DE FRANCE DE 1815 A 1914

AUX ÉTATS-UNIS

La période postérieure à 1815 dans l'histoire de France n'a pas absorbé une grande part de l'activité des investigateurs américains, probablement parce que les facilités offertes par les bibliothèques d'Amérique pour une étude sérieuse de cette époque sont limitées et dispersées, et aussi parce que ceux qu'elle pourrait tenter se heurtent à l'impossibilité ou à la difficulté d'organiser un séjour suffisamment long en France pour leur permettre d'amener à bonne fin une œuvre qui pourrait y être ébauchée, mais qu'il serait impossible de terminer ici. Pour ces raisons, la plupart des travaux de quelque importance des érudits américains au sujet de la période contemporaine de l'histoire de France ont été composés par ceux à qui les circonstances ont permis un contact de quelque durée avec les collections de matériaux qui ne se trouvent qu'en France.

Sans contredit, la plus importante des œuvres consacrées par les érudits américains à la période qui nous intéresse est la *Vie de Lamartine*, par H. Remsen Whitehouse, récemment publiée en deux volumes magnifiquement imprimés [1], et dédiée à Son Excellence M. Jusserand. M. Whitehouse est un historien et un publiciste averti qui a vécu longtemps en Europe, qui a écrit d'utiles commentaires sur les aspects de l'histoire italienne, et qui vient d'enrichir la littérature biographique d'un ouvrage qui sera vraisemblablement considéré comme un chef-d'œuvre. A préparer ce travail

1. H. Remsen Whitehouse, *The Life of Lamartine*, 2 volumes illustrés, Houghton, Mifflin Company, Boston, 1918.

l'auteur a consacré plusieurs années de patiente investigation ; et pour présenter son sujet sous une forme heureuse, il a fait preuve d'un très grand talent littéraire.

Le résultat est un livre qui fait honneur à son objet et qui, au point de vue de l'érudition historique et de l'interprétation personnelle, constitue une autorité et un travail aussi définitif qu'il soit possible de le faire Le plan en est large et l'exécution répond bien au dessein. Les fondations sont profondes et solides, et la science dont l'auteur fait preuve dans l'emploi de ses matériaux est de qualité exceptionnelle. Aucun de ces nombreux matériaux ne doit être ignoré ou méprisé, et, comme le dit M. Whitehouse : « Tout ce que Lamartine a écrit a, directement ou indirectement, la nature d'une confession : ne serait-ce qu'un fragment infiniment petit, c'est toujours une particule de son âme ». Comme chacun le sait, les écrits et les discours de Lamartine offrent des difficultés particulières et formidables, en raison des qualités de vague, d'abstraction, d'imagination et de transcendance de presque toutes ses pensées ; malgré cela, son œuvre a été explorée et utilisée par M. Whitehouse avec compréhension, pénétration, impartialité et sobriété de jugement. L'auteur connait aussi à fond la riche littérature biographique consacrée à Lamartine. Ses références bibliographiques prouvent l'achevé de ses recherches, et la façon dont il discute bien des problèmes difficiles dans la vie de Lamartine nous démontre qu'il possède parfaitement son sujet.

Comme Lamartine le disait de lui-même, il y avait en lui plusieurs hommes : « Le sentimental, le poète, l'homme de la tribune, l'homme d'action ». Chacune de ces individualités est judicieusement présentée par M. Whitehouse, avec une grande finesse et un rare discernement. Le développement du génie multiple de Lamartine est soigneusement analysé et cela nous permet, en temps voulu, de comprendre l'apparition de puissance en 1848, et aussi les raisons de la chute soudaine et tragique.

Ce livre n'est pas un essai hagiographique. Whitehouse admire comme il convient les magnifiques dons de Lamartine, mais ne se laisse jamais aveugler, ne se laisse pas aller à la partialité et reste toujours critique. Il maintient la balance toujours juste et il ne viole jamais la frontière qui sépare la biographie de l'histoire. Bien des intrigues politiques embrouillées et des situations confuses ou obscures, deviennent, grâce à lui, aussi claires que

possible ; et c'est avec une fidélité et un souffle rares qu'il retrace le mouvement, l'élan, l'excitation, les phases rapides de la Révolution de 1848. En résumé, il a écrit un livre qui est intéressant et instructif de la première à la dernière page.

Par le professeur E.-N. Curtis, de Goucher College, a été publié récemment un autre livre ayant trait à une phase de l'histoire de la seconde République[1]. Le titre en est : *L'Assemblée française de 1848 et les Doctrines constitutionnelles américaines.* C'est une étude approfondie et détaillée de l'influence américaine, en matière de pensées et de pratiques politiques et constitutionnelles, sur les Républicains de France qui, en 1848, élaboraient une Constitution. Dans quelle mesure et à quels points de vue l'expérience américaine était-elle invoquée ou considérée comme instructive ou digne d'adoption par les Français en présence du problème de l'organisation d'une République, art dans lequel l'Amérique avait obtenu un succès considérable? Quelle attention la France de 1848 prêtait-elle à l'expérience américaine? Dans quelle mesure mentionnait-on l'exemple de l'Amérique dans la Presse et au cours des débats parlementaires? Quelle était l'attitude observée à son égard par les différents partis de l'Assemblée Constituante? Telles sont les questions longuement examinées et traitées à la lumière de l'évidence.

C'est à Paris que M. Curtis procéda à la plus grande partie de ses recherches. Il avait obtenu l'autorisation d'étudier sur place les archives de la commission constitutionnelle, conservées à la Chambre des Députés. Il a soigneusement analysé les débats de l'Assemblée et a complètement dépouillé la littérature périodique de 1848, ayant lu les articles de tous les journaux contemporains qu'il put trouver. Comme résultat, nous avons, sous une forme abondante et variée, une étude des commentaires et des discussions de l'époque. L'excellent travail de M. Curtis a été présenté comme Thèse de Doctorat devant la Faculté des Sciences Politiques de l'Université Columbia et a été accepté.

La littérature historique américaine a peu de titres à offrir pour la période comprise entre 1815 et 1848. Il y a bien des années, le Professeur Richard T. Ely a publié un petit volume, utile et intéressant, sur *le Socialisme français et allemand,* dans lequel les

1. Eugène Newton Curtis, *French Assembly of 1848 and American Constitutional Doctrines*, New-York, 1917

carrières et les théories des socialistes français Babeuf, Cabet, Saint-Simon, Fourier, Louis Blanc et Proudhon étaient exposées[1]. Le livre renfermait aussi des chapitres sur la Révolution française et les classes ouvrières et sur « le socialisme en France depuis Proudhon ». Le Professeur Jesse S. Reeves a rassemblé en 1905 les conférences qu'il avait faites à l'Université Johns Hopkins en un volume intitulé : *Les exils napoléoniens en Amérique*[2]. Nous avons là une histoire de la Diplomatie américaine de 1815 à 1819. L'auteur conte les piquantes et pathétiques aventures d'un petit groupe de Français, composé en majeure partie d'officiers exilés par les Bourbons à l'époque de la Restauration, et nous donne un récit de leurs inhabiles et infructueuses tentatives commerçiales et de leurs essais malheureux de colonisation. L'exposé ne fait pas allusion à Joseph, ex-Roi d'Espagne qui vivait paisiblement dans le Nouveau Jersey, mais il y est question d'hommes comme les frères Lallemand, Lefebvre-Desnouëttes, Rigaud, Lakanal. La matière du livre est tirée des « Papiers d'État américains », des mémoires de John Quincy Adams, d'Albert Gallatin, du roi Joseph, de Hyde de Neuve et de documents non publiés, mais conservés aux archives du Ministère des Affaires Étrangères à Washington. Le livre contient de longues citations puisées à ces sources.

Un livre récemment publié par Harold J. Laski, de l'Université Harvard, renferme une série d'études appartenant au domaine de la philosophie politique française, en particulier telle qu'elle est représentée dans les écrits de Bonald, Royer-Collard, Lamennais. Le livre est intitulé *l'Autorité dans l'État moderne*; les écrivains nommés plus haut, ainsi que ceux d'une époque plus récente, comme Brunetière et Bourget, y font l'objet d'une étude dont le but est de mettre en lumière certaines théories soutenues par l'auteur au sujet de l'organisation convenable et souhaitable du gouvernement. « C'est en France, surtout, que les conceptions idéales que j'ai essayé de dépeindre, sont exposées dans la lumière la plus vive et la plus attrayante[3]. »

L'époque du Second Empire a été traitée accessoirement dans

1. Richard T. Ely, *French and German Socialism in modern Times*, New-York, 1883.

2. Jesse Siddall Reeves, *The Napoleonic Exiles in America* (*Johns Hopkins University Studies in Historical and political Science*), Baltimore, 1905.

3. Harold J. Laski, *Authority in the Modern State*, Yale University Press, New Haven, 1919.

ses rapports avec l'histoire de la formation de l'unité italienne par William Roscoe Thayer dans sa magistrale et brillante étude intitulée *La vie et l'époque de Cavour*[1], la contribution la plus importante de l'érudition américaine à l'histoire de l'Europe moderne depuis une génération. M. Thayer a soigneusement étudié la personnalité et les méthodes de Napoléon III, et l'ouvrage renferme également des commentaires détaillés sur d'autres Français de l'époque, tels que Walewski et « Plon-Plon ». Longtemps avant la préparation de sa grande biographie, M. Thayer s'était intéressé à la carrière de Napoléon III et lui avait consacré un important essai dans lequel il l'étudiait comme imitateur des méthodes du Grand Empereur[2]. Thayer a encore écrit un intéressant chapitre dans sa récente *Vie de John Hay*, dans laquelle il est un peu question de ce règne. Hay, qui par la suite devint Ambassadeur des États-Unis en Angleterre et Ministre des Affaires Étrangères sous la présidence de Roosevelt, fut chargé d'affaires à Paris de Juin 1865 à Janvier 1867 et exécuta l'un des plus beaux portraits de Napoléon III[3].

John Bigelow, le distingué diplomate, attaché à divers titres pendant de nombreuses années à l'ambassade américaine de Paris, a publié en 1909 une série de gros volumes intitulée *Regards en arrière sur une vie active*, dans laquelle les relations franco-américaines sont amplement traitées, de même que l'action des États Confédérés en France, l'invasion du Mexique par la France, la construction des navires pour les États Confédérés en France, et les causes de la chute de Napoléon III[4]. Le livre est d'un caractère très documentaire, et, quoiqu'il ne soit pas présenté sous la forme d'une étude historique critique, il est précieux pour les historiens. Les *Mémoires* du docteur Thomas W. Evans donnent, d'une manière plus vague, quelques détails sur le Second Empire[5]. Les *Souvenirs d'un Ministre en France* par Washburne[6] sont de la plus grande importance. Washburne, comme on le sait, fut le seul

1. William Roscoe Thayer, *The Life and Times of Cavour*, 2 vol., Boston, 1911.
2. *Throne-Makers* (*Faiseurs de Trônes*), Boston, 1899.
3. *Life and Letters of John Hay*, 2 vol., Boston, 1915.
4. John Bigelow, *Retrospections of an Active Life*, 5 vol., New-York, 1909.
5. Thomas W. Evans, *Memoirs of Dr. Thomas W. Evans; The Second Empire*.
6. E. B. Washburne, *Recollections of A Minister to France*, 2 vol., 1887. — Voir aussi *Correspondence of E. B. Washburne, Senate Executive Document*, n° 24 (1878).

ambassadeur étranger resté à son poste à Paris pendant toute la guerre franco-allemande.

La Troisième République a été le sujet de deux livres utiles. La *France sous la République*, du Professeur J. C. Bracq, donne une idée d'ensemble de l'activité de la France au cours de la période de quarante années qui s'étend de 1870 à 1910, dans le domaine de la politique, de l'industrie, du commerce et de la vie intellectuelle, religieuse et sociale [1] ; d'autre part, un exposé simple, précis et juste du développement politique de la France depuis 1870 se trouve dans *une Histoire de la Troisième République française* du Professeur C. H. C. Wright, de l'Université Harvard [2]. M. Lawrence Lowell, Président de cette Université, a écrit l'histoire des partis sous la République et une admirable description du mécanisme et du fonctionnement du gouvernement [3]. D'intéressantes études des divers aspects de la vie française contemporaine, pleines d'admiration pour les institutions et la civilisation françaises sont dues à la plume de deux écrivains accomplis, le Professeur Barrett Wendell, de l'Université Harvard [4], et M. William C. Brownell, de New-York [5].

Deux livres sur l'Alsace-Lorraine ont paru au cours de la guerre : l'un par C. D. Hazen, sur *l'Alsace-Lorraine sous le gouvernement de l'Allemagne* [6], et l'autre par Barry Cerf, *l'Alsace-Lorraine depuis 1870* [7]. Tous deux sont consacrés aux revendications et aux droits de la France sur les deux provinces et aux droits des provinces par rapport à la France. Le premier est celui qui comporte le développement historique le plus étendu, jusqu'au début de la guerre. Le second donne un excellent exposé de la manière allemande en Alsace-Lorraine pendant la guerre et un très bon chapitre sur les aspects économiques de la domination allemande : il y désapprouve nettement la théorie généralement acceptée d'après laquelle l'annexion des provinces à l'Allemagne aurait été très avantageuse pour leur développement commercial et industriel.

1. J. C. Bracq, *France under the Republic*, New-York, 1910.
2. C. H. C. Wright, *A History of the Third French Republic*, 1916.
3. A. Lawrence Lowell, *Governments and Parties in continental Europe*, 2 vol., 1896.
4. Barrett Wendell, *The France of to-day*, New-York, 1907.
5. William Cary Brownell, *French Traits. An essay in comparative Criticism*, 1899.
6. Charles Downer Hazen, *Alsace-Lorraine under German rule*, New-York, 1917.
7. Barry Cerf, *Alsace-Lorraine since 1870*, New-York, 1919.

Un volume qui, tout en n'étant pas une Histoire, a été précieux pour l'enseignement de l'histoire moderne de la France dans les Universités d'Amérique, c'est le recueil et la traduction des sources importantes fait par le Professeur Frank M. Anderson, et intitulé *Constitutions et Autres documents choisis, pour illustrer l'Histoire de France, 1789-1907*[1]. Les documents ont été bien choisis, traduits avec clarté et précision. Le tiers du volume environ se rapporte à la période qui commence en 1815.

CHARLES D. HAZEN.

(Traduit par F.-G. PERNET.)

Columbia University.

1. *Constitutions and Other Select Documents illustrative of the History of France, 1789-1907.*

NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

LES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

I. — Français au cœur de l'Amérique.

Géographiquement parlant, le cœur de l'Amérique, — dont M. John Finley entretient ses lecteurs dans un beau livre paru en 1916 [1], — c'est cette vallée du Mississipi dont les villes aux noms français, Détroit, Dubuth, Saint-Louis, Marquette, Racine, Eau Claire, Fond du Lac, d'autres encore, ont aujourd'hui une population en majorité allemande. Et les Français dont il chante la gloire, ce sont les Cartier, les Champlain, les La Salle, les Lescarbot, les Marquette, les Joliet, les Touty, les Hennepin, les Radisson, les Groseillers, les Iberville, les Bienville, les Le Sueur, les La Harpe, les Verendrye, et *tutti quanti*, chasseurs, trappeurs, marchands, coureurs des bois en quête de gain, Récollets ou Jésuites en mal d'apostolat, explorateurs et soldats poussés par l'amour des aventures, de la science, de la patrie dont ils voulaient agrandir le domaine, qui les premiers firent voir des « visages pâles » aux Peaux Rouges étonnés, du golfe du Labrador au golfe du Mexique, et ainsi firent présent au monde civilisé d'une des contrées les plus riches et les plus prospères qui soient. Né dans l'Illinois, M. John Finley connaît bien les lieux où ils peinèrent, souffrirent, endurèrent, voulurent, et ne triomphèrent de l'hostilité des Indiens et de la nature que pour être vaincus par l'inertie, la négligence, et l'incompréhension de Versailles. Il les a souvent parcourus, non seulement en historien épris du passé, mais encore en homme plein d'amour pour ces Français qui les premiers ont éclairé du flambeau de la civilisation les sombres forêts de sa terre natale. Son livre en revêt un intérêt humain qui lui donne un charme particulièrement prenant.

C'est d'ailleurs l'amour, l'amour de la France, qui a présidé à sa naissance et l'a inspiré. Aux colonies françaises de la vallée du Misssisipi, M. John Finley est reconnaissant de ce que, en constituant un danger,

1. M. John Finley, Directeur de l'Enseignement et Président de l'Université de New-York, *Les Français au cœur de l'Amérique*, trad. de Mme Émile Boutroux, Préf. de G. Hanotaux. Avec une carte hors texte, Paris, Colin, 1916, in-18.

elles ont forcé à s'unir les treize colonies anglaises de la côte de l'Atlantique, et travaillé ainsi à la naissance de la nation américaine. Mieux encore, de ce qu'est devenue la vallée du Mississipi, de toutes ses richesses, — et elles sont immenses, — de ses grands hommes, — et Lincoln est du nombre, — des idées nouvelles qui y éclosent, — et il fait voir que le Middle West n'en manque pas, — il rend grâces à la France, dont les enfants l'ont ouverte au monde civilisé. Ainsi les Français n'auraient pas seulement pénétré géographiquement au cœur de l'Amérique ; leur œuvre serait encore au cœur de la grandeur présente de la nation américaine ; et leur nom devrait être écrit dans le cœur de tous les Américains.

Tel est le monument qu'en pleine guerre, en 1916, alors que la Nation et le Gouvernement américains demeuraient neutres en action comme en pensée, élevait de ses mains à la gloire de la France un Américain venu enseigner en notre Sorbonne, et qui, par un détour piquant, avait choisi, pour mieux glorifier notre pays, de nous parler de la partie des Etats-Unis où la population allemande est peut-être la plus dense. M. John Finley est un de nos amis de la première heure. Il faut espérer que son livre, dans la traduction excellente, sinon toujours impeccable, qu'en donne Mme Émile Boutroux, sera abondamment lu chez nous. Il nous fera renouer connaissance avec des gloires nationales malheureusement trop oubliées, et nous introduira dans l'intimité d'un homme aimable et cultivé qui porte à notre pays un amour sincère et fervent. Pour nous avoir rappelé les unes et révélé l'autre, M. John Finley, à son tour, aura droit à une place à part « dans le cœur des Français ».

R. Pruvost.

II. — Communautés protestantes de langue française dans l'Illinois.

L'Amérique — qui ne le sait ? est un magasin, unique au monde, de curiosités ethniques et religieuses. Les plus impossibles phénomènes y deviennent possibles. Les événements les plus distants dans l'espace y ont leur répercussion imprévue.

C'est ainsi que tout semblerait parler contre l'existence de communautés *protestantes* de langue française à Chicago et aux environs : du temps où des Huguenots auraient pu venir s'installer dans cette région, les Indiens étaient les seuls habitants des immenses forêts inexplorées qui couvraient alors ce qui est devenu depuis l'Illinois. D'émigration française, il n'y en a pour ainsi dire pas eu hors de nos colonies au XIXe siecle. Il est sans doute, à proximité, des Canadiens français, mais ils sont tous catholiques, et le simple fait d'avoir traversé les grands lacs du nord au sud n'aurait pu subitement changer leur religion.

Et pourtant, il existe des communautés de langue française et de confession protestante dans l'Illinois.

Leur présence est due à deux incidents inattendus : la conversion au protestantisme d'émigrants canadiens français au milieu du XIXe siècle, et le traité de Francfort, qui détermina l'émigration dans le Nouveau Monde d'un grand nombre d'Alsaciens de langue allemande, mais aussi d'un petit nombre d'Alsaciens protestants de langue française, presque tous originaires du Ban de la Roche.

Ce sont ces deux apports successifs que nous voudrions très brièvement étudier.



En 1853, un certain nombre de familles canadiennes françaises traversèrent le lac Michigan, sous la direction du père Chiniquy, et fondèrent une double paroisse à Sainte-Anne et à Kankakee, c'est-à-dire à 45 ou 46 milles au sud de Chicago, sur le Du Page River.

Jusqu'ici, rien d'extraordinaire : les *settlements* canadiens français sont assez fréquents dans la région, et il existe encore, aux portes même de Kankakee, à Bourbonnais, un collège fondé par des Jésuites canadiens, le collège de Saint-Viater [1].

Mais le père Chiniquy était un homme à l'esprit indépendant, voire même ombrageux de la discipline ecclésiastique. Il eut de très bonne heure des démêlés avec l'évêque de Chicago, qui s'était empressé de le vouloir soumettre à sa juridiction, et il ne tarda pas à donner expression aux doutes qu'il nourrissait depuis d'assez nombreuses années. Habile autant qu'enthousiaste, il se garda d'afficher des thèses sur la porte de son église, mais travailla patiemment l'esprit de ses paroissiens, en s'efforçant d'y ménager une imperceptible transition vers d'autres dogmes, et non sans profiter de l'aveugle et traditionnelle confiance que les ouailles canadiennes ont vis-à-vis de leur berger.

Un certain dimanche, la messe se célébra non plus en latin, mais en français. Le sermon prit de plus en plus d'importance, le confessionnal disparut, l'autel se simplifia, et bientôt la messe n'était guère plus qu'un culte.

Comme il fallait s'y attendre, l'évêque de Chicago fit des remontrances, puis des menaces. En 1857, l'excommunication suivit, puis ce fut l'inféodation de l'église Sainte-Anne au *Presbytery* : dorénavant le Révérend Charles Chiniquy et ses paroissiens étaient catalogués protestants.

La communauté convertie vécut tant bien que mal pendant une dizaine d'années et plus, en butte à l'hostilité des colonies canadiennes françaises des environs demeurées catholiques. De mauvaises années vinrent. Les terres étaient médiocres, mal irriguées, les récoltes généralement déficitaires; les voisins hochaient la tête, voyant dans ces mécomptes un châtiment divin de l'apostasie commise.

1. Chicago compte à ce jour trois paroisses canadiennes françaises de confession catholique : Notre-Dame, Saint-Jean-Baptiste et Saint-Joseph, sans compter la paroisse de Saint-Louis à Pullman.

C'est à ce moment que le père Chiniquy — c'est ainsi qu'on continuait de préférence à l'appeler — eut connaissance de la présence au *Chicago Seminary* de notre compatriote Th. Monod, qu'il invita à venir prêcher à Sainte-Anne. Monod plut apparemment beaucoup au père, qui lui demanda de s'installer à sa cure et de le remplacer auprès de ses paroissiens pendant qu'il tenterait de recueillir des fonds de l'autre côté de l'Atlantique. Monod consentit, et le Père Chiniquy fit en Europe, — principalement en Angleterre — une assez fructueuse tournée. Les quelques milliers de dollars qu'il rapporta permirent à la communauté de se relever.

Mais il ne tarda pas à y avoir des tiraillements entre Chiniquy et son suffragant français, auquel ses paroissiens s'étaient beaucoup attachés et qu'ils avaient tout fait pour garder. Deux groupes se formèrent, selon les préférences de chacun pour le jeune pasteur français ou pour le vieux pasteur canadien. Ils se sont d'ailleurs réunis depuis la mort du Père Chiniquy [1] et le retour en France de Th. Monod.

La communauté ainsi unifiée, mais numériquement réduite par l'émigration de quelques-uns de ses éléments, a survécu jusqu'à la guerre, et ce n'est qu'en 1917 que les services religieux à Sainte-Anne ont cessé de se célébrer en français, faute d'un pasteur ayant une connaissance suffisante de notre langue.

Parmi les émigrants qui quittèrent Kankakee dans le dernier quart du XIXe siècle, les plus nombreux allèrent s'établir à Chicago, induits à cela par le puissant appel de main-d'œuvre industrielle qui se fit alors, et c'est ainsi que, lorsque Th. Monod revint à Chicago en 1895, pendant l'exposition, invité qu'il était par le grand évangéliste D. L. Moody à prendre part à sa retentissante série d'exercices religieux [2], il trouva dans le *West Side* une petite communauté protestante de Canadiens français, dirigée par un pasteur canadien français, M. Deveneau.

Mais cette communauté, qui se réunissait dans une salle sordide de Halstod, près de Vanburen Street, était fort misérable et numériquement bien faible : l'immense ville avait déjà séparé ou englouti bon nombre de ces anciens colons de Kankakee.

C'est vers ce moment — 1895 — qu'entre en scène un pasteur qui est presque un apôtre, notre compatriote M. Arthur Allais, fils d'un mineur de Marle, près de Lens, qui avait émigré en Amérique avec sa femme et ses enfants. L'actif successeur de M. Deveneau se hata de transporter la salle du culte en plein quartier canadien, non loin de Notre-Dame, exactement au 331 South Center Avenue [3].

Ce nouveau local était une église méthodiste que l'on louait pour les services du dimanche après-midi. Mais encore s'agissait-il de trouver des

1. Le père Chiniquy a laissé un livre, précieux pour qui désire le connaître de plus près : *Cinquante ans dans l'Église de Rome.*

2. La tente où se tinrent ces grands meetings religieux était tendue sur l'emplacement actuel de l'Université de Chicago, à une douzaine de kilomètres au sud du *loop.*

3. Cette avenue a changé de nom depuis et s'appelle maintenant Racine Avenue.

fidèles. C'est à quoi s'employa M. Allais : au bout de trois ans d'efforts et d'innombrables courses à bicyclette aux trois coins de la ville, pour visiter chez eux ses paroissiens ou ceux qui étaient susceptibles de le devenir, il avait recruté le noyau d'une église.

Le grand mérite de M. Allais, mystiquement épris de la France et de toute chose française, c'était de s'être rendu compte qu'entre les quelques Canadiens que lui avait légués M. Deveneau, il pouvait grouper autour de lui tous les isolés — protestants belges, luxembourgeois, alsaciens, suisses, voire même français, que la formidable ville avait happés dans son tourbillon.

Son second mérite est d'avoir administré la chose de l'église avec l'habileté d'un homme d'affaires consommé.

Homme d'affaires, il l'était d'ailleurs devenu, quasiment sans le vouloir : ses frères — fils de mineur, on s'en souvient — avaient acquis de modestes mines de charbon dans l'Indiana, mais encore fallait-il trouver des débouchés à leur production. Le Révérend A. Allais, établi dans ce grand centre d'échanges qu'est Chicago, s'était tout naturellement offert à aider ses frères et ne tarda pas à devenir le véritable administrateur des *Brazil Collieries*. Au fur et à mesure que le pasteur de l'Église s'enrichissait, l'église s'enrichissait elle aussi, et c'est ainsi que lorsque la communauté dont on louait le temple voulut vendre ce dernier, M. Allais généreusement aidé par l'Église Méthodiste, parvint à recueillir, non sans y aller hardiment de sa poche, les 17.500 dollars nécessaires.

Ceci se passait en 1900. Sept ans après, toute la population du voisinage s'était renouvelée — ces renouvellements se font prodigieusement vite à Chicago — et il n'y eut plus guère que des Juifs autour de l'église française. M. Allais leur vendit son église — qui devenait ainsi synagogue — moyennant 28.850 dollars. Cette « bonne affaire » valait un bénéfice net de 11.000 dollars à la communauté, qui acheta et restaura pour 17.000 dollars une autre église au coin de Langley Avenue et de la 33e rue.

Survint la guerre, et de nouveau le hasard voulut que ce fût le quartier de l'église française qui fût le plus affecté par le caprice de ces périodiques « marées de races » auxquelles nous faisions allusion plus haut : du jour au lendemain, quand les usines de Chicago et de la grande banlieue chicagoenne se mirent à fabriquer intensivement munitions et matériel de guerre, il y eut un prodigieux appel de main-d'œuvre « à tout prix », des dizaines de milliers de nègres qui vivaient jusque-là dans les Etats agricoles du sud, Louisiane ou Géorgie, affluèrent vers les centres industriels des grands lacs, et il se forma, au sud de Chicago, approximativement de la 25e à la 40e rue, une véritable *black belt* habitée par 150.000 nègres. L'église française « blanche » fut submergée par l'élément « coloré », et tout naturellement vendue à la colonie noire, moyennant 25.000 dollars. Ce dernier marché, conclu pendant l'hiver 1918-1919, avait si bien arrondi le pécule de l'église française qu'il se montait à près de 35.000 dollars, placés en valeurs industrielles et représentant un revenu annuel largement suffisant pour subvenir aux besoins du pasteur. M. Allais s'étant retiré, le pasteur actuel est un jeune belge,

M. Armand Bois, qui a fait ses études de théologie au *Moody Institute* et au *Mc Cormick Seminary*, et qui prêche tous les dimanches dans la salle de l'Alliance Française devant une soixantaine de Canadiens français convertis, de Belges, Suisses ou Français calvinistes, et d'Alsaciens.

Ces derniers, avons-nous dit, forment avec les quelques descendants de la colonie du Père Chiniquy l'élément le plus compact du protestantisme de langue française à Chicago et aux environs.

Ils sont d'ailleurs moins nombreux à Chicago qu'à Serena, gros bourg agricole et véritable *settlement* alsacien à quelque soixante milles à l'ouest de Chicago, dans le comté de la Salle [1]. Tous fermiers, ces Alsaciens en majorité originaires du Ban de la Roche se sont groupés autour de leur église, qui est régulièrement desservie deux fois le mois par le pasteur français de Chicago, depuis que M. Allais a eu l'idée de les rallier lui-même autour de soi.

La plupart des colons de Serena ont quitté l'Alsace après 1871, pour échapper au service militaire dans l'armée ou la flotte impériales, mais la colonie a été fondée dès avant la guerre franco-prussienne, par un vieil alsacien de Rothau, Jean-Louis Marschall, mort millionnaire il y a peu de mois. Aussi bien, tous ces émigrants vosgiens, ou presque tous, ont fortune faite, tant parce que ce sont d'acharnés travailleurs que parce qu'ils sont venus au bon moment; ils ont acheté leurs terres à bon compte — une cinquantaine de dollars l'acre — et le sol a plus que triplé de valeur pendant le dernier quart de siècle [2].

Cette colonie restera-t-elle assez homogène pour résister à cette américanisation autour de laquelle on mène grand bruit aux États-Unis depuis quelques années? C'est assez probable, car l'américanisation se fait en règle générale lentement et mal; il est des colonies polonaises établies dans le Wisconsin depuis la quatrième génération [3] et dont les conscrits, appelés en 1917 par le service militaire obligatoire, ne savaient point encore un traître mot d'anglais.

Ce qui est plus à redouter — pour les Américains, mais non pour nous — c'est que l'admirable et instinctif mouvement qui depuis plusieurs mois fait refluer vers l'Alsace à nouveau française, une foule d'émigrés et de descendants d'émigrés alsaciens — Alsaciens d'Algérie, de Nouvelle-Zélande, d'Argentine, de partout au monde! — que ce mouvement, disons-nous, ne rende au Ban de la Roche ses fils expatriés de Serena, Illinois!

Franck L. Schœll.

1. Il y a dans le Middle-West beaucoup d'autres îlots alsaciens, mais celui de Serena est, autant que nous sachions, le seul de langue française.

2. L'acre vaut maintenant à Serena de 300 à 350 dollars. Marschall et ses compagnons venus avant 1870 l'ont payé 1 1/2 à 2 dollars!

3. Exactement depuis l'insurrection de 1831.

L'AMÉRIQUE ET CHATEAUBRIAND [1]

M. Gilbert Chinard a poursuivi et fort avancé la longue, méthodique et intéressante enquête qu'il a instituée sur l'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française. Après *L'Exotisme américain dans la littérature française au XVIe siècle* (1911) et *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècles* (1913), vient de paraître *L'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand* (1918), précédé, accompagné et suivi de plusieurs études de détail, six au moins à l'heure où paraissent ces lignes, publiées dans la *Revue Bleue*, dans *Modern Philology* et dans la collection de l'Université de Californie ; elles portent sur le voyage de Chateaubriand et sur les sources d'*Atala* et des *Natchez*. La *Revue de Synthèse historique* a parlé en son temps de l'avant-dernier volume; je m'occuperai seulement aujourd'hui du dernier volume et des deux plus récentes publications.

L'ouvrage de M. Chinard est très solide, très utile et très suggestif. Le problème dont il traite les principaux éléments est à peu près celui-ci : Comment Chateaubriand est-il devenu l'*américaniste* attiré de notre littérature ? — Pour répondre à cette question, il étudie successivement la préparation au voyage, c'est-à-dire ce qui prédisposait Chateaubriand à sentir ce qu'il a senti et à en tirer profit ; le voyage lui-même et le parti qu'en a tiré l'auteur d'*Atala ;* les sources littéraires, qui ont complété, précisé les données que rapportait le voyageur, et qui consistent principalement, soit en relations de voyages et en descriptions, soit en *nouvelles américaines*, ouvrages d'imagination plus ou moins fondés sur des faits historiques. — Je groupe un peu autrement que ne l'a fait l'auteur les matériaux de son ouvrage ; et je crois que le livre eût gagné à une ordonnance plus logique dans ses cinq derniers chapitres.

Sur le voyage même, M. Chinard reprend la question et la soumet à un examen approfondi. On sait que depuis vingt ans exactement, depuis les retentissants articles de M. Bédier, on s'est bien souvent demandé ce qu'il y a de vrai dans les récits d'ailleurs obscurs ou contradictoires de Chateaubriand. Au moins douze articles essentiels ou ouvrages ont été consacrés à ce petit problème. Il paraît avéré, après les discussions minutieuses de M. Chinard, qui a utilisé des sources inconnues à ses prédécesseurs, que Chateaubriand est bien allé jusqu'au Niagara, mais que la descente de l'Ohio et surtout du Mississipi est en grande partie imaginaire ; peut-être a-t-il accompli une partie de ce parcours, et les récits

1. Gilbert Chinard, *L'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*. Paris, Hachette, 1918, x-305 pp. in-16. — *Notes sur le Voyage de Chateaubriand en Amérique*. University of California Publications in Modern Philology, IV, 2, p. 269-349, 10 novembre 1915. — *Chateaubriand, Les Natchez, livres I et II, contribution à l'étude des sources de Chateaubriand. Ibid.*, VII, 5, p. 201-264, 23 janvier 1919.

des voyageurs lui auront fait croire qu'il avait vu le reste. C'est du moins ce qui paraît se dégager des conclusions de M. Chinard, qui ne sont pas très nettes.

Mais si Chateaubriand a moins voyagé qu'il ne l'a dit, il a infiniment plus pratiqué les livres qu'on ne le croyait jusqu'ici. M. Chinard a examiné de près 27 Voyages ou Mémoires contemporains du voyage de Chateaubriand : aux sources connues de M. Bédier ou révélées depuis, il en ajoute d'autres : et la conclusion qui se dégage de cette enquête est fort nette. On tirait argument, contre l'authenticité du voyage, de certains détails qu'on déclarait imaginaires et impossibles. A peu près sur tous les points, M. Chinard justifie Chateaubriand par les textes de ses prédécesseurs ou contemporains, voyageurs ou naturalistes. On lui a reproché ses hérons bleus, ses serpents verts, ses flamants roses, ses perroquets à tête jaune, ses ours enivrés de raisins, etc... Tout cela, il l'a pris dans des livres assidûment pratiqués. M. Chinard va jusqu'à dire : « Même dans les détails les plus menus, il est impossible de le prendre en faute. »

Même ce que Chateaubriand a certainement et réellement vu, il semble qu'il ne puisse le peindre qu'en s'aidant, qu'en s'inspirant de la description de quelqu'un de ses prédécesseurs. M. Bédier l'avait déjà remarqué, et voyait là « une bien étrange maladie... Son cas, disait-il, serait unique dans l'histoire littéraire ». C'est possible : il faudrait chercher si l'on ne trouverait pas de cas analogues chez des écrivains de quelque renom.

Mais Chateaubriand a dû à ses lectures bien autre chose que le décor et les détails de mœurs. Atala et Céluta ont eu des « sœurs aînées », que M. Chinard étudie avec précision : l'idylle de l'Européen et de la jeune Sauvage n'était pas un thème nouveau. Idylle tragique presque toujours, qui se terminait par la mort de la jeune femme, plus rarement par l'abandon comme dans Pierre Loti. C'est tout un genre à part, dont il est intéressant de lire ici l'historique jusqu'à *Atala*, et qu'on pourrait suivre jusqu'à Harahu et peut-être depuis.

Même l'émotion du civilisé devant la nature sauvage, l'appel du désert, le sentiment romantique de l'inconnu, le désir vague de tout oublier pour se fondre avec la nature mystérieuse et libre, désir qui remonte peut-être aux hérédités les plus éloignées, tout ce que Chateaubriand a exprimé le premier avec un tel succès, d'autres l'avaient éprouvé avant lui : et M. Chinard cite de bien curieuses pages de voyageurs qui n'étaient pas des écrivains. On voit admirablement par cet exemple quel est le rôle du génie littéraire, qui fait entrer dans la circulation universelle des sentiments qui restaient avant lui exceptionnels et inconnus; qui en enrichit le patrimoine de l'humanité pensante.

De même pour *Atala*, dont M. Chinard détermine, avec plus de netteté qu'on ne l'avait fait avant lui, les transformations successives et comme les couches superposées : on sait que l'œuvre, conçue d'abord en même temps que le peu catholique *Essai sur les Révolutions*, fut accommodée par la suite aux nouvelles convictions de l'auteur et à la thèse qu'allait soutenir le *Génie du Christianisme*. De même pour les *Natchez*, qui portent la peine du style faux dans lequel est écrite la première partie,

mais qui offrent bien plus de vérité matérielle et morale qu'on ne le dit généralement. En étudiant de très près les sources de ces deux ouvrages, l'historien nous fait voir comment l'écrivain de race transforme tout ce qu'il touche : Chateaubriand ne sort pas diminué de cette épreuve, au contraire.

P. Van Tieghem.

LA LITTÉRATURE DES ÉTATS-UNIS EN FRANCE

La littérature des États-Unis, dans une bonne partie de ses œuvres les plus importantes, est sans doute, des littératures étrangères, une des mieux connues du public français. Parmi les écrivains d'imagination, si des poètes et des humoristes aussi appréciés de leurs compatriotes que W.-C. Bryant, O. Wendell Holmes, J. Russell-Lowell, sont restés, on peut le dire, ignorés des lecteurs français, si Longfellow, malgré son cosmopolitisme, est pour eux, faute d'avoir été assez traduit, un nom plutôt qu'une œuvre, dès avant 1830 Fenimore Cooper a partagé la longue et vaste popularité de Walter Scott; Washington Irving, Nathaniel Hawthorne, Mrs Beecher Stowe, Bret Harte, ont été en grande partie traduits; Edgar Poe, mis en français déjà avant Baudelaire, a dû à celui-ci d'être un des plus lus parmi les conteurs étrangers; récemment encore, l'inculte et puissant Walt Whitman, déjà plusieurs fois, et depuis longtemps, révélé dans diverses revues, trouvait en M. Léon Bazalgette un traducteur et un panégyriste enthousiaste. A peine ou fort mal traduits, que de grands poètes anglais, de Wordsworth à Tennyson, Browning et Swinburne, n'ont pas eu chez nous la même fortune : je ne parle pas de leurs successeurs, dont à peine savons-nous les noms. Les grands historiens américains, Irving encore, Prescott, Motley, Bancroft, ont passé de bonne heure dans notre langue. Parmi les moralistes et les philosophes, Franklin a depuis longtemps été populaire chez nous. Channing est en grande partie traduit, ainsi qu'Emerson, depuis une cinquantaine d'années; on nous donne, depuis quelque temps, William James. Certains de ces écrivains, comme Hawthorne, Edgar Poe, Emerson, ont été l'objet de monographies distinguées.

Il nous manque, car les *Études*[1] de Philarète Chasles sont fragmentaires et déjà bien anciennes, et fort ancien aussi le livre en français de M. Eugène Vail, « citoyen américain », sur *La littérature et les hommes de lettres des États-Unis d'Amérique* (1841), des ouvrages d'ensemble sur cette littérature, qui n'apparaît souvent que comme une province ou une

1. *Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au XIXe siècle.* — Je ne parle que des livres écrits pour le public français ; je n'oublie pas le manuel de Trent sur la *Littérature américaine*, qu'on nous a traduit.

annexe de celle de la Grande-Bretagne, des travaux où elle soit présentée dans ce qu'elle a de propre, d'original, dans ses rapports avec la vie tout entière d'un grand peuple.

L'un des meilleurs moyens de provoquer des travaux de ce genre, ou des études particulières et approfondies sur un plus grand nombre d'écrivains américains, c'est assurément de donner à cet ordre d'études une place dans nos Universités, où font d'ailleurs trop complètement défaut bien des enseignements qui feraient mieux connaître en France plus d'un pays appelé à jouer un rôle important dans le monde de demain. Aussi faut-il applaudir à la création récente, à l'Université de Lyon, d'une chaire de littérature anglaise et *américaine*, dont le titulaire est le professeur Douady, et plus encore à celle qui a été décidée, à la Faculté des Lettres de Paris, d'un cours spécial de *Littérature et civilisation des États-Unis*. Il est confié au professeur Ch. Cestre, de l'Université de Bordeaux, qui a été étudiant aux États-Unis, à l'Université Harvard, y est retourné comme professeur en 1917-1918, et revient cet automne d'un voyage d'études de quatre mois.

M. Cestre donnera cette année son cours public en Sorbonne (le mardi à trois heures, amphithéâtre Turgot, à partir du 2 décembre) sur : *Les conditions sociales de l'industrie américaine*. Il inaugurera une conférence en anglais, ouverte au public anglicisant avec une carte de lui (le vendredi à 3 heures et demie, amphithéâtre Michelet, à partir du 5 décembre) sur : *A national poet of America, Walt Whitman*.

Il restait à constituer à Paris une *bibliothèque américaine*, qui mît à la disposition des lecteurs français, non seulement les œuvres de la littérature d'outre-mer consacrées par le temps, mais les ouvrages de toute sorte (mémoires, discours, traités, études, essais; fantaisies, qui décrivent la vie et les mœurs) et les livres nouveaux. Par la générosité de nos amis américains, cette bibliothèque existe aujourd'hui. C'est celle qui avait été constituée par des dons particuliers à l'usage des soldats du corps expéditionnaire. Elle s'est enrichie, sous la direction éclairée de M. Stevenson, détaché d'une grande bibliothèque américaine pour en prendre la charge, de nombreux livres de références, de collections scientifiques et techniques (agriculture, commerce, industrie), de volumes choisis sur des sujets spéciaux (comme l'histoire, l'instruction, la religion, la morale, les doctrines politiques, les institutions sociales). Admirable ensemble de 25.000 volumes, complété par les périodiques hebdomadaires et mensuels, et les plus grands quotidiens de la côte atlantique, du Middle-West et de la Californie. Le régime de cette bibliothèque, ouverte tous les jours aux lecteurs, de 9 heures du matin à 10 heures du soir, *10, rue de l'Élysée*, s'inspire du libéralisme qui fait, là-bas, des bibliothèques des lieux d'élection pour le travail et le loisir studieux. Les lecteurs sont admis dans le magasin aux livres, où ils trouvent classés, réunis par ordre de sujets, de sciences et d'études, les instruments de travail qu'ils cherchent et d'autres dont ils n'avaient pas idée. Un catalogue méthodique guide leurs recherches. Pas de formalités, pas de défiance : on crée l'honnêteté en faisant appel à l'honneur. Les périodiques sont à la disposition. Un

personnel complaisant, gracieux, dévoué s'efforce simplement, sans pose, de jouer son rôle de serviteur intelligent du public.

Cette bibliothèque est un don splendide de la nation américaine à la Ville de Paris. Elle doit subsister et s'accroître par l'intérêt que lui montreront les Parisiens de culture et de goût, et par les contributions qu'ils consentiront à sa prospérité. Un Comité franco-anglo-américain l'administre. Il fait appel à des dons — qui seront l'exception — et à des souscriptions régulières, qu'il espère nombreuses. Il y aura des souscriptions de « membres à vie » à 100 francs par an, et des souscriptions ordinaires à 20 francs. Seuls les souscripteurs de l'une et l'autre catégorie pourront emprunter des livres[1]. La bibliothèque reste ouverte, tout le long du jour, aux étudiants et aux anglicisants, sans aucune formalité.

Henri Bernès.

1. Les souscriptions sont reçues 10, rue de l'Élysée.

RELATIONS UNIVERSITAIRES DE LA FRANCE AVEC LES ÉTATS-UNIS

NOTE SUR L'ŒUVRE ACCOMPLIE PAR L'OFFICE DES UNIVERSITÉS

Les relations universitaires de la France avec les États-Unis, depuis deux années surtout, sont devenues intenses. Ces relations sont compliquées, parce que dans ce vaste pays les institutions d'enseignement ne sont pas centralisées et que lorsque les Américains se sont aperçus de la nécessité de coordonner les rapports scolaires avec l'étranger, au lieu de créer un seul organe, ils en ont créé plusieurs. Le vice d'organisation qui, à bien des points de vue, est visible en France et que malheureusement nous ne nous appliquons pas à guérir, existe aussi à l'étranger.

Cependant, en France, l'*Office National des Universités et Écoles Françaises* est devenu incontestablement le centre des relations intellectuelles et scientifiques avec les États-Unis [1]. La tâche qu'il accomplit à cet égard mérite d'être connue.

I

Échange d'Étudiants.

L'*échange des étudiants* lui a été entièrement confié. En 1918 et en 1919, une de ses occupations principales a été l'envoi de boursières et de boursiers français en Amérique. Dans un mouvement d'admirable générosité, l'*Association des Collèges américains*, présidée par le docteur Kelly, et qui comprend un grand nombre de collèges de jeunes filles — on sait que ce titre de collège implique là-bas un enseignement assez élevé, équivalent souvent à celui de nos Facultés, — a offert à nos étudiantes, à nos lycéennes, à nos institutrices, un grand nombre de bourses, comportant un dégrèvement total des frais d'instruction, de logement, et de nourriture. Les candidates se sont présentées en foule. En deux ans, deux cent quatorze boursières ont été accueillies par les collèges de l'Association : d'autre part, vingt-huit ont profité des bourses fondées par le Collège de Bryn Mawr, l'Université de Cincinnati et le Bureau de la Dotation Carnegie.

On ne s'est pas borné là, on nous a offert pendant l'hiver de 1918-1919

1. L'Office des Universités, qui a son siège, 96, boulevard Raspail, est l'organe d'une Association, présidée par M. Paul Deschanel. Il est dirigé par M. Petit-Dutaillis, recteur honoraire, inspecteur général de l'Instruction publique. A partir de la rentrée scolaire de 1919 les affaires concernant les pays de langue anglaise ont été confiées plus spécialement à M. Firmin Roz, ancien directeur du service universitaire au Commissariat général de la Propagande, qui est devenu directeur adjoint de l'Office.

des bourses pour nos étudiants blessés de guerre ; l'Office des Universités en a envoyés trente-quatre.

A la rentrée scolaire de 1919, vingt-neuf bourses ont été données à des étudiants français. Les unes sont dues à des Universités, à des Collèges et à des Instituts techniques; les autres ont été fondées par l'*Association des Étudiants américains* accueillis dans les Universités françaises pendant la période de démobilisation. Le Directeur de l'Office a reçu du Président de cette Association, M. le lieutenant Woodward, en présence du Ministre de l'Instruction publique, un chèque de 72.000 francs qui a permis d'envoyer dans les plus importantes Universités américaines quatorze étudiants français, pour la plupart licenciés ès lettres ou en droit, ou ayant achevé leurs études de médecine.

Mélanger ainsi nos jeunes compatriotes à la jeunesse américaine, qui est d'éducation et de mœurs si différentes, était une opération assez délicate. On a pris des précautions, on a donné les conseils nécessaires ; tout s'est en somme très bien passé. Une belle œuvre a été faite et va être continuée. Elle ne contribuera pas seulement à rapprocher deux jeunesses, à dissiper quantité de préjugés, à ouvrir des intelligences et à unir des cœurs : certains de ces jeunes gens ont réussi à créer des cercles français et à répandre ainsi notre langue et notre culture, et beaucoup des boursières de 1918 sont devenues professeurs de français et de civilisation française en Amérique.

Il n'eût été ni cordial, ni décent, de ne pas établir de contre-partie. L'Office des Universités a obtenu du Gouvernement français la création de bourses pour les étudiantes américaines. Actuellement, dix-huit boursières sont entrées à l'École Normale Supérieure de Sèvres, à l'École Normale d'Institutrices de Saint-Germain-en-Laye, dans les Lycées de Jeunes Filles de Paris, de Versailles, de Caen, de Tours et au Collège de Saint-Germain-en-Laye. Il y en aura un plus grand nombre l'an prochain. L'Institut Catholique, de son côté, a accordé deux bourses.

On doit ajouter que la *Society for American Fellowships in French Universities* a envoyé à la rentrée d'octobre huit boursiers dans nos Universités.

Il faut signaler à part, comme un événement appartenant à l'histoire de la guerre, les études faites dans nos Universités, pendant la période de la démobilisation, de mars à juillet 1919, par 5.200 Étudiants américains. Toulouse en a reçu 1.223, Paris 904, Montpellier 517, Grenoble 400, Bordeaux 397, etc...

A Paris, l'arrivée des Étudiants américains a amené la Sorbonne à créer, pour la première fois, des cours spécialement adaptés à la clientèle du dehors, et à reconstituer complètement son Comité de Patronage des Étudiants étrangers. En province, dans des villes souvent encombrées et où l'on ne pouvait plus trouver ni appartement, ni chambre d'hôtel, on est arrivé à surmonter des obstacles matériels de tout genre. L'expérience a entièrement réussi.

Mentionnons l'initiative prise à Paris par un Comité que préside M. James Hyde : une maison des Étudiants Américains va surgir rue du Four, à

quelques minutes de notre Faculté de Médecine, à un quart d'heure de la Sorbonne. Ce sera un Club et aussi un Office de renseignements, et aussi un siège permanent de l'*American University Union* en France.

II

Échange de Professeurs.

A côté de l'échange des étudiants qui a commencé si brillamment, l'échange des professeurs s'est continué. Non seulement l'Université Harvard et l'Université Columbia ont emprunté et envoyé comme à l'ordinaire des maîtres aux Universités françaises, mais un nouvel échange a été créé sur l'initiative de l'*Office des Universités* et de l'*American University Union*. Une des Universités les plus importantes des États-Unis par la qualité de son enseignement et le recrutement de son personnel de professeurs et d'élèves, Yale University, aura désormais un professeur français. Un de nos plus éminents anglisants, M. Feuillerat, professeur à l'Université de Rennes, enseigne actuellement à Yale avec le plus brillant succès.

III

Professeurs de français aux États-Unis.

En dehors des Exchange Professors, l'*Office des Universités* a enfin envoyé aux États-Unis, en 1918 et 1919, une vingtaine de professeurs de français et de civilisation française, réclamés par les Universités, les Collèges, les Écoles Normales et les High Schools. Cet envoi de professeurs n'a d'ailleurs pas encore atteint le développement qui est à prévoir.

IV

Le Président Wilson et M. James Hyde, docteurs « honoris causa ».

Il sera permis de rappeler en terminant que l'*Association de l'Office des Universités* a obtenu du Ministère de l'Instruction publique la création d'une institution qui nous manquait : le *Doctorat « honoris causa »*. Un décret du 20 juin 1918 a autorisé les Universités françaises à décerner ce titre. Il se trouve que le Doctorat *honoris causa* aura été donné, pour la première fois, à Paris et en province, à un Américain : le Président Wilson a reçu le 21 décembre 1918 le Doctorat *honoris causa* de l'Université de Paris, et l'Université de Rennes vient de délivrer ce titre à un des meilleurs artisans de l'union intellectuelle franco-américaine, M. James Hyde.

V

Bureau de l'Office des Universités à New-York.

L'*Office des Universités* a été grandement aidé dans son œuvre par le *Commissariat général des Affaires de Guerre franco-américaines*, fondé par M. Tardieu. Il a pu obtenir, grâce à l'appui du Commissariat, la fondation d'un Bureau correspondant à New-York. Le Bureau américain de l'*Office des Universités* a été dirigé par M. le professeur Galland en 1918-1919 ; il l'est actuellement par M. le professeur Champenois. Sa mission est de patronner les boursières et les boursiers français en Amérique, de nouer des relations avec les Universités, Collèges et High Schools, et de seconder les Universités et Écoles françaises dans leurs rapports avec les États-Unis.

Ch. Petit-Dutaillis.

LE PRÉSIDENT WILSON
ET L'INTERVENTION AMÉRICAINE

NOTES DE LECTURE

Dans la préface, en date du 17 janvier 1918, qu'il a écrite pour le livre de Sir Thomas Barclay : *Le président Wilson et l'Évolution de la politique étrangère des États-Unis*[1], M. Paul Painlevé déclare : « Ce qui nous frappe quand nous embrassons dans leur ensemble, avec quelque recul, les actes et paroles du Président Wilson, c'est l'inflexible logique de sa doctrine, en même temps que la patience judicieuse avec laquelle il sait attendre l'heure opportune de la manifester. Ses messages successifs, les décisions qui les accompagnent, s'enchaînent avec la même rigueur qu'une suite de théorèmes géométriques. Le premier semble devoir nécessairement entraîner tous les autres. » Après l'intervention américaine, telle était en effet devenue la thèse officielle. M. Wilson était un ententophile de la première heure, qui n'avait attendu qu'une occasion favorable pour manifester ses vrais sentiments. A la vérité, il avait dû parfois mettre trop d'art à les dissimuler. Car, en 1915 et en 1916, on l'avait volontiers représenté au public des pays alliés comme un germanophile verbeux et pharisaïque, voire même hypocrite. Lors de l'élection présidentielle de 1916, la presse française n'avait nullement caché ses sympathies pour son concurrent, M. C. E. Hughes, à qui elle prêtait, à tort, les idées de M. Roosevelt. Et, quoi qu'on en eût dit plus tard, la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne, en février 1917, avait surpris bon nombre de gens, même dans les sphères officielles.

Avant comme après l'intervention, le problème était mal posé. M. Wilson n'était ni pro-allemand, ni pro-allié. Il était tout uniment pro-américain, et ne pouvait être autre chose. Lui-même d'ailleurs avait indiqué sa véritable position. En août 1914, il avait demandé aux Américains de se conformer à l'attitude de détachement des affaires d'Europe préconisée par Washington dans son « Discours d'adieu », et pour ce faire de n'épouser la querelle d'aucun parti européen (p. 123). Dans son message au Congrès du 8 décembre 1914, il avait assuré que les États-Unis étaient « les amis sincères de toutes les nations du monde », et désiraient le rester, afin de travailler si possible au rétablissement de la paix. Ainsi ils montreraient leur fidélité à l'idéal qui, de tout temps, en a fait les champions de la concorde universelle (p. 125).

Il appert de ces déclarations que M. Wilson n'avait d'autre préoccupation que de faire une politique américaine, de défendre les droits et l'honneur des États-Unis et de ne pas déchoir de l'idéal des Pères de la

1. Paris, Armand Colin, 1918.

République. Ce souci fait l'unité de sa politique, qu'il s'est plu à proclamer lui-même lorsqu'il a dit que son esprit était « à voie unique », et que le colonel House affirme de son côté dans des déclarations reproduites par Sir Thomas Barclay à la page 160 de son livre.

Sir Thomas Barclay a le grand mérite, dans ce livre, d'insister sur le caractère strictement américain de la politique étrangère de M. Wilson, et de faire voir qu'elle n'est jusqu'au bout que le prolongement de celle de Washington. Sur les moyens de rester fidèle à la tradition américaine, en présence des circonstances changeantes, M. Wilson a pourtant varié. Au centre de son livre, Sir Thomas Barclay étudie l'évolution de M. Wilson. Le chapitre où il le fait est capital. Mais l'étude reste, malheureusement, fragmentaire et incomplète.

Au début, M. Wilson est persuadé que les États-Unis pourront rester en dehors du conflit. Le 8 décembre 1914, il disait dans son message au Congrès : « Nul, pour peu qu'il fonde son avis sur les faits et sur une juste et sincère interprétation des réalités, ne peut dire qu'il y ait des raisons de voir surgir, de quelque côté que ce soit, des menaces pour notre indépendance, ou pour l'intégrité de notre territoire » (page 125). En octobre 1915, plusieurs mois après le torpillage du *Lusitania*, il déclarait encore qu'il « n'avait aucun pressentiment de dangers immédiats, que les États-Unis avaient le droit d'espérer qu'aucune difficulté ne viendrait troubler l'harmonie de leurs relations avec des nations étrangères » (p. 133). Dans ces conditions, il s'occupe uniquement, à l'origine, de défendre contre tout venant les droits des États-Unis en tant que puissance neutre. C'est d'abord à l'Angleterre et aux Alliés, dont les navires seuls sillonnent les mers, qu'il adresse ses protestations. Sir Thomas Barclay l'indique. Mais il se borne à mentionner le fait. Une étude de ses notes aux Alliés est pourtant indispensable à l'intelligence complète de la politique étrangère de M. Wilson. Puis les sous-marins allemands commencent leur campagne. Ce sont les torpillages du *Lusitania*, de l'*Arabic*, de l'*Orduna*, d'autres encore jusqu'au *Sussex*. Comme il avait protesté contre les violations des droits des neutres commises, selon lui, par les Alliés, M. Wilson s'élève contre celles dont l'Allemagne se rend coupable. Il croit pourtant, pendant longtemps, pouvoir faire triompher le droit rien qu'en l'affirmant. On a vu aussi qu'en octobre 1915 il pensait encore que les États-Unis pourraient rester neutres. Mais il donne bientôt des signes d'un changement d'attitude. En janvier 1916, et c'est encore un point que Sir Thomas Barclay néglige, il entreprend une campagne en faveur de l'accroissement des armements américains. Il manifeste alors la crainte de voir l'incendie gagner les États-Unis. De ce moment, l'évolution est commencée. Mais elle ne se poursuit pas d'un mouvement continu, comme on le pourrait trop facilement croire en lisant Sir Thomas Barclay. Les promesses données par l'Allemagne, après l'affaire du *Sussex*, en mai 1916, semblent avoir dissipé les inquiétudes de M. Wilson. A plusieurs reprises, au cours de ce même mois de mai, il prononce des discours dont la paix est le thème. A Cincinnati, notamment, il offre sa médiation sous une forme à peine déguisée en disant aux belligérants.

incapables, de forcer la victoire : « Quand vous ne pouvez vaincre, il faut prendre conseil. » C'est là un moment capital de l'évolution de M. Wilson, dont on ne trouve pas trace dans le livre de Sir Thomas Barclay.

De même, il n'insiste pas comme il l'aurait fallu sur le caractère de la campagne présidentielle de 1916. D'un côté, les partisans de M. Wilson le faisaient réélire en prenant comme devise « Paix et Prospérité ». De l'autre, M. Wilson ne proclamait plus être « trop fier pour se battre », mais assurait au contraire qu'il n'hésiterait pas à faire la guerre pour défendre l'idéal américain, et, mieux encore, qu'aucune nation ne pourrait désormais rester indifférente en présence d'une politique qui troublerait la paix du monde. C'est le moment décisif. Pour bien comprendre l'évolution de M. Wilson, pour savoir en particulier à quelle inspiration répondait sa note capitale du 18 décembre 1916, il faudrait étudier avec soin toutes ses déclarations de cette période. Sir Thomas Barclay n'y consacre que quelques lignes, et c'est dommage, car cela laisse inachevée et imparfaite une étude qui commençait sous de meilleurs auspices.

Sir Thomas Barclay donne encore un grand nombre de pages à la psychologie de M. Wilson, aux conditions de la vie politique américaine, aux bases géographiques et historiques de la politique extérieure des États-Unis. On ne voit malheureusement pas toujours le lien de ce qu'il écrit là avec son sujet. On dirait des notes jetées sur le papier sans avoir été proprement organisées. D'un auteur comme Sir Thomas Barclay, sur un pareil sujet, on doit dire, pour être sincère, qu'on attendait autre chose. Néanmoins, dans ce qu'il écrit, et dans les documents qu'il reproduit, son livre apporte certaines précisions qui, en attendant une étude plus fouillée et plus complète, aident à comprendre M. Wilson mieux qu'on ne l'a fait chez nous jusqu'ici.

Août 1919.

***

Ainsi que l'indiquent les dates qui la limitent, M. A. Vialatte ne s'est proposé, dans son étude sur *Les États-Unis d'Amérique et le conflit européen* (4 août 1914-6 avril 1917)[1], que d'examiner la répercussion du conflit européen sur les États-Unis avant qu'ils eussent été amenés à y intervenir. Dans son introduction, de portée plus générale, écrite en août 1918, il marque que ce conflit aura pour conséquences principales l'abandon définitif par les États-Unis d'Amérique de leur politique traditionnelle d'isolement, l'établissement de leur prédominance dans le monde du point de vue économique et financier et la réalisation de leur homogénéité nationale. Ses deux premiers chapitres traitent du problème économique et financier avec un luxe de détails qui témoigne, même si on est tenté parfois de trouver qu'il s'y appesantit trop, de sa puissance de travail ainsi que de l'abondance et de l'excellence de sa

1. Paris, Alcan, 1919.

documentation. La guerre provoque d'abord, aux États-Unis, une crise financière, vite surmontée, qui enseigne aux Américains que leur isolement, vis-à-vis de l'Europe, n'est pas aussi absolu qu'ils se plaisaient à le penser. A cette crise succède, du fait de la guerre encore, une période de prospérité qui tend à confirmer les États-Unis, pour continuer à en tirer profit, dans leur neutralité. Cependant cette prospérité même, issue uniquement du commerce fait avec les Alliés, incite l'Allemagne à une double série d'actes hostiles aux Etats-Unis. D'un côté, avec l'aide des Germano-américains, elle poursuit en territoire américain une propagande vigoureuse, par la parole et par le fait. La question de l'homogénéité nationale en revêt une acuité particulière. De l'autre, elle entreprend la guerre sous-marine. Cela crée pour les États-Unis le danger de se voir entraînés dans le conflit, et d'avoir à renoncer à leur politique traditionnelle de détachement des affaires d'Europe. M. Vialatte fait encore voir dans son troisième chapitre comment les mesures prises par les Américains pour développer leur commerce extérieur devaient amener l'abandon de cette politique. D'ailleurs, s'il demeurait la formule officielle, l'isolement américain avait déjà subi des atteintes dans le passé. La guerre lui en porte de nouvelles. Aussi voit-on, d'une part, les États-Unis développer leurs armements. De l'autre, pour concilier le pacifisme américain avec l'entrée des États-Unis dans la politique mondiale, on songe à la création d'un organisme international chargé d'assurer le maintien de la paix dans le monde. En mai 1916, M. Wilson se rallie à cette politique. Dès après sa réélection, et c'est l'objet du quatrième et dernier chapitre, il se préoccupe d'en préparer l'application. Mais la décision prise par l'Allemagne de reprendre la guerre sous-marine à outrance l'oblige à abandonner les voies du pacifisme pour faire triompher ses idées les armes à la main.

Telle est, indiquée aussi succintement que possible, la substance du livre de M. Vialatte. C'est, de l'évolution des États-Unis avant leur entrée dans le conflit européen, une étude patiente, attentive, serrée et documentée. Le point de départ de cette évolution est ce que l'auteur a le moins bien indiqué. On en jugera lorsqu'on saura qu'une phrase seulement est consacrée à la démission de M. Bryan en 1915. Le fond de pacifisme qui pendant longtemps a poussé les Américains à ne faire qu'une différence de degré entre tous les belligérants, et les a de si longues années fait hésiter devant l'intervention, ne reçoit pas ici toute l'attention qu'il mérite. Et il ne semble pas que la condamnation de l'Allemagne et de ses crimes ait été aussi absolue et unanime qu'on le croirait en lisant M. Vialatte et ses citations.

Pour ajouter quelques observations de détail, la politique de M. Wilson vis-à-vis du Mexique n'est pas celle du « Wait and see » (p. 226), mais celle du « Watchful waiting ». Il y a ici confusion entre M. Asquith et M. Wilson. On peut se demander si la traduction courante de « League to enforce peace » par « Ligue pour imposer la paix », qu'accepte M. Vialatte, est bien la meilleure, et si « Ligue pour faire respecter la paix » ne serait pas préférable. L'anglais nuit quelquefois au français de

M. Vialatte. A la page 7, il traduit éditor par éditeur. Aux pages 19 et 159, il emploie le français réaliser au sens de l'anglais « to realise », qu'il n'a jusqu'ici qu'en franco-canadien. Enfin on lit à la page 195 : « le traité Hay-Pauncefote a marqué un point tournant dans l'histoire des Indes Occidentales ». N'est-ce pas « tournant de l'histoire des Antilles » qu'il faut dire ?

Août 1919.

***

Le livre de M. Servan, *L'exemple américain, le prix du temps aux États-Unis*[1], porte la marque distincte de l'atmosphère dans laquelle il a vu le jour. C'était, la préface de M. Victor Cambon l'indique, en mai 1917. Aux espoirs du début de l'année, le repli effectué par Hindenburg, la désorganisation de l'armée russe, et le lamentable échec de notre malencontreuse offensive du 16 avril étaient venus porter des coups quasi-mortels. Le seul point brillant était la déclaration de guerre des États-Unis. Et, encouragée par un gouvernement plus soucieux de remonter à tout prix le moral du pays que de vérité, la presse donnait des Américains à pleine voix. Il n'était pas de merveille dont on ne les dît capables. Les uns assuraient sans sourciller qu'ils allaient construire en un an 100.000 aéroplanes, avec on ne sait combien de navires, de canons, d'obus, de mitrailleuses, de fusils, et d'autres choses encore. Les yeux levés vers le ciel, les autres s'émerveillaient, et M. Victor Cambon prend cette légende à son compte, d'un élan qui avait procuré 10 millions de volontaires en deux jours, et restaient sourds quand on voulait leur faire entendre qu'il ne s'agissait que d'une inscription obligatoire sur les listes de recensement, en vue du recrutement d'une armée de 500.000 hommes. Après bientôt trois ans de guerre, on se serait presque cru revenu au temps où des gens affirmaient avoir vu en France 600.000 cosaques, venus d'Arkhangel par l'Écosse.

Il faut se reporter à cet état d'esprit pour comprendre comment, dans la préface du livre de M. Servan, M. Victor Cambon a pu écrire, des Américains dont il nous annonçait la venue, qu'ils allaient « mettre notre administration au pli » (p. XIII), et de ses compatriotes que « nous sommes perpétuellement victimes d'un manque de réflexion, de logique et d'ingéniosité » (p. XII). Écrites pendant la guerre, sur l'admirable France de la guerre, par un Français qui vise à être un des guides de l'opinion, et y a des titres incontestables, ces paroles n'en sont pas moins péniblement surprenantes.

M. Servan n'exprime pas de pensées aussi générales, et ne formule pas de jugements aussi entiers. Son livre est une série de petits tableaux, écrits d'une plume alerte, qui presque tous vantent l'esprit positif, pratique, exempt de sentimentalité (?) des Américains, et l'ingéniosité de tous les petits moyens mécaniques auxquels ils ont recours pour écono-

1. Préface de Victor Cambon, Paris, Payot, 1917.

